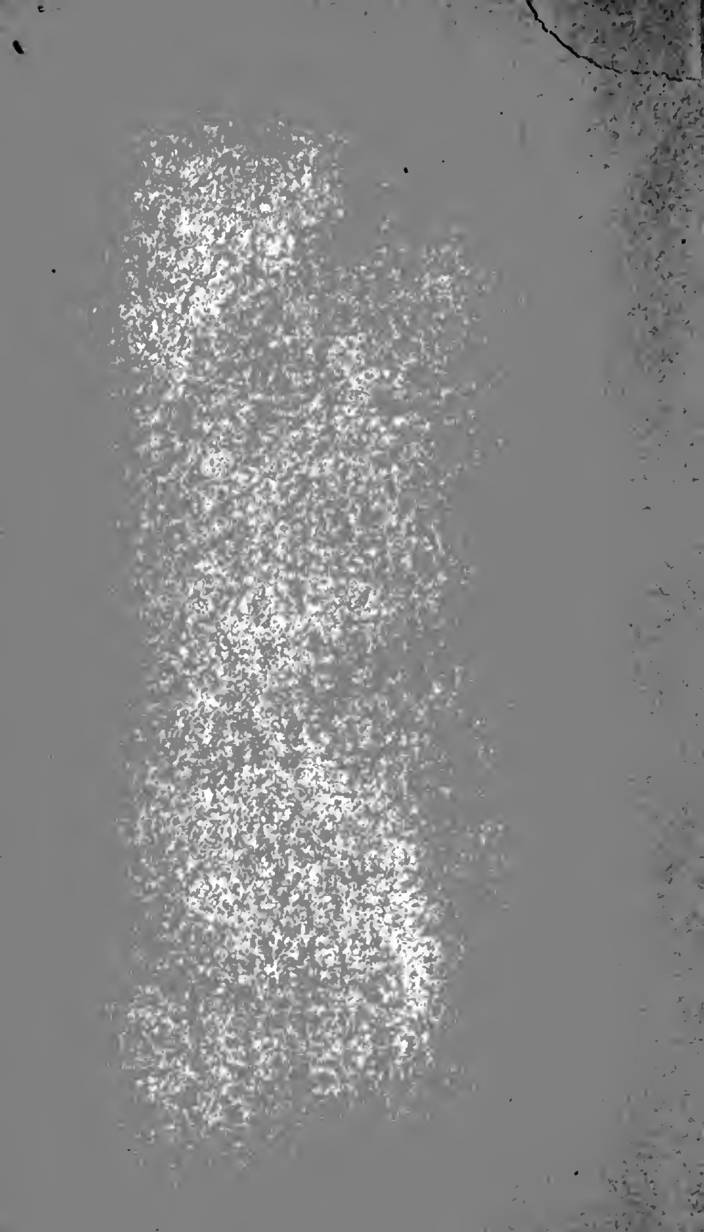

U d'/ of Ottawa
39003002338829

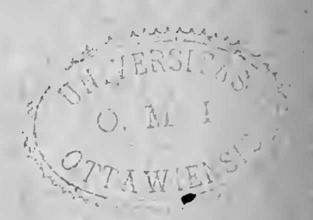


UNIVERSITAS
OTTAVIENSIS



ESSAIS
DE MONTAIGNE

III


UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

Extrait du catalogue de la **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

CLASSIQUES FRANÇAIS (éditions Louandre)

BOILEAU-DESPRÉAUX.	Œuvres poétiques.	1 vol.
BOSSUET.	Discours sur l'Histoire universelle.	1 vol.
CORNEILLE (P. & TH.).	Œuvres	2 vol.
LA BRUYÈRE	Les Caractères	1 vol.
LA FONTAINE (J.) . . .	Fables	1 vol.
MOLIÈRE	Œuvres complètes	3 vol.
MONTAIGNE.	Essais	4 vol.
PASCAL (B.)	Pensées	1 vol.
—	Les Provinciales	1 vol.
RACINE (J.)	Théâtre complet	1 vol.
VOLTAIRE.	Siècle de Louis XIV	1 vol.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 12673.

J. M. Boyon
O. M. I.

ESSAIS
DE
MONTAIGNE

SUIVIS DE SA CORRESPONDANCE

ET DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE D'ESTIENNE DE LA BOÉTIE

ÉDITION VARIORUM

ACCOMPAGNÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
DE NOTES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES, ETC.
ET D'UN INDEX ANALYTIQUE

PAR CHARLES LOUANDRE

TOME TROISIÈME

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11



PQ
1641
.A1
1854
v.3

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

LIVRE SECOND

SUITE

CHAPITRE XIII.

DE IUGER DE LA MORT D'AULTRUY.

Quand nous iugeons de l'asseurance d'aultruy en la mort, qui est sans doubte la plus remarquable action de la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose, Que malayseement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent, resolus que ce soit leur heure derniere; et n'est endroict où la piperie de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse de corner aux aureilles : « D'aultres ont bien esté plus malades sans mourir; l'affaire n'est pas si desesperee qu'on pense; et, au pis aller, Dieu a bien faict d'aultres miracles. » Et advient cela, de ce que nous faisons trop de cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aulcunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnee à nostre estat; d'autant que nostre veue alteree se represente les choses abusivement, et nous est advis qu'elles lui

faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceux qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campaignes, les villes, le ciel, et la terre, vont mesme bransle et quand et quand eulx :

> Provehimur portu, terræque urbesque recedunt[1].

Qui veid iamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin?

> Iamque caput quassans, grandis suspirat arator...
> Et quum tempora temporibus præsentia confert
> Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
> Et crepat antiquum genus ut pietate repletum[2].

Nous entraisnons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres ; *tot circa unum caput tumultuantes deos*[3] ; et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons : « Comment? tant de science se perdroit elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees? Un' ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un' ame populaire et inutile? Cette vie, qui en couvre tant d'aultres, de qui tant d'aultres vies despendent, qui occupe tant

[1] La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. VIRG., *Énéide*, III, 72.

[2] Le vieux laboureur soupire en secouant la tête... et lorsqu'il compare le temps passé avec le présent, il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des vieilles races. LUCRÈCE, II, 1165.

[3] Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. SÉNÈQUE, *Suasor.*, I, 4.

de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit;

> Italiam si, cœlo auctore, recusas,
> Me, pete : sola tibi causa hæc est iusta timoris,
> Vectorem non nosse tuum; perrumpe procellas,
> Tutela secure mei [1] :

et ceulx cy,

> Credit iam digna pericula Cæsar
> Fatis esse suis; Tantusque evertere, dixit,
> Me superis labor est, parva quem puppe sedentem
> Tam magno petiere mari [2]?

et cette resverie publicque, que le soleil porta en son front, tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

> Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
> Quum caput obscura nitidum ferrugine texit [3]:

et mille semblables, de quoy le monde se laisse si ayseement piper estimant que nos interests alterent le ciel, et que son infinité se formalise de nos menues

[1] Si tu refuses de cingler vers l'Italie sous les auspices des dieux, c'est sous mes auspices qu'il faut gagner ses rivages. La seule et juste cause de ta frayeur, c'est que tu ne sais pas qui tu conduis. Lance-toi à travers les tempêtes en te fiant à mon appui. LUCAIN, V, 579.

[2] César croit enfin le danger digne de sa fortune. Les dieux, dit-il, se donnent donc tant de peine pour me perdre, qu'il leur faille déchaîner cette mer terrible contre la petite barque qui me porte. ID., *ibid.*, 653.

[3] Le soleil lui-même, à la mort de César, prit Rome en pitié, et cacha son front brillant sous un voile sombre. VIRG., *Géorg.*, I, 466

actions. *Non tanta cœlo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit ille quoque siderum fulgor*[1].

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne croit pas encores certainement estre au dangier, quoy qu'il y soit, ce n'est pas raison; et ne suffit pas qu'il soit mort en cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet effect : il advient à la pluspart de roidir la contenance et leurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent encores iouïr vivants. D'autant que i'en ay veu mourir, la fortune a disposé les contenances, non leur desseing; et de ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y a bien à choisir[2] si c'est une mort soubdaine, ou mort qui ayt du temps. Ce cruel empereur romain disoit de ses prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort; et si quelqu'un se desfaisoit en prison, « celuy là m'est eschappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

> Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
> Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
> Durum sævitiæ, pereuntis parcere morti[3].

De vray, ce n'est pas si grand' chose d'establir, tout sain et tout rassis, de se tuer; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prinses : de ma-

[1] Il n'existe pas une telle alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres doive s'éteindre. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 8.

[2] *A examiner.*

[3] Nous l'avons vu, ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avait pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageait la vie expirante, par un excès inouï de cruauté. LUCAIN, IV, 178.

niere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit [1] bien de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir exprez une tour sumptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler; et battre une espee d'or pour s'enferrer; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emeraude et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir :

Impiger... et fortis virtute coacta [2].

Toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre [3]. Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoreux, se sont resolus à l'execution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect : car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celuy de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouvee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en la Brusse [4], s'estant empoisonné, s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel,

[1] *Avait le dessein.*
[2] Actif et courageux par nécessité. LUCAIN, IV, 798.
[3] *Si on l'eût mis dans ce cas.*
[4] Dans l'Abruzze.

resolu de mourir, et de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair lui repoulsant le bras, se reblecea bien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gaigner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania, sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se feit couper les veines à ses gents[1]. Albucilla, du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode[2]. Autant en feit le capitaine Demosthenes, aprez sa route en la Sicile[3] : et C. Fimbria, s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de l'achever. Au rebours, Ostorius, lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celuy de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme ; et, se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea[4]. C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adrianus feit que son medecin marquast et circonscrivist, en son tettin, iustement l'endroict mortel, où celuy eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer. Voylà pourquoy Cesar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, « La moins premeditee, respondit il, et

[1] TACITE, *Annal.*, IV, 22.
[2] ID., *ibid.*, VI, 48.
[3] PLUTARQUE, *Nicias*, c. 10.
[4] TACITE, *Annal.*, XVI, 15.

la plus courte[1]. » Si Cesar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie humaine[2]. » Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort, qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'execution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer ; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo[3].

c'est un degré de fermeté auquel i'ay experimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une trescertaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé plustost et anonchaly, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation[4].

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escript, estant malade, feit appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis ; et leur dict qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allon-

[1] SUÉTONE, *J. Cæsar*, c. 87.
[2] *Nat. Hist.*, VII, 53.
[3] Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. CIC., *Tusc. quæst.*, I, 8.
[4] Pensée.

geoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'aultre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guarie par accident : ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisants feste d'un si heureux evenement, et s'en resiouissants avecques luy, se trouverent bien trompez; car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' aultre fois[1]. Cettuy cy ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne; car estant satisfaict en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille : Les gengives luy estoient enflees et pourries; les medecins lui conseillerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé; luy, au rebours, goustant desià quelque doulceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus en arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort advancé[2].

[1] CORN. NÉPOS, *Vie d'Atticus*, c. 22.
[2] DIOGÈNE LAERCE, VIII, 176.

Tullius Marcellinus, ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoyque les medecins lui en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dict Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes ; les aultres, par flatterie, celuy qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi : « Ne te travaille pas, « Marcellinus, comme si tu deliberois de chose d'im- « portance : ce n'est pas grand' chose que vivre ; tes « valets et les bestes vivent : mais c'est grand' chose « de mourir honnestement, sagement, et constam- « ment. Songe combien il y a que tu foys mesme « chose, manger, boire, dormir, et manger : nous « rouons [1] sans cesse en ce cercle. Non seulement les « mauvais accidents et insupportables, mais la satieté « mesme de vivre donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoing d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur feit entendre que les domestiques sont souspeçonnez lors seulement qu'il est en doubte si la mort du maistre a esté volontaire : aultrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti [2].

[1] *Nous tournons.*

[2] Sauver un homme malgré lui, c'est la même chose que le tuer. Hor., *de Art. poet.*, v. 467.

Aprez il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de courage franc et liberal : il feit despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoing de fer ny de sang; il entreprint de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisiesme iour suyvant, aprez s'estre faict arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit [1].

De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aulcune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voylà des morts estudiees et digerees.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin lui feist avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforceant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le representer en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

[1] Sénèque, *Epist.* 77.

CHAPITRE XIV.

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME.

C'est une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies: car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party, d'autant que l'application et le chois porte inegualité de prix; et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques egual appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doubte remede que de mourir de soif et de faim. Pour pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens [1], quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'aultre, estants touts pareils et n'y ayant aulcune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale, et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aulcune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque chois qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement : pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe; car par où voulez

[1] Plutarque, dans les *Contredits des philosophes stoïques*, c. 24.

vous que la faulsee commence? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'aultre, et ne se pouvants iamais ioindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites; en tireroit à l'adventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Pline, *solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius, aut superbius*[1].

CHAPITRE XV.

QUE NOTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. Ie remaschois[2] tantost ce beau mot qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez[3]; » *In æquo est dolor amissæ rei, et timor*

[1] Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et plus fier que l'homme. PLINE, *Nat. Hist.*, II, 7. — Trad. par Montaigne, édit. de 1580.

[2] *Je repassais dans mon esprit.*

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 4. La phrase suivante est aussi de SÉNÈQUE, *Epist.* 98 : Le chagrin d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit.

amittendæ; voulant gaigner par là que la fruïtion de la vie ne nous peult estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques plus d'affection, que nous le veoyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

> Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
> Non esset Danae de Jove facta parens [1];

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust, que la satieté qui vient de l'aysance; ny rien qui l'aiguise tant, que la rareté et difficulté : *omnium rerum voluptas ipso, quo debet fugare, periculo crescit* [2].

> Galla, nega; satiatur amor, nisi gaudia torquent [3].

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avecques d'aultres [4]. La difficulté des assignations, le dangier des surprinses, la honte du lendemain,

[1] Si Danaé n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût été rendue mère par Jupiter. Ovide, *Amor.*, II, 19, 27.

[2] Le plaisir, en toutes choses, s'accroît par le péril même qui devrait nous en éloigner. Sénèque, *de Benefic.*, VII, 9.

[3] Galla, refuse-moi : l'amour se fatigue, quand le plaisir n'est pas un tourment. Martial, IV, 37.

[4] Plutarque, *Vie de Lycurgue*, c. 11.

Et languor, et silentium,
... et latere petitus imo spiritus[1],

c'est ce qui donne poincte à la saulse. Combien de ieux treslascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucree quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures[2].

Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,
Quodcumque est, rabies unde illæ germina surgunt[3].

Il en va ainsi partout; la difficulté donne prix aux choses : ceulx de la Marqué d'Ancône[4] font plus volontiers leurs vœux à sainct Iacques[5], et ceulx de Galice à Nostre dame de Lorete : on faict au Liege[6] grande feste des bains de Luques; et, en la Toscane, de ceulx d'Aspa[7] : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que

[1] Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. HOR., *Epod.*, XI, 9.

[2] PLUTARQUE, *Vie de Pompée*, c. 1.

[3] Ils étreignent avec force ce qu'ils ont désiré; ils font souffrir le corps, ils impriment leurs dents sur les lèvres... il y a des aiguillons qui les excitent à blesser l'objet qui allume leurs transports. LUCRÈCE, IV, 1076.

[4] La *Marche d'Ancône.*

[5] *Saint-Jacques de Compostelle, en Galicie.*

[6] *A Liége*

[7] *Les eaux de Spa.*

nous, desgousté de sa femme[1], tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. I'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel, à la senteur des iuments, on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et oultrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

> Transvolat in medio posita, et fugientia captat[2].

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

> Nisi tu servare puellam
> Incipis, incipiet desinere esse mea[3] :

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

> Tibi quod superest, mihi quod defit, dolet[4].

Le desir et la iouïssance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse ; mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere

[1] Marcia, fille de Marcius Philippus.

[2] Il dédaigne ce qui est près de lui, et poursuit ce qui fuit. Hor., *Sat.*, I, 2, 108.

[3] Fais garder ta maitresse, ou elle cessera bientôt d'être à moi. Ovide, *Amor.*, II, 19, 47.

[4] Il se plaint d'avoir le superflu, et moi de ne pas avoir le nécessaire. Térence, *Phorm.*, act. I, sc. 3, v. 9.

naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desiree, aiguisent l'amour, et le reschauffent; mais la satieté engendre le desgoust; c'est une passion mousse, hebetee, lasse, et endormie

> Si qua volet regnare diu, contemnat amantem[1].
>
> Contemnite, amantes:
> Sic hodie veniet, si qua negavit heri[2].

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amants[3]? Pourquoy a lon voilé iusques au dessoubs des talons ces beautez que chascune desire montrer, que chascun desire veoir? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschements, les uns sur les aultres, les parties où loge principalement nostre desir et le leur? et à quoy servent ces gros bastions, dequoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer notre appetit[4], et nous attirer à elles en nous esloingnant?

> Et fugit ad salices, et se cupit ante videri[5].
>
> Interdum tunica duxit operta moram[6].

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froi-

[1] La femme qui veut régner longtemps, doit dédaigner celui qui l'aime. Ovide, *Amor.*, II, 19, 33.

[2] Amants, affectez la froideur; par là, vous verrez venir à vous, aujourd'hui, celle qui vous repoussait hier. Properce, II, 14, 19.

[3] Tacite, *Annal.*, XIII, 45.

[4] *Par la difficulté*, comme ajoute l'édition in-4° de 1588, fol. 283.

[5] Elle fuit vers les saules, et veut auparavant être vue. Virgile, *Eclog.*, III, 65.

[6] Souvent sa robe fermée a retardé mes plaisirs. Properce, II, 15, 6.

deur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruisons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, et fouler à nostre appetit, toute cette cerimonie et ces obstacles? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encores, d'affolir[1] et desbaucher cette molle doulceur et cette pudeur enfantine, et de renger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire, disent ils, de triompher de la modestie, de la chasteté, et de la temperance : et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit, et soy mesme. Il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Voyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'aultres moyens estrangiers et d'aultres arts pour se rendre agreable; et si, à la verité, quoy qu'elle face, estant venale et publique, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa saincte Eglise estre agitee, comme nous la veoyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisifveté et

[1] *Faire faire des folies.*

du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celuy de la contraincte s'est estrecy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist[1].

> Quod licet, ingratum est; quod non licet, acrius urit[2].

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seulement un soing de n'estre surprins, en faisant mal : »

> Latius excisæ pestis contagia serpunt[3]:

[1] Valère Maxime, II, 1, 4.

[2] Ce qui est permis, déplait; ce qui est défendu, irrite les désirs. Ovide, *Amor.*, II, 19, 3.

[3] La contagion de ce mal, que l'on croyait extirpé, s'étend plus loin. Rutilius, *Itinerar.*, I, 397.

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye; mais ceçy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques [1] font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à offenser; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver, se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. *Furem signata sollicitant.... Aperta effractarius præterit* [2].

A l'adventure sert, entre aultres moyens, l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles; la deffense attire l'entreprinse; et la desfiance, l'offense. I'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est faict courageusement, est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. Ie leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y heurte; il n'y a pour toute prouvision

[1] HÉRODOTE, IV, 23.

[2] Les portes fermées appellent les voleurs, ils passent devant les portes ouvertes. SÉNÈQUE, *Epist.* 68.

qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement. Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent touts les iours au dessus des moyens de se garder; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche touts; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte; ie n'y ai rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme; ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regaigner, et est difficile de s'en asseurer : car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables[1] avecques couverture de iustice. Les finances publicques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne; ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence, plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux

[1] Peu sûres, auxquelles on ne peut se fier.

offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres. I'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publique, comme ie fois un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne; et n'en ay iamais osté ni vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. Ie ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu'au bout; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance; c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble

de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine; voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient : et il n'est rien si esloingné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous; car, estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'amelioration, c'est là à quoy nous nous debvons travailler; nous sommes tout creux et vuides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus*[1]. Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes[2] ont esté les premiers auc-

[1] Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. S. Luc, *Évang.*, II, 14.

[2] Cic., *de Finib. bon. et mal.*, III, 17.

teurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables: il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx; ny macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses, est de cette nature :

> Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
> Et le plus grand honneur dont la Grece fleurisse [1].

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquerir :

> Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est [2]?

ie dis pour elle seule; car elle tire souvent à sa suitte plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous acquiert de le bienvueillance; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy, et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux

[1] HOMÈRE, *Odyssée*, XII, 18[?]

[2] Que sera la plus grande gloire si elle n'est que de la gloire? JUV., *Sat.* 7, v. 81.

hommes de s'empescher des charges et negociations publicques presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence[1]. Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connu d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrays, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Veoyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommandation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descriee par ses preceptes. Voicy une lettre[2] qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy,

[1] Voyez le traité de Plutarque : *Si ce mot commun*, Cache ta vie, *est bien dit*.

[2] Traduit de CICÉRON, *de Finib.*, II, 30.

accompaigné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy, comme requiert l'affection que tu as eu dez ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, touts les mois de janvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chaque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus [1]. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire; et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ni iouïssance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes; evite, comme deux extremes vicieux, l'im-

[1] Cic., *de Finib.*, II, 31.

moderation et à la rechercher et à la fuyr [1]. Ie crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles; car cet homme là feust si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suitte :

> Paulum sepultæ distat inertiæ
> Celata virtus [2]:

qui est un' opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ait iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en public; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement! « Si tu sçais, dict Carneades [3], un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu foys meschamment si tu ne l'en advertis; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice; à combien de sortes de meschancetez avons nous touts les iours à nous aban-

[1] Aristote, *Morale à Nicomaque*, II, 7.

[2] La vertu qui se cache diffère peu de l'obscure inertie. **Hor.**, *Od.*, IV, 9, 29.

[3] Cic., *de Finib.*, II, 18.

donner? Ce que Sext. Peduceus feit, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses [1], et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero [2] accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes ; et M. Crassus, et Q. Hortensius [3], lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appellez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict ; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoings, et des loix : *Meminerint Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror), mentem suam* [4].

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommendation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune ; car qu'est il plus fortuite que la reputation? *Profecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis, quam ex vero, celebrat, obscuratque* [5]. De faire que les ac-

[1] Cic., *de Finib.*, II, 18.

[2] Id., *ibid.*, II, 17.

[3] Id., *de Offic.*, III, 18.

[4] Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin ; et ce témoin, à mon avis, c'est notre conscience. Cic., *de Offic.*, III, 10.

[5] Assurément la fortune domine sur toutes choses. Elle rend

tions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. Ie l'ay veue fort souvent marcher avant le merite; et souvent oultrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'umbre, à la gloire, feit mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines: elle va aussi quelquesfois devant son corps; et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum, quod nobilitatum non sit*[1]; que gaignent ils par là, que de les instruire de ne se hazarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoings qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une battaille? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesongné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. *Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud, quod maxime natura sequitur, in factis positum, non in gloria, iudica*[2].

les hommes célèbres ou les laisse dans l'oubli, par caprice plutôt que par raison. SALLUSTE, *Catilin.*, c. 8.

[1] Comme si une action n'était vertueuse que lorsqu'elle a été célèbre. CIC., *de Offic.*, I, 4.

[2] C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une âme véritablement grande place l'honneur, qui est le principal but de notre nature. ID., *ibid.*, I, 19.

Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescue tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la tranquillité, qui feust bonne en commun; que chascun la cherche en son particulier.

A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoient mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses? Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud; on est surprins entre la haye et le fossé; il fault tenter fortune contre un poulailler; il fault denicher quatre chestifs harquebusiers d'une grange; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la necessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à

la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder: et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ* [1]. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

> Crede che 'l resto di quel verno cose
> Facesse degne di tenerne conto;
> Ma fur sin da quel tempo si nascose,
> Che non è colpa mia s' or non le conto:
> Perchè Orlando a far l' opre virtuose,
> Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto;
> Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
> Se non quando ebbe i testimoni appresso [2].

Il fault aller à la guerre pour son debvoir, et en attendre cette recompense, qui ne peult faillir à toutes

[1] Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. Paul, *Epist. ad Corinth.*, II, 1, 12.

[2] Je crois que le reste de cet hiver Roland fit des choses très-dignes de mémoire; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point; car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions, qu'à les publier; et jamais ses exploits n'ont été divulgués, que lorsqu'il en a eu des témoins. Ariosto, *Orlando*, cant. xi, stanz. 81.

belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensees; c'est le contentement qu'une conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault estre vaillant pour soy mesme, et pour l'advantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et asseuree contre les assaults de la fortune :

> Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
> Intaminatis fulget honoribus :
> Nec sumit, aut ponit secures
> Arbitrio popularis auræ [1].

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doibt iouer son roolle; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte mesme; elle nous asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hasards de la guerre, *non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore* [2]. Ce proufit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le

[1] La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir; elle ne connaît point les refus honteux ; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré du vent populaire. Hor., *Od.*, III, 2, 17.

[2] Non pour une récompense, mais pour la gloire de la vertu. Cic., *de Finib*, I, 10.

iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice, et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols? *An quidquam stultius, quam, quos singulos contemnas, eos aliquid putare, esse universos*[1]? Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict; c'est une butte qui n'a ny forme ny prinse : *Nil tam inæstimabile est, quam animi multitudinis*[2]. Demetrius[3] disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, *Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur*[4]. Null' art, nulle soupplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suitte d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve

[1] Est-il rien de plus sot que de croire que ceux que l'on méprise individuellement sont quelque chose quand ils sont réunis. Cic., *Tusc. quæst.*, V, 36.

[2] Rien de moins appréciable que les jugements de la multitude. Tite Live, XXXI, 34. — Le sens et l'origine de cette citation avaient échappé à Coste et aux autres éditeurs. V. Leclerc.

[3] Philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron.

[4] Et moi, bien qu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, je dis cependant qu'elle semble l'être si elle est louée par la multitude. Cic., *de Finib.*, II, 15.

par là, si elle veult; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis iuvarent*[1]. Le marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande tempeste : « O dieu, tu me sauveras, si tu veulx; si tu veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict mon timon[2]. » I'ai veu de mon temps mill' hommes soupples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé :

> Risi successu posse carere dolos[3].

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine, advertit sur tout le peuple à Rome, « de contenir leur langue de ses actions, pendant son absence[4]. » Que la licence des iugements est un grand destourbier[5] aux grands affaires! d'autant que chascun n'a pas la fermeté de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son auctorité aux vaines

[1] C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. QUINTIL., *Inst. orat.*, I, 12.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 85.

[3] J'ai ri de voir que la ruse pouvait échouer. OVIDE, *Héroïd.*, I, 18.

[4] TITE LIVE, XLIV, 22.

[5] *Jette un grand trouble dans les affaires.*

fantasies des hommes, que faire moins bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire consentement.

Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir louer; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

> Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea fibra est :
> Sed recti finemque, extremumque esse recuso,
> Euge tuum, et belle [1].

Ie ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt [2]. Les estrangiers ne veoyent que les evenements et apparences externes; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne veoyent pas mon cœur, ils ne veoyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre : car qu'est il plus aysé à un homme practique, que de gauchir aux dangiers, et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'eviter les occasions de se hazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir notre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit

[1] Je ne hais pas d'être loué, car je ne suis pas de pierre; mais jamais un *Que cela est beau !* ne me paraîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu. Perse, *Sat.*, I, 47.

[2] Var. : « Je veulx estre riche de mes propres richesses, non des richesses empruntees. » Édit. de 1588.

l'usage de l'anneau platonique[1], rendant invisible qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

> Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
> Quem, nisi mendosum et mendacem[2]?

Voylà comment touts ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et doubteux; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compaignons de nostre gloire? celuy qui se tient ferme dans une trenchee descouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour?

> Non, quidquid turbida Roma
> Elevet, accedas; examenque improbum in illa
> Castiges trutina : nec te quæsiveris extra[3].

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y

[1] L'anneau de Gygès. PLATON, *République*, II, 3; CICÉRON, *de Offic.*, III, 9.

[2] Qui est flatté des fausses louanges? qui redoute la calomnie? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut tromper? HOR., *Epist.*, I, 16, 39.

[3] Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. PERSE, *Sat.*, I, 5.

soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voylà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius[1] dict de Herostratus, et Titus Livius[2], de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu, ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins ; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois. Ie n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy ; car de m'attendre que mon nom la reçoive, premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien ; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma race, voire encores à d'aultres ;

[1] Les récits de Trogue Pompée ne sont point arrivés jusqu'à nous ; ils ne nous sont connus que par l'abrégé qu'en a fait Justin. Ce que dit Montaigne d'Hérostrate n'est point dans Justin, mais dans VALÈRE MAXIME, VIII, 14, ex. 5.

[2] VI, 11.

il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une aultre en Bretaigne et en Xaintonge, De la Montaigne; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'adventure à ma honte; et si les miens se sont aultresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon aultre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi i'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus? peult elle designer et favorir[1] l'inanité?

> Nunc levior cippus non imprimit ossa.
> Laudat posteritas; nunc non e manibus illis,
> Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
> Nascuntur violæ[2] :

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une bataille où dix mill'hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout; mais

[1] *Favoriser le néant même.* COSTE.

[2] La pierre qui couvrira mes os n'en sera pas plus légère ; que la postérité me loue, cela ne fera point pousser des fleurs sur mes restes, sur mon tombeau, sur la cendre de mon bûcher. PERSE, *Sat.*, I, 37.

pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant touts les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommendation :

> Casus multis hic cognitus, ac iam
> Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo[1].

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des battailles et victoires, est ensepvelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouïssent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en penserois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings. et tant de rares et nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous !

> Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura[2].

Ce sera beaucoup, si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses, entrants en battaille[3], à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les

[1] C'est un accident ordinaire, arrivé à mille autres, et pris dans les innombrables chances de la fortune. Juv., *Sat.*, XIII, 9.

[2] L'insensible écho de leur nom est à peine arrivé jusqu'à nous. Virg., *Æneid.*, VII, 646.

[3] Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*

belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque harquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle? et cent greffiers oultre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur: et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires de choses de si peu : il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume; il fault avoir gaigné cinquante deux batailles assignees, tousiours plus foible en nombre, comme Cesar : dix mille compaignons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suitte vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama obscura recondit[1].

De ceulx mesmes que nous veoyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et

[1] L'oubli profond les couvre. VIRG., *Æneid.*, V, 302.

fort peu de personnes qui y puissent prétendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : *Recte facti, fecisse merces est*[1] : *Officii fructus, ipsum officium est.* Il seroit, à l'adventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rhetoricien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir; si le peuple en est esveillé à la vertu; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, mauldit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de

[1] La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. SÉNÈQUE, *Epist.* 81. — Le fruit d'un service, c'est le service même.

ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force; *ut tragici poetæ confugiunt ad deum, quum explicare argumenti exitum non possunt*[1] : et pour cette cause peut estre l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles[2]. Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye : qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par touts les legislateurs; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gents d'entendement; et pour cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'aultre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux touts les conseils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix

[1] A l'exemple des poëtes tragiques, qui ont recours à un Dieu lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénoûment de leur pièce. Cic., *de Nat. deor.*, I, 20.

[2] Diogène Laerce, *Vie de Platon*, III, 26.

soubs tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, soubs le nom du dieu Oromazis; Trismegiste des Aegyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Iupiter; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulsement les aultres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Aegypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Iouinville, portoit, entre aultres choses, que l'ame de celuy d'entre eulx qui mouroit pour son prince s'en alloit en un aultre corps plus heureux, plus beau, et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie;

> In ferrum mens prona viris, animæque capaces
> Mortis, et ignavum est rediture parcere vitæ [1].

Voylà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur debvoir; *ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum* [2]; leur debvoir est le marc, leur honneur n'est que l'es-

[1] Leur courage va au-devant du fer, leur âme ne s'effraye pas de la mort; et c'est une lâcheté de ménager sa vie, quand on doit renaître. LUCAIN, I, 461.

[2] Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. CIC., *de Finib.*, II, 15.

corce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encores plus resglees que les effects :

> Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit[1] :

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultuy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII.

DE LA PRESUMPTION.

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur[2]. C'est un'affection inconsideree, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subiect

[1] Celle-là succombe, qui ne refuse que parce qu'il ne lui est p permis de succomber. OVIDE, *Amor.*, III, 4, 4.

[2] *De notre mérite.*

qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et alteré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est.

Ie ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est; le iugement doibt tout par tout maintenir son droict[1] : c'est raison qu'il veoye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité luy presente; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses ! nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons apprins aux dames de rougir, oyants seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la çerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Ie me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie; car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera,

[1] **Var.** : *Son advantage.* Édit. de 1588.

si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius,

> Ille velut fidis arcana sodalibus olim
> Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
> Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
> Votiva pateat veluti descripta tabella
> Vita senis [1];

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre : *nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit* [2].

Il me souvient doncques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçais quel port de corps, et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. I'en veulx dire premierement cecy, qu'Il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions [3] si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans notre sceu et consentement : c'estoit une certaine affetterie consente de sa beauté [4], qui faisoit un peu pencher la

[1] Qui confiait tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il aurait voulu consacrer aux dieux. HOR., *Sat.*, II, I, 30.

[2] Rutilius et Scaurus ont écrit leurs Mémoires, et personne n'a suspecté leur bonne foi ou ne les a blâmés. TACITE, *Agricol.*, c. 1.

[3] *Qu'il n'est pas étrange, extraordinaire, que nous ayons des qualités et des penchants*, etc. COSTE.

[4] *Convenable à sa beauté.* E. JOHANNEAU.

teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras; Iulius Cesar [1] se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensements penibles; et Cicero, ce me semble, avoit accoustumé de rincer le nez [2], qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'aultres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire. Ie suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais sans revenche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Ie desirasse d'aulcuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius [3], qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny çà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. Ie ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'avois quelque

[1] Plutarque, *Vie de César*, c. 1.
[2] *De rider son nez.*
[3] Ammien Marcellin, XXI, 14.

occulte propension à ce vice, comme il peult bien estre; et ne puis pas respondre des bransles du corps: mais quant aux bransles de l'ame, ie veux ici confesser ce que i'en sens.

Il y a[1] deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possede, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes, et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foys ie, et entre deux pareils ouvrages poiserois tousiours contre le mien; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise[2] engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : dadvantage

[1] Var. : *Il y a, ce me semble.* Édit. de 1588.

[2] *La possession.*

que ie suis tresignorant en mon faict, i'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire. Ie n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruict qu'aprez l'effect; autant doubteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besogne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie; d'autant que ie les desseigne toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu [1], que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel; ils m'arrachent les dents : car, en l'estude que ie foys, duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience; vous pouvez penser, puisque

[1] Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher. PASCAL.

ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la saincte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aulcun aultre s'estime moins, voire qu'aulcun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens; coulpable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell'est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la verité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est iamais party de moy chose qui me contentast; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. I'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. I'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer[1], elle se trouble : comme

[1] *Quand je travaille.*

i'essaye plus evidemment en la poësie ; ie l'aime infiniement, ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy ; mais ie foys, à la verité, l'enfant quand i'y veulx mettre la main ; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie ;

> Mediocribus esse poetis
> Non di, non homines, non concessere columnæ[1].

Pleust à Dieu que cette sentence se trouvast au front des boutiques de touts nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

> Verum
> Nil securius est malo poeta[2].

Que n'avons nous de tels peuples[3]? Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie : à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants touts aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple; mais, quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par despit touts

[1] Tout défend la médiocrité aux poëtes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes des portiques *où sont affichés leurs ouvrages*. HOR., *de Art. poet.*, v. 372.

[2] Mais rien de si confiant qu'un mauvais poëte. MARTIAL, XII, 63, 13.

[3] C'est-à-dire *des peuples comme celui dont il va être parlé*.

ses pavillons : et, ce que ses chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracassee contre la coste de Tarente; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy, contre ce mauvais poëme; et les mariniers mesmes eschappez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predit sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit : « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceulx qui vauldroient mieux que luy. » Ce qu'il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal; car le dieu marquoit le temps de l'advantage que par faveur et iniustice il gaigna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les *Leneïens;* soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conceut[1].

Ce que ie treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy et à la verité, mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. Ie suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouïr et gratifier en leur ouvrage; car c'est

[1] DIODORE DE SICILE, XV, 74. Mais il y a ici une erreur singulière. On a pris les *Lénéennes,* fêtes de Bacchus, célébrées par des concours dramatiques, pour le titre de la tragédie, qui s'appelait *la Rançon d'Hector*. Voyez TZETZÈS, *Chiliad.*, V, 178. V. LECLERC.

un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise. Ie sçais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

> Quum relego, scripsisse pudet; quia plurima cerno,
> Me quoque, qui feci, iudice, digna lini[1].

I'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble, qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration; ie iuge leur beauté, ie la veois, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprenne, ie doibs un sacrifice aux

[1] En relisant, j'ai honte d'avoir écrit; car je vois bien des choses que moi, leur auteur, je juge dignes d'être effacées. OVIDE. *de Ponto*, I, 5, 15.

Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un[1], pour practiquer leur faveur :

> Si quid enim placet,
> Si quid dulce hominum sensibus influit,
> Debentur lepidis omnia Gratiis[2].

Elles m'abandonnent par tout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayes, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius[3]. Je ne sçais ny plaire, ny resiouïr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. Ie ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veois en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un

[1] De Xénocrate, dans les *Préceptes du mariage*, c. 26.

[2] Car tout ce qui plait, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Grâces qu'on en est redevable. — *Les vers latins sont probablement d'un moderne.*

[3] Cic., *Academ.*, I, 2.

prince de toute sorte de propos; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prinses, ie ne sçais pas les employer; mauvais prescheur de commune: de toute matiere ie dis volontiers les plus extremes choses que i'en sçais. Cicero[1] estime que, ez traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si faut il sçavoir relascher la chorde à toute sorte de tons; et le plus aigu est celuy qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poisante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profonder[2]. Ie sçais bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenants des graces qui ne leur manquent iamais.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et desreglees; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais le sens

[1] *De Universo,* c. 2.
[2] *Approfondir.*

bien que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part;

> Brevis esse laboro,
> Obscurus fio[1].

Platon dict[2] que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à representer; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'adventure, que ie puis plus à parler, qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foys, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Massala se plainct, en Tacitus[3], de quelques accoustrements estroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est alteré, et en la pronon-

[1] J'évite d'être long, et je deviens obscur
BOILEAU, d'après HOR., *Art. poét.*, v. 25.

[2] *République*, X.

[3] Vers la fin du dialogue *de Oratoribus*.

ciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu [1] : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas

[1] La langue de Montaigne est d'ailleurs moins régulière et moins pure que l'était déjà celle des bons écrivains de son temps. Habitué au latin dès sa première enfance, écrivant au fond d'une province, il ne suivit que de loin les progrès de notre langue depuis François Ier. La grammaire était dès lors plus fixée qu'on ne le croirait en le lisant. Son ami Estienne Pasquier, se promenant avec lui dans la cour du château de Blois, pendant la tenue des États, en 1583, ne put lui dissimuler que l'on reconnaissait en plusieurs lieux dans son livre *je ne sais quoi du ramage gascon.* « Et comme il ne m'en voulut croire, dit-il (*Lett.*, XVIII, 1), je le menai en ma chambre où j'avois son livre; et là je lui montrai plusieurs manières de parler familières non aux François, ains seulement aux gascons, *un patenostre, un debte, un rencontre, ces ouvrages sentent à l'huile et à la lampe.* Et sur-tout je lui montrai que je le voyois habiller le mot de *jouir* du tout à l'usage de Gascogne, et non de notre langue françoise : *ni la santé que je jouis jusques à présent; l'amitié est jouie à mesure qu'elle est désirée; la vraie solitude se peut jouir au milieu des villes, et des cours des rois*, etc. Plusieurs autres locutions lui représentai-je, non seulement sur ce mot, ains sur plusieurs autres; et estimois qu'à la première et prochaine impression que l'on feroit de son livre, il donneroit ordre de les corriger. Toutefois non seulement il ne le fit; mais comme ainsi soit qu'il fut prévenu de mort, sa fille par alliance l'a fait r'imprimer tout de la même façon qu'il étoit (édit. de 1595); et nous avertit par son épître liminaire que la dame de Montaigne le lui avoit envoyé tout tel que son mari projettoit de le remettre au jour. »

On jugera mieux encore de l'incertitude de ses connaissances grammaticales en français, si l'on jette un coup d'œil sur cet Avis qu'il destinait à l'imprimeur de sa sixième édition, et que sans doute il ne relut jamais, un autre Avis plus clair et plus correct ayant dû être joint à l'exemplaire que sa veuve remit à mademoiselle de Gournay. Celui qu'on va lire se trouve au verso du frontispice gravé de l'exemplaire (édit. in-4o de 1588) qui resta quelque temps dans la famille, avant de passer aux Feuillants de Bordeaux.

pour estre fort entendu en mon perigordin ; car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne

C'est un brouillon presque indéchiffrable ; mais rien de ce qui reste de Montaigne ne doit être perdu.

Montre montrer remontrer etc. escrives les sans s a la differance de monstre monstrueus

Cet home cette fame escrives le sans s a la differance de c'est c'estoit

Ainsi mettes le sans n quand une uoyelle suit et aveq n si c'est une consonante (il voulait dire le contraire ; l'exemple le prouve) *ainsi marcha ainsin alla*

Campaigne espaigne gascouigne etc. mettez un i devant le g comme a Montaigne Non pas sans i campagne espagne

Mettez mon nom tout du long sur chaque face Essais de Michel de Montaigne liv I (c'est que dans l'édition de 1588 on avait mis partout, Essais de M. de Monta.)

Ne mettez en grande lettre que les noms propres ou au moins ne diversifies pas comme en cet examplere que un mesme mot soit tantost en grande lettre tantost en petite

La prose latine grecque ou autre estrangiere il la faut mettre parmi la prose françoise en caractere differant les vers a part et les placer selon leur nature pentamettres saphiques les demi vers les comancemans au bout de la ligne la fin sur la fin en cet examplere il y a mille fautes en tout cela

Mettez regles regler non pas reigles reigler suives lorthografe antiene

Outre les corrections qui sont en cet examplere il y a infinies autres a faire de quoi limprimur se pourra aviser, mais regarder de pres aus poincts qui sont en ce stile de grande importance

S'il treuue une mesme chose en mesme sens deus fois qu'il en oste l'une ou il verra qu'elle sert le moins

C'est un langage coupé qu'il n'y espargne les poincts et lettres maiuscules. Moi mesme ai failli souvant a les oster et a mettre des comma ou il fallait un poinct.

Qu'il uoie en plusieurs lieus ou il y a des parantheses s'il ne suffira de distinguer le sens aveq des poincts.

Qu'il mette tout au long les dates et sans chiffre.

Qu'il serre les mots autrement qu'ici les uns aus autres.
V. Leclerc.

m'en chault gueres; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aultre, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brode [1], traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la verité, un langage masle et militaire plus qu'aultre que i'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel, i'ai perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler; ouy, et à escrire: en quoy aultrefois ie me faisois appeller *maistre Iehan.* Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommendation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aultre, ils ont tort : au rebours, ils les fault r'accoupler et reioindre; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il

[1] *Lâche, languissant*

fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paroissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiement, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'advantage de la beauté :

> Agros divisere atque dedere
> Pro facie cuiusque, et viribus, ingenioque;
> Nam facies multum valuit, viresque vigebant[1].

Or, ie suis d'une taille un peu au dessoubs de la moyenne : ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement

[1] Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit; car la beauté et la force étaient les premières distinctions. LUCRÈCE, V, 1109

qui ont des commandements et des charges; car l'auctorité que donne une belle presence et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur [1]. *Le Courtisan* [2] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette mediocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote [3], sont bien iolis, mais non pas beaux; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame : comme la beauté, en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il [4], elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité des personnes. Ils avoient raison; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

> Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
> Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est [5].

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec

[1] VÉGÈCE, I, 5.

[2] Livre italien composé par Baltazar Castiglione, sous le titre *del Cortegiano*. COSTE.

[3] *Morale à Nicomaque*, IV, 7.

[4] *Politique*, IV, 4.

[5] Au premier rang marche, les armes à la main, Turnus, à la haute taille, dépassant les autres de toute la tête. VIRG., *Énéid.*, VII, 783.

soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommendation corporelle, *speciosus forma filiis hominum*[1] : et Platon[2], avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique. C'est un grand despit, qu'on s'addresse à vous parmi vos gents pour vous demander « Où est monsieur? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire; comme il adveint au pauvre Philopœmen[3] : Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le veoyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen; les gentilshommes de sa suitte estants arrivés et l'ayants surprins embesongné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « Ie paie, leur respondit il, la peine de ma laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes : la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et doulceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et la blancheur des dents, ny l'espesseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage

[1] Il était le plus beau des fils des hommes. *Ps.*, XLV, 3.

[2] *République*, VII.

[3] PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. 1.

agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

I'ay, au demourant, la taille forte et ramassee; le visage, non pas gras, mais plein; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde.

> Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis[1];

la santé, forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. I'estois tel; car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans:

> Minutatim vires et robur adultum
> Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas[2]:

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre; ce ne sera plus moy; ie m'eschappe touts les iours, et me desrobbe à moy:

> Singula de nobis anni prædantur euntes[3].

D'addresse et de disposition, ie n'en ai point eu; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps: comme ie n'en ai trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast; sauf au

[1] Aussi ai-je l'estomac, les jambes et les cuisses hérissés de poils. Martial, II, 36, 5.

[2] Le temps brise peu à peu les forces, l'énergie de l'âge mûr, et il fuit en nous amoindrissant sans cesse. Lucrèce, II, 1131.

[3] Les années, dans leur course, nous dérobent quelque portion de nous-mêmes. Hor., *Epist.*, II, 2, 55.

courir, en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tres inepte; ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger, et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes[1], que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. Ie ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont en somme tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduict,

> Molliter austerum studio fallente laborem[2]:

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

[1] *Si pesantes, si maladroites.*

[2] Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. HOR., *Sat.*, II, 2, 12.

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum[1].

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie presterois aussi volontiers mon sang que mon soing. I'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy.

Et, pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poisant, paresseux, et faineant; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester (une occasion pourtant que mille aultres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plus tost à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude), et en tel degré de sens, que i'ay senty en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris;
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores[2] :

ie n'ay eu besoing que de la suffisance de me contenter; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le

[1] Non, je ne voudrais point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il porte à l'Océan. Juv., *Sat.*, III, 54.

[2] Le vent du nord n'enfle pas mes voiles, il est vrai, mais l'Auster ne trouble pas ma course paisible. Je suis, en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. Hor., *Epist.*, II, 2, 201.

bien prendre egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance: d'autant, à l'adventure, que, selon le cours de nos aultres passions. la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoing que de iouïr doulcement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. Ie n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniement que mes affaires, ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduicte d'une façon molle et libre, et exempte de subiection rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de solicitude; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes, et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir;

> Hæc nempe supersunt,
> Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus [1];

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent avecques moy, où l'affection leur manque et

[1] Surplus qui échappe aux yeux du maître, et dont les voleurs s'accommodent. HOR., *Epist.*, I, 6, 45.

les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett'opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis; et ce pis là, me resouldre à le porter doulcement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine touts mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit ce? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. Ie n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon poinct : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux

et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs touts purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala[1].

Aux evenements, ie me porte virilement; en la conduicte, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre, et le ialoux, que le cocu; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance; vous n'y avez besoing que de vous; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur[2]. Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se moquer des aultres : pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain; » « Bon iour, cocu; » et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridoit

[1] Ce sont les maux incertains qui tourmentent le plus. SÉNÈQUE, *Agamemn.*, act. III, sc. 1, v. 29.

[2] *Grand railleur.*

les occultes cacquets des mocqueurs, et esmousseoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition. qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'advancer, que la fortune me feust venue querir par le poing; car, de me mettre en peine pour un'esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo[1] :

ie m'attache à ce que ie veois et que ie tiens. et ne m'esloingne gueres du port;

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas[2]:

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la necessité l'envoye à la queste :

Capienda rebus in malis præceps via est[3] :

[1] Je n'achète pas l'espérance argent comptant. TÉRENCE, *Adelph.*, act. II, sc. 3, v. 11.

[2] Qu'une rame rase les flots, et l'autre les sables du rivage. PROPERCE, III, 3, 23.

[3] Il faut, dans le malheur, suivre une voie périlleuse. SÉNÈQUE, *Agamemn.*, act. II, sc. 1, v. 47.

et i'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. I'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy;

> Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ[1] :

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, et y montrent le cul quand elles y sont. »

> Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
> Et pressum inflexo mox dare terga genu[2].

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsideree, et temeraire. A quel-

[1] Quoi de plus doux que de remporter une palme sans poussière (c'est-à-dire de vaincre sans avoir combattu). HORACE, *Epist.*, I, 1, 51.

[2] Il est honteux de se charger la tête d'un poids qu'on ne saurait porter, pour plier ensuite, et se soustraire au fardeau. PROPERCE, III, 9, 5.

que chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort depravé; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

> Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
> Si reddat veterem cum tota ærugine follem,
> Prodigiosa fides, et Tuscis digna libellis,
> Quæque coronata lustrari debeat agna[1] :

et ne feut iamais temps et lieu où il y eust, pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'advisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les veoyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse; ils rendent des combats honorables et publicques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommendation emmy cette presse : Qu'il reluise d'humanité, de verité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires; et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur

[1] Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres des pontifes, c'est un prodige qu'il faut expier par le sang d'une brebis. JUVÉNAL, XIII, 60.

estants les plus utiles : *Nihil est tam populare, quam bonitas*[1].

Par cette proportion[2], ie me feusse trouvé grand et rare; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez ny concurroient, de veoir un homme moderé en ses vengeances[3], mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions : plustost lairrois ie rompre le col aux affaires, que de tordre[4] ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalement; et de touts les vices, ie n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher soubs un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doibt point desmentir ses pensees; il se veult faire veoir iusques au dedans; tout y est

[1] Rien n'est si populaire que la bonté. Cicéron, *pro Ligar.*, c. 12.

[2] *D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles de notre temps*, etc. E. Johanneau.

[3] Var. : *Par cette proportion i'eusse esté modéré en mes vengeances*, etc.; *i'eusse plus tost laissé rompre le col aux affaires, que de plier ma foy et ma conscience à leur service.* Édit. in-4° de 1588.

[4] Var.: *De plier*. Exempl. de Bordeaux.

bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote[1] estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou reprobation d'aultruy. Apollonius disoit[2] que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : » c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert[3], et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser; i'ay un'interne vergogne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe, comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense; aultrement, c'est meschanceté. Ie ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent verité; cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus[4]; et

[1] *Morale à Nicomaque*, IV, 8.
[2] PHILOSTRATE, p. 409, édit. d'Olearius, 1709
[3] *Parce que cela lui sert, lui est utile.* COST
[4] AURELIUS VICTOR, *de Vir. illustr.*, c. 66.

publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner[1], » c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent; *quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis*[2] : ce seroit une grande simplesse à qui se lairroit amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisants rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui, de nostre temps, ont consideré, en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont preferé au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose[3] à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel point les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole : mais il n'en va pas ainsin; on recheoit souvent en pareil marché; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing

[1] Maxime de Louis XI.

[2] Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect lorsqu'il a perdu la réputation d'homme de bien. CICÉRON, *de Offic.*, II, 9.

[3] *Parleraient avec quelque apparence de raison.* V. LECLERC.

apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidelité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches[1], lorsque, de mon enfance[2], il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast; et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprinses en cette contree là, cette desloyauté, quoyqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé. I'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration d'aultruy; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le fauldroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que i'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez soupple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par

[1] *Pactes.*

[2] En 1537. Montaigne avait quatre ans.

quelque destour, ny pour feindre une verité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'asseurance pour la maintenir, et foys le bravo par foiblesse; parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à tousiours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit[1], « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util et merveilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : ie ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes. Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire; aultrement ie n'aurois ny façon, ny asseurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à arrester en la memoire de son aucteur. Or, plus ie m'en desfie, plus elle se trouble; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la solicite nonchalamment; car, si ie la presse, elle s'estonne; et depuis qu'elle a com-

[1] DIOGÈNE LAERCE, II, 68.

mencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs aultres parties : ie fuys le commandement, l'obligation et la contraincte; ce que ie foys ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeïssance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoient de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoing mesme de mon repas; ie me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit preoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement. On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy

sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il se promene; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumbe en fantasie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec, et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oubliasse mon nom propre, comme on faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ce qu'on dict aussi de George Trapezonce. Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie

c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les functions de l'ame :

> Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo[1].

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre, et d'oublier où i'avois caché ma bourse : quoy qu'en die Cicero[2], ie m'ayde à perdre ce que ie serre particulierement. *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet*[3]. C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. Ie sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent; mais rien au delà. Ie feuillete les livres; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu; l'aucteur, le lieu, les mots et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et

[1] Je suis plein de fissures, je laisse tout échapper. TÉRENCE, *Eunuch.*, act. II, sc. 2, v. 25.

[2] *De Senectute*, c. 7.

[3] Il est certain que la mémoire renferme non-seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie. CIC., *Acad.*, II, 7.

compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste; on m'allegue touts les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Qui vouldroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et ie ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'ils ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre [1] quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie reccois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : l'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames, et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement, et profondement, pour le temps qu'elle le tient : I'ay la veue longue, saine, et entiere, mais qui se lasse ayseement au travail, et se charge; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline [2] instruira ceulx qui ne l'ont essayé,

[1] *L'autorité y concourt avec la raison.*

[2] *Épist.*, liv V, 3.

combien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation [1].

Il n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire, et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres.

[1] « Montaigne a été élevé par un père tendre et soigneux de son éducation; mais la religion ne l'a pas le moins du monde atteint, ni de bonne heure modifié : on lui a appris le latin dès le berceau plus que le catéchisme. Son père, qui avait fait la guerre en Italie, et vu le monde, espèce de philanthrope à idées originales, l'envoya élever au village, comme un Émile du seizième siècle, et le fit tenir sur les fonts de baptême par des gens de la plus abjecte fortune, pour lui apprendre à ne mépriser personne, surtout le pauvre peuple, et pour l'y rendre obligé et attaché. Ce bon père poussait le soin envers lui jusqu'à le faire éveiller au son de quelque instrument. Ses premières études furent toutes de langues et d'expériences courantes, sans aucune combinaison abstraite et aucune fatigue. Il grandit de la sorte, doux, traitable, assez mol et oisif, et cachant, sous ces dehors assez lents, des imaginations assez hardies. Son premier goût vif au collége de Guyenne, où on l'a placé, mais où la libéralité paternelle l'environne d'aise, sa première prédilection se déclare pour les *Métamorphoses* d'Ovide, cet Arioste d'autrefois. C'est sa lecture favorite, enfantine et toute païenne; ce sont les armes d'Achille, sur lesquelles sa fantaisie soudaine s'est jetée, et par là il *enfile* tout d'un trait, nous dit-il, l'*Énéide*, Térence, Plaute, et les comédies italiennes. Il joue les tragédies latines de Buchanan et du Muret à son collége, et juge déjà impertinents ceux qui trouvent à redire à ce plaisir. A treize ans son cours d'études était fini. Ces autres plaisirs, qui font le premier attrait de la jeunesse, et dont le juste retard commence aussitôt pour elle la difficile vertu, ces plaisirs sont d'abord les siens, et il se souvient à peine de s'en être jamais privé. Son esprit, libre par nature, et que l'éducation avait si peu contraint, avait, à part soi,

Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout; si non instruictes, au moins instruisables : ce que ie dis pour accuser la mienne; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et

sous cette forme d'abandon, des *remuements fermes*, des jugements *sûrs et ouverts* autour des objets, et *digérait* seul ses pensées sans aucune communication. Le romanesque, qui n'est pas dans la nature, mais qu'une certaine imagination, d'abord sophistiquée, développe et caresse en nous, ne le tenta point. L'amour, qu'il aimait tant comme plaisir, et qu'il avouait le plus grand de tous ceux de la nature, ne l'occupa jamais exclusivement comme passion. La chaleur, moins téméraire et moins fiévreuse, plus générale et universelle, de l'amitié, eut en lui la préférence; on sait combien vive il l'a éprouvée, comment admirable et belle il l'a dépeinte. Par tous les endroits que je pourrais multiplier encore, il me paraît comme un exemplaire complet et tempéré de la nature même; il est dans le milieu de l'humanité non chrétienne, mais civile, honnête et soi-disant raisonnable. Dans un temps de guerres civiles, il se maintient sans passion, sans ambition; il s'acquitte de plusieurs charges avec honneur, sans cet éclat qui vous y attache à jamais, et il redevient vite, de monsieur le conseiller au parlement, ou de monsieur le maire de Bordeaux, simplement homme. Être homme, voilà sa profession; il n'a d'autre métier, n'approfondissant rien de trop particulier, de peur de se perdre, de s'expatrier hors de cette profession humaine et générale. Il n'a pas seulement en lui, nous dit-il, de quoi examiner, pour la science, un enfant des classes moyennes à sa première leçon; mais, en deux ou trois questions, de mesurer et de tâter à nu la qualité du jeune esprit, voilà ce qu'il peut faire. Ainsi il vit, actif et dégagé, faisant des pointes perçantes dans chaque chose, et rentrant à tout moment dans une sorte d'oubli, dans l'état naturel et libre des facultés, pour se retremper à la source même : voilà l'homme avant tout, et après tout. » SAINTE-BEUVE.

qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples.

Ie suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage; i'ay des affaires et du menage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place : or, ie ne sçais compter ny à iect [1] ny à plume; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent; moins aux arts mechaniques, en la traficque, et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruicts, des vins, des viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval ou un chien; et, puisqu'il me fault faire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy Le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : vrayement on tireroit de moy une bien contraire conclusion; car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'aultres à mes despens. Mais quel que ie

[1] *Avec des jetons.*

me fasse cognoistre, pourveu que ie me fasse cognoistre tel que ie suis, ie foys mon effect; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct; qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon progrez, non : tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing; c'est prou que mon iugement ne se deferre point, duquel ce sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente iuvabit
Rodere? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
Virus habe; nos hæc novimus esse nihil[1].

Ie ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'aultre façon; ie ne faulx gueres fortuitement. C'est peu de choses de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

[1] Soyez le plus fin critique du monde; confondez, par vos plaisanteries, Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre? Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. MARTIAL, II, 13.

Ie veis un iour, à Barleduc [1], qu'on presentoit au roy François second, pour la recommendation de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : Pourquoi n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon? Ie ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public; c'est l'irresolution : default tres-incommode à la negociation des affaires du monde. Ie ne sçais pas prendre party ez entreprinses doubteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero [2].

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit [3] qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement; car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doubte et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la verité, ie iecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune; une bien legiere inclination et circonstance m'emporte;

[1] Au mois de septembre 1559.

[2] Le cœur ne me dit ni oui, ni non. PÉTRARQUE.

[3] DIOGÈNE LAERCE, VII, 179.

Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque
Illuc impellitur[1].

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses doubteuses : *sors cecidit super Mathiam*[2]. La raison humaine est un glaive double et dangereux[3]; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston[4]! Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un chois incertain, i'aime

[1] Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher de l'un ou de l'autre côté. TÉRENCE, *Andr.*, act. I, sc. 6, v. 32.

[2] Le sort tomba sur Mathias. *Act. Apost.*, I, 26.

[3] Il faut l'avouer franchement, Montaigne doute de tout; j'en trouve la preuve dans chaque page de ses *Essais*. Son livre n'est, en quelque sorte, que la paraphrase de cette maxime : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*. Mais sans doute il n'est point dogmatique; il n'est ni orgueilleux, ni affligeant. Montaigne n'a vu que faiblesse dans la raison humaine, et il a douté des jugements qu'elle prononce. Plein de candeur, et ami de la vérité, il s'est jugé lui-même comme il jugeait tous les hommes : je me trompe, il se jugeait plus sévèrement. Chez d'autres philosophes, le doute est une jactance : dans Montaigne, il est un aveu. HOFFMAN.

[4] *Voyez combien de bouts a ce bâton!* COSTE.

mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foys les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse; *ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica*[1]; notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

> Iusta pari premitur veluti quum pondere libra
> Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab illa[2].

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect; si y a il eu grand' aysance à les combattre; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de debats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez;

> Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem[3];

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenements humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de

[1] L'habitude même de donner son assentiment paraît entraîner bien des erreurs et des dangers. Cic., *Acad.*, II, 21.

[2] Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont chargés d'un poids égal, elle ne penche ni ne s'élève d'aucun côté. Tibulle, IV, 41.

[3] Nous sommes blessés, et nous épuisons l'ennemi par autant de blessures. Hor., *Epist.*, II, 2, 97.

formes. Un sçavant personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'aultre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la saint Iean des rigueurs de l'hiver : I'en pense de mesme de ces discours politiques; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant, selon mon humeur, et affaires publicques, il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de se croullement, si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

> Nunquam adeo fœdis, adeoque pudendis
> Utimur exemplis, ut non peiora supersint[1].

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne

[1] Nous avons beau citer des exemples honteux et infâmes, il en reste toujours de plus honteux encore. Juv., VIII, 183.

peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances; iamais homme n'entreprint cela, qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entreprins. Ie foys peu de part à ma prudence de ma conduicte; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tormenter des causes; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste! l'obëissance n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant : ma recommendation est vulgaire, commune, et populaire; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas opaque : s'accuser, ce seroit s'excuser en ce subiect là; et se condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'advantage du courage, de la force

corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'advantage du iugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu de regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style, et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangiers, nous nous touchons[1] bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommendation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez vous ? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art ; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille ? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tumbez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que

[1] VAR. : *Nous sentons*. Édit. in-4° de 1588.

iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous; c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. Ie pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foys de moy; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'affection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasi toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy; ce qui m'en eschappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

> Mihi nempe valere et vivere doctus[1].

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy; ie n'ay affaire qu'à

[1] Vivre, me bien porter, voilà ma science. LUCRÈCE, V, 959.

moy, ie me considere sans cesse, ie me contrerooolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant;

Nemo in sese tentat descendere[1]:

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubiectir ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles, et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouïssance et possession plus claire. La recommendation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit, ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance, ie la pretends de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de mœurs : *omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum, quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam*[2].

[1] Personne ne cherche à descendre en soi-même. PERSE, IV, 23

[2] S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les

Voylà doncques iusques où ie me sens coulpable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'adventure que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger; et ceulx ausquels ma condition me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veois de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foys volontiers un pied et demy; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à

actions de la vie; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. Cic., *de Offic.*, I, 31.

mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas : et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malayseement la puis ie quitter pour passion que ce soit; ie me foys plus d'iniure en mentant, que ie n'en foys à celuy de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu.

Ie cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un'aultre; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aie cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie; c'estoit vrayement un'ame pleine, et qui montroit un beau visage à tout sens; un'ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust voulu; ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel, par science et estude.

Mais ie ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations

lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents; ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les fautes communes; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'accommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes. car ils s'en servent sans discretion, faisants honneur à leur memoire aux despens de leur entendement, et faisants honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à sainct Hierosme, pour se rendre eulx ridicules.

Je retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution : elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants; elle y est arrivee : elle ne nous a pas apprins de suyvre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par jargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence; toutesfois elle

nous a apprins les definitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque practique de familiarité et privee accointance; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon[1], ce ieune homme grec desbauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur[2], et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline?

> Faciasne, quod olim
> Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
> Fasciolas, cubital, focalia; potus ut ille
> Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
> Postquam est impransi correptus voce magistri[3]?

La moins desdaignable condition de gents me

[1] DIOGÈNE LAERCE, IV, 16, *Vie de Polémon*.

[2] *Du professeur*.

[3] Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon revenu de ses erreurs? renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, aux vêtements efféminés, aux ridicules parures, comme ce jeune débauché qui, assistant par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de lui-même, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs. HOR., *Sat.*, II, 3, 253.

semble estre celle qui par simplesse tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus reglé : les mœurs et les propos des païsans, je les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : *plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit*[1].

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les fauldroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et L'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat[2], Beze, Buchanan, L'Hospital, Mont-doré[3], Turnebus : quant aux Fran-

[1] Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. LACTANCE, *Div. Institut.*, III, 5.

[2] *Aurat*, ou plutôt *Daurat*, poëte français, grec et latin, né dans le Limousin, mort en 1588, à l'âge de quatre-vingts ans. On lui doit la découverte de plusieurs ouvrages de l'antiquité et la restitution d'un grand nombre de passages des écrivains classiques. Il était déjà sur le retour lorsqu'il épousa en secondes noces une femme très-jeune, qui lui apporta, pour toute dot, un pâté de pigeons.

[3] Mondoré (Pierre), né à Orléans, maître des requêtes et bibliothécaire du roi, s'attacha particulièrement aux sentiments d'Aristote, ce qui lui fit des ennemis de ceux qui les combattaient en ce temps-là. Mondoré embrassa la réforme, fut chassé d'Orléans comme huguenot, vers 1567, se retira à Sancerre, dans le Berry, et y mourut, en 1571. Le chancelier de L'Hospital a fait son éloge dans ses poésies. MORÉRI.

çois, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais; et aux parties en quoy Ronsard[1] et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduicte, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps; comme aussi, la constante bonté, doulceur de mœurs, et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle iniustice de parts armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), ou tousiours il s'est nourry, grand homme de guerre et tresexperimenté.

I'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le Iars, ma fille d'alliance[2], et certes aimee de moy beaucoup plus que

[1] Un seul homme qui admirait Ronsard, mais peut-être par scepticisme, et parce qu'il aimait à ménager les opinions puissantes, un seul homme (au seizième siècle), Montaigne, eut un goût vrai, et porta dans la critique une intelligence exquise comme dans toute chose. VILLEMAIN.

[2] Marie Le Jars de Gournay naquit à Paris vers la fin de 1566, au moment où Montaigne atteignait l'âge de trente-trois ans. Son père était un gentilhomme campagnard qui ne possédait plus guère que son épée. Il fut contraint de quitter le *ménage* de ses

paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre : ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes[1]; son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma

champs pour chercher un office et des ressources à la cour. Il devint trésorier de la maison du roi et capitaine de plusieurs châteaux. Marie de Gournay, « la sainte Vierge l'avait honorée de son nom, » n'était encore qu'une enfant lorsque sa mère devint veuve avec six enfants en bas âge, et appauvrie par les frais d'une maison onéreuse et par les guerres qui épuisaient le pays. Mademoiselle de Gournay, retirée avec sa mère, en Picardie, dans la petite ville qui portait son nom, « apprit le latin seule, sans grammaire et sans maître. » Les deux premiers livres des *Essais* paraissent en 1580 ; elle les lit et se trouve entrainée par une *sympathie fatale*. En 1588, dans un voyage de Paris qu'elle fait avec sa mère, elle se met en rapport avec Montaigne. Elle l'envoie saluer par un exprès, pour l'informer de l'estime qu'elle a pour lui et pour ses livres. Le lendemain Montaigne vient la voir et la remercier, en lui présentant, dit-elle, l'alliance de père à fille. Montaigne avait alors cinquante-cinq ans, et mademoiselle de Gournay vingt-deux. Montaigne, après l'avoir vue pendant huit ou neuf mois à Paris, passa quelque temps près d'elle et de sa mère, dans le château de Gournay. Après la mort de Montaigne, elle vint à son tour consoler la femme et la fille de cet homme illustre, et recueillir les renseignements nécessaires pour une nouvelle édition des *Essais*, qu'elle donna en 1595. Elle mourut le 13 juillet 1645, et fut inhumée à Saint-Eustache. — Voir *Mademoiselle de Gournay, Étude sur sa vie et ses ouvrages*, par Léon Feugère; Paris, 1853, in-8.

[1] *Visibles, suffisamment marquées.*

fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voylà tout ce que i'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Voire mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, je l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville,

UNIVERSITAS O. M. L.
Universitas BIBLIOTHECA

les ouvroirs [1] et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celuy qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base iuste et solide : ainsi sont à souhaiter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, et aultres avoient laissé de leurs gestes : de telles gents, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre.

Cette remontrance est tresvraye; mais elle ne me touche que bien peu :

> Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus;
> Non ubivis, coramve quibuslibet: in medio qui
> Scripta foro recitent, sunt multi, quique lavantes [2].

Ie ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publicque :

> Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
> Pagina turgescat. . . .
> Secreti loquimur [3] :

c'est pour le coing d'une librairie, et pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me

[1] *Les ateliers.*

[2] Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié; tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les places publiques, quelques-uns même en se baignant. HORACE, *Sat.*, I, 4, 73.

[3] Mon dessein n'est pas de grossir [illegible] livre de pompeuses bagatelles; je cause en tête-à-tête. PERSE, V, 19.

raccointer[1] et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. Ie iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres! combien i'y serois attentif! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. I'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee peculiere[2] qui leur a servi[3]; et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main · *Paterna vestis, et annulus, tanto carior est posteris, quanto erga parentes maior affectus*[4]. Si toutesfois ma postérité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revencher; car ils ne sauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là.

[1] *A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image.* COSTE.

[2] *Particulière.*

[3] VAR. : « Un poignard, un harnois, une espee qui leur a servi, ie les conserve pour amour d'eulx, autant que ie puis, de l'injure du temps. Édit. in-4° de 1588.

[4] L'habit, l'anneau d'un père sont d'autant plus chers à ses enfants, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 13.

Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le publicq, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense, i'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

> Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis[1];
> Et laxas scombris sæpe dabo tunicas[2].

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysyfves à des pensements si utiles et agreables? Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermy, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. Ie n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme touts aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement[3] ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy,

[1] J'empêcherai que les olives et le poisson ne manquent d'enveloppe. MARTIAL, XIII, 1, 1.

[2] Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. CATULLE, XCIV, 8.

[3] *Si exactement.* COSTE.

de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses? et doibvent être comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large facultez à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous debvons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par quelque ordre et proiect, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction? et si, ces verges poëtiques,

> Zon sur l'œil, zon sur le groin,
> Zon sur le dos du sagoin[1] ;

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien? Ie n'ay aulcunement estudié pour faire un livre; mais i'ay aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds,

[1] MAROT, dans son épitre intitulée *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon*. COSTE.

tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions ; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastee ? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare [1], l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appellons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinien, dict, « qu'aux François le mentir et se « pariurer n'est pas vice, mais une façon de parler [2]. » Qui vouldroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi, i'ay souvent consideré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la

[1] Clément d'Alexandrie, *Strom.*, VI, 10 ; Stobée, *Serm.* XI.
[2] Salvien, *de Gubernat. Dei*, I, 14.

mensonge. Sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez : il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole? quoy, se desdire de sa propre science? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien[1] peinct bien honteusement, quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en representer plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement; car que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroict des hommes, et brave à l'endroict de Dieu? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celuy qui la faulse trahit la societé publicque : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus; s'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissoult toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus; car, iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conqueste, d'un merveilleux exemple et

[1] PLUTARQUE, *Lysandre*, c. 4.

inouï), offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du péché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece[1] disoit que les enfants s'amusent par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à une aultre fois d'en dire ce que i'en sçais; et apprendray ce pendant, si je puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se dementir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur debvoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar, tantost voleur, tantost yvrongne[2], à sa barbe : nous veoyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revenchent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

[1] *Lysandre.*

[2] PLUTARQUE, *Pompée*, c. 16; *Caton d'Utique*, c. 7.

CHAPITRE XIX.

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Il est ordinaire de veoir les bonnes intentions, si elles sont conduictes sans moderation, poulser les hommes à des effects tresvicieux. En ce debat, par lequel la France est à present agitee de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs : entre les gents de bien toutesfois qui le suyvent (car ie ne parle point de ceulx qui s'en servent de pretexte pour, ou exercer leurs vengeances particulieres, ou fournir à leur avarice, ou suyvre la faveur des princes; mais de ceulx qui le font par vray zele envers leur religion, et saincte affection à maintenir la paix et l'estat de leur patrie), de ceulx cy, dis ie, il s'en veoid plusieurs que la passion poulse hors les bornes de la raison, et leur faict par fois prendre des conseils iniustes, violents, et encores temeraires.

Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commencea de gaigner auctorité avecques les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres payens, de quoy les gents de lettres souffrent une merveilleuse perte; i'estime que ce desordre ayt plus porté de nuisance aux lettres, que touts les feux des barbares : Cornelius Tacitus en est un bon tesmoing; car quoyque l'empereur Tacitus, son parent, en eust peuplé, par ordonnances expresses

toutes les librairies du monde[1]; toutesfois un seul exemplaire entier n'a peu eschapper la curieuse recherche de ceulx qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clauses contraires à nostre creance.

Ils ont aussi eu cecy, de prester ayseement des louanges faulses à touts les empereurs qui faisoient pour nous, et condamner universellement toutes les actions de ceulx qui nous estoient adversaires, comme il est aysé à veoir en l'empereur Iulian, surnommé l'Apostat[2]. C'estoit, à la verité, un tresgrand homme et rare, comme celuy qui avoit son ame vifvement teincte des discours de la philosophie, ausquels il faisoit profession de regler toutes ses actions; et de vray, il n'est aulcune sorte de vertu de quoy il n'ait laissé de tresnotables exemples : En chasteté (de laquelle le cours de sa vie donne bien clair tesmoignage), on lit de luy un pareil traict à celuy d'Alexandre et de Scipion, que de plusieurs tresbelles captifves, il n'en voulut pas seulement veoir une[3], estant en la fleur de son aage; car il feut tué par les Parthes, aagé de trente un ans seulement[4] : Quant à la iustice, il prenoit luy mesme la peine d'ouïr les parties; et encores que par curiosité il s'informast, à ceulx qui se presentoient à luy, de quelle religion ils estoient, toutes-

[1] Vopiscus, *in Tacito imp.*, c. 10.

[2] Ce que Montaigne va dire de l'empereur Julien fut blâmé, pendant son séjour à Rome, en 1581, par le *maître du sacré palais;* mais le censeur, dit-il, *remit à ma conscience de rhabiller ce que ie verrois estre de mauvais goust.* (*Voyage*, t. II, p. 35.) Il parait qu'il n'a rien rhabillé, et ce chapitre a fourni depuis à Voltaire la plupart des éloges qu'il a faits de Julien. V. Leclerc.

[3] Ammien Marcellin, XXIV, 8.

[4] XXV, 4.

fois l'inimitié qu'il portoit à la nostre ne donnoit aulcun contrepoids à la balance : il feit luy mesme plusieurs bonnes loix ; et retrancha une grande partie des subsides et impositions que levoient ses predecesseurs[1].

Nous avons deux bons historiens tesmoings oculaires de ses actions : l'un desquels, Marcellinus, reprend aigrement, en divers lieux de son histoire[2], cette sienne ordonnance par laquelle il deffendit l'eschole et interdict l'enseigner à touts les rhetoriciens et grammairiens chrestiens, et dict qu'il souhaiteroit cette sienne action estre ensepvelie soubs le silence : il est vraysemblable, s'il eust faict quelque chose de plus aigre contre nous, qu'il ne l'eust pas oublié, estant bien affectionné à nostre party. Il nous estoit aspre, à la verité, mais non pourtant cruel ennemy; car nos gents mesmes[3] recitent de luy cette histoire, Que se pourmenant un iour autour de la ville de Chalcedoine, Maris, evesque du lieu, osa bien l'appeller Meschant, Traistre à Christ; et qu'il n'en feit aultre chose, sauf luy respondre : « Va, miserable, « pleure la perte de tes yeulx; » à quoy l'esvesque encores repliqua : « Ie rends graces à Iesus Christ de « m'avoir osté la veue, pour ne veoir ton visage im« pudent : » affectant[4] en cela, disent ils, une patience philosophique. Tant y a que ce faict là ne se peult pas bien rapporter aux cruautez qu'on le dict

[1] Ammien Marcellin, XXII, 10 ; XXV, 5, 6.

[2] Id., *ibid.*

[3] Sozomène, *Hist. ecclés.*, V, 4.

[4] Ce mot se rapporte à Julien.

avoir exercees contre nous. « Il estoit, dit Eutro-
« pius [1], mon aultre tesmoing, ennemy de la chres-
« tienté, mais sans toucher au sang. »

Et, pour revenir à sa iustice, il n'est rien qu'on y puisse accuser, que les rigueurs de quoy il usa, au commencement de son empire, contre ceulx qui avoient suyvi le party de Constantius, son predecesseur [2]. Quant à sa sobrieté, il vivoit tousiours un vivre soldatesque; et se nourrissoit, en pleine paix, comme celuy qui se preparoit et accoustumoit à l'austerité de la guerre [3]. La vigilance estoit telle en luy, qu'il despartoit la nuict à trois ou à quatre parties, dont la moindre estoit celle qu'il donnoit au sommeil : le reste, il l'employoit à visiter luy mesme en personne l'estat de son armee et ses gardes, ou à estudier [4]; car, entre aultres siennes rares qualitez, il estoit tresexcellent en toute sorte de litterature. On dict d'Alexandre le grand, qu'estant couché, de peur que le sommeil ne le desbauchast de ses pensements et de ses estudes, il faisoit mettre un bassin ioignant son lict, et tenoit l'une de ses mains au dehors, avecques une boulette de cuivre, à fin que, le dormir le surprenant et relaschant les prinses de ses doigts, cette boulette, par le bruict de sa cheute dans le bassin, le reveillast : cettuy cy avoit l'ame si tendue à ce qu'il vouloit, et si peu empeschee de fumees, par sa singuliere abstinence, qu'il se passoit bien de

[1] Liv. X, c. 8.
[2] Ammien Marcellin, XXII, 2.
[3] Id., XVI, 2.
[4] Id., XVI, 17; XXVI, 5.

cet artifice[1]. Quant à la suffisance militaire, il feut admirable en toutes les parties d'un grand capitaine; aussi feut il quasi toute sa vie en continuel exercice de guerre, et la pluspart avec nous, en France, contre les Allemands et Francons : nous n'avons gueres memoire d'homme qui ayt veu plus de hazards, ny qui ayt plus souvent faict preuve de sa personne.

Sa mort a quelque chose de pareil à celle d'Epaminondas; car il feut frappé d'un traict, et essaya de l'arracher, et l'eust faict, sans ce que le traict estant trenchant, il se coupa et affoiblit la main. Il demandoit incessamment qu'on le rapportast en ce mesme estat, en la meslee, pour y encourager ses soldats, lesquels contesterent cette battaille sans luy trescourageusement, iusques à ce que la nuict separa les armees[2]. Il debvoit à la philosophie un singulier mespris en quoy il avoit sa vie et les choses humaines: il avoit ferme creance de l'eternité des ames.

En matiere de religion, il estoit vicieux par tout; on l'a surnommé l'Apostat, pour avoir abandonné la nostre : toutesfois cette opinion me semble plus vraysemblable, Qu'il ne l'avoit iamais eue à cœur, mais que, pour l'obeïssance des loix, il s'estoit feinct iusques à ce qu'il teinst l'empire en sa main. Il feut si superstitieux en la sienne, que ceulx mesmes qui en estoient, de son temps, s'en mocquoient; et, disoit on, s'il eust gaigné la victoire contre les Parthes, qu'il eust faict tarir la race des bœufs au monde, pour sa

[1] AMMIEN MARCELLIN, XVI, 2.
[2] ID., XXV, 3.

tisfaire ses sacrifices[1]. Il estoit aussi embabouiné de la science divinatrice, et donnoit auctorité à toute façon de prognostiques. Il dict, entre aultres choses, en mourant, qu'il savoit bon gré aux dieux, et les remercioit, de quoy ils ne l'avoient pas voulu tuer par surprinse, l'ayant de long temps adverty du lieu et heure de sa fin, ny d'une mort molle ou lasche, mieulx convenable aux personnes oysifves et delicates, ny languissante, longue, et douloureuse; et qu'ils l'avoient trouvé digne de mourir de cette noble façon, sur le cours de ses victoires, et en la fleur de sa gloire[2]. Il avoit eu une pareille vision à celle de Marcus Brutus, qui premierement le menacea en Gaule, et depuis se representa à luy en Perse, sur le poinct de sa mort[3]. Ce langage qu'on luy faict tenir, quand il se sentit frappé : « Tu as vaincu, Nazareen[4] : » ou, comme d'aultres, « Contente toy, Nazareen, » à peine eust il esté oublié, s'il eust esté creu par mes tesmoings, qui, estants presents en l'armee, ont remarqué iusques aux moindres mouvements et paroles de sa fin; non plus que certains aultres miracles qu'on y attache.

Et pour venir au propos de mon theme, il couvoit, dict Marcellinus[5], de long temps en son cœur le paganisme; mais parce que toute son armee estoit de chrestiens, il ne l'osoit descouvrir : enfin, quand il

[1] AMMIEN MARCELLIN, XXV, 6.
[2] ID., XXV, 4.
[3] ID., XX, 5 ; XXV, 2.
[4] THÉODORET, *Hist. ecclés.*, III, 20.
[5] AMMIEN MARCELLIN, XXI, 2.

se veit assez fort pour oser publier sa volonté, il feit ouvrir les temples des dieux, et s'essaya par touts moyens de remettre sus l'idolatrie. Pour parvenir à son effect, ayant rencontré, en Constantinople, le peuple descousu, avecques les prelats de l'Eglise chrestienne divisez, les ayant faict venir à luy au palais, il les admonesta instamment d'assopir ces dissentions civiles, et que chascun, sans empeschement et sans crainte, servist à sa religion [1] : ce qu'il solicitoit avec grand soing, pour l'esperance que cette licence augmenteroit les parts et les brigues de la division, et empescheroit le peuple de se reunir, et de se fortifier par consequent contre luy par leur concorde et unanime intelligence; ayant essayé, par la cruauté d'aulcuns chrestiens, « Qu'il n'y a point de beste au monde tant à craindre à l'homme, que l'homme : » voilà ses mots à peu prez.

En quoy cela est digne de consideration, que l'empereur Iulian se sert, pour attiser le trouble de la dissention civile, de cette mesme recepte de liberté de conscience que nos roys viennent d'employer pour l'esteindre. On peult dire d'un costé, que de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est espandre et semer la division; c'est prester quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aulcune barriere ny coerction des loix qui bride et empesche sa course : mais, d'aultre costé, on diroit aussi que, de lascher la bride aux parts d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relascher par la facilité et par l'aysance, et que c'est esmousser l'esguillon qui s'affine

[1] Ammien Marcellin, XXII, 3.

par la rareté, la nouvelleté, et la difficulté : et si crois mieulx, pour l'honneur de la devotion de nos roys, c'est que, n'ayants peu ce qu'ils vouloient, ils ont faict semblant de vouloir ce qu'ils pouvoient.

CHAPITRE XX.

NOUS NE GOUSTONS RIEN DE PUR.

La foiblesse de nostre condition faict que les choses, en leur simplicité et pureté naturelle, ne puissent pas tumber en nostre usage : les elements que nous iouïssons sont alterez, et les metaux de mesme ; et l'or, il le fault empirer par quelque aultre matiere pour l'accommoder à nostre service : ny la vertu ainsi simple, qu'Ariston et Pyrrho, et encores les stoïciens faisoient « But de la vie, » n'y a peu servir sans composition ; ny la volupté cyrenaïque et aristippique. Des plaisirs et biens que nous avons, il n'en est aulcun exempt de quelque meslange de mal et d'incommodité :

> Medio de fonte leporum
> Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat[1].

Nostre extreme volupté a quelque air de gemissement et de plaincte ; diriez vous pas qu'elle se meurt d'angoisse? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'epithetes et qualitez maladifves et douloureuses, langueur, mollesse, foi-

[1] Il y a dans la source des plaisirs quelque chose d'amer, qui tourmente même sur les fleurs. LUCRÈCE, IV, 1130.

blesse, defaillance, *morbidezza :* grand tesmoignage de leur consanguinité et consubstantialité. La profonde ioye a plus de severité que de gayeté; l'extreme et plein contentement, plus de rassis que d'enioué; *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premit* [1] : l'ayse nous masche. C'est ce que dict un verset grec ancien, de tel sens, « Les dieux nous vendent touts les biens qu'ils nous donnent [2] : » c'est à dire qu'ils ne nous en donnent aulcun pur et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal.

Le travail et le plaisir, tresdissemblables de nature, s'associent pourtant de ie ne sçais quelle ioincture naturelle [3]. Socrate dict [4] que quelque dieu essaya de mettre en masse et confondre la douleur et la volupté; mais que, n'en pouvant sortir, il s'advisa de les accoupler au moins par la queue. Metrodorus disoit [5], qu'en la tristesse il y a quelque alliage de plaisir. Ie ne sçais s'il vouloit dire aultre chose; mais, moy, j'imagine bien qu'il y a du desseing, du consentement, et de la complaisance, à se nourrir en la melancholie : ie dis oultre l'ambition, qui s'y peult encores mesler;

[1] La félicité qui ne se modère pas se détruit elle-même. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

[2] Πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγαθ' οἱ θεοί.

Vers d'Épicharme, conservé par XÉNOPHON dans ses *Mémoires sur Socrate,* II, 1, 20. V. LECLERC.

[3] C'est un point contesté entre les psychologues, de savoir si l'essence de la sensation est d'être plaisir ou peine. J. SIMON. — Voyez, sur tout ce passage, *le Devoir,* Paris, 1854, in-8°, p. 105.

[4] Dans le *Phédon.*

[5] SÉNÈQUE, *Epist.* 99.

il y a quelque umbre de friandise et de delicatesse qui nous rit et qui nous flatte au giron mesme de la melancholie[1]. Y a il pas des complexions qui en font leur aliment?

Est quædam flere voluptas[2]:

et dict un Attalus en Seneque[3], que la memoire de nos amis perdus nous aggree; comme l'amer, au vin trop vieux,

Minister vetuli, puer, Falerni
Inger' mî calices amariores[4],

et comme des pommes doulcement aigres. Nature nous descouvre cette confusion : les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent au pleurer, servent aussi au rire : de vray, avant que l'un ou l'aultre soyent achevez d'exprimer, regardez à la conduicte de la peincture, vous estes en doubte vers lequel c'est qu'on va; et l'extremité du rire se mesle aux larmes. *Nullum sine auctoramento malum est*[5].

Quand i'imagine l'homme assiegé de commoditez desirables (mettons le cas que touts ses membres feussent saisis pour tousiours d'un plaisir pareil à celuy de la generation, en son poinct plus excessif), ie le sens fondre soubs la charge de son ayse, et le veois du tout incapable de porter une si pure, si constante

[1] .... Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
LA FONTAINE.

[2] Les larmes ont quelque douceur. OVIDE, *Trist.*, IV, 3, 27.

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 70.

[4] Jeune esclave, toi qui verses le vin vieux de Falerne, verse-m'en de plus amer. CATULLE, XXVII, 1.

[5] Il n'y a point de mal sans compensation. SÉNÈQUE, *Epist.* 69.

volupté, et si universelle. De vray, il fuyt quand il y est, et se haste naturellement d'en eschapper, comme d'un pas où il ne se peult fermir, où il craint d'enfondrer.

Quand ie me confesse à moy religieusement, ie treuve que la meilleure bonté que i'aye a quelque teincture vicieuse; et crains que Platon, en sa plus verte vertu (moy qui en suis autant sincere et loyal estimateur, et des vertus de semblable marque, qu'aultre puisse estre), s'il y eust escouté de prez, comme sans doubte il faisoit, y eust senty quelque ton gauche de mixtion humaine, mais ton obscur, et sensible seulement à soy. L'homme, en tout et par tout, n'est que rapiecement et bigarrure. Les loix mesmes de la iustice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'iniustice; et dict Platon [1], que ceulx là entreprennent de couper la tête de Hydra, qui pretendent oster des loix toutes incommoditez et inconvenients. *Omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur* [2], dict Tacitus.

Il est pareillement vray que, pour l'usage de la vie, et service du commerce publicque, il y peult avoir de l'excez en la pureté et perspicacité de nos esprits; cette clarté penetrante a trop de subtilité et de curiosité : il les fault appesantir et esmousser pour les rendre plus obeïssants à l'exemple et à la practique, et

[1] *République*, IV, 5.

[2] Il y a toujours quelque chose d'injuste dans un grand exemple, et les malheurs individuels sont compensés par le bien général. Tacite, *Annal.*, XIV, 44.

les espessir et obscurcir pour les proportionner à cette vie tenebreuse et terrestre : pourtant [1] se treuvent les esprits communs et moins tendus, plus propres et plus heureux à conduire affaires; et les opinions de la philosophie eslevees et exquises se trouvent ineptes à l'exercice. Cette poinctue vivacité d'ame, et cette volubilité soupple et inquiete, trouble nos negociations. Il fault manier les entreprinses humaines plus grossierement et superficiellement, et en laisser bonne et grande part pour les droicts de la fortune : il n'est pas besoin d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement; on s'y perd, à la consideration de tant de lustres contraires et formes diverses; *volutantibus res inter se pugnantes, obtorpuerant... animi* [2].

C'est ce que les anciens disent de Simonides : parce que son imagination lui presentoit, sur la demande que luy avoit faict le roy Hieron [3] (pour à laquelle satisfaire il avoit eu plusieurs iours de pensement) diverses considerations aiguës et subtiles; doubtant laquelle estoit la plus vraysemblable, il desespera du tout de la vérité.

Qui en recherche et embrasse toutes les circonstances et consequences [4], il empesche son eslection :

[1] *C'est pour cela que*, etc.

[2] Considérant en eux-mêmes des choses si opposées, ils en étaient tout étourdis. TITE LIVE, XXXII, 20.

[3] Le roi Hiéron l'avait prié de lui dire ce que c'est que Dieu ; et Simonide lui ayant répondu qu'il avait besoin d'un jour pour examiner cette question, le lendemain il demanda encore deux jours, et chaque fois il doubla le nombre des jours qu'il demandait au roi. CIC., *de Nat. deor.*, I, 22. COSTE.

[4] Ceci se rapporte à la phrase : *Il n'est pas besoing d'esclairer les affaires si profondement et si subtilement.*

un engin moyen conduict egualement, et suffit aux executions de grand et de petit poids. Regardez que les meilleurs mesnagiers sont ceulx qui nous sçavent moins dire comme ils le sont; et que ces suffisants conteurs n'y font le plus souvent rien qui vaille : je sçais un grand discur et tresexcellent peintre de toute sorte de mesnage, qui a laissé bien piteusement couler par ses mains cent mille livres de rente : i'en sçais un aultre qui dict, qui consulte, mieulx qu'homme de son conseil, et n'est point au monde une plus belle montre d'ame et de suffisance; toutesfois, aux effects, ses serviteurs treuvent qu'il est tout aultre, ie dis sans mettre le malheur en compte.

CHAPITRE XXI.

CONTRE LA FAINEANTISE.

L'empereur Vespasian, estant malade de la maladie dont il mourut, ne laissoit pas de vouloir entendre l'estat de l'empire; et, dans son lict mesme, depeschoit sans cesse plusieurs affaires de consequence : et son medecin l'en tansant, comme de chose nuisible à sa santé, « Il fault, disoit il, qu'un empereur meure debout[1]. » Voilà un beau mot, à mon gré, et digne d'un grand prince. Adrian, l'empereur, s'en servit depuis à ce mesme propos[2] : et le debvroit on souvent ramentevoir aux roys, pour leur faire sentir que

[1] SUÉTONE, *Vie de Vespasien*, c. 24.
[2] SPARTIEN, *Vérus*, c. 6.

cette grande charge qu'on leur donne du commandement de tant d'hommes, n'est pas une charge oysifve; et qu'il n'est rien qui puisse si iustement desgouster un subiect de se mettre en peine et en hazard, pour le service de son prince, que de le veoir appoltrony ce pendant luy mesme à des occupations lasches et vaines, et d'avoir soing de sa conservation, le veoyant si nonchalant de la nostre.

Quand quelqu'un vouldra maintenir qu'il vault mieulx que le prince conduise ses guerres par aultre que par soy, la fortune lui fournira assez d'exemples de ceulx à qui leurs lieutenants ont mis à chef des grandes entreprinses; et de ceulx encores desquels la presence y eust esté plus nuisible qu'utile : mais nul prince vertueux et courageux ne pourra souffrir qu'on l'entretienne de si honteuses instructions. Soubs couleur de conserver sa teste, comme la statue d'un sainct, à la bonne fortune de son estat, ils le degradent de son office, qui est iustement tout en action militaire, et l'en declarent incapable. I'en sçais un[1] qui aimeroit bien mieulx estre battu que de dormir pendant qu'on se battroit pour luy, et qui ne veid iamais sans ialousie ses gents mesmes faire quelque chose de grand en son absence. Et Selym premier disoit, avecques grande raison, ce me semble, « que les victoires qui se gaignent sans le maistre ne sont pas completes : » de tant plus volontiers eust il dict que ce maistre debvroit rougir de honte d'y pretendre part pour son nom, n'y ayant embesongné que sa voix et sa pensee; ny cela mesme, veu qu'en

[1] Probablement Henri IV.

telle besongne, les advis et commandements qui apportent l'honneur, sont ceulx là seulement qui se donnent sur le champ, et au propre de l'affaire. Nul pilote n'exerce son office, de pied ferme. Les princes de la race ottomane, la premiere race du monde en fortune guerriere, ont chauldement embrassé cette opinion; et Baiazet second, avecques son fils, qui s'en despartirent, s'amusants aux sciences et aultres occupations casanieres, donnerent aussi de bien grands soufflets à leur empire : et celuy qui regne à present, Amurath troisiesme, à leur exemple, commence assez bien de s'en trouver de mesme. Feut ce pas le roy d'Angleterre, Edouard troisiesme, qui dict, de nostre Charles cinquiesme, ce mot : « Il n'y eut oncques roy qui moins s'armast; et si n'y eut oncques roy qui tant me donnast à faire. » Il avoit raison de le trouver estrange, comme un effect du sort plus que de la raison. Et cherchent aultre adherent que moy, ceulx qui veulent nombrer entre les belliqueux et magnanimes conquerants, les roys de Castille et de Portugal, de ce qu'à douze cents lieues de leur oysifve demeure, par l'escorte de leurs facteurs, ils se sont rendus maistres des Indes d'une et d'aultre part, desquelles c'est à sçavoir s'ils auroient seulement le courage d'aller iouir en presence.

L'empereur Iulian disoit encores plus, « Qu'un philosophe et un galant homme ne debvoient pas seulement respirer; » c'est à dire ne donner aux necessitez corporelles que ce qu'on ne leur peult refuser, tenant tousiours l'ame et le corps embesongnez à choses belles, grandes, et vertueuses. Il avoit

honte, si en public on le veoyoit cracher ou suer (ce qu'on dict aussi de la ieunesse lacedemonienne, et Xenophon de la persienne[1]), parce qu'il estimoit que l'exercice, le travail continuel, et la sobrieté, debvoient avoir cuict et asseiché toutes ces superfluitez. Ce que dict Seneque ne ioindra pas mal en cet endroict, que les anciens Romains maintenoient leur ieunesse droicte : « Ils n'apprenoient, dict il[2], rien à leurs enfants qu'ils deussent apprendre assis. »

C'est une genereuse envie, de vouloir mourir mesme utilement et virilement; mais l'effect n'en gist pas tant en nostre bonne resolution qu'en nostre bonne fortune : mille ont proposé de vaincre ou de mourir en combattant, qui ont failli à l'un et à l'aultre, les bleceures, les prisons leur traversant ce desseing, et leur prestant une vie forcee; il y a des maladies qui atterrent iusques à nos desirs et nostre cognoissance. Fortune ne debvoit pas seconder la vanité des legions romaines qui s'obligerent, par serment, de mourir ou de vaincre : *Victor, Marce Fabi, revertar ex acie : si fallo, Iovem patrem, Gradivumque Martem, aliosque iratos invoco deos*[3]. Les Portugais disent qu'en certain endroict de leur conqueste des Indes, ils rencontrerent des soldats qui s'estoient condamnez, avecques horribles exsecrations, de n'entrer en aulcune composition que de se

[1] *Cyropédie*, I, 2, 16.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

[3] Je retournerai vainqueur du combat, ô Marcus Fabius ! Si je manque à mon serment, j'invoque sur moi la colère de Jupiter, de Mars, et des autres dieux. TITE LIVE, II, 45.

faire tuer ou demeurer victorieux; et, pour marque de ce vœu, portoient la teste et la barbe rase. Nous avons beau nous hazarder et obstiner : il semble que les coups fuyent ceulx qui s'y presentent trop alaigrement, et n'arrivent volontiers à qui s'y presente trop volontiers et corrompt leur fin. Tel ne pouvant obtenir de perdre sa vie par les forces adversaires, aprez avoir tout essayé, a esté contrainct, pour fournir à sa resolution d'en rapporter l'honneur ou de n'en rapporter pas la vie, se donner soy mesme la mort en la chaleur propre du combat. Il en est d'aultres exemples; mais en voicy un : Philistus, chef de l'armee de mer du ieune Dionysius contre les Syracusains, leur presenta la battaille, qui feut asprement contestee, les forces estants pareilles : en icelle il eut du meilleur au commencement par sa prouesse; mais, les Syracusains se rangeants autour de sa galere pour l'investir, ayant fait grands faicts d'armes de sa personne pour se desvelopper, ny esperant plus de ressource, s'osta de sa main la vie, qu'il avoit si liberalement abandonnee, et frustratoirement [1], aux mains ennemies [2].

Moley Moluch, roy de Fez, qui vient de gaigner, contre Sebastian [3], roy de Portugal, cette iournee

[1] *Inutilement.*

[2] PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 8.

[3] Sébastien, né à Lisbonne, en 1554, succéda, en 1557, à Jean III son aïeul. Animé d'un beau zèle contre les infidèles, il forma, dès qu'il put régner, le projet de conquérir l'Afrique. Il y conduisit des troupes, en 1578, mais il fut battu complétement par le roi de Maroc, et ne reparut plus. Plusieurs faux Sébastien se montrèrent en Portugal sous Philippe II et Philippe III.

fameuse par la mort de trois roys, et par la transmission de cette grande couronne à celle de Castille, se trouva griefvement malade dez lors que les Portugais entrerent à main armee en son estat; et alla tousiours depuis en empirant vers la mort, et la prevoyant. Iamais homme ne se servit de soy plus vigoreusement et bravement. Il se trouva foible pour soustenir la pompe cerimonieuse de l'entree de son camp, qui est, selon leur mode, pleine de magnificence, et chargee de tout plein d'action; et resigna cet honneur à son frere : mais ce feut aussi le seul office de capitaine qu'il resigna; touts les aultres necessaires et utiles, il les feit treslaborieusement et exactement, tenant son corps couché, mais son entendement et son courage debout et ferme iusques au dernier souspir, et aulcunement au delà. Il pouvoit miner ses ennemis, indiscretement advancez en ses terres; et luy poisa merveilleusement qu'à faulte d'un peu de vie, et pour n'avoir qui substituer à la conduicte de cette guerre et aux affaires d'un estat troublé, il eust à chercher la victoire sanglante et hazardeuse, en ayant une aultre pure et nette entre ses mains : toutesfois il mesnagea miraculeusement la duree de sa maladie, à faire consumer son ennemy, et l'attirer loing de l'armee de mer et des places maritimes qu'il avoit en la coste d'Afrique, iusques au dernier iour de sa vie, lequel, par desseing, il employa et reserva à cette grande iournee. Il dressa sa battaille en rond, assiegeant de toutes parts l'ost des Portugais; lequel rond venant à se courber et serrer. les empescha non seulement au conflict (qui

feut tresaspre par la valeur de ce ieune roy assaillant), veu qu'ils avoient à montrer visage à touts sens, mais aussi les empescha à la fuyte aprez leur roupte; et, trouvants toutes les yssues saisies et closes, ils feurent contraincts de se reiecter à eulx mesmes, *coacervanturque non solum cæde, sed etiam fuga* [1], et s'amonceller les uns sur les aultres, fournissants aux vainqueurs une tresmeurtriere victoire et tresentiere. Mourant il se feit porter et tracasser[2] où le besoing l'appelloit, et, coulant le long des files, enhortoit ses capitaines et soldats, les uns aprez les aultres : mais un coing de sa battaille se laissant enfoncer, on ne le peult tenir qu'il ne montast à cheval l'espee au poing; il s'efforçoit pour s'aller mesler, ses gents l'arrestants, qui par la bride, qui par sa robbe et par ses estriers. Cet effort acheva d'accabler ce peu de vie qui luy restoit : on le recoucha. Luy, se resuscitant comme en sursault de cette pasmoison, toute aultre faculté luy defaillant pour advertir qu'on teust sa mort, qui estoit le plus necessaire commandement qu'il eust lors à faire, afin de n'engendrer quelque desespoir aux siens par cette nouvelle, expira tenant le doigt contre sa bouche close, signe ordinaire de faire silence. Qui vesceut oncques si long temps, et si avant en la mort? qui mourut oncques si debout?

L'extreme degré de traicter courageusement la mort, et le plus naturel, c'est la veoir, non seulement

[1] Entassés non-seulement par le carnage, mais encore par la fuite.

[2] *Mener çà et là.*

sans estonnement, mais sans soing, continuant libre le train de la vie iusques dedans elle, comme Caton, qui s'amusoit à estudier et à dormir, en ayant une violente et sanglante, presente en sa teste et en son cœur, et la tenant en sa main.

CHAPITRE XXII.

DES POSTES.

Ie n'ay pas esté des plus foibles en cet exercice, qui est propre à gents de ma taille, ferme et courte : mais i'en quitte le mestier ; il nous essaye[1] trop pour y durer long temps. Ie lisois[2], à cette heure, que le roy Cyrus, pour recevoir plus facilement nouvelles de touts les costez de son empire, qui estoit d'une fort grande estendue, feit regarder combien un cheval pouvoit faire de chemin en un iour, tout d'une traicte; et, à cette distance, il establit des hommes qui avoient charge de tenir des chevaulx prests pour en fournir à ceulx qui viendroient vers luy ; et disent aulcuns, que cette vistesse d'aller revient à la mesure du vol des grues.

Cesar dict que Lucius Vibullius Rufus, ayant haste de porter un advertissement à Pompeius, s'achemina vers luy iour et nuict, changeant de chevaulx, pour faire diligence[3] : et luy mesme, à ce que dict Suetone[4], faisoit cent milles par iour sur un coche de

[1] *Il nous fatigue trop.* COSTE.
[2] Dans la *Cyropédie*, de XÉNOPHON, VIII, 6, 9.
[3] *De Bello civili*, III, 11.
[4] *Vie de César*, c. 57.

louage, mais c'estoit un furieux courrier; car, où les rivieres luy trenchoient son chemin, il les franchissoit à la nage, et ne se destournoit du droict, pour aller querir un pont ou un gué. Tiberius Nero, allant veoir son frere Drusus malade en Allemaigne, feit deux cents milles en vingt quatre heures, ayant trois coches[1]. En la guerre des Romains contre le roy Antiochus, T. Sempronius Gracchus, dict Tite Live, *per dispositos equos prope incredibili celeritate ab Amphissa tertio die Pellam pervenit*[2] : et appert, à veoir le lieu, que c'estoient postes assises, non ordonnees freschement pour cette course.

L'invention de Cecina à r'envoyer des nouvelles à ceulx de sa maison, avoit bien plus de promptitude : il emporta quand et soy des arondelles, et les relaschoit vers leurs nids quand il vouloit r'envoyer de ses nouvelles, en les teignant de marque de couleur propre à signifier ce qu'il vouloit, selon qu'il avoit concerté avecques les siens[3].

Au theatre à Rome, les maistres de famille avoient des pigeons dans leur sein, ausquels ils attachoient des lettres, quand ils vouloient mander quelque chose à leurs gents au logis; et estoient dressez à en rapporter response. D. Brutus en usa, assiegé à Mutine[4]; et aultres, ailleurs.

Au Peru, ils couroient sur les hommes, qui les

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 20.

[2] Se rendit en trois jours d'Amphisse à Pella sur des chevaux de relais, avec une rapidité presque incroyable. TITE LIVE XXXVII, 7.

[3] PLINE, *Nat. Hist.*, X, 24.

[4] ID., *ibid.*, X, 77. — *Modène.*

chargeoient sur les espaules à tout des portoires, par telle agilité, que, tout en courant, les premiers porteurs reiectoient aux seconds leur charge, sans arrester un pas.

I'entends que les Valachi, courriers du grand Seigneur, font des extremes diligences, d'autant qu'ils ont loy de desmonter le premier passant qu'ils treuvent en leur chemin, en luy donnant leur cheval recreu; et que, pour se garder de lasser, ils se serrent à travers le corps bien estroictement d'une bande large, comme font assez d'aultres. Ie n'ay trouvé nul seiour[1] à cet usage.

CHAPITRE XXIII.

DES MAUVAIS MOYENS EMPLOYÉS A BONNE FIN.

Il se treuve une merveilleuse relation et correspondance en cette universelle police des ouvrages de nature, qui montre bien qu'elle n'est ny fortuite, ny conduicte par divers maistres. Les maladies et conditions de nos corps se veoïent aussi aux estats et polices : les royaumes, les republiques naissent, fleurissent, et fanissent de vieillesse, comme nous. Nous sommes subiects à une repletion d'humeurs, inutile et nuysible; soit de bonnes humeurs (car cela mesme les medecins le craignent; et, parce qu'il n'y a rien de stable chez nous, ils disent que la perfection de santé trop alaigre et vigoreuse, il nous la fault essi-

[1] *Nul soulagement.*

mer[1] et rabattre par art, de peur que nostre nature, ne se pouvant rasseoir en nulle certaine place, et n'ayant plus où monter pour s'ameliorer, ne se recule en arriere en desordre et trop à coup; ils ordonnent pour cela aux athletes les purgations et les saignees, pour leur soustraire cette superabondance de santé); soit repletion de mauvaises humeurs, qui est l'ordinaire cause des maladies. De semblable repletion se veoient les estats souvent malades, et a lon accoustumé d'user de diverses sortes de purgation. Tantost on donne congé à une grande multitude de familles, pour en descharger le païs, lesquelles vont chercher ailleurs où s'accommoder aux despens d'aultruy : de cette façon nos anciens Francons, partis du fond d'Allemaigne, veindrent se saisir de la Gaule et en deschasser les premiers habitants; ainsi se forgea cette infinie maree[2] d'hommes, qui s'escoula en Italie sous Brennus et aultres; ainsi les Goths et Vandales, comme aussi les peuples qui possedent à present la Grece, abandonnerent leur naturel païs pour s'aller loger ailleurs plus au large; et à peine est il deux ou trois coings au monde qui n'ayant senti l'effect d'un tel remuement. Les Romains bastissoient par ce moyen leurs colonies; car sentants leur ville se grossir oultre mesure, ils la deschargeoient du peuple moins necessaire, et l'envoyoient habiter et cultiver les terres par eulx conquises : par fois aussi ils ont à escient nourry des guerres avec aulcuns de leurs ennemis, non seulement pour tenir leurs hommes en haleine,

[1] *Amoindrir.*
[2] *Ce flot d'hommes.*

de peur que l'oysifveté, mere de corruption, ne leur apportast quelque pire inconvenient,

> Et patimur longæ pacis mala; sævior armis
> Luxuria incumbit [1];

mais aussi pour servir de saignee à leur republique, et esventer un peu la chaleur trop vehemente de leur ieunesse, escourter et esclaircir le branchage de ce tige foisonnant en trop de gaillardise; à cet effect se sont ils aultrefois servis de la guerre contre les Carthaginois.

Au traité de Bretigny, Edouard troisiesme, roy d'Angleterre, ne voulut comprendre, en cette paix generale qu'il feit avec nostre roy, le differend du duché de Bretaigne, afin qu'il eust où se descharger de ses hommes de guerre, et que cette foule d'Anglois, dequoy il s'estoit servy aux affaires de deça, ne se reiectast en Angleterre. Ce feut l'une des raisons pourquoy nostre roy Philippe consentit d'envoyer Iean son fils à la guerre d'oultremer, afin d'emmener quand et luy un grand nombre de ieunesse bouillante qui estoit en sa gendarmerie.

Il y en a plusieurs en ce temps qui discourent de pareille façon, souhaitants que cette esmotion chaleureuse, qui est parmy nous, se peust deriver à quelque guerre voisine, de peur que ces humeurs peccantes qui dominent pour cette heure nostre corps, si on ne les escoule ailleurs, maintiennent nostre fiebvre tousiours en force, et apportent enfin nostre

[1] Nous subissons les maux inséparables d'une trop longue paix, plus terrible que les armes, le luxe nous a domptés. JUVÉNAL, VI, 291.

entiere ruyne : et de vray, une guerre estrangiere est un mal bien plus doulx que la civile. Mais ie ne crois pas que Dieu favorisast une si iniuste entreprinse d'offenser et quereller aultruy pour nostre commodité.

> Nil mihi tam valde placeat, Rhamnusia virgo,
> Quod temere invitis suscipiatur heris[1].

Toutesfois la foiblesse de nostre condition nous poulse souvent à cette necessité, de nous servir de mauvais moyens pour une bonne fin : Lycurgus, le plus vertueux et parfaict legislateur qui feust oncques, inventa cette tresiniuste façon, pour instruire son peuple à la temperance, de faire enyvrer par force les Elotes qui estoient leurs serfs, à fin qu'en les veoyant ainsi perdus et ensepvelis dans le vin, les Spartiates prinsent en horreur le desbordement de ce vice[2]. Ceulx là avoient encores plus de tort, qui permettoient anciennement que les criminels, à quelque sorte de mort qu'ils feussent condamnez, feussent deschirez tout vifs par les medecins, pour y veoir au naturel nos parties interieures, et en establir plus de certitude en leur art : car, s'il se fault desbaucher, on est plus excusable le faisant pour la santé de l'ame, que pour celle du corps; comme les Romains dressoient le peuple à la vaillance et au mespris des dangiers et de la mort, par ces furieux spectacles de gladiateurs et escrimeurs à oultrance qui se combat-

[1] O puissante Némésis! puissé-je ne jamais rien désirer si vivement, que j'entreprenne de l'avoir malgré les légitimes possesseurs! CATULLE, LXVIII, 77.

[2] PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 12.

toient, detailloient et entretuoient en leur presence :

> Quid vesani aliud sibi vult ars impia ludi,
> Quid mortes iuvenum, quid sanguine pasta voluptas[1].

et dura cet usage iusques à Theodosius, l'empereur :

> Arripe dilatam tua, dux, in tempora famam,
> Quodque patris superest, successor laudis habeto...
> Nullus in urbe cadat, cuius sit pœna voluptas...
> Iam solis contenta feris, infamis arena
> Nulla cruentatis homicidia ludat in armis[2].

C'estoit, à la verité, un merveilleux exemple, et de tresgrand fruict pour l'institution du peuple, de veoir touts les iours en sa presence, cent, deux cents, voire mille couples d'hommes, armez les uns contre les aultres, se hacher en pieces, avecques une si extreme fermeté de courage, qu'on ne leur veit lascher une parole de foiblesse ou commiseration, iamais tourner le dos, ny faire seulement un mouvement lasche pour gauchir au coup de leur adversaire, ains tendre le col à son espee, et se presenter au coup : il est advenu à plusieurs d'entre eulx, estants blecez à mort de force playes, d'envoyer demander au peuple s'il estoit content de leur debvoir, avant que se coucher pour rendre l'esprit sur la place. Il ne falloit pas seulement

[1] L'art impie des gladiateurs, leurs jeux insensés, la mort de tant de jeunes hommes, ces plaisirs où l'on se rassasie de sang, ont-ils un autre but?

[2] Saisissez, prince, une gloire différée jusqu'à notre temps ; en recueillant l'héritage de votre père, succédez-lui dans l'estime des peuples. Que personne ne soit immolé dans la ville, pour réjouir la foule par le spectacle de ses douleurs. Que l'infâme arène se contente du sang des bêtes ; qu'elle n'offre plus aux yeux des armes sanglantes et des jeux homicides. PRUDENCE, *Contre Symmaque*, II, 643.

qu'ils combattissent et mourussent constamment, mais encores alaigrement; en maniere qu'on les hurloit et mauldissoit, si on les veoyoit estriver [1] à recevoir la mort : les filles mesmes les incitoient :

> Consurgit ad ictus,
> Et, quoties victor ferrum iugulo inserit, illa
> Delicias ait esse suas, pectusque iacentis
> Virgo modesta iubet converso pollice rumpi [2].

Les premiers Romains employoient à cet exemple les criminels : mais depuis on y employa des serfs innocents, et des libres mesmes qui se vendoient pour cet effect, iusques à des senateurs et chevaliers romains, et encores des femmes :

> Nunc caput in mortem vendunt, et funus arenæ,
> Atque hostem sibi quisque parat, quum bella quiescunt [3] :

> Hos inter fremitus novosque lusus...
> Stat sexus rudis insciusque ferri,
> Et pugnas capit improbus viriles [4] :

ce que ie trouverois fort estrange et incroyable si nous n'estions accoustumez de veoir touts les iours, en nos guerres, plusieurs milliasses d'hommes estran-

[1] *Hésiter.*

[2] La vierge modeste se lève à chaque coup ; et toutes les fois que le vainqueur égorge son adversaire, elle s'écrie que cela la charme, et elle fait signe, en renversant le pouce, de percer la poitrine du gladiateur étendu par terre. PRUDENCE, *Contre Symmaque*, II, 617.

[3] Maintenant ils vendent leur sang, et, pour un prix convenu, ils vont mourir sur l'arène : au milieu de la paix, chacun d'eux se fait un ennemi. MANIL., *Astron.*, IV, 225.

[4] Parmi ces frémissements et ces nouveaux plaisirs, un sexe inhabile aux armes descend dans l'arène, et s'exerce avec audace aux jeux des guerriers. STACE, *Sylv.*, I, 6, 51.

giers, engageants, pour de l'argent, leur sang et leur vie à des querelles où ils n'ont aulcun interest.

CHAPITRE XXIV.

DE LA GRANDEUR ROMAINE.

Ie ne veulx dire qu'un mot de cet argument infiny, pour montrer la simplesse de ceulx qui apparient à celle là les chestives grandeurs de ce temps. Au septiesme livre des Epistres familieres de Cicero (et que les grammairiens en ostent ce surnom de familieres, s'ils veulent; car, à la verité, il n'y est pas fort à propos; et ceulx qui, au lieu de familieres, y ont substitué *ad familiares*, peuvent tirer quelque argument pour eulx de ce que dict Suetone en la vie de Cesar [1], qu'il y avoit un volume de lettres de luy *ad familiares*), il y en a une qui s'adresse à Cesar estant lors en la Gaule, en laquelle Cicero redict ces mots, qui estoient sur la fin d'une aultre lettre que Cesar luy avoit escript : « Quant à Marcus Furius, que tu m'as re-« commandé, ie le feray roy de Gaule; et si tu veulx « que i'advance quelque aultre de tes amis, envoye le « moy [2]. » Il n'estoit pas nouveau à un simple citoyen romain, comme estoit lors Cesar, de disposer des royaumes; car il osta bien au roy Deiotarus le sien, pour le donner à un gentilhomme de la ville de Per-

[1] SUÉTONE, *César*, c. 56.
[2] CIC., *Epist. fam.*, VII, 5.

game, nommé Mithridates[1] : et ceulx qui escrivent sa vie enregistrent plusieurs royaumes par luy vendus; et Suetone dict[2] qu'il tira pour un coup, du roy Ptolemaeus, trois millions six cent mill' escus, qui feut bien prez de luy vendre le sien.

Tot Galatæ, tot Pontus eat, tot Lydia nummis[3].

Marcus Antonius disoit[4] que la grandeur du peuple romain ne se montroit pas tant par ce qu'il prenoit. que par ce qu'il donnoit : si en avoit il, quelque siecle avant Antonius, osté un, entre aultres, d'auctorité si merveilleuse, que, en toute son histoire, ie ne sçache marque qui porte plus hault le nom de son credit. Antiochus possedoit toute l'Aegypte, et estoit aprez à conquerir Cypre et aultres demourants de cet empire. Sur le progrez de ses victoires, C. Popilius arriva à luy de la part du senat; et, d'abordee, refusa de luy toucher à la main, qu'il n'eust premierement leu les lettres qu'il luy apportoit. Le roy les ayant leues, et dict qu'il en delibereroit, Popilius circonscrit la place où il estoit, à tout sa baguette, et luy disant : « Rends moy response que ie puisse rapporter au senat, avant que tu partes de ce cercle. » Antiochus, estonné de la rudesse d'un si pressant commandement, aprez y avoir un peu songé : « Ie feray (dict il) ce que le senat me commande. » Lors le salua Po-

[1] Cic., *de Divinat.*, II, 37.
[2] *Vie de César*, c. 54.
[3] A tel prix la Galatie, à tel prix le Pont, à tel prix la Lydie. Claudien, *in Eutrop.*, I, 203.
[4] Plutarque, *Antoine*, c. 8.

pilius, comme amy du peuple romain [1]. Avoir renoncé à une si grande monarchie et cours d'une si fortunee prosperité, par l'impression de trois traits d'escripture! il eut vrayement raison, comme il feit, d'envoyer depuis dire au senat, par ses ambassadeurs, qu'il avoit receu leur ordonnance, de mesme respect que si elle feust venue des dieux immortels [2].

Touts les royaumes qu'Auguste gaigna par droict de guerre, il les rendit à ceulx qui les avoient perdus, ou en feit present à des estrangiers. Et, sur ce propos, Tacitus, parlant du roy d'Angleterre Cogidunus, nous faict sentir, par un merveilleux traict, cette infinie puissance : Les Romains, dict il, avoient accoustumé, de toute ancienneté, de laisser les roys qu'ils avoient surmontez, en la possession de leurs royaumes, soubs leur auctorité, « à ce qu'ils eussent des roys « mesmes, utils de la servitude : » *Ut haberent instrumenta servitutis et reges* [3]. Il est vraysemblable que Solyman, à qui nous avons veu faire liberalité du royaume de Hongrie et aultres estats, regardoit plus à cette consideration, qu'à celle qu'il avoit accoustumé d'alleguer, « Qu'il estoit saoul et chargé de tant de monarchies et de dominations que sa vertu ou celle de ses ancestres luy avoient acquis. »

[1] Tite Live, XLV, 12.
[2] Id., *ibid.*, c. 13.
[3] Tacite, *Agricola*, c. 14.

CHAPITRE XXV.

DE NE CONTREFAIRE LE MALADE.

Il y a un epigramme en Martial, qui est des bons, car il y en a chez luy de toutes sortes, où il recite plaisamment l'histoire de Celius, qui, pour fuyr à faire la court à quelques grands à Rome, se trouver à leur lever, les assister et les suyvre, fait la mine d'avoir la goutte; et, pour rendre son excuse plus vraysemblable, se faisoit oindre les jambes, les avoit enveloppees, et contrefaisoit entierement le port et la contenance d'un homme goutteux. Enfin la fortune luy feit ce plaisir, de le rendre goutteux tout à faict.

Tantum cura potest, et ars doloris!
Desit fingere Cœlius podagram[1].

I'ay veu en quelque lieu d'Appian[2], ce me semble, une pareille histoire d'un, qui, voulant eschapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se desrobber de la cognoissance de ceulx qui le poursuyvoient, se tenant caché et travesti, y adiousta encores cette invention, de contrefaire le borgne : quand il veint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut desfaire l'emplastre qu'il avoit long temps porté sur son œil, il trouva que sa veue estoit effectuellement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la veue s'estoit hebetee pour avoir esté si long

[1] Voyez ce que c'est que de si bien faire le malade! Célius n'a plus besoin de feindre qu'il a la goutte. MARTIAL, VII, 39, 8.

[2] *Guerres civiles,* liv. IV.

temps sans exercice, et que la force visive s'estoit toute reiectee en l'aultre œil; car nous sentons evidemment que l'œil que nous tenons couvert, r'envoye à son compaignon quelque partie de son effect, en maniere que celuy qui reste s'en grossit et s'en enfle : comme aussi l'oysifveté, avecques la chaleur des liaisons et des medicaments, avoit bien peu attirer quelque humeur podagrique au goutteux de Martial.

Lisant chez Froissard le vœu d'une troupe de ieunes gentilshommes anglois, de porter l'œil gauche bandé, iusques à ce qu'ils eussent passé en France et exploicté quelque faict d'armes sur nous; ie me suis souvent chatouillé de ce pensement, qu'il leur eust prins comme à ces aultres, et qu'ils se feussent trouvez touts esborgnez au reveoir des maistresses pour lesquelles ils avoient faict l'entreprinse.

Les meres ont raison de tanser leurs enfants quand ils contrefont les borgnes, les boiteux, et les bicles [1], et tels aultres defaults de la personne : car oultre ce que le corps, ainsi tendre, en peult recevoir un mauvais ply, ie ne sçais comment il semble que la fortune se ioue à nous prendre au mot; et i'ay ouï reciter plusieurs exemples de gents devenus malades, ayant desseigné de feindre l'estre. De tout temps, i'ay apprins de charger ma main, et à cheval et à pied, d'une baguette ou d'un baston, iusques à y chercher de l'elegance, et de m'en seiourner, d'une contenance affectee : plusieurs m'ont menacé que fortune tourneroit un iour cette mignardise en ne-

[1] *Les louches.*

cessité. Ie me fonde sur ce que ie serois tout le premier goutteux de ma race.

Mais alongeons ce chapitre, et le bigarrons d'une aultre piece, à propos de la cecité. Pline dict [1] d'un qui, songeant estre aveugle, en dormant, se le trouva l'endemain, sans aulcune maladie precedente. La force de l'imagination peult bien ayder à cela, comme i'ay dict ailleurs [2]; et semble que Pline soit de cet advis : mais il est plus vraysemblable que les mouvements que le corps sentoit au dedans, desquels les medecins trouveront, s'ils veulent, la cause, qui luy ostoient la veue, furent occasion du songe.

Adioustons encores un' histoire voisine de ce propos, que Seneque recite en l'une de ces lettres : « Tu sçais, dict il escrivant à Lucilius [3], que Harpasté, la folle de ma femme, est demeuree chez moy, pour charge hereditaire : car, de mon goust, ie suis ennemy de ces monstres; et si i'ay envie de rire d'un fol, il ne me le fault chercher gueres loing, ie ris de moy mesme. Cette folle a subitement perdu la veue. Ie te recite chose estrange, mais veritable : elle ne sent point qu'elle soit aveugle, et presse incessamment son gouverneur de l'emmener, parce qu'elle dict que ma maison est obscure. Ce que nous rions en elle, ie te prie croire qu'il advient à chascun de nous; nul ne cognoist estre avare, nul convoiteux : encores les aveugles demandent un guide; nous nous fourvoyons de nous mesmes. Ie ne suis pas ambi-

[1] *Nat. Hist.*, VII, 50.
[2] Liv. I, c. 20.
[3] *Epist.* 50.

tieux, disons nous; mais à Rome on ne peult vivre aultrement : ie ne suis pas sumptueux, mais la ville requiert une grande despense : ce n'est pas ma faulte si ie suis cholere, si ie n'ay encores establi aulcun train asseuré de vie : c'est la faulte de la ieunesse. Ne cherchons pas hors de nous nostre mal, il est chez nous, il est planté en nos entrailles : et cela mesme, que nous ne sentons pas estre malades, nous rend la guarison plus malaysee. Si nous ne commenceons de bonne heure à nous panser, quand aurons nous pourveu à tant de playes et à tant de maulx? Si avons nous une tresdoulce medecine, que la philosophie; car des aultres, on n'en sent le plaisir qu'aprez la guarison, cette cy plaist et guarit ensemble. » Voilà ce que dict Seneque, qui m'a emporté hors de mon propos; mais il y a du proufit au change.

CHAPITRE XXVI.

DES POULCES.

Tacitus recite [1] que, parmy certains roys barbares, pour faire une obligation asseuree, leur maniere estoit de ioindre estroictement leurs mains droictes l'une à l'aultre, et s'entrelacer les poulces : et quand, à force de les presser, le sang en estoit monté au bout, ils les bleceoient de quelque legiere poincte, et puis se les entresuceoient.

Les medecins disent que les poulces sont les mais-

[1] *Annales*, XII, 47.

es doigts de la main, et que leur etymologie latine
ent de *pollere* [1]. Les Grecs l'appellent ἀντιχεὶρ,
mme qui diroit une aultre main. Et il semble que
r fois les Latins les prennent aussi en ce sens de
ain entiere :

> Sed nec vocibus excitata blandis,
> Molli pollice nec rogata, surgit [2].

C'estoit à Rome une signification de faveur, de
mprimer et baisser les poulces,

> Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum [3],

de desfaveur, de les haulser et contourner au de-
rs :

> Converso pollice vulgi,
> Quemlibet occidunt populariter [4].

Les Romains dispensoient de la guerre ceulx qui
toient blecez au poulce, comme s'ils n'avoient plus
prinse des armes assez ferme. Auguste confisqua
biens à un chevalier romain, qui avoit, par ma-
e, coupé les poulces à deux siens ieunes enfants,
ur les excuser d'aller aux armees [5] : et, avant luy,
senat, du temps de la guerre italique, avoit con-
mné Caius Vatienus à prison perpetuelle, et luy
oit confisqué touts ses biens, pour s'estre à escient

[1] *Être fort et puissant.* Coste.
[2] Martial, XII, 98, 8.
[3] Il applaudira à tes jeux, en baissant les deux pouces. Hor., *ist.*, I 18, 66.
[4] Dès que le peuple a tourné le pouce en haut, il faut, pour plaire, que les gladiateurs s'égorgent. Juv., III, 36.
[5] Suétone, *Auguste*, c. 24.

coupé le poulce de la main gauche, pour s'exempter de ce voyage [1].

Quelqu'un, dont il ne me souvient point [2], ayant gaigné une bataille navale, feit couper les poulces à ses ennemis vaincus, pour leur oster le moyen de combattre et de tirer la rame. Les Atheniens les feirent couper aux Aeginetes, pour leur oster la preference en l'art de marine [3].

En Lacedemone, le maistre chastioit les enfants en leur mordant le poulce [4].

CHAPITRE XXVII.

COUARDISE, MERE DE LA CRUAUTÉ.

I'ay souvent ouï dire que la couardise est mere de la cruauté : et si ay par experience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malicieux et inhumain s'accompaigne coustumierement de mollesse feminine; i'en ay veu des plus cruels, subiets à pleurer aysement, et pour des causes frivoles. Alexandre, tyran de Pheres, ne pouvoit souffrir d'ouïr au theatre le ieu des tragedies, de peur que ses citoyens ne le vissent gemir aux malheurs d'Hecuba et d'Andromache, luy qui, sans pitié, faisoit cruellement

[1] VALÈRE MAXIME, V, 3, 3. — On croit que c'est de là (*a pollice trunco*) que vient le mot de *poltron*. V. LECLERC.

[2] Philoclès, un des généraux des Athéniens, dans la guerre du Péloponnèse. ID.

[3] CICÉRON, *de Offic.*, III, 11; VALÈRE MAXIME, IX, 2, ext. 8.

[4] PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 14.

neurtrir tant de gents touts les iours [1]. Seroit ce oiblesse d'ame qui les rendist ainsi ployables à toutes extremitez? La vaillance, de qui c'est l'effect de s'exercer seulement contre la resistance,

> Nec nisi bellantis gaudet cervice iuvenci [2],

'arreste [3] à veoir l'ennemy à sa mercy : mais la pusillanimité, pour dire qu'elle est aussi de la feste, n'ayant peu se mesler à ce premier roolle, prend pour sa part le second, du massacre et du sang. Les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par e peuple, et par les officiers du bagage : et ce qui aict veoir tant de cruautez inouïes aux guerres populaires, c'est que cette canaille de vulgaire s'aguerrit, se gendarme, à s'ensanglanter iusques aux coudes, et deschiquetter un corps à ses pieds, n'ayant essentiment d'aultre vaillance :

> Et lupus, et turpes instant morientibus ursi,
> Et quæcumque minor nobilitate fera est [4]:

omme les chiens couards, qui deschirent en la maison et mordent les peaux des bestes sauvages qu'ils 'ont osé attaquer aux champs. Qu'est ce qui faict, n ce temps, nos querelles toutes mortelles; et qu'au eu que nos pères avoient quelque degré de ven-

[1] Plutarque, *Pélopidas*, c. 15.
[2] Qui ne se plait à immoler un taureau que lorsqu'il résiste. Claudien, *Epist. ad Hadrianum*, v. 39.
[3] *S'arrête dès qu'elle voit,* etc.
[4] Le loup, et l'ours immonde, et les animaux les moins nobles, acharnent sur les mourants. Ovide, *Trist.*, III, 5, 35.

geance, nous commenceons à cette heur par le dernier; et ne se parle, d'arrivee, que de tuer? qu'est ce, si ce n'est couardise?

Chascun sent bien qu'il y a plus de braverie et desdaing à battre son ennemy qu'à l'achever, et de le faire bouquer [1] que de le faire mourir; dadvantage, que l'appetit de vengeance s'en assouvit, et contente mieulx; car elle ne vise qu'à donner ressentiment de soy : voylà pourquoy nous n'attaquons pas une beste ou une pierre quand elle nous blece, d'autant qu'elles sont incapables de sentir nostre revenche : et de tuer un homme, c'est le mettre à l'abry de nostre offense. Et tout ainsi comme Bias [2] crioit à un meschant homme, « Ie sçais que tost ou tard tu en seras puny, mais ie crains que ie ne le veoye pas; » et plaignoit les Orchomeniens, de ce que la penitence que Lyeiscus eut de la trahison contre eulx commise, venoit en saison qu'il n'y avoit personne de reste de ceulx qui en avoient esté interessez, et ausquels debvoit toucher le plaisir de cette penitence : tout ainsin est à plaindre la vengeance, quand celuy envers lequel elle s'employe perd le moyen de la souffrir; car, comme le vengeur y veult veoir pour en tirer du plaisir, il fault que celuy sur lequel il se venge y veoye aussi pour en recevoir du desplaisir et de la repentance. « Il s'en repentira, » disons nous; et, pour luy avoir

[1] *De le faire céder.*

[2] PLUTARQUE, *des Délais de la justice divine*, c. 2. — Montaigne se trompe en disant que Bias *plaignait les Orchoméniens;* c'est Patrocle, un des interlocuteurs du dialogue, qui cite cet exemple de la vengeance trop lente des dieux sur le traître Lyciscus. COSTE.

donné d'une pistolade[1] en la teste, estimons nous qu'il s'en repente? au rebours, si nous nous en prenons garde, nous trouverons qu'il nous faict la moue en tumbant; il ne nous en sçait pas seulement mauvais gré, c'est bien loing de s'en repentir; et luy prestons le plus favorable de touts les offices de la vie, qui est de le faire mourir promptement et insensiblement : nous sommes à conniller, à trotter, et à fuyr les officiers de la iustice qui nous suyvent; et luy est en repos. Le tuer, est bon pour eviter l'offense à venir; non pour venger celle qui est faicte : c'est une action plus de crainte, que de braverie ; de precaution, que de courage; de deffense, que d'entreprinse[2]. Il est apparent que nous quitons par là et la vraye fin de la vengeance, et le soing de nostre reputation : nous craignons, s'il demeure en vie, qu'il nous recharge d'une pareille : ce n'est pas contre luy, c'est pour toy, que tu t'en desfais.

Au royaume de Narsingue, cet expedient nous demeureroit inutile : là, non seulement les gents de guerre, mais aussi les artisants desmeslent leurs querelles à coups d'espee. Le roy ne refuse point le camp

[1] *D'un coup de pistolet.*

[2] Ce qu'il y a de plus fort contre ce faux point d'honneur est le mémoire que Bacon présenta à la chambre étoilée, en qualité de procureur général du roi : ce mémoire est inséré dans le *Christianisme de Bacon*, t. II, p. 84 et suiv. Il faut avouer néanmoins que la cinquante-septième lettre de la première partie de la *Nouvelle Héloïse* ne le cède point en vigueur à ce mémoire. On ne lira pas sans fruit un *Traité des combats singuliers ou des duels,* par le cardinal Gerdil. Turin, 1759, in-8°. On en trouve une bonne analyse dans le *Dictionnaire théologique* de Bergier, t. III, nouvelle édition. L'abbé LABOUDERIE.

à qui se veult battre, et assiste, quand ce sont personnes de qualité, estrenant le victorieux d'une chaisne d'or; mais, pour laquelle conquerir, le premier à qui il en prend envie peult venir aux armes avec celuy qui la porte; et pour s'estre desfaict d'un combat, il en a plusieurs sur les bras.

Si nous pensions, par vertu, estre tousiours maistres de nostre ennemy, et le gourmander à nostre poste, nous serions bien marris qu'il nous eschappast, comme il faict en mourant. Nous voulons vaincre, mais plus seurement que honorablement; et cherchons plus la fin, que la gloire, en nostre querelle.

Asinius Pollio, pour un honneste homme moins excusable, representa une erreur pareille; qui ayant escript des invectives contre Plancus, attendoit qu'il feust mort pour les publier : c'estoit faire la figue à un aveugle, et dire des pouilles à un sourd, et offenser un homme sans sentiment, plustost que d'encourir le hazard de son ressentiment. Aussi disoit on pour luy, « que ce n'estoit qu'aux lutins de luicter les morts. » Celui qui attend à veoir trespasser l'aucteur duquel il veult combattre les esprits, que dict il, sinon qu'il est foible et noisif[1]? On disoit à Aristote, que quelqu'un avoit mesdict de luy : « Qu'il face plus, dit-il[2], qu'il me fouette, pourveu que ie n'y sois pas. »

Nos peres se contentoient de revencher une iniure par un desmenti, un desmenti par un coup, et ainsi par ordre; ils estoient assez valeureux pour ne craindre pas leur adversaire vivant et oultragé : nous

[1] *Querelleur.*

[2] DIOGÈNE LAERCE, IX, 18.

tremblons de frayeur, tant que nous le veoyons en pieds; et qu'il soit ainsi, nostre belle practique d'auiourd'huy porte elle pas de poursuyvre à mort, aussi bien celuy que nous avons offensé, que celuy qui nous a offensez? C'est aussi une espece de lascheté qui a introduict en nos combats singuliers cet usage de nous accompaigner de seconds, et tiers, et quarts: c'estoit anciennement des duels; ce sont à cette heure rencontres et battailles. La solitude faisoit peur aux premiers qui l'inventerent, *quum in se cuique minimum fiduciæ esset*[1]; car naturellement quelque compaignie que ce soit apporte confort et soulagement au dangier. On se servoit anciennement de personnes tierces, pour garder qu'il ne s'y feist desordre et desloyauté, et pour tesmoigner de la fortune du combat: mais depuis qu'on a prins ce train, qu'ils s'y engagent eulx mesmes, quiconque y est convié ne peult honnestement s'y tenir comme spectateur, de peur qu'on ne luy attribue que ce soit faulte ou d'affection ou de cœur. Oultre l'iniustice d'une telle action, et vilenie, d'engager à la protection de vostre honneur aultre valeur et force que la vostre, ie treuve du desadvantage à un homme de bien, et qui pleinement se fie de soy, d'aller mesler sa fortune à celle d'un second: chascun court assez de hazard pour soy, sans le courir encores pour un aultre, et a assez à faire à s'asseurer en sa propre vertu pour la deffense de sa vie, sans commettre chose si chere en mains tierces. Car, s'il n'a esté expressement marchandé au contraire, des quatre, c'est une partie liee; si vostre

[1] Parce que chacun se défiait de soi-même.

second est à terre, vous en avez deux sus les bras, avecques raison : et de dire que c'est supercherie, elle l'est voirement; comme de charger, bien armé, un homme qui n'a qu'un tronçon d'espee, ou, tout sain, un homme qui est deia fort blecé; mais si ce sont advantages que vous ayez gaigné en combattant, vous vous en pouvez servir sans reproche. La disparité et inegualité ne se poise et considere que de l'estat en quoy se commence la meslee; du reste prenez vous en à la fortune : et quand vous en aurez, tout seul, trois sur vous, vos deux compaignons s'estant laissez tuer, on ne vous faict non plus de tort que ie ferois, à la guerre. de donner un coup d'espee à l'ennemy que ie verrois attaché à l'un des nostres, de pareil advantage. La nature de la societé porte, où il y a trouppe contre trouppe, comme où nostre duc d'Orleans desfia le roy d'Angleterre Henry, cent contre cent; trois cents contre autant, comme les Argiens contre les Lacedemoniens; trois à trois; comme les Horaciens contre les Curiaciens. Que la multitude de chasque part n'est consideree que pour un homme seul : par tout où il y a compaignie, le hazard y est confus et meslé.

I'ay interest domestique à ce discours : car mon frere sieur Matecoulom feut convié, à Rome, à seconder un gentilhomme qu'il ne cognoissoit guere, lequel estoit deffendeur, et appellé par un aultre. En ce combat, il se trouva de fortune avoir en teste un qui luy estoit plus voisin et plus cogneu . ie vouldrois qu'on me feist raison de ces loix d'honneur qui vont si souvent chocquant et troublant celles de la raison.

Aprez s'estre desfaict de son homme, veoyant les deux maistres de la querelle en pieds encores et entiers, il alla descharger son compaignon. Que pouvoit il moins? debvoit il se tenir coy, et regarder desfaire, si le sort l'eust ainsi voulu, celuy pour la deffense duquel il estoit là venu? ce qu'il avoit faict iusques alors ne servoit rien à la besongne : la querelle estoit indecise. La courtoisie que vous pouvez et certes debvez faire à vostre ennemy, quand vous l'avez reduict en mauvais termes et à quelque grand desadvantage, ie ne veois pas comment vous la puissiez faire, quand il va de l'interest d'aultruy, où vous n'estes que suyvant, où la dispute n'est pas vostre : il ne pouvoit estre ny iuste, ny courtois, au hazard de celuy auquel il s'estoit presté. Aussi feut il delivré des prisons d'Italie par une bien soubdaine et solenne recommendation de nostre roy. Indiscrette nation! nous ne nous contentons pas de faire sçavoir nos vices et folies au monde, par reputation; nous allons aux nations estrangieres pour les leur faire veoir en presence! Mettez trois François aux deserts de Libye, ils ne seront pas un mois ensemble, sans se harceler et esgratigner; vous diriez que cette peregrination est une partie dressee pour donner aux estrangiers le plaisir de nos tragedies, et le plus souvent à tels qui s'eiouïssent de nos maulx et qui s'en mocquent. Nous allons apprendre en Italie à escrimer, et l'exerceons aux despens de nos vies, avant que de le sçavoir; si fauldroit il, suivant l'ordre de la discipline, mettre la theorique avant la practique : nous trahissons nostre apprentissage :

Primitiæ iuvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta [1]!

Ie sçais bien que c'est un art utile à sa fin mesme (au duel des deux princes cousins germains, en Espaigne, le plus vieil, dict Tite Live [2], par l'addresse des armes et par ruse, surmonta facilement les forces estourdies du plus ieune); et art, comme i'ay cogneu par experience, duquel la cognoissance a grossi le cœur à aulcuns oultre leur mesure naturelle; mais ce n'est pas proprement vertu, puis qu'elle tire son appuy de l'addresse, et qu'elle prend aultre fondement que de soy mesme. L'honneur des combats consiste en la ialousie du courage, non de la science : et pourtant ay ie veu quelqu'un de mes amis, renommé pour grand maistre en cet exercice, choisir en ses querelles des armes qui lui ostassent le moyen de cet advantage, et lesquelles despendoient entierement de la fortune et de l'asseurance, afin qu'on n'attribuast sa victoire plustost à son escrime qu'à sa valeur; et, en mon enfance, la noblesse fuyoit la reputation de bien escrimer comme iniurieuse, et se desrobboit pour l'apprendre, comme un mestier de subtilité desrogeant à la vraye et naïfve vertu.

Non schivar, non parar, non ritirarsi
Voglion costor, nè quì destrezza ha parte;
Non danno i colpi or finti, or pieni, or scarsi:
Toglie l' ira e 'l furor l' uso dell' arte.
Odi le spade orribilmente urtarsi
A mezzo il ferro; il piè d' orma non parte:

[1] Tristes épreuves d'un jeune courage! funeste apprentissage d'une guerre prochaine! Virg., *Énéid.*, XI, 156.
[2] Liv. XXVIII, c. 21.

Sempre è il piè fermo, e la man sempre in moto;
Nè scende taglio in van, nè punta a voto[1].

Les buttes[2], les tournois, les barrieres, l'image des combats guerriers, estoient l'exercice de nos peres: cet aultre exercice est d'autant moins noble, qu'il ne regarde qu'une fin privee; qui nous apprend à nous entreruyner, contre les loix et la iustice, et qui, en toute façon, produict tousiours des effects dommageables. Il est bien plus digne et mieulx seant de s'exercer en choses qui asseurent, non qui offensent nostre police, qui regardent la publicque seureté et la gloire commune. Publius Rutilius[3], consul, feut le premier qui instruisit le soldat à manier ses armes par addresse et science, qui conioingnit l'art à la vertu, non pour l'usage de querelle privee, ce feut pour la guerre et querelles du peuple romain; escrime populaire et civile : et, oultre l'exemple de Cesar[4], qui ordonna aux siens de tirer principalement au visage des gentsdarmes de Pompeius, en la battaille de Pharsale, mille aultres chefs de guerre se sont ainsin advisez d'inventer nouvelle forme d'ar-

[1] Ils ne veulent ni esquiver, ni parer, ni fuir; l'adresse n'a point de part à leur combat; leurs coups ne sont point simulés, tantôt directs, tantôt obliques; la colère, la fureur leur ôte l'usage de l'art. Écoutez l'horrible choc de leurs épées qui se heurtent : leurs pieds sont toujours fermes, toujours immobiles, et leurs mains toujours en mouvement; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet. TORQUATO TASSO, *Gerusal. liberata*, c. 12, stanz. 55.

[2] Les buttes de terre disposées pour le tir à l'arc ou à l'arquebuse.

[3] VALÈRE MAXIME, II, 3, 2.

[4] PLUTARQUE, *César*, c. 12.

mes, nouvelle forme de frapper et de se couvrir, selon le besoing de l'affaire present.

Mais, tout ainsi que Philopœmen[1] condamna la luicte, en quoy il excelloit, d'autant que les preparatifs qu'on employoit à cet exercice estoient divers à ceulx qui appartiennent à la discipline militaire, à laquelle seule il estimoit les gents d'honneur se debvoir amuser : il me semble aussi que cette addresse à quoy on façonne ses membres, ces destours et mouvements à quoy on dresse la ieunesse en cette nouvelle eschole, sont non seulement inutiles, mais contraires plustost et dommageables à l'usage du combat militaire; aussi y emploient communement nos gents des armes particulieres, et peculierement destinees à cet usage : et i'ai veu qu'on ne trouvoit gueres bon qu'un gentilhomme, convié à l'espee et au poignard, s'offrist en equipage de gentdarme; ny qu'un aultre offrist d'y aller avecques sa cappe[2], au lieu du poignard. Il est digne de consideration que Lachez, en Platon[3], parlant d'un apprentissage de manier les armes, conforme au nostre, dict n'avoir iamais de cette eschole veu sortir nul grand homme de guerre, et nommeement des maistres d'icelle : quant à ceulx là, nostre experience en dict bien autant. Du reste au moins pouvons nous tenir que ce sont suffisances de nulle relation et correspondance; et, en l'institution des enfants de sa police, Platon[4]

[1] PLUTARQUE, *Philopœmen*, c. 12.
[2] *En habit de guerre.*
[3] Dans le dialogue intitulé *Lachès*.
[4] Traité *des Lois*, liv. VII.

interdict les arts de mener les poings, introduictes par Amycus et Epeius, et de luicter, par Antaeus et Cercyo, parce qu'elles ont aultre but que de rendre la ieunesse plus apte au service bellique, et n'y conferent point[1]. Mais ie m'en vois un peu bien à gauche de mon theme.

L'empereur Maurice, estant adverty, par songes et plusieurs prognostiques, qu'un Phocas, soldat pour lors incogneu, le debvoit tuer, demandoit à son gendre Philippus, qui estoit ce Phocas, sa nature, ses conditions et ses mœurs ; et comme, entre aultres choses, Philippus luy dict qu'il estoit lasche et craintif, l'empereur conclud incontinent par là qu'il estoit doncques meurtrier et cruel. Qui rend les tyrans si sanguinaires, c'est le soing de leur seureté, et que leur lasche cœur ne leur fournit d'aultres moyens de s'asseurer, qu'en exterminant ceulx qui les peuvent offenser, iusques aux femmes, de peur d'une esgratigneure :

> Cuncta ferit, dum cuncta timet[2].

Les premieres cruautez s'exercent pour elles mesmes; de là s'engendre la crainte d'une iuste revenche, qui produict aprez une enfileure de nouvelles cruautez, pour les estouffer les unes par les aultres. Philippus, roy de Macedoine, celuy qui eut tant de fusees à desmesler avecques le peuple romain, agité de l'horreur des meurtres commis par son ordonnance, ne se pouvant resouldre contre tant de familles en divers

[1] *Et n'y contribuent point.*

[2] Il frappe tout, parce qu'il craint tout. CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 182.

temps offensees, print party de se saisir de touts les enfants de ceulx qu'il avoit faict tuer, pour de iour en iour, les perdre l'un aprez l'aultre et establir son repos[1] :

Les belles matieres siesent bien, en quelque place qu'on les seme : moy, qui ay plus de soing du poids et utilité des discours, que de leur ordre et suitte, ne doibs pas craindre de loger icy, un peu à l'escart, une tresbelle histoire. Quand elles sont si riches de leur propre beauté, et se peuvent seules trop soubstenir, ie me contente du bout d'un poil pour les ioindre à mon propos.

Entre les aultres condemnez par Philippus[2], avoit esté un Herodicus, prince des Thessaliens : aprez luy, il avoit encores depuis faict mourir ses deux gendres, laissants chascun un fils bien petit. Theoxena et Archo estoient les deux veufves. Theoxena ne peut estre induicte à se remarier, en estant fort poursuyvie. Archo espousa Poris, le premier homme d'entre les Aeniens, et en eut nombre d'enfants qu'elle laissa touts en bas aage. Theoxena espoinçonnee[3] d'une charité maternelle envers ses nepveux, pour les avoir en sa conduicte et protection, espousa Poris. Voicy venir la proclamation de l'edict du roy. Cette courageuse mere, se desfiant et de la cruauté de Philippus, et de la licence de ses satellites envers cette belle et tendre ieunesse, osa dire qu'elle les tueroit plustost de ses mains que de les rendre. Poris, effrayé de cette protestation, luy promet de les des-

[1] TITE LIVE, XL, 3.
[2] ID., *ibid.*, 4.
[3] *Animée.*

robber et emporter à Athenes, en la garde d'aulcuns siens hostes fideles. Ils prennent occasion d'une feste annuelle qui se celebroit à Aenie, en l'honneur d'Aeneas, et s'y en vont. Ayants assisté, le iour, aux cerimonies et banquet publicque, la nuict ils s'escoulent dans un vaisseau preparé, pour gaigner païs par mer. Le vent leur feut contraire; et, se trouvants le lendemain à la veue de la terre d'où ils avoient desmaré, feurent suyvis par les gardes des ports. Au ioindre[1], Poris s'embesongnant à haster les mariniers pour la fuitte, Theoxena, forcenee d'amour et de vengeance, se reiectant à sa premiere proposition, faict apprest d'armes et de poison, et les presentant à leur veue: « Or sus, mes enfants, la mort est meshuy le seul « moyen de vostre deffense et liberté, et sera ma- « tiere aux dieux de leur saincte iustice: ces espees « traictes, ces couppes pleines, vous en ouvrent « l'entree: courage. Et toy, mon fils, qui est plus « grand, empoigne ce fer, pour mourir de la mort « plus forte[2]. » Ayants d'un costé cette vigoreuse conseillere, les ennemis de l'aultre à leur gorge, ils coururent de furie chascun à ce qui luy feut le plus à main; et, demy morts, feurent iectez en la mer. Theoxena, fiere d'avoir si glorieusement pourveu à la seureté de touts ses enfants, accollant chauldement son mary: « Suyvons ces garsons, mon amy; et iouïssons de mesme sepulture avecques eulx. » Et, se tenants ainsin embrassez, se precipiterent: de maniere que le vaisseau feut ramené à bord, vuide de ses maistres.

[1] *Lorsqu'ils s'approchaient.*

[2] *Plus noble.*

et constante habitude : et veois bien qu'il n'est rien que nous ne puissions, voire iusques à surpasser la Divinité mesme, dict quelqu'un [1], d'autant que c'est plus de se rendre impassible, de soy, que d'estre tel, de sa condition originelle; et iusques à pouvoir ioindre à l'imbecillité de l'homme une resolution et asseurance de Dieu; mais c'est par secousses : et ez vies de ces heros du temps passé, il y a quelquefois des traicts miraculeux, et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles; mais ce sont traicts, à la verité; et est dur à croire que de ces conditions ainsin eslevees, on en puisse teindre et abbruver l'ame en maniere qu'elles luy deviennent ordinaires et comme naturelles. Il nous escheoit à nous mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillee par les discours ou exemples d'aultruy, bien loing au delà de son ordinaire : mais c'est une espece de passion, qui la poulse et agite, et qui la ravit aulcunement hors de soy; car, ce tourbillon franchi, nous veoyons que, sans y penser, elle se desbande et relasche d'elle mesme, sinon iusques à la derniere touche, au moins iusques à n'estre plus celle là; de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu prez comme l'un du vulgaire. Sauf l'ordre, la moderation et la constance, i'estime que toutes choses soient faisables par un homme bien manque [2] et defaillant en gros. A cette cause, disent les sages, il faut, pour iuger bien à poinct d'un

[1] Sénèque, *Epist.* 73, *de Provident.*, c. 5.
[2] *Très-imparfait.*

luy[1], recite pour extreme supplice celuy que l'empereur Mechmet practiquoit souvent, de faire trencher les hommes en deux parts par le fauls du corps, à l'endroict du diaphragme, et d'un seul coup de cimeterre : d'où il arrivoit qu'ils mourussent comme de deux morts à la fois; et veoyoit on, dict il, l'une et l'aultre part pleine de vie se demener long temps aprez, pressee de torment. Ie n'estime pas qu'il y eust grande souffrance en ce mouvement : les supplices plus hideux à veoir ne sont pas tousiours les plus forts à souffrir; et treuve plus atroce ce que d'aultres historiens en recitent contre des seigneurs epirotes, qu'il les feit escorcher par le menu, d'une dispensation si malicieusement ordonnee, que leur vie dura quinze iours à cette angoisse.

Et ces deux aultres : Crœsus[2] ayant faict prendre un gentilhomme, favori de Pantaleon, son frere, le mena en la boutique d'un foullon, où il le feit gratter et carder à coups de cardes et peignes de ce mestier, iusques à ce qu'il en mourut. George Sechel, chef de ces païsans de Poloigne, qui, soubs tiltre de la croisade, feirent tant de maulx, desfaict en battaille par le vayvode de Transsylvanie, et prins, feut trois iours attaché nud sur un chevalet, exposé à toutes les manieres de torments que chascun pouvoit apporter contre luy; pendant lequel temps on fit ieusner plusieurs aultres prisonniers. Enfin, luy vivant et veoyant, on abbreuva de son sang Lucat, son cher frere, et pour le salut duquel seul il prioit, tirant sur

[1] *Histoire des Turcs*, l. X.
[2] HÉRODOTE, I, 92.

soy toute l'envie[1] de leurs mesfaicts : et fait lon paistre vingt de ses plus favoris capitaines, deschirants à belles dents sa chair, et en engloutissants les morceaux. Le reste du corps et parties du dedans, luy expiré, feurent mises bouillir, qu'on feit manger à d'aultres de sa suitte.

CHAPITRE XXVIII.

TOUTES CHOSES ONT LEUR SAISON.

Ceulx qui apparient Caton le censeur au ieune Caton, meurtrier de soy mesme, apparient deux belles natures et de formes voisines. Le premier exploicta la sienne à plus de visages, et precelle en exploicts militaires et en utilité de ses vacations publicques : mais la vertu du ieune, oultre ce que c'est blaspheme de luy en apparier null' aultre en vigueur, feut bien plus nette ; car qui deschargeroit d'envie et d'ambition celle du censeur, ayant osé chocquer l'honneur de Scipion, en bonté et en toutes parties d'excellence de bien loing plus grand, et que luy, et que tout aultre homme de son siecle?

Ce qu'on dict[2], entre aultres choses, de luy, qu'en son extreme vieillesse il se meit à apprendre la langue grecque, d'un ardent appetit, comme pour assouvir une longue soif, ne me semble pas luy estre

[1] *Toute la haine que leurs méfaits devoient inspirer.*
[2] PLUTARQUE, *Caton le censeur*, c. 1.

fort honorable : c'est proprement ce que nous disons, « Retumber en enfantillage. » Toutes choses ont leur saison, les bonnes et tout[1]; et ie puis dire mon patenostre hors de propos; comme on defera T. Ruintius Flaminius de ce qu'estant general d'armee, on l'avoit veu à quartier, sur l'heure du conflict, s'amusant à prier Dieu, en une bataille qu'il gaigna.

Imponit finem sapiens et rebus honestis[2].

Eudemonidas, voyant Xenocrates, fort vieil, s'empresser aux leçons de son eschole : « Quand sçaura cettuy cy, dict il, s'il apprend encores! » Et Philopœmen, à ceulx qui hault louoient le roy Ptolemaeus de ce qu'il durcissoit sa personne touts les iours à l'exercice des armes : « Ce n'est, dict il, pas chose louable à un roy de son aage de s'y exercer; il les debvroit hormais[3] reellement employer. » Le ieune doibt faire ses apprests; le vieil, en iouïr, disent les sages[4]; et le plus grand vice qu'ils remarquent en nous, c'est que nos desirs raieunissent sans cesse; nous recommenceons tousiours à vivre.

Nostre estude et nostre envie debvroient quelquesfois sentir la vieillesse. Nous avons le pied à la fosse; et nos appetits et poursuittes ne font que naistre :

Tu secanda marmora

[1] *Aussi.*

[2] Le sage garde une mesure même dans les choses honnêtes. Juv., VI, 444.

[3] *A l'avenir.*

[4] Sénèque, *Epist.* 36

Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
Immemor, struis domos[1].

Le plus long de mes desseings n'a pas un an d'estendue : ie ne pense desormais qu'à finir; me desfoys de toutes nouvelles esperances et entreprinses, prends mon dernier congé de touts les lieux que ie laisse, et me despossede touts les iours de ce que i'ay. *Olim iam nec perit quidquam mihi, nec acquiritur... plus superest viatici quam viæ*[2].

Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi[3].

C'est enfin tout le soulagement que ie treuve en ma vieillesse, qu'elle amortit en moy plusieurs desirs et soings de quoy la vie est inquietee; le soing du cours du monde, le soing des richesses, de la grandeur, de la science, de la santé, de moy. Cettuy cy apprend à parler, lors qu'il luy fault apprendre à se taire pour iamais. On peult continuer à tout temps l'estude, non pas l'escholage : la sotte chose qu'un vieillard abecedaire[4] !

Diversos diversa iuvant; non omnibus annis
Omnia conveniunt[5].

[1] Vous faites scier des marbres, quand vous êtes sous les coups de la mort, et, oubliant la tombe, vous bâtissez des maisons. Hor., *Od.*, II, 18, 17.

[2] Depuis longtemps, je ne perds ni ne gagne;... il me reste plus de provisions que de chemin à faire. Sénèque, *Epist.* 77.

[3] J'ai vécu, j'ai fourni la carrière que m'avait donnée la fortune. Virgile, *Énéide*, IV, 653.

[4] Montaigne traduit Sénèque, *Epist.* 36 : *Turpis et ridicula res est elementarius senex.* V. Leclerc.

[5] Les hommes aiment des choses diverses : toute chose ne convient pas à tout âge. Pseudo-Gallus, I, 104.

S'il fault estudier, estudions une estude sortable à nostre condition, à fin que nous puissions respondre, comme celuy à qui, quand on demanda à quoy faire ces estudes en sa decrepitude, « A m'en partir meilleur, et plus à mon ayse, » respondict il. Tel estude feut celuy du ieune Caton, sentant sa fin prochaine, qui se rencontra au discours de Platon, De l'eternité de l'ame; non, comme il fault croire, qu'il ne feust de long temps garny de toute sorte de munitions pour un tel deslogement, d'asseurance, de volonté ferme et d'instruction, il en avoit plus que Platon n'en a en ses escripts; sa science et son courage estoient, pour ce regard, au dessus de la philosophie : il print cette occupation, non pour le service de sa mort; mais, comme celuy qui n'interrompit pas seulement son sommeil en l'importance d'une telle deliberation, il continua aussi sans chois et sans changement ses estudes avec les aultres actions accoustumees de sa vie. La nuict [1] qu'il veint d'estre refusé de la preture, il la passa à iouer; celle en laquelle il debvoit mourir, il la passa à lire : la perte ou de la vie, ou de l'office, tout luy feut un

---

CHAPITRE XXIX.

DE LA VERTU.

Je treuve, par experience, qu'il y a bien à dire entre les boutees [2] et saillies de l'ame, ou une resolue

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 71 et 104.
[2] *Les élans, les boutades.*

Les tyrans, pour faire touts les deux ensemble, et tuer, et faire sentir leur cholere, ont employé toute leur suffisance à trouver moyen d'alonger la mort. Ils veulent que leurs ennemis s'en aillent, mais non pas si viste qu'ils n'ayent loisir de savourer leur vengeance. Là dessus ils sont en grand' peine : car si les torments sont violents, ils sont courts; s'ils sont longs, ils ne sont pas assez douloureux à leur gré : les voylà à dispenser leurs engins. Nous en veoyons mille exemples en l'antiquité; et ie ne sçais si, sans y penser, nous ne retenons pas quelque trace de cette barbarie.

Tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté. Nostre iustice ne peult esperer que celuy que la crainte de mourir, et d'estre descapité, ou pendu, ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et ie ne sçais ce pendant, si nous les iectons au desespoir; car en quel estat peult estre l'ame d'un homme, attendant vingt quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix? Iosephe[1] recite que pendant les guerres des Romains en Iudee, passant où l'on avoit crucifié quelques Iuifs, trois iours y avoit, il recogneut trois de ses amis, et obteint de les oster de là; les deux moururent, dict il, l'autre vescut encores depuis.

Chalcondyle, homme de foy, aux memoires qu'il a laissé des choses advenues de son temps et prez de

[1] Dans l'*Histoire de sa vie.*

homme, principalement contrerooller ses actions communes, et le surprendre en son à tous les iours.

Pyrrho, celuy qui bastit de l'ignorance une si plaisante science, essaya, comme touts les aultres vrayement philosophes, de faire respondre sa vie à sa doctrine. Et, parce qu'il maintenoit la foiblesse du iugement humain estre si extreme que de ne pouvoir prendre party ou inclination, et le vouloit suspendre perpetuellement balancé, regardant et accueillant toutes choses comme indifferentes, on conte [1] qu'il se maintenoit tousiours de mesme façon et visage : s'il avoit commencé un propos, il ne laissoit pas de l'achever, bien que celuy à qui il parloit s'en feust allé; s'il alloit, il ne rompoit son chemin pour empeschement qui se presentast, conservé des precipices, du heurt des charrettes, et aultres accidents, par ses amis : car, de craindre ou eviter quelque chose, c'eust esté chocquer ses propositions, qui ostoient aux sens mesmes toute eslection et certitude. Quelquefois il souffrit d'estre incisé et cauterisé, d'une telle constance, qu'on ne luy en veit pas seulement ciller les yeulx. C'est quelque chose de ramener l'ame à ces imaginations; c'est plus d'y ioindre les effects; toutesfois il n'est pas impossible : mais de les ioindre avecques telle perseverance et constance, que d'en establir son train ordinaire, certes, en ces entreprinses si esloingnees de l'usage commun, il est quasi incroyable qu'on le puisse. Voylà pourquoy, comme il feut quelquesfois rencontré en sa maison, tansant bien asprement avec sa sœur, et lui estant reproché

[1] Diog. Laerce, IX, 63.

de faillir en cela à son indifference : « Quoy, dict il, faut il qu'encores cette femmelette serve de tesmoignage à mes regles? » Une aultre fois, qu'on le veit se deffendre d'un chien : « Il est, dict il, tresdifficile de despouiller entierement l'homme : et se fault mettre en debvoir et efforcer de combattre les choses, premierement par les effects, mais au pis aller, par la raison et par les discours [1]. »

Il y a environ sept ou huict ans, qu'à deux lieues d'icy, un homme de village, qui est encores vivant, ayant la teste de long temps rompue par la ialousie de sa femme, revenant un iour de la besongne, et elle le bienveignant [2] de ses criailleries accoustumees, entra en telle furie, que sur le champ, à tout la serpe qu'il tenoit encores en ses mains, s'estant moissonné tout net les pieces qui la mettoient en fiebvre, les luy iecta au nez. Et il se dict qu'un ieune gentilhomme des nostres, amoureux et gaillard, ayant, par sa perseverance, amolli enfin le cœur d'une belle maistresse, desesperé de ce que, sur le poinct de la charge, il s'estoit trouvé mol luy mesme et desfailly, et que

> Non viriliter
> Iners senile penis extulerat caput [3],

il s'en priva soubdain revenu au logis, et l'envoya, cruelle et sanglante victime, pour la purgation de son offense. Si c'eust esté par discours et religion, comme les presbtres de Cybele, que ne dirions nous d'une si haultaine entreprinse?

[1] DIOGÈNE LAERCE, IX, 66.

[2] *L'accueillant, pour sa bienvenue.*

[3] TIBULLE, *Priap.*, carm. 84.

Depuis peu de iours, à Bergerac, à cinq lieues de ma maison, contremont la riviere de Dordoigne, une femme ayant esté tormentee et battue, le soir avant, de son mary, chagrin et fascheux de sa complexion, delibera d'eschapper à sa rudesse, au prix de sa vie; et s'estant, à son lever, accointee de ses voisines comme de coustume, leur laissant couler quelque mot de recommendation de ses affaires, prenant une sienne sœur par la main, la mena avecques elle sur le pont, et, aprez avoir prins congé d'elle, comme par maniere de ieu, sans montrer aultre changement ou alteration, se precipita du hault en bas en la riviere, où elle se perdit. Ce qu'il y a de plus en cecy, c'est que ce conseil meurit une nuict entiere dans sa teste.

C'est bien aultre chose des femmes indiennes : car estant leur coustume, aux maris d'avoir plusieurs femmes, et à la plus chere d'elles de se tuer aprez son mary, chascune, par le desseing de tout sa vie, vise à gaigner ce poinct et cet advantage sur ses compaignes; et les bons offices qu'elles rendent à leur mary ne regardent aultre recompense que d'estre preferees à la compaignie de sa mort.

> ...Ubi mortifero iacta est fax ultima lecto,
> Uxorum fusis stat pia turba comis :
> Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur
> Coniugium : pudor est non licuisse mori.
> Ardent victrices, et flammæ pectora præbent,
> Imponuntque suis ora perusta viris [1].

[1] Lorsque la torche est lancée sur le lit funèbre, on voit à l'entour les épouses échevelées se disputer l'honneur de mourir, et de suivre leur époux : survivre est une honte pour elles. Celle qui sort

Un homme escrit encores en nos iours avoir veu en ces nations orientales cette coustume en credit, que non seulement les femmes s'enterrent aprez leurs maris, mais aussi les esclaves desquelles il a eu iouissance; ce qui se faict en cette maniere : Le mary estant trespassé, la veufve peult, si elle veult (mais peu le veulent), demander deux ou trois mois d'espace à disposer de ses affaires. Le iour venu, elle monte à cheval, paree comme à nopces, et d'une contenance gaye, va, dict elle, dormir avecques son espoux, tenant en sa main gauche un mirouer, une flesche en l'aultre : s'estant ainsi promenee en pompe, accompaignee de ses amis et parents et de grand peuple en feste, elle est tantost rendue au lieu publicque destiné à tels spectacles : c'est une grande place, au milieu de laquelle il y a une fosse pleine de bois; et ioignant icelle, un lieu relevé de quatre ou cinq marches, sur lequel elle est conduicte, et servie d'un magnifique repas; aprez lequel, elle se met à baller et à chanter, et ordonne, quand bon luy semble, qu'on allume le feu. Cela faict, elle descend, et, prenant par la main le plus proche des parents de son mary, ils vont ensemble à la riviere voisine, où elle se despouille toute nue, et distribue ses ioyaux et vestements à ses amis, et se va plongeant dans l'eau, comme pour y laver ses pechez : sortant de là, elle s'enveloppe d'un linge iaune de quatorze brasses de long; et, donnant derechef la main à ce parent de

victorieuse de ce combat, se précipite dans les flammes, et, d'une bouche ardente, embrasse en mourant son époux qui n'est plus. PROPERCE, III, 13, 17.

son mary, s'en revont sur la motte, où elle parle au peuple, et recommende ses enfants, si elle en a. Entre la fosse et la motte, on tire volontiers un rideau, pour leur oster la veue de cette fornaise ardente, ce qu'aulcunes deffendent, pour tesmoigner plus de courage. Finy qu'elle a de dire, une femme luy presente un vase pleine d'huile à s'oindre la teste et tout le corps, lequel elle iecte dans le feu quand elle en a faict, et en l'instant s'y lance elle mesme. Sur l'heure, le peuple renverse sur elle quantité de busches pour l'empescher de languir; et se change toute leur ioye en dueil et tristesse. Si ce sont personnes de moindre estoffe, le corps du mort est porté au lieu où on le veult enterrer, et là mis en son seant, la veufve, à genoux devant luy, l'embrassant estroictement; et se tient en ce poinct, pendant qu'on bastit autour d'eulx un mur, qui, venant à se haulser iusques à l'endroict des espaules de la femme, quelqu'un des siens, par le derriere prenant sa teste, luy tord le col; et rendu qu'elle a l'esprit, le mur est soubdain monté et clos, où ils demeurent ensepvelis.

En ce mesme païs, il y avoit quelque chose de pareil en leurs gymnosophistes : car, non par la contrainte d'aultruy; non par l'impetuosité d'un' humeur soubdaine, mais par expresse profession de leur regle, leur façon estoit, à mesure qu'ils avoient attainct certain aage, ou qu'ils se veoyoient menacez par quelque maladie, de se faire dresser un buchier, et au dessus un lict bien paré; et aprez avoir festoyé ioyeusement leurs amis et cognoissants, s'aller planter dans ce lict, en telle resolution, que le feu y estant mis, on ne les

veist mouvoir ny pieds, ny mains[1] : et ainsi mourut l'un d'eulx, Calanus, en presence de toute l'armee d'Alexandre le grand[2]. Et n'estoit estimé entre eulx ny sainct, ny bienheureux, qui ne s'estoit ainsi tué, envoyant son ame purgee et purifiee par le feu, aprez avoir consommé tout ce qu'il y avoit de mortel et terrestre. Cette constante premeditation de toute la vie, c'est ce qui faict le miracle.

Parmy nos aultres disputes, celle du *Fatum* s'y est meslee : et, pour attacher les choses advenir et nostre volonté mesmes à certaine et inevitable necessité, on est encores sur cet argument du temps passé, « Puisque Dieu preveoit toutes choses debvoir ainsin advenir, comme il faict sans doubte; il fault doncques qu'elles adviennent ainsin. » A quoy nos maistres respondent, « Que le veoir que quelque chose advienne, comme nous faisons, et Dieu de mesmes (car tout luy estant present, il veoit plustost qu'il ne preveoit), ce n'est pas la forcer d'advenir : voire, nous veoyons, à cause que les choses adviennent; et les choses n'adviennent pas, à cause que nous veoyons : l'advenement fait la science, non la science l'advenement. Ce que nous veoyons advenir, advient; mais il pouvoit aultrement advenir; et Dieu, au registre des causes des advenements qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous fauldrons, parce que nous aurons voulu faillir. »

[1] QUINTE-CURCE, VIII, 9.
[2] PLUTARQUE, *Alexandre*, c. 21.

Or, i'ai veu assez de gents encourager leurs troupes de cette necessité fatale : car si nostre heure est attachee à certain poinct, ny les harquebusades ennemies, ny nostre hardiesse, ny nostre fuyte et couardise, ne la peuvent advancer ou reculer. Cela est beau à dire; mais cherchez qui l'effectuera : et s'il est ainsi, qu'une forte et vifve creance tire aprez soy les actions de mesme, certes cette foy, de quoy nous remplissons tant la bouche, est merveilleusement legiere en nos siecles; sinon que le mespris qu'elle a des œuvres, luy face desdaigner leur compaignie. Tant y a, qu'à ce mesme propos, le sire de Iouinville, tesmoing croyable autant que tout aultre, nous raconte des Bedoins, nation meslee aux Sarrasins, ausquels le roy sainct Louys eut affaire en la Terre saincte, qu'ils croyoient si fermement, en leur religion, les iours d'un chascun estre de toute eternité prefix et comptez, d'une preordonnance inevitable, qu'ils alloient à la guerre nudz, sauf un glaive à la turquesque, et le corps seulement couvert d'un linge blanc : et pour leur plus extreme mauldisson, quand ils se courrouceoient aux leurs, ils avoient tousiours en la bouche : « Mauldict sois tu comme celuy qui s'arme, de peur de la mort! » Voylà bien aultre preuve de creance et de foy que la nostre. Et de ce reng est aussi celle que donnerent ces deux religieux de Florence, du temps de nos peres[1] : Estants en quelque controverse de science, ils s'accorderent d'entrer touts deux dans le feu, en presence de tout le peuple,

[1] Le 7 d'avril 1498. — L'un de ces deux religieux était Savonarole.

et en la place publicque, pour la verification chascun de son party : et en estoient desia les apprests touts faicts, et la chose iustement sur le poinct de l'execution, quand elle feut interrompue par un accident improuveu.

Un ieune seigneur turc, ayant faict un signalé faict d'armes de sa personne, à la veue des deux battailles d'Amurath et de l'Huniade[1], prestes à se donner[2], enquis par Amurath, qui l'avoit, en si grand ieunesse et inexperience (car c'estoit la premiere guerre qu'il eust veu), remply d'une si genereuse vigueur de courage, respondit, « Qu'il avoit eu pour souverain precepteur de vaillance un lievre : quelque iour, estant à la chasse, dict il, ie descouvris un lievre en forme[3] ; et encores que i'eusse deux excellents levriers à mon costé, si me sembla il, pour ne le faillir point, qu'il valloit mieulx y employer encores mon arc ; car il me faisoit beau ieu. Ie commenceay à descocher mes fleches, et iusques à quarante qu'il y en avoit en ma

[1] Huniade (Jean Corvin), vaïvode de Transylvanie, régent de Hongrie, né au commencement du quinzième siècle, fut, pendant plusieurs années, le défenseur de la Hongrie contre les Ottomans. Ce fut à ses soins et à son crédit que le jeune Ladislas, roi de Pologne, dut, en 1440, la couronne élective de la Hongrie. La malheureuse bataille de Varna, où ce prince fut défait et perdit la vie, amena une minorité pendant laquelle Huniade fut élevé au rang de capitaine général et de gouverneur de la Hongrie, et durant une régence de douze années, il prouva qu'il était aussi bon politique que brave guerrier. Sa belle défense de Belgrade, en 1456, dernier exploit de sa vie, fut aussi le plus glorieux. Il mourut de ses blessures la même année. Les Turcs l'avaient surnommé *le diable*.

[2] *A se choquer.* — On dirait aujourd'hui *prêtes à donner.*

[3] *Au gîte.*

trousse, non sans l'assener seulement, mais sans l'esveiller. Aprez tout, ie descouplay mes levriers aprez, qui n'y peurent non plus. l'apprins par là qu'il avoit esté couvert par sa destinee; et que ny les traicts ny les glaives ne portent que par le congé de nostre fatalité, laquelle il n'est en nous de reculer ny d'advancer. » Ce conte doibt servir à nous faire veoir en passant combien nostre raison est flexible à toute sorte d'images. Un personnage, grand d'ans, de nom, de dignité et de doctrine, se vantoit à moy d'avoir esté porté à certaine mutation tresimportante de sa foy par une incitation estrangiere, aussi bizarre; et au reste, si mal concluante, que ie la trouvois plus forte au revers : luy l'appelloit miracle; et moy aussi, à divers sens. Leurs historiens disent que la persuasion estant populairement semee entre les Turcs de la fatale et imployable prescription de leurs iours, ayde apparemment à les asseurer aux dangiers. Et ie cognois un grand prince qui en faict heureusement son proufict, soit qu'il la croye, soit qu'il la prenne pour excuse à se hazarder extraordinairement : Pourveu que fortune ne se lasse trop tost de luy faire espaule!

Il n'est point advenu de nostre memoire un plus admirable effect de resolution, que de ces deux qui conspirerent la mort du prince d'Orange [1]. C'est

[1] Le fondateur de la république de Hollande. En 1582, le 18 de mars, ce prince fut assassiné d'un coup de pistolet, à Anvers, au sortir de table, par un habitant de la Biscaye, nommé Jehan de Jaureguy, et guérit de cette blessure; mais, en 1584, le 10 de juillet, il fut tué d'un coup de pistolet, dans sa maison, à Delft,

merveille comment on peult eschauffer le second, qui l'executa, à une entreprinse en laquelle il estoit si mal advenu à son compaignon, y ayant apporté tout ce qu'il pouvoit, et, sur cette trace, et de mesmes armes, aller entreprendre un seigneur, armé d'une si fresche instruction de desfiance, puissant de suitte d'amis et de force corporelle, en sa salle, parmy ses gardes, en une ville toute à sa devotion. Certes, il y employa une main bien determinee, et un courage esmeu d'une vigoreuse passion. Un poignard est plus seur pour assener; mais d'aultant qu'il a besoin de plus de mouvement et de vigueur de bras que n'a un pistolet, son coup est plus subiect à estre gauchy ou troublé. Que celuy là ne courust à une mort certaine, ie n'y foys pas grand doubte; car les esperances de quoy on eust sceu l'amuser ne pouvoient loger en entendement rassis, et la conduicte de son exploict montre qu'il n'en avoit pas faulte, non plus que de courage. Les motifs d'une si puissante persuasion peuvent estre divers, car nostre fantasie faict de soy et de nous ce qu'il luy plaist. L'execution qui feut faicte prez d'Orleans [1], n'eut rien de pareil; il y eut plus de hazard que de vigueur; le coup n'estoit pas à la mort, si la fortune ne l'eust rendu tel, et l'entreprinse de tirer, estant à cheval, et de loing, et à un qui se mouvoit au bransle de son cheval, feust l'entreprinse d'un homme qui aimoit mieulx faillir son effect que faillir à se sauver. Ce qui

en Hollande, par Balthazar Gérard, natif de la Franche-Comté. Coste.

[1] Par Poltrot, qui assassina le duc de Guise.

suyvit aprez le montra; car il se transit et s'enyvra de la pensee de si haulte execution, si qu'il perdit entierement son sens et à conduire sa fuyte, et à conduire sa langue en ses responses. Que luy falloit il, que recourir à ses amis au travers d'une riviere? c'est un moyen où ie me suis iecté à moindres dangiers, et que i'estime de peu de hazard, quelque largeur qu'ait le passage, pourveu que vostre cheval treuve l'entree facile, et que vous preveoyiez au delà un bord aysé, selon le cours de l'eau. L'aultre[1], quand on luy prononcea son horrible sentence: « I'y estois preparé, dict il; ie vous estonnerai de ma patience. »

Les Assassins, nation despendante de la Phœnicie, sont estimez, entre les Mahumetans, d'une souveraine devotion et pureté de mœurs. Ils tiennent que le plus court chemin à gaigner le paradis, c'est de tuer quelqu'un de religion contraire. Parquoy on l'a veu souvent entreprendre, à un ou deux, en pourpoinct, contre des ennemis puissants, au prix d'une mort certaine, et sans aulcun soing de leur propre dangier. Ainsi feut assassiné (ce mot est emprunté de leur nom) nostre comte Raymond de Tripoli, au milieu de sa ville[2], pendant nos entreprinses de la guerre saincte; et pareillement Conrad, marquis de Montferrat[3]: les meurtriers conduicts au supplice, touts enflez et fiers d'un si beau chef d'œuvre.

[1] Balthazar Gérard, qui venait de tuer le prince d'Orange. Coste.
[2] En 1151, près de la porte de Tripoli.
[3] A Tyr, le 24 d'avril 1192.

CHAPITRE XXX.

D'UN ENFANT MONSTRUEUX.

Ce conte s'en ira tout simple; car ie laisse aux medecins d'en discourir. Ie veis avant hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui se disoient estre le pere, l'oncle et la tante, conduisoient pour tirer quelque soul de le montrer à cause de son estrangeté. Il estoit, en tout le reste, d'une forme commune, et se soubstenoit sur ses pieds, marchoit et gazouilloit, environ comme les aultres de mesme aage : il n'avoit encores voulu prendre aultre nourriture que du tettin de sa nourrice; et ce qu'on essaya en ma presence de luy mettre en la bouche, il le maschoit un peu, et le rendoit sans avaller : ses cris sembloient bien avoir quelque chose de particulier : il estoit aagé de quatorze mois iustement. Au dessoubs de ses tettins, il estoit prins et collé à un aultre enfant, sans teste, et qui avoit le conduict du dos estouppé [1], le reste entier; car il avoit bien l'un bras plus court, mais il luy avoit esté rompu par accident, à leur naissance : ils estoient ioincts face à face, et comme si un plus petit enfant en vouloit accoller un plus grandelet. La ioincture et l'espace par où ils se tenoient n'estoit que de quatre doigts ou environ, en maniere que si vous retroussiez cet enfant imparfaict, vous voyiez au dessoubs le nombril de l'autre : ainsi la cousture se faisoit entre les tettins et son nombril. Le nombril de l'imparfaict ne se

[1] *Fermé.*

pouvoit veoir, mais ouy bien tout le reste de son ventre : voilà comme ce qui n'estoit pas attaché, comme bras, fessier, cuisses et iambes de cet imparfaict, demouroient pendants et branslants sur l'aultre, et luy pouvoit aller sa longueur iusques à my iambe. La nourrice nous adioustoit qu'il urinoit par touts les deux endroicts; aussi estoient les membres de cet aultre nourris et vivants, et en mesme poinct que les siens, sauf qu'ils estoient plus petits et menus. Ce double corps, et ces membres divers se rapportants à une seule teste, pourroient bien fournir de favorable prognostique au roy[1], de maintenir sous l'union de ses loix ces parts et pieces diverses de nostre estat : mais de peur que l'evenement ne le desmente, il vault mieulx le laisser passer devant; car il n'est que de deviner en choses faictes, *ut, quum facta sunt, tum ad coniecturam aliqua interpretatione revocentur*[2] : comme on dict d'Epimenides, qu'il devinoit à reculons.

Ie viens de veoir un pastre en Medoc, de trente ans ou environ, qui n'a aulcune montre des parties genitales : il a trois trous par où il rend son eau incessamment; il est barbu, a desir, et recherche l'attouchement des femmes.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui veoid en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprinses : et est à croire

[1] Henri III.

[2] De telle sorte que, quand les faits sont accomplis, on puisse les rattacher, par une interprétation quelconque, aux prévisions. Cic., *de Divinat.*, II, 31.

que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incogneu à l'homme. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun, et reglé : mais nous n'en veoyons pas l'assortiement et la relation. *Quod crebro videt, non miratur, etiamsi, cur fiat, nescit. Quod ante non vidit, id, si evenerit, ostentum esse censet*[1]. Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume : rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

CHAPITRE XXXI.

DE LA CHOLERE[2].

Plutarque est admirable par tout, mais principalement où il iuge des actions humaines. On peult veoir les belles choses qu'il dict, en la comparaison de Lycurgus et de Numa, sur le propos de la grande simplesse que ce nous est, d'abandonner les enfants au gouvernement et à la charge de leurs peres. La plus part de nos polices, comme dict Aristote[3], lais-

[1] L'homme ne s'étonne pas de ce qu'il voit souvent, quoiqu'il en ignore la cause. Si ce qu'il n'a jamais vu arrive, c'est un prodige pour lui. Cic., *de Divinat.*, II, 22.

[2] On ne fait point de distinction dans les espèces de colères, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion, et une autre très-criminelle, qui est, à proprement parler, la fureur de l'orgueil. La Rochefoucauld.

[3] *Morale à Nicomaque*, X, 9.

sent à chascun, en maniere des cyclopes, la conduicte de leurs femmes et de leurs enfants, selon leur folle et indiscrete fantasie : et quasi les seules Lacedemonienne et Cretense ont commis aux loix la discipline de l'enfance. Qui ne veoid qu'en un estat tout despend de cette education et nourriture? et cependant, sans aulcune discretion, on la laisse à la mercy des parents, tant fols et meschants qu'ils soient.

Entre aultres choses, combien de fois m'a il prins envie, passant par nos rues, de dresser une farce pour venger des garsonnets que ie veoyois escorcher, assommer et meurtrir à quelque pere ou mere furieux et forcenez de cholere! Vous leur veoyez sortir le feu et la rage des yeulx,

Rabie iecur incendente, feruntur
Præcipites; ut saxa iugis abrupta, quibus mons
Subtrahitur, clivoque latus pendente recedit[1],

(et, selon Hippocrates, les plus dangereuses maladies sont celles qui desfigurent le visage), à tout[2] une voix trenchante et esclatante, souvent contre qui ne faict que sortir de nourrice. Et puis les voylà estropiez, estourdis de coups; et nostre iustice qui n'en faict compte, comme si ces esboittements et eslochements n'estoient pas des membres de nostre chose publicque :

Gratum est, quod patriæ civem populoque dedisti,
Si facis, ut patriæ sit idoneus, utilis agris,

[1] Ils sont emportés par leur rage, comme un rocher qui tout à coup, perdant son point d'appui, se précipite du haut de la montagne où il était suspendu. Juv., VI. 647.

[2] *Avec.*

Utilis et bellorum et pacis rebus agendis[1].

Il n'est passion qui esbransle tant la sincerité des iugements, que la cholere. Aulcun ne feroit doubte de punir de mort le iuge qui, par cholere, auroit condamné son criminel; pourquoy est il non plus permis aux peres et aux pedantes[2], de fouetter les enfants et les chastier estants en cholere? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le chastiement tient lieu de medecine aux enfants : et souffririons nous un medecin qui feust animé et courroucé contre son patient?

Nous mesmes, pour bien faire, ne debvrions iamais mettre la main sur nos serviteurs, tandis que la cholere nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'esmotion, remettons la partie : les choses nous sembleront à la verité aultres, quand nous serons r'accoysez[3] et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle; ce n'est pas nous : au travers d'elle, les faultes nous apparoissent plus grandes, comme les corps au travers d'un brouillas[4]. Celuy qui a faim use de viande, mais celuy qui veult user de chastiement n'en doibt avoir faim ny soif. Et puis, les chastiements qui se font avecques poids et discretion se receoivent bien

[1] Il est bien que tu aies donné à la patrie et au peuple un nouveau citoyen, pourvu que tu t'appliques à le rendre propre à servir le pays, utile dans l'agriculture, utile dans les choses de la guerre et dans celles de la paix. Juv., XIV, 70.

[2] *Aux maîtres d'école.* Coste.

[3] *Apaisés.*

[4] Passage emprunté de Plutarque, *Comment il faut refréner la colère*, c. 11.

mieulx et avecques plus de fruict de celuy qui les souffre : aultrement, il ne pense pas avoir esté iustement condamné par un homme agité d'ire et de furie; et allegue, pour sa iustification, les mouvements extraordinaires de son maistre, l'inflammation de son visage, les serments inusitez, et cette sienne inquietude et precipitation temeraire :

> Ora tument ira, nigrescunt sanguine venæ,
> Lumina Gorgoneo sævius igne micant[1].

Suetone[2] recite que Caïus Rabirius ayant esté condamné par Cesar, ce qui luy servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour luy faire gaigner sa cause, ce feut l'animosité et l'aspreté que Cesar avoit apporté en ce iugement.

Le dire est aultre chose que le faire : il fault considerer le presche à part, et le prescheur à part. Ceulx là se sont donné beau ieu en nostre temps, qui ont essayé de chocquer la verité de nostre Eglise par les vices de ses ministres; elle tire ses tesmoignages d'ailleurs : c'est une sotte façon d'argumenter, et qui reiecteroit toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peult avoir des opinions faulses : et un meschant peult prescher verité, voire celuy qui ne la croit pas. C'est sans doubte une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble : et ie ne veulx pas nier que le dire, lors que les actions suyvent, ne soit de plus d'auctorité et efficace;

[1] Son visage est gonflé de colère; le sang de ses veines noircit, ses yeux brillent d'un feu plus terrible que celui des yeux de la Gorgone. Ovide, *de Arte amandi*, III, 503.

[2] *Vie de César*, c. 12.

comme disoit Eudamidas [1], oyant un philosophe discourir de la guerre : « Ces propos sont beaux; mais celuy qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les aureilles accoustumees au son de la trompette : » et Cleomenes [2], oyant un rhetoricien haranguer de la vaillance, s'en print fort à rire; et, l'autre se scandalisant, il luy dict : « I'en ferois de mesme si c'estoit une arondelle qui en parlast; mais si c'estoit un aigle, ie l'orrois volontiers. » I'apperceois, ce me semble, ez escripts des anciens, que celuy qui dict ce qu'il pense, l'assene bien plus vifvement que celuy qui se contrefaict. Oyez Cicero parler de l'amour de la liberté; oyez en parler Brutus : les escripts mesmes vous sonnent que cettuy cy estoit homme pour l'acheter au prix de la vie. Que Cicero, pere de l'eloquence, traicte du mepris de la mort; que Seneque en traicte aussi : celuy là traisne languissant, et vous sentez qu'il vous veult resouldre de chose de quoy il n'est pas resolu; il ne vous donne point de cœur, car luy mesme n'en a point : l'aultre vous anime et enflamme. Ie ne veois iamais aucteur, mesmement de ceulx qui traictent de la vertu et des actions, que ie ne recherche curieusement quel il a esté : car les ephores à Sparte, voyants un homme dissolu proposer au peuple un advis utile, luy commanderent de se taire, et prierent un homme de bien de s'en attribuer l'invention, et le proposer [3].

[1] PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*
[2] ID., *ibid.*
[3] AULU-GELLE, XVIII, 3.

Les escripts de Plutarque, à les bien savourer, nous le descouvrent assez, et ie pense le cognoistre iusque dans l'ame; si vouldrois ie que nous eussions quelques memoires de sa vie. Et me suis iecté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que ie sens à Aul. Gellius [1] de nous avoir laissé par escript ce conte de ses mœurs, qui revient à mon subiect de la cholere : Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avoit les aureilles aulcunement abbruvees des leçons de philosophie, ayant esté, pour quelque sienne faulte, despouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettoit, grondoit au commencement, « Que c'estoit sans raison, et qu'il n'avoit rien faict : » mais enfin, se mettant à crier, et iniurier bien à bon escient son maistre, luy reprochoit « qu'il n'estoit pas philosophe comme il s'en vantoit; qu'il luy avoit souvent ouï dire qu'il estoit laid de se courroucer, voire qu'il en avoit faict un livre; et ce que lors, tout plongé en la cholere, il le faisoit si cruellement battre, dementoit entierement ses escripts. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis; « Comment, dict il, rustre, à « quoy iuges tu que ie sois à cette heure courroucé? « mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole, te « donne elle quelque tesmoignage que ie sois esmeu? « ie ne pense avoir ny les yeulx effarouchez, ny le « visage troublé, ny un cry effroyable : rougis ie? « escume ie? m'eschappe il de dire chose de quoy « i'aye à me repentir? tressauls ie? fremis ie de « courroux? car, pour te dire, ce sont là les vrais

[1] AULU-GELLE, I, 26.

« signes de la cholere [1]. » Et puis, se destournant à celuy qui fouettoit : « Continuez, luy dict il, tousiours vostre besongne, pendant que cettuy cy et moy disputons. » Voylà son conte.

Archytas Tarentinus, revenant d'une guerre où il avoit esté capitaine general, trouva tout plein de mauvais mesnage en sa maison, et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur; et l'ayant faict appeller; « Va, luy dict il, que, si ie n'estois en cholere, ie t'estrillerois bien [2] ! » Platon de mesme, s'estant eschauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le chastier, s'excusant d'y mettre la main luy mesme, sur ce qu'il estoit courroucé [3]. Charillus, lacedemonien, à un Elote qui se portoit trop insolemment envers luy, « Par les dieux, dict il, si ie n'estois courroucé, ie te ferois tout à cette heure mourir [4]. »

C'est une passion qui se plaist en soy, et qui se flatte. Combien de fois, nous estants esbranlez sous une faulse cause, si on vient à nous presenter quelque bonne deffense ou excuse, nous despitons nous contre la verité mesme et l'innocence ? I'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Piso, personnage par tout ailleurs de notable vertu [5]

[1] Voir sur la colère, CHARRON, *de la Sagesse*, I, 25.

[2] CIC., *Tusc. quæst.*, IV, 36.

[3] SÉNÈQUE, *de Ira*, III, 12.

[4] PLUTARQUE, *Apophthegmes*.

[5] « C'était, dit Sénèque, un homme exempt de plusieurs vices, « mais d'un esprit faux, et qui prenait la rudesse pour fermeté « d'âme. » (*De Ira*, I, 16.) — Montaigne, qui lui emprunte tout ce récit, fait ici un portrait de Pison beaucoup plus avantageux : je ne saurais dire pourquoi. COSTE.

s'estant esmeu contre un sien soldat, de quoy revenant seul du fourrage, il ne luy sçavoit rendre compte où il avoit laissé un sien compaignon, teint pour averé qu'il l'avoit tué, et le condamna soubdain à la mort. Ainsi qu'il estoit au gibet, voycy arriver ce compaignon esgaré : toute l'armée en feit grand' feste, et aprez force caresses et accollades des deux compaignons, le bourreau meine l'un et l'aultre en la presence de Piso, s'attendant bien toute l'assistance que ce luy seroit à luy mesme un grand plaisir. Mais ce feut au rebours : car, par honte et despit, son ardeur, qui estoit encores en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité, que sa passion luy fournit soubdain, il en feit trois coupables, parce qu'il en avoit trouvé un innocent, et les feit despescher touts trois : le premier soldat, parce qu'il y avoit arrest contre luy ; le second, qui s'estoit egaré, parce qu'il estoit cause de la mort de son compaignon; et le bourreau, pour n'avoir obeï au commandement qu'on luy avoit faict.

Ceulx qui ont à negocier avecques des femmes testues, peuvent avoir essayé à quelle rage on les iecte, quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on desdaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Celius estoit merveilleusement cholere de sa nature : A un qui souppoit en sa compaignie, homme de molle et doulce conversation. et qui pour ne l'esmouvoir, prenoit party d'approuver tout ce qu'il disoit, et d'y consentir : luy, ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie moy quelque chose, de par les dieux! dict il, afin

que nous soyons deux[1]. » Elles, de mesmes, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce, à l'imitation des loix de l'amour. Phocion, à un homme qui luy troubloit son propos en l'iniuriant asprement, n'y feit aultre chose que se taire, et luy donner tout loisir d'espuiser sa cholere : cela faict, sans aulcune mention de ce trouble, il recommencea son propos en l'endroict où il l'avoit laissé[2]. Il n'est replique si picquante comme est un tel mespris.

Du plus cholere homme de France (et c'est tousiours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire; car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), ie dis souvent que c'est le plus patient homme que ie cognoisse à brider sa cholere : elle l'agite de telle violence et fureur,

> Magno veluti quum flamma sonore
> Virgea suggeritur costis undantis aheni,
> Exsultantque æstu latices, furit intus aquaï
> Fumidus, atque alte spumis exuberat amnis;
> Nec iam se capit unda; volat vapor ater ad auras[3],

qu'il fault qu'il se contraigne cruellement pour la moderer. Et pour moy, ie ne sçache passion pour laquelle couvrir et soubtenir ie peusse faire un tel effort : ie ne vouldrois pas mettre la sagesse à si hault

[1] SÉNÈQUE, *de Ira*, III, 8.

[2] PLUTARQUE, *Instructions pour ceux qui manient affaires d'Estat*, c. 10 de la traduction d'Amyot. COSTE.

[3] Ainsi, lorsque de sa flamme bruyante un bois menu presse les parois d'un vase d'airain, l'onde bondit à gros bouillons; sa force emprisonnée se déchaîne; fumante, elle écume, s'élève, et par torrents déborde; bientôt, elle ne se contient plus, et noire vapeur s'élève dans les airs. VIRG., *Énéid.*, VII, 462, trad. de M. de Pongerville.

prix. Ie ne regarde pas tant ce qu'il faict, que combien il luy couste à ne faire pis.

Un aultre se vantoit à moy du reglement et doulceur de ses mœurs, qui est à la verité singuliere : ie luy disois que c'estoit bien quelque chose, notamment à ceulx, comme luy, d'eminente qualité, sur lesquels chascun a les yeulx, de se presenter au monde tousiours bien temperez; mais que le principal estoit de prouveoir au dedans et à soy mesme, et que ce n'estoit pas à mon gré bien mesnager ses affaires, que de se ronger interieurement; ce que ie craignois qu'il feist, pour maintenir ce masque et cette reglee apparence par le dehors.

On incorpore la cholere en la cachant; comme Diogenes dict à Demosthenes, lequel, de peur d'estre apperceu en une taverne, se reculoit au dedans : « Tant plus tu te recules arriere, tant plus tu y entres[1]. » Ie conseille qu'on donne plustost une buffe[2] à la ioue de son valet, un peu hors de saison, que de gehenner sa fantasie pour representer cette sage contenance; et aimerois mieulx produire mes passions, que de les couver à mes despens : elles s'alanguissent en s'esventant et en s'exprimant : il vault mieulx que leur poincte agisse au dehors, que de la plier contre nous. *Omnia vitia in aperto leviora sunt : et tunc perniciosissima, quum, simulata sanitate, subsidunt*[3].

[1] DIOGÈNE LAERCE, VI, 34.
[2] *Soufflet.*
[3] Les maladies de l'âme qui se manifestent sont les plus légères : les plus dangereuses sont celles qui se cachent sous l'apparence de la santé. SÉNÈQUE, *Epist.* 56.

I'advertis ceulx qui ont loy de se pouvoir courroucer en ma famille : Premierement qu'ils mesnagent leur cholere, et ne l'espandent pas tout à prix, car cela en empesche l'effect et le poids : la criaillerie temeraire et ordinaire passe en usage, et faict que chascun la mesprise, celle que vous employez contre un serviteur pour son larrecin ne se sent point, d'autant que c'est celle mesme qu'il vous a veu employer cent fois contre luy, pour avoir mal reinsé un verre, ou mal assis une escabelle : Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur reprehension arrive à celuy de qui ils se plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur presence, et durent à crier, un siecle aprez qu'il est party.

Et secum petulans amentia certat[1] :

ils s'en prennent à leur umbre, et poulsent cette tempeste en lieu où personne n'en est ny chastié ny interessé que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peult mais. I'accuse pareillement aux querelles ceulx qui bravent et se mutinent sans partie[2]; il fault garder ces rodomontades où elles portent :

Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena[3].

Quand ie me courrouce, c'est le plus vifvement,

[1] L'insensé, ne se possédant pas, combat contre lui-même. CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 237.

[2] *Sans partie adverse, sans antagoniste.* COSTE.

[3] Ainsi, lorsqu'un taureau s'apprêtant au combat pousse des mugissements terribles, il essaie sa colère et ses cornes, se lance contre un tronc d'arbre, attaque les vents par des coups redoublés,

mais aussi le plus briefvement et secretement, que ie puis : ie me perds bien en vistesse et en violence; mais non pas en trouble, si que i'aille iectant à l'abandon et sans chois toutes sortes de paroles iniurieuses, et que ie ne regarde d'asseoir pertinemment mes poinctes où i'estime qu'elles blecent le plus; car ie n'y employe communement que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veult que depuis que vous estes dans le precipice, il n'importe qui vous ayt donné le bransle, vous allez tousiours iusques au fond; la cheute se presse, s'esmeut et se haste d'elle mesme. Aux grandes occasions, cela me paye [1] qu'elles sont si iustes, que chascun s'attend d'en veoir naistre une raisonnable cholere; ie me glorifie à tromper leur attente : ie me bande et prepare contre celles cy, elles me mettent en cervelle, et menacent de m'emporter bien loing, si ie les suyvois; ayseement je me garde d'y entrer, et suis assez fort, si ie l'attends, pour repoulser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle aye : mais si elle me preoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ayt. Ie marchande ainsin avecques ceulx qui peuvent contester avecques moy : « Quand vous me sentirez esmeu le premier, laissez moy aller à tort ou à droict : i'en feray de mesme à mon tour. » La tempeste ne s'engendre que de la concurrence des choleres, qui se produisent vo-

et prélude à la lutte en faisant voler la terre. VIRGILE, *Énéide*, XII, 103.

[1] *Me satisfait, me dédommage.*

lontiers l'une de l'aultre, et ne naissent pas en un poinct : donnons à chascune sa course, nous voylà tousiours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile execution. Par fois m'advient il aussi de representer le courroucé, pour le reglement de ma maison, sans aulcune vraye esmotion. A mesure que l'aage me rend les humeurs plus aigres, i'estudie à m'y opposer; et feray, si ie puis, que ie seray d'oresenavant d'autant moins chagrin et difficile, que i'auray plus d'excuse et d'inclination à l'estre, quoyque par cy devant ie l'aye esté entre ceulx qui le sont le moins.

Encores un mot pour clorre ce pas. Aristote diot[1] que « la cholere sert par fois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraysemblable : toutesfois ceulx qui y contredisent[2], respondent plaisamment Que c'est un' arme de nouvel usage, car nous remuons les aultres armes, cette cy nous remue; nostre main ne la guide pas, c'est elle qui guide nostre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXII.

DEFFENSE DE SENEQUE ET DE PLUTARQUE.

La familiarité que i'ay avecques ces personnages icy, et l'assistance qu'ils font à ma vieillesse, et à mon livre massonné purement de leurs despouilles, m'oblige à espouser leur honneur.

Quant à Seneque, parmy une milliasse de petits

[1] *Morale à Nicomaque,* III, 8.
[2] SÉNÈQUE, *de Ira,* I, 16.

livrets, que ceulx de la religion pretendue reformee font courir pour la deffense de leur cause, qui partent par fois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'estre embesongnee à meilleur subiect, i'en ai veu aultresfois un qui, pour alonger et remplir la similitude qu'il veult trouver du gouvernement de nostre pauvre feu roy Charles neufviesme avecques celuy de Neron, apparie feu monsieur le cardinal de Lorraine avecques Seneque; leurs fortunes, d'avoir esté touts deux les premiers au gouvernement de leurs princes; et quand et quand leurs mœurs, leurs conditions, et leurs desportements. En quoy, à mon opinion, il faict bien de l'honneur audict seigneur cardinal : car, encores que ie sois de ceulx qui estiment autant son esprit, son eloquence, son zele envers sa religion et service de son roy, et sa bonne fortune d'estre nay en un siecle où il feut si nouveau et si rare, et quand et quand si necessaire pour le bien publicque, d'avoir un personnage ecclesiastique de telle noblesse et dignité, suffisant et capable de sa charge; si est ce qu'à confesser la verité, ie n'estime sa capacité de beaucoup prez telle, ny sa vertu si nette et entiere ny si ferme, que celle de Seneque.

Or, ce livre dequoy je parle, pour venir à son but, faict une description de Seneque tresiniurieuse, ayant emprunté ces reproches de Dion l'historien, duquel ie ne crois aulcunement le tesmoignage : car, oultre qu'il est inconstant, qui, aprez avoir appellé Seneque tressage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Neron, le faict ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux et contrefaisant

le philosophe à faulses enseignes, sa vertu paroist si vifve et vigoreuse en ses escripts, et la deffense y est si claire à aulcune de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessifve, que ie n'en croirois aulcun tesmoignage au contraire; et dadvantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les grecs et estrangiers : or, Tacitus et les aultres parlent treshonorablement et de sa vie et de sa mort[1], et nous le peignent en toutes choses personnage tresexcellent et tresvertueux; et ie ne veux alleguer aultre reproche contre le iugement de Dion, que cettuy cy qui est inevitable, c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines, qu'il ose soubtenir la cause de Iulius Cesar contre Pompeius, et d'Antonius contre Cicero.

Venons à Plutarque. Iean Bodin est un bon aucteur de nostre temps, et accompaigné de beaucoup plus de iugement que la tourbe des escrivailleurs de son siecle, et merite qu'on le iuge et considere : ie le treuve un peu hardy en ce passage de sa Methode de l'histoire, où il accuse Plutarque non seulement d'ignorance (surquoy ie l'eusse laissé dire, cela n'estant pas de mon gibier), mais aussi en ce que cet aucteur escript souvent « des choses incroyables et entierement fabuleuses : » ce sont ses mots. S'il eust dict simplement, « les choses aultrement qu'elles ne sont, »

[1] TACITE, *Annal.*, XIII, 11; XIV, 53, 54, 55; XV, 60-64. — Nous ferons remarquer que Tacite ne fait point toujours et partout l'éloge de Sénèque, et qu'il y a en effet dans la vie de ce philosophe, quoi qu'en dise Montaigne, plusieurs faits dignes d'un blâme sévère.

ce n'estoit pas grande reprehension; car ce que nous n'avons pas veu, nous le prenons des mains d'aultruy et à credit : et ie veois qu'à escient il recite par fois diversement mesme histoire; comme le iugement des trois meilleurs capitaines qui eussent oncques esté, faict par Hannibal, il est aultrement en la vie de Flaminius, aultrement en celle de Pyrrhus. Mais de le charger d'avoir prins pour argent comptant des choses incroyables et impossibles, c'est accuser de faulte de iugement le plus iudicieux aucteur du monde : et voicy son exemple : « comme, ce dict il, quand il recite qu'un enfant de Lacedemone se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avoit desrobbé, et le tenoit caché soubs sa robbe, iusques à mourir plustost que de descouvrir son larrecin [1]. » Ie treuve en premier lieu cet exemple mal choisi; d'autant qu'il est bien malaysé de borner les efforts des facultez de l'ame, là où des forces corporelles nous avons plus de loy [2] de les limiter et cognoistre : et à cette cause, si c'eust esté à moy à faire, i'eusse plustost choisi un exemple de cette seconde sorte; et il y en a de moins croyables, comme, entre aultres, ce qu'il recite de Pyrrhus, « que, tout blecé qu'il estoit, il donna si grand coup d'espee à un sien ennemy, armé de toutes pieces, qu'il le fendit du hault de la teste iusques au bas, si bien que le corps se partit en deux parts [3]. » En son exemple, ie n'y treuve pas grand miracle, ny ne receois l'excuse dequoy il

[1] *Vie de Licurgue*, c. 14.
[2] *Plus de facilité pour les connaître.*
[3] *Vie de Pyrrhus*, c. 12.

couvre Plutarque, d'avoir adiousté ce mot, « comme on dict, » pour nous advertir, et tenir en bride nostre creance ; car, si ce n'est aux choses receues par auctorité et reverence d'ancienneté ou de religion, il n'eust voulu ny recevoir luy mesme, ny nous proposer à croire choses de soy incroyables ; et que ce mot, « comme on dict, » il ne l'employe pas en ce lieu pour cet effect, il est aysé à veoir par ce que luy mesme nous raconte ailleurs [1], sur ce subiect de la patience des enfants lacedemoniens, des exemples advenus de son temps plus mal aysez à persuader : comme celuy que Cicero [2] a tesmoigné aussi avant luy, « pour avoir (à ce qu'il dict) esté sur les lieux, » que iusques à leur temps, il se trouvoit des enfants, en cette preuve de patience à quoy on les essayoit devant l'autel de Diane, qui souffroient d'y estre fouettez iusques à ce que le sang leur couloit par tout, non seulement sans s'escrier, mais encores sans gemir, et aulcuns iusques à y laisser volontairement la vie : et ce que Plutarque aussi recite avecques cent aultres tesmoings, qu'au sacrifice, un charbon ardent s'estant coulé dans la manche d'un enfant lacedemonien, ainsi qu'il encensoit, il se laissa brusler tout le bras, iusques à ce que la senteur de la chair cuicte en veint aux assistants. Il n'estoit rien, selon leur coustume, où il leur allast plus de la reputation, ny dequoy ils eussent à souffrir plus de blasme et de honte, que d'estre surprins

[1] Immédiatement après l'exemple de cet enfant, *qui se laissa deschirer tout le ventre à un regnardeau, qu'il avait desrobbé.* Coste.

[2] *Tusc. quæst.*, II, 14 ; V, 27.

en larrecin. Ie suis si imbu de la grandeur de ces hommes là, que non seulement il ne me semble point, comme à Bodin, que son conte soit incroyable, mais que ie ne le treuve pas seulement rare et estrange. L'histoire spartaine est pleine de mille plus aspres exemples et plus rares : elle est, à ce prix, toute miracle.

Marcellinus recite[1], sur ce propos du larrecin, que de son temps il ne s'estoit encores peu trouver aulcune sorte de torment qui peust forcer les Aegyptiens, surprins en ce mesfaict qui estoit fort en usage entre eulx, à dire seulement leur nom.

Un païsan espaignol, estant mis à la gehenne, sur les complices de l'homicide du preteur Lucius Piso, crioit au milieu des torments « Que ses amis ne bougeassent, et l'assistassent en toute seureté; et qu'il n'estoit pas en la douleur de luy arracher un mot de confession : » et n'en eut on aultre chose pour le premier iour. Le lendemain, ainsi qu'on le ramenoit pour recommencer son torment, s'esbranslant vigoreusement entre les mains de ses gardes, il alla froisser sa teste contre une paroy, et s'y tua[2].

Epicharis, ayant saoulé et lassé la cruauté des satellites de Neron, et soubtenu leur feu, leurs battures, leurs engins, sans aulcune voix de revelation de la coniuration, tout un iour rapportée à la gehenne l'endemein, les membres touts brisez, passa un lacet de sa robbe dans l'un bras de sa chaize, à tout un nœud coulant, et y fourrant sa teste, s'es-

[1] Liv. XXII, vers la fin du chap. 16.
[2] TACITE, *Annal.*, IV, 45.

trangla du poids de son corps[1]. Ayant le courage d'ainsi mourir, et se desrobber aux premiers torments, semble elle pas à escient avoir presté sa vie à cette espreuve de sa patience du iour precedent, pour se mocquer de ce tyran, et encourager d'aultres à semblable entreprinse contre luy ?

Et qui s'enquerra à nos argoulets des experiences qu'ils ont eues en ces guerres civiles, il se trouvera des effects de patience, d'obstination et d'opiniastreté parmy nos miserables siècles, et en cette tourbe molle et effeminee encores plus que l'aegyptienne, dignes d'estre comparez à ceulx que nous venons de reciter de la vertu spartaine.

Ie sçais qu'il s'est trouvé des simples païsans s'estre laissez griller la plante des pieds, ecrazer le bout des doigts à tout le chien d'une pistole[2], poulse les yeulx sanglants hors de la teste, à force d'avoir le front serré d'une chorde[3], avant que de s'estre seulement voulu mettre à rençon. I'en ay veu un, laissé pour mort tout nud dans un fossé, ayant le col tout meurtry et enflé d'un licol qui y pendoit encores, avecques lequel on l'avoit tirassé toute la nuit à la queue d'un cheval, le corps percé en cent lieux à coups de dague qu'on luy avoit donnez, non pas pour le tuer, mais pour luy faire de la douleur et de la crainte; qui avoit souffert tout cela, et iusques à y avoir perdu parole et sentiment, resolu, à ce qu'il me dict, de mourir plustost de mille morts (comme

[1] TACITE, *Annal.*, *ibid.*, XV, 57.

[2] *Avec le chien d'un pistolet.* COSTE.

[3] VAR. : *Serré et geiné d'une grosse chorde.* Édit. de 1588.

de vray, quant à sa souffrance, il en avoit passé une toute entiere), avant que rien promettre; et si estoit un des plus riches laboureurs de toute la contree. Combien en a lon veu se laisser patiemment brusler et rostir pour des opinions empruntees d'aultruy, ignorees et incogneues? I'ay cogneu cent et cent femmes, car ils disent que les testes de Gascoigne ont quelque prerogative en cela, que vous eussiez plustost faict mordre dans le fer chauld, que de leur faire desmordre une opinion qu'elles eussent conceue en cholere; elles s'exasperent à l'encontre des coups et de la contraincte : et celuy qui forgea le conte de la femme qui, pour aulcune correction de menaces et bastonnades, ne cessoit d'appeler son mary Pouilleux, et qui, precipitee dans l'eau, haulsoit encores, en s'estouffant, les mains, et faisoit, au dessus de sa teste, signe de tuer des pouils, forgea un conte duquel en verité touts les iours on veoid l'image expresse, en l'opiniastreté des femmes. Et est l'opiniastreté sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté.

Il ne fault pas iuger ce qui est possible et ce qui ne l'est pas, selon ce qui est croyable et incroyable à nostre sens, comme i'ay dict ailleurs[1]; et est une grande faulte, et en laquelle toutesfois la plus part des hommes tumbent, ce que ie ne dis pas pour Bodin, de faire difficulté de croire d'aultruy ce qu'eulx ne sçauroient faire, ou ne vouldroient. Il semble à chascun que la maistresse forme de l'humaine nature est en luy; selon elle, il fault regler

[1] Liv. I, chap. 26.

touts les aultres : les allures qui ne se rapportent aux siennes sont feinctes et faulses. Quelle bestiale stupidité! Luy propose lon quelque chose des actions ou facultez d'un aultre? la premiere chose qu'il appelle à la consultation de son iugement, c'est son exemple : selon qu'il en va chez luy, selon cela va l'ordre du monde. O l'asnerie dangereuse et insupportable! Moy, ie considere aulcuns hommes[1] fort loing au dessus de moy, notamment entre les anciens; et, encores que ie recognoisse clairement mon impuissance à les suyvre de mille pas, ie ne laisse pas de les suyvre à veue, et iuger les ressorts qui les haulsent ainsi, desquels i'appercois aulcunement en moy les semences : comme ie fois aussi de l'extreme bassesse des esprits, qui ne m'estonne et que ie ne mescrois non plus. Ie veois bien le tour que celles là[2] se donnent pour se monter, et admire leur grandeur : et ces eslancements que ie treuve tresbeaux, ie les embrasse; et si mes forces n'y vont, au moins mon iugement s'y applique tresvolontiers.

L'aultre exemple qu'il allegue « des choses incroyables et entierement fabuleuses » dictes par Plutarque; c'est « qu'Agesilaus feut mulcté par les ephores, pour avoir attiré à soy seul le cœur et la volonté de ses citoyens. » Ie ne sçais quelle marque de faulseté il y treuve : mais tant y a, que Plutarque

[1] Var. : « Moy, ie considere aulcunes de ces ames anciennes, eslevees iusques au ciel au prix de la mienne. » Édit. de 1588.

[2] *Celles-là*, c'est-à-dire les *âmes anciennes* dont il était parlé dans l'édition de 1588. Montaigne ayant depuis substitué plus haut les mots *aulcuns hommes* à âmes anciennes, a oublié de faire accorder le pronom.

parle là des choses qui luy debvoient estre beaucoup mieulx cogneues qu'à nous; et n'estoit pas nouveau en Grece de veoir les hommes punis et exilez pour cela seul d'agreer trop à leurs citoyens, tesmoing l'ostracisme et le petalisme[1].

Il y a encores en ce mesme lieu un' aultre accusation qui me picque pour Plutarque, où il dict qu'il a bien assorty de bonne foy les Romains aux Romains, et les Grecs entre eulx; mais non les Romains aux Grecs, tesmoing, dict il, Demosthenes et Cicero Caton et Aristides, Sylla et Lysander, Marcellus et Pelopidas, Pompeius et Agesilaus : estimant qu'il a favorisé les Grecs, de leur avoir donné des compaignons si dispareils. C'est iustement attaquer ce que Plutarque a de plus excellent et louable; car en ses comparaisons (qui est la piece plus admirable de ses œuvres, et en laquelle, à mon advis, il s'est autant pleu), la fidelité et sincerité de ses iugements eguale leur profondeur et leur poids : c'est un philosophe qui nous apprend la vertu. Veoyons si nous le pourrons garantir de ce reproche de prevarication et faulseté. Ce que ie puis penser avoir donné occasion à ce iugement, c'est ce grand et esclatant lustre des noms romains que nous avons en la teste; il ne nous semble point que Demosthenes puisse egualer la gloire d'un consul, proconsul et preteur de cette grande republicque : mais, qui considerera la verité

[1] L'*ostracisme* était, à Athènes, une sentence de bannissement politique pour dix ans. Le *pétalisme* était, à Syracuse, ce que l'*ostracisme* était à Athènes, à la réserve qu'il ne durait que cinq ans. E. JOHANNEAU.

de la chose, et les hommes par eulx mesmes, à quoy Plutarque a plus visé, et à balancer leurs mœurs, leurs naturels, leur suffisance que leur fortune, ie pense, au rebours de Bodin, que Ciceron et le vieux Caton en doibvent de reste à leurs compaignons. Pour son desseing, i'eusse plustost choisi l'exemple du ieune Caton comparé à Phocion; car en ce pair, il se trouveroit une plus vraysemblable disparité à l'advantage du Romain. Quant à Marcellus, Sylla et Pompeius, ie veois bien que leurs exploicts de guerre sont plus enflez, glorieux et pompeux que ceulx des Grecs que Plutarque leur apparie : mais les actions les plus belles et vertueuses, non plus en la guerre qu'ailleurs, ne sont pas tousiours les plus fameuses; ie veois souvent des noms de capitaines estouffez sous la splendeur d'aultres noms de moins de merite : tesmoing Labienus, Ventidius, Telesinus, et plusieurs aultres : et à le prendre par là, si i'avois à me plaindre pour les Grecs, pourrois ie pas dire que beaucoup moins est Camillus comparable à Themistocles, les Gracches à Agis et Cleomenes, Numa à Lycurgus? Mais c'est folie de vouloir iuger, d'un traict, les choses à tant de visages.

Quand Plutarque les compare, il ne les eguale pas pourtant : qui plus disertement et conscieneieusement pourroit remarquer leurs differences? Vient il a parangonner [1] les victoires, les exploicts d'armes, la puissance des armees conduictes par Pompeius, et ses triumphes, avecques ceulx d'Agesilaus? « ie ne

[1] *Comparer.*

crois pas, dict il[1], que Xenophon mesme, s'il estoit vivant, encores qu'on luy ayt concedé d'escrire tout ce qu'il a voulu à l'advantage d'Agesilaus, osast les mettre en comparaison. » Parle il de conferer Lysander à Sylla? « il n'y a, dict il[2], point de comparaison, ny en nombre de victoires, ny en hazard de batailles; car Lysander ne gaigna seulement que deux battailles navales, etc. » Cela, ce n'est rien desrobber aux Romains : pour les avoir simplement presentez aux Grecs, il ne leur peult avoir faict iniure, quelque disparité qui y puisse estre : et Plutarque ne les contrepoise pas entiers; il n'y a en gros aulcune preference; il apparie les pieces et les circonstances, l'une aprez l'aultre, et les iuge separeement. Parquoy, si on le vouloit convaincre de faveur, il falloit en espelucher quelque iugement particulier; ou dire, en general, qu'il auroit failly d'assortir tel Grec à tel Romain, d'autant qu'il y en auroit d'aultres plus correspondants pour les apparier, et se rapportants mieulx.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE DE SPURINA.

La philosophie ne pense pas avoir mal employé ses moyens, quand elle a rendu à la raison la souveraine maistrise de nostre ame, et l'auctorité de tenir en bride nos appetits; entre lesquels, ceulx qui iugent

[1] Dans la *Comparaison de Pompée avec Agésilas.*
[2] Dans la *Comparaison de Sylla avec Lysandre.*

qu'il n'en y a point de plus violents que ceulx que l'amour engendre, ont cela, pour leur opinion, qu'ils tiennent au corps et à l'ame, et que tout l'homme en est possedé, en maniere que la santé mesme en despend, et est la medecine par fois contraincte de leur servir de maquerellage : mais, au contraire, on pourroit aussi dire que le meslange du corps y apporte du rabais et de l'affoiblissement ; car tels desirs sont subiects à satieté, et capables de remedes materiels.

Plusieurs, ayants voulu delivrer leurs ames des alarmes continuelles que leur donnoit cet appetit, se sont servis d'incision et destrenchement des parties esmeues et alterees ; d'aultres en ont du tout abattu la force et l'ardeur par frequente application de choses froides, comme de neige et de vinaigre : les haires de nos ayeulx estoient de cet usage ; c'est une matiere tissue de poil de cheval, dequoy les uns d'entr'eulx faisoient des chemises, et d'aultres des ceinctures à gehenner leurs reins. Un prince me disoit, il n'y a pas long temps, que, pendant sa ieunesse, un iour de feste solenne, en la court du roy François premier, où tout le monde estoit paré, il lui print envie de se vestir de la haire, qui est encores chez luy, de monsieur son pere ; mais, quelque devotion qu'il eust, qu'il ne sceut avoir la patience d'attendre la nuict pour se despouiller, et en feut long temps malade ; adioustant qu'il ne pensoit pas qu'il y eust chaleur de ieunesse si aspre, que l'usage de cette recepte ne peust amortir : toutesfois à l'adventure ne les a il pas essayees les plus cuisantes ; car l'experience nous

faict veoir qu'une telle esmotion se maintient bien souvent sous des habits rudes et marmiteux, et que les haires ne rendent pas tousiours heres[1], ceulx qui les portent.

Xenocrates proceda plus rigoureusement; car ses disciples, pour essayer sa continence, luy ayants fourré dans son lict Laïs, cette belle et fameuse courtisane, toute nue, sauf les armes de sa beauté et folastres appasts, ses philtres; sentant qu'en despit de ses discours et de ses regles, le corps revesche commenceoit à se mutiner, il se feit brusler les membres qui avoient presté l'aureille à cette rebellion[2]. Là où les passions qui sont toutes en l'ame, comme l'ambition, l'avarice, et aultres, donnent bien plus à faire à la raison : car elle n'y peult estre secourue que de ses propres moyens; ny ne sont ces appetits là capables de satieté[3], voire ils s'aiguisent et augmentent par la iouïssance.

Le seul exemple de Iulius Cesar peult suffire à nous montrer la disparité de ces appetits; car iamais homme ne feut plus addonné aux plaisirs amoureux. Le soing curieux qu'il avoit de sa personne en est un tesmoignage, iusques à se servir à cela des moyens les plus lascifs qui feussent lors en usage, comme de se faire pinceter tout le corps, et farder de parfums

[1] Montaigne joue ici sur le mot *haire*, cilice, et sur le mot *here*, homme faible, sans vigueur. E. JOHANNEAU.

[2] DIOGÈNE LAERCE, IV, 7.

[3] Montaigne avait oublié cette phrase, lorsqu'il écrivit, vers la fin du chapitre suivant : « Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres, etc. » V. LECLERC.

d'une extreme curiosité[1] : et de soy il estoit beau personnage, blanc, de belle et alaigre taille, le visage plein, les yeulx bruns et vifs, s'il en fault croire Suetonne ; car les statues qui se veoient de luy à Rome, ne rapportent pas bien par tout à cette peincture. Oultre ses femmes, qu'il changea quatre fois, sans compter les amours de son enfance avecques le roy de Bithynie Nicomede, il eut le pucelage de cette tant renommee royne d'Aegypte, Cleopatra, tesmoing le petit Cesarion qui en nasquit[2] : il feit aussi l'amour[3] à Eunoé, royne de Mauritanie, et à Rome, à Postumia, femme de Servius Sulpitius ; à Lollia, de Gabinius ; à Tertulla, de Crassus ; et à Mutia mesme, celle du grand Pompeius ; qui feut la cause, disent les historiens romains, pourquoy son mary la repudia, ce que Plutarque confesse avoir ignoré ; et les Curions pere et fils reprocherent depuis à Pompeius, quand il espousa la fille de Cesar, qu'il se faisoit gendre d'un homme qui l'avoit fait cocu, et que luy mesme avoit accoustumé d'appeller Aegisthus : il entreteint, oultre tout ce nombre, Servilia, sœur de Caton et mere de Marcus Brutus, dont chascun tient que proceda cette grand affection qu'il portoit à Brutus, parce qu'il estoit nay en temps auquel il y avoit apparence qu'il feust yssu de luy. Ainsi i'ay raison, ce me semble, de le prendre pour homme extremement addonné à cette desbauche, et de complexion tresamoureuse : mais l'aultre passion de l'ambition, dequoy il estoit aussi

[1] SUÉTONE, *Vie de J. César*, c. 45.
[2] PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 13.
[3] SUÉTONE, *César*, c. 50, 52, etc.

infiniment blecé, venant à combattre cella là, elle luy feit incontinent perdre place.

Me ressouvenant, sur ce propos, M. Mehemed, celuy qui subiugua Constantinople, et apporta la finale extermination du nom grec, ie ne sçache point où ces deux passions se treuvent plus egualement balancees; pareillement indefatigable ruffien et soldat: mais, quand en sa vie elles se presentent en concurrence l'une de l'aultre, l'ardeur querelleuse gourmande tousiours l'amoureuse ardeur; et cette cy, encores que ce feust hors sa naturelle saison, ne regaigna pleinement l'auctorité souveraine, que quand il se trouva en grande vieillesse, incapable de plus soubtenir le faix des guerres.

Ce qu'on recite pour un exemple contraire de Ladislaus, roy de Naples, est remarquable; que, bon capitaine, courageux et ambitieux, il se proposoit pour fin principale de son ambition, l'execution de sa volupté et iouïssance de quelque rare beauté. Sa mort feut de mesme : ayant rengé, par un siege bien poursuivy, la ville de Florence si à destroict, que les habitants estoient aprez à composer de sa victoire; il la leur quitta, pourveu qu'ils luy livrassent une fille de leur ville, dequoy il avoit ouï parler, de beauté excellente : force feut de la luy accorder, et garantir la publicque ruyne par une iniure privee. Elle estoit fille d'un medecin fameux de son temps, lequel, se trouvant engagé en si vilaine necessité, se resolut à une haulte entreprinse. Comme chascun paroit sa fille et l'attournoit d'ornements et ioyaux, qui la peussent rendre agreable à ce nouvel amant,

luy aussi luy donna un mouchoir exquis en senteur et en ouvrage, duquel elle eust à se servir en leurs premieres approches : meuble qu'elles n'y oublient gueres, en ces quartiers là. Ce mouchoir, empoisonné selon la capacité de son art, venant à se frotter à ces chairs esmeues et pores ouverts, inspira son venin si promptement, qu'ayant soubdain changé leur sueur chaulde en froide, ils expirerent entre les bras l'un de l'aultre[1].

Ie m'en revoys à Cesar. Ses plaisirs ne luy feirent iamais desrobber une seule minute d'heure, ny destourner un pas, des occasions qui se presentoient pour son aggrandissement : cette passion regenta en luy si souverainement toutes les aultres, et posseda son ame d'une auctorité si pleine, qu'elle l'emporta où elle voulut. Certes, i'en suis despit, quand ie considere, au demourant, la grandeur de ce personnage et les merveilleuses parties qui estoient en luy ; tant de suffisance en toute sorte de sçavoir, qu'il n'y a quasi science en quoy il n'ayt escript[2] : il estoit tel orateur, que plusieurs ont preferé son eloquence à celle de Cicero ; et luy mesme, à mon advis, n'estimoit luy debvoir gueres en cette partie, et ses deux Anticatons feurent principalement escripts pour contrebalancer le bien dire que Cicero avoit employé en son Caton. Au demourant, feut il iamais ame si vigilante, si actifve, et si patiente de labeur, que la

[1] Voir, sur cette aventure, dont on peut à bon droit suspecter l'authenticité : DE SISMONDI, *Hist. des Républiques italiennes*, t. VIII, p. 210.

[2] SUÉTONE, *César*, c. 55, 56.

sienne? et, sans doubte, encores estoit elle embellie de plusieurs rares semences de vertu, ie dis vifves, naturelles, et non contrefaictes : il estoit singulierement sobre, et si peu delicat en son manger, qu'Oppius[1] recite qu'un iour luy ayant esté presenté à table, en quelque saulse, de l'huile medecinee, au lieu d'huile simple, il en mangea largement, pour ne faire honte à son hoste; une aultrefois, il feit fouetter son boulenger[2], pour luy avoir servy d'aultre pain que celuy du commun. Caton mesme avoit accoustumé de dire de luy, que c'estoit le premier homme sobre qui se feust acheminé à la ruyne de son païs[3]. Et quand à ce que ce mesme Caton l'appella un iour yvrongne, cela adveint en cette façon : Estants touts deux au senat, où il se parloit du faict de la coniuration de Catilina, de laquelle Cesar estoit souspeçonné, on luy veint apporter de dehors un brevet[4], à cachetes : Caton, estimant que ce feust quelque chose de quoy les coniurez l'advertissent, le somma de le luy donner; ce que Cesar feut contrainct de faire, pour eviter un plus grand souspeçon : c'estoit, de fortune, une lettre amoureuse que Servilia, sœur de Caton, luy escrivoit. Caton l'ayant leue, la luy reiecta, en luy disant : « Tien, yvrongne[5]; » Cela, dis ie, feut plustost un mot de desdaing et de cholere, qu'un exprez reproche de ce vice ; comme souvent

[1] Suétone, *César*, c. 53.
[2] Id., *ibid.*, c. 48.
[3] Id., *ibid.*, c. 53.
[4] *Une lettre.*
[5] Plutarque, *Caton d'Utique*, c. 7.

nous iniurions ceulx qui nous faschent, des premieres iniures qui nous viennent à la bouche, quoyqu'elles ne soyent nullement deues à ceulx à qui nous les attachons : ioinct que ce vice que Caton luy reproche est merveilleusement voisin de celuy auquel il avoit surprins Cesar; car Venus et Bacchus se conviennent volontiers, à ce que dict le proverbe : mais chez moy Venus est bien plus alaigre, accompaignee de la sobrieté.

Les exemples de sa doulceur et de sa clemence envers ceulx qui l'avoient offensé sont infinis; ie dis oultre ceulx qu'il donna pendant le temps que la guerre civile estoit encores en son progrez, desquels il faict luy mesme assez sentir, par ses escripts, qu'il se servoit pour amadouer ses ennemis, et leur faire moins craindre sa future domination et sa victoire. Mais si fault il dire que ces exemples là, s'ils ne sont suffisants à nous tesmoigner sa naïfve doulceur[1], ils nous montrent au moins une merveilleuse confiance et grandeur de courage en ce personnage : Il luy est advenu souvent de renvoyer des armees toutes entieres à son ennemy, aprez les avoir vaincues, sans daigner seulement les obliger par serment, sinon de le favoriser, au moins de se contenir sans luy faire la guerre : Il a prins trois et quatre fois tels capitaines de Pompeius, et autant de fois remis en liberté. Pompeius declaroit ses ennemis touts ceulx qui ne l'accompaignoient à la guerre; et luy feit proclamer qu'il tenoit pour amis touts ceulx qui ne bougeoient,

[1] Montaigne, liv. II, c. 11, parle avec plus de justesse de cette prétendue clémence de César. V. Leclerc.

et qui ne s'armoient effectuellement contre luy[1] : A ceulx de ses capitaines qui se desrobboient de luy, pour aller prendre aultre condition, il renvoyoit encores les armes, chevaulx, et equipages : Les villes qu'il avoit prinses par force, il les laissoit en liberté de suyvre tel party qu'il leur plairoit, ne leur donnant aultre garnison que la memoire de sa doulceur et clemence : Il deffendit, le iour de sa grande bataille de Pharsale, qu'on ne meist qu'à toute extremité la main sur les citoyens romains[2]. Voylà des traicts bien hazardeux, selon mon iugement : et n'est pas merveilles si, aux guerres civiles que nous sentons, ceulx qui combattent, comme luy, l'estat ancien de leur païs n'en imitent l'exemple ; ce sont moyens extraordinaires, et qu'il n'appartient qu'à la fortune de Cesar, et à son admirable pourvoyance, de heureusement conduire. Quand ie considere la grandeur incomparable de cette ame, i'excuse la victoire de ne s'estre peu despestrer de luy, voire en cette tresiniuste et tresinique cause.

Pour revenir à sa clemence, nous en avons plusieurs naïfs exemples au temps de sa domination, lorsque toutes choses estants reduictes en sa main, il n'avoit plus à se feindre. Caius Memmius avoit escript contre luy des oraisons trespoignantes, ausquelles il avoit bien aigrement respondu ; si ne laissa il bien tost aprez d'ayder à le faire consul[3]. Caius Calvus, qui avoit faict plusieurs epigrammes iniu-

[1] SUÉTONE, *César*, c. 75.
[2] ID., *ibid.*
[3] ID., *ibid.*, c. 73.

rieux contre luy, ayant employé de ses amis pour le reconcilier, Cesar se convia luy mesme à luy escrire le premier; et nostre bon Catulle, qui l'avoit testonné si rudement sous le nom de Mamurra[1], s'en estant venu excuser à luy, il le feit ce iour mesme souper à sa table[2]. Ayant esté adverty d'aulcuns qui parloient mal de luy, il n'en feit aultre chose que declarer, en une sienne harangue publicque, qu'il en estoit adverty[3]. Il craignoit encores moins ses ennemis, qu'il ne les haïssoit: aulcunes coniurations et assemblees qu'on faisoit contre sa vie luy ayant esté descouvertes, il se contenta de publier, par edit, qu'elles luy estoient cogneues, sans aultrement en poursuyvre les aucteurs[4]. Quant au respect qu'il avoit à ses amis, Caius Oppius voyageant avecques luy, et se trouvant mal, il luy quita un seul logis qu'il y avoit, et coucha toute la nuict sur la dure et au descouvert[5]. Quant à sa iustice, il feit mourir un sien serviteur qu'il aimoit singulierement, pour avoir couché avecques la femme d'un chevalier romain, quoyque personne ne s'en plaignist[6]. Iamais homme n'apporta, ny plus de moderation en sa victoire, ny plus de resolution en la fortune contraire.

Mais toutes ces belles inclinations feurent alterees et estouffees par cette furieuse passion ambitieuse à laquelle il se laissa si fort emporter, qu'on peult ay-

[1] Catulle, *Carm.*, 29.
[2] Suétone, *César*, c. 73.
[3] Id., *ibid.*, c. 75.
[4] Id., *ibid.*
[5] Id., *ibid.*, c. 72.
[6] Id , *ibid.*, c. 48.

seement maintenir qu'elle tenoit le timon et le gouvernail de toutes ses actions : d'un homme liberal, elle en rendit un voleur publicque pour fournir à cette profusion et largesse, et luy feit dire ce vilain et tresiniuste mot, que si les plus meschants et perdus hommes du monde luy avoient esté fideles au service de son aggrandissement, il les cheriroit et advanceroit de son pouvoir, aussi bien que les plus gents de bien [1]; l'enyvra d'une vanité si extreme, qu'il osoit se vanter, en presence de ses concitoyens, « d'avoir rendu cette grande republicque romaine un nom sans forme et sans corps »; et dire « que ses responses debvoient meshuy servir de loix [2]; » et recevoir assis le corps du senat venant vers luy [3]; et souffrir qu'on l'adorast et qu'on luy feist, en sa presence, des honneurs divins. Somme, ce seul vice, à mon advis, perdit en luy le plus beau et le plus riche naturel qui feut oncques; et a rendu sa memoire abominable à tous les gents de bien, pour avoir voulu chercher sa gloire de la ruyne de son païs et subversion de la plus puissante et fleurissante chose publicque que le monde verra iamais. Il se pourroit bien, au contraire, trouver plusieurs exemples de grands personnages ausquels la volupté a faict oublier la conduicte de leurs affaires, comme Marcus Antonius, et aultres; mais où l'amour et l'ambition seroient en eguale balance, et viendroient à se chocquer de forces pareilles, ie ne foys aulcun doubte

[1] Suétone, *César*, c. 72.
[2] Id., *ibid.*, c. 77.
[3] Id., *ibid.*, c. 78.

que cette cy ne gaignast le prix de la maistrise.

Or, pour me remettre sur mes brisees, c'est beaucoup de pouvoir brider nos appetits par le discours de la raison, ou de forcer nos membres, par violence, à se tenir en leur debvoir : mais, de nous fouetter pour l'interest de nos voisins; de non seulement nous desfaire de cette doulce passion qui nous chatouille, du plaisir que nous sentons de nous veoir agreables à aultruy, et aimez et recherchez d'un chascun, mais encores de prendre en haine et à contre cœur nos graces qui en sont cause, et condamner nostre beauté, parce que quelqu'aultre s'en eschauffe, ie n'en ay veu gueres d'exemples : cettuy cy en est. Spurina, ieune homme de la Toscane,

> Qualis gemma micat, fulvum quæ dividit aurum,
> Aut collo decus, aut capiti; vel quale per artem
> Inclusum buxo, aut Oricia terebintho
> Lucet ebur [1],

estant doué d'une singuliere beauté, et si excessifve que les yeulx plus continents ne pouvoient en souffrir l'esclat continuemment, ne se contentant point de laisser sans secours tant de fiebvre et de feu, qu'il alloit attisant par tout, entra en furieux despit contre soy mesme et contre ces riches presents que nature luy avoit faicts, comme si on se debvoit prendre à eulx de la faulte d'aultruy, et detailla et troubla, à force de playes qu'il se feit à escient, et de cicatrices,

[1] Comme brille un diamant enchâssé dans l'or, superbe ornement d'un collier ou d'une couronne, ou comme l'ivoire éclate environné de buis ou de térébinthe. VIRG., *Æn.*, X, 134.

la parfaicte proportion et ordonnance que nature avoit si curieusement observee en son visage[1].

Pour en dire mon advis, i'admire telles actions plus que ie ne les honore : ces excez sont ennemis de mes regles. Le desseing en feut beau et conscientieux, mais, à mon advis, un peu manque de prudence : quoy ? si sa laideur servit depuis à en iecter d'aultres au peché de mespris et de haine ; ou d'envie, pour la gloire d'une si rare recommendation ; ou de calomnie, interpretant cette humeur à une forcenee ambition : y a il quelque forme de laquelle le vice ne tire, s'il veult, occasion à s'exercer en quelque maniere? Il estoit plus iuste, et aussi plus glorieux, qu'il feit de ces dons de Dieu un subiect de vertu exemplaire et de reglement.

Ceulx qui se desrobbent aux offices communs, et à ce nombre infini de regles espineuses à tant de visages, qui lient un homme d'exacte preud'hommie en la vie civile, font, à mon gré, une belle espargne, quelque poincte d'aspreté peculiere qu'ils s'enioignent : c'est aulcunement mourir, pour fuyr la peine de bien vivre. Ils peuvent avoir aultre prix ; mais le prix de la difficulté, il ne m'a iamais semblé qu'ils l'eussent, ny qu'en malaysance il y aye rien au delà de se tenir droict emmy les flots de la presse du monde, respondant et satisfaisant loyalement à touts les membres de sa charge. Il est à l'adventure plus facile de se passer nettement de tout le sexe, que de se maintenir deuement de tout poinct en la compaignie de sa femme ; et a lon dequoy couler plus incu-

[1] Valère Maxime, 5, ext. 1.

rieusement en la pauvreté, qu'en l'abondance iustement dispensee : l'usage conduict selon raison a plus d'aspreté que n'a l'abstinence ; la moderation est vertu bien plus affaireuse que n'est la souffrance. Le bien vivre du ieune Scipion a mille façons : le bien vivre de Diogenes n'en a qu'une : cette cy surpasse d'autant en innocence les vies ordinaires, comme les exquises et accomplies la surpassent en utilité et en force.

CHAPITRE XXXIV.

OBSERVATION SUR LES MOYENS DE FAIRE LA GUERRE, DE IULIUS CESAR.

On recite de plusieurs chefs de guerre, qu'ils ont eu certains livres en particuliere recommendation ; comme le grand Alexandre, Homere; Scipion africain, Xenophon ; Marcus Brutus, Polybius ; Charles cinquieme, Philippes de Comines; et dict on, de ce temps, que Machiavel est encores ailleurs en credit. Mais le feu mareschal Strozzi [1], qui avoit prins Cesar pour sa part, avoit sans doubte bien mieulx choisi ; car à la verité, ce debvroit estre le breviaire de tout homme de guerre, comme estant le vray et souverain patron de l'art militaire : et Dieu sçait encores de quelle grace et de quelle beauté il a fardé cette riche matiere, d'une façon de dire si pure, si delicate et si parfaicte, qu'à mon goust il n'y a aulcuns es-

[1] Pierre Strozzi, Florentin au service de France, tué au siége de Thionville, le 20 de juin 1558. V. LECLERC.

cripts au monde qui puissent estre comparables aux siens en cette partie.

Ie veulx icy enregistrer certains traicts particuliers et rares, sur le faict de ses guerres, qui me sont demeurez en memoire.

Son armee estant en quelque effroy, pour le bruit qui couroit des grandes forces que menoit contre luy le roy Iuba; au lieu de rabbattre l'opinion que ses soldats en avoient prinse, et apetisser les moyens de son ennemy, les ayant faict assembler pour les r'asseurer et leur donner courage, il print une voye toute contraire à celle que nous avons accoustumé; car il leur dict qu'ils ne se meissent plus en peine de s'enquerir des forces que menoit l'ennemy, et qu'il en avoit eu bien certain advertissement : et lors il leur en feit le nombre surpassant de beaucoup et la verité et la renommée qui en couroit dans son armée [1]; suyvant ce que conseille Cyrus en Xenophon d'autant que la tromperie n'est pas de tel interest [2], de trouver les ennemis par effect plus foibles qu'on n'avoit esperé, que de les trouver à la verité bien forts, aprez les avoir iugez foibles par reputation.

Il accoustumoit sur tout ses soldats à obeïr simplement, sans se mesler de contrerooler ou parler des desseings de leur capitaine, lesquels il ne leur communiquoit que sur le point de l'execution : et prenoit plaisir, s'ils en avoient descouvert quelque chose, de changer sur le champ d'advis, pour les tromper; et souvent, pour cet effect, ayant assigné un logis en

[1] SUÉTONE, *César*, c. 66.
[2] VAR. : *N'est pas si grande.* Édit. de 1588.

quelque lieu, il passoit oultre, et alongeoit la iournee, notamment s'il faisoit mauvais temps et pluvieux[1].

Les Souisses, au commencement de ses guerres de Gaule, ayants envoyé vers luy pour leur donner passage au travers des terres des Romains, estant deliberé de les empescher par force, il leur contrefeit toutesfois un bon visage, et print quelques iours de delay à leur faire response, pour se servir de ce loisir à assembler son armee[2]. Ces pauvres gents ne sçavoient pas combien il estoit excellent mesnager du temps; car il redict maintesfois que c'est la plus souveraine partie d'un capitaine que la science de prendre au poinct les occasions, et la diligence, qui est en ses exploicts, à la verité, inouïe et incroyable.

S'il n'estoit pas fort consciencieux, en cela, de prendre advantage sur son ennemy, soubs couleur d'un traicté d'accord, il l'estoit aussi peu en ce qu'il ne requeroit en ses soldats aultre vertu que la vaillance, ny ne punissoit gueres aultres vices que la mutination et la desobeïssance. Souvent, aprez ses victoires, il leur laschoit la bride à toute licence, les dispensant pour quelque temps des regles de la discipline militaire, adioustant à cela, qu'il avoit des soldats si bien creez, que, touts parfumez et musquez, ils ne laissoient pas d'aller furieusement au combat[3]. De vray, il aimoit qu'ils feussent richement armez, et leur faisoit porter des harnois gravez, dorez, et argentez, afin que le soing de la conservation

[1] Suétone, *César*, c. 65.
[2] César, *de Bell. gall.*, I, 7.
[3] Suétone, *César*, c. 67.

de leurs armes les rendist plus aspres à se deffendre[1]. Parlant à eulx, il les appelloit du nom de Compaignons[2], que nous usons encores : ce qu'Auguste, son successeur, reforma, estimant qu'il l'avoit faict pour la necessité de ses affaires, et pour flatter le cœur de ceulx qui ne le suyvoient que volontairement ;

Rheni mihi Cæsar in undis
Dux erat : hic socius ; facinus quos inquinat, æquat[3],

mais que cette façon estoit trop rabbaissee pour la dignité d'un empereur et general d'armee, et remeit en train de les appeler seulement Soldats[4].

A cette courtoisie, Cesar mesloit toutesfois une grande severité à les reprimer : la neufviesme legion s'estant mutinee auprez de Plaisance, il la cassa avecques ignominie, quoyque Pompeius feust lors encores en pieds, et ne la receut en grace qu'avecques plusieurs supplications : il les rappaisoit plus par auctorité et par audace que par doulceur[5].

Là où il parle de son passage de la riviere du Rhin, vers l'Allemaigne, il dict qu'estimant indigne de l'honneur du peuple romain qu'il passast son armee à navire, il feit dresser un pont, à fin qu'il passast à pied ferme[6]. Ce feut là qu'il bastit ce pont admi-

[1] Suétone, *César*, c. 67.

[2] Id., *ibid.*

[3] Au passage du Rhin, César était mon général ; il est ici (à Rome) mon compagnon : le crime rend égaux tous ceux qui e sont complices. Lucain, V, 289.

[4] Suétone, *Auguste*, c. 25.

[5] Id., *César*, c. 69.

[6] César, *de Bell. gall.*, IV, 17.

rable, dequoy il dechiffre particulierement la fabrique : car il ne s'arreste si volontiers en nul endroict de ses faicts, qu'à nous representer la subtilité de ses inventions en telle sorte d'ouvrages de main.

I'y ay aussi remarqué cela, qu'il faict grand cas de ses exhortations aux soldats avant le combat : car, où il veult montrer avoir esté surprins ou pressé, il allegue tousiours cela, qu'il n'eut pas seulement loisir de haranguer son armee. Avant cette grande battaille contre ceulx de Tournay, « Cesar, dict il[1], ayant ordonné du reste, courut soubdainement où la fortune le porta, pour exhorter ses gents ; et rencontrant la dixiesme legion, il n'eut loisir de leur dire, sinon, Qu'ils eussent souvenance de leur vertu accoustumee ; qu'ils ne s'estonnassent poinct, et soubteinssent hardiement l'effort des adversaires : et parce que l'ennemy estoit desia approché à un iect de traict, il donna le signe de la battaille ; et de là estant passé soubdainement ailleurs pour en encourager d'aultres, il trouva qu'ils estoient desia aux prinses. » Voylà ce qu'il en dict en ce lieu là. De vray, sa langue lui a faict en plusieurs lieux de bien notables services ; et estoit, de son temps mesme, son eloquence militaire en telle recommendation, que plusieurs en son armee recueilloient ses harangues ; et, par ce moyen, il en feut assemblé des volumes qui ont duré long temps luy. Son parler avoit des graces particulieres : ses familiers, et entre aultres Auguste, oyant qui en avoit esté recueilly, recognoissoit,

[1] *Bello gall.*, II, 21.

iusques aux phrases et aux mots, ce qui n'estoit pas du sien [1].

La premiere fois qu'il sortit de Rome avecques charge publicque, il arriva en huict iours à la riviere du Rhone, ayant dans son coche [2], devant luy, un secretaire ou deux qui escrivoient sans cesse ; et derriere luy, celuy qui portoit son espee [3]. Et certes, quand on ne feroit qu'aller, à peine pourroit-on atteindre à cette promptitude dequoy, tousiours victorieux, ayant laissé la Gaule, et suyvant Pompeius à Brindes, il subiugua l'Italie en dix huict iours ; reveint de Brindes à Rome ; de Rome il s'en alla au fin fond de l'Espaigne, où il passa [4] des difficultez extremes en la guerre contre Afranius et Petreius, et au long siege de Marseille ; de là il s'en retourna en la Macedoine, battit l'armee romaine à Pharsale ; passa de là, suyvant Pompeius, en Aegypte, laquelle il subiugua ; d'Aegypte il veint en Syrie, et au païs de Pont, où il combattit Pharnaces ; de là en Afrique, où il desfeit Scipion et Iuba ; et rebroussa encores, par l'Italie, en Espaigne, où il desfeit les enfants de Pompeius :

> Ocyor et cœli flammis, et tigride fœta [5].
>
> Ac veluti montis saxum de vertice præceps
> Quum ruit avulsum vento, seu turbidus imber
> Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas,
> Fertur in abruptum magno mons improbus actu,

[1] SUÉTONE, *César*, c. 55.

[2] VAR. : *sa coche*. Édit. de 1588.

[3] PLUTARQUE, *César*, c. 12.

[4] *Surpassa, surmonta.*

[5] Plus rapide que l'éclair, plus prompt que la tigresse à laquelle on enlève ses petits. LUCAIN, V, 405.

Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum[1].

Parlant du siege d'Avaricum, il dict[2] que c'estoi sa coustume de se tenir nuict et iour prez des ouvriers qu'il avoit en besongne. En toutes entreprinses de consequence, il faisoit tousiours la descouverte luy mesme, et ne passa iamais son armee en lieu qu'il n'eust premierement recogneu; et, si nous croyons Suetone[3], quand il feit l'entreprinse de traiecter en Angleterre, il feut le premier à sonder le gué.

Il avoit accoustumé de dire, qu'il aimoit mieulx la victoire qui se conduisoit par conseil que par force; et, en la guerre contre Petreius et Afranius, la fortune luy presentant une bien apparente occasion d'advantage, il la refusa, dict il[4], esperant, avecques un peu plus de longueur, mais moins de hazard, venir à bout de ses ennemis. Il feit aussi là un merveilleux traict, de commander à tout son ost de passer à nage la riviere sans aulcune necessité :

Rapuitque ruens in prælia miles,
Quod fugiens timuisset, iter : mox uda receptis
Membra fovent armis, gelidosque a gurgite, cursu
Restituunt artus[5].

[1] Tel un rocher tombe du sommet d'une montagne, arraché par le vent, soit que les pluies ou les années l'aient miné sur sa base. Sa masse redoutable roule avec rapidité, bondit sur le sol, et entraîne avec elle les arbres, les troupeaux et les hommes. VIRG., *Æneid.*, XII, 684.

[2] *De Bello Gallico*, VII, 24.

[3] SUÉTONE, *César*, c. 58.

[4] *De Bello civili*, I, 72.

[5] Le soldat saisit, pour voler aux combats, cette route qu'il

Ie le treuve un peu plus retenu et consideré en ses entreprinses, qu'Alexandre : car cettuy cy semble rechercher et courir à force les dangiers, comme un impetueux torrent qui chocque et attaque sans discretion et sans chois tout ce qu'il rencontre;

> Sic tauriformis volvitur Aufidus,
> Qui regna Dauni perfluit Appuli,
> Dum sævit, horrendamque cultis
> Diluviem meditatur agris[1];

aussi estoit il embesongné en la fleur et premiere chaleur de son aage; là où Cesar s'y print estant desia meur et bien advancé : outre ce qu'Alexandre estoit d'une temperature plus sanguine, cholere et ardente, et si esmouvoit encores cette humeur par le vin, duquel Cesar estoit tresabstinent.

Mais où les occasions de la necessité se presentoient, et où la chose le requeroit, il ne feut iamais homme faisant meilleur marché de sa personne. Quant à moy, il me semble lire en plusieurs de ses exploicts une certaine resolution de se perdre, pour fuyr la honte d'estre vaincu. En cette grand battaille qu'il eut contre ceulx de Tournay, il courut se presenter à la teste des ennemis, sans bouclier, comme il se trouva, veoyant la poincte de son armee s'esbranler[2]; ce qui luy est advenu plusieurs aultres fois. Oyant

n'aurait osé prendre dans la fuite : tout mouillé, il se couvre de ses armes, et, dans sa course rapide, retrouve la chaleur qu'il avait perdue. LUCAIN, IV, 151.

[1] Ainsi l'Aufide, qui arrose le royaume de l'antique Daunus, roule ses eaux impétueuses, et menace les moissons d'un horrible ravage. HOR., *Od.*, IV, 14, 25.

[2] CÉSAR, *de Bell. Gall.*, II, 25.

dire que ses gents estoient assiegez, il passa desguisé au travers l'armee ennemie pour les aller fortifier de sa presence[1]. Ayant traversé à Dyrrachium, avecques bien petites forces, et veoyant que le reste de son armee, qu'il avoit laissee à conduire à Antonius, tardoit à le suyvre, il entreprint luy seul de repasser la mer, par une tresgrande tormente[2], et se desrobba pour aller reprendre le reste de ses forces, les ports de delà et toute la mer estant saisie par Pompeius. Et quant aux entreprinses qu'il a faictes à main armee, il y en a plusieurs qui surpassent en hazard tout discours de raison militaire; car avecques combien foibles moyens entreprint il de subiuguer le royaume d'Aegypte; et depuis, d'aller attaquer les forces de Scipion et de Iuba, de dix parts plus grandes que les siennes? Ces gents là ont eu ie ne sçais quelle plus qu'humaine confiance de leur fortune; et disoit il qu'il falloit executer, non pas consulter, les haultes entreprinses. Aprez la battaille de Pharsale, comme il eust envoyé son armee devant en Asie, et passast avecques un seul vaisseau le destroict de l'Hellespont, il rencontra en mer Lucius Cassius, avecques dix gros navires de guerre; il eut le courage non seulement de l'attendre, mais de tirer droict vers luy, et le sommer de se rendre; et en veint à bout[3].

Ayant entreprins ce furieux siege d'Alesia, où il y avoit quatre vingt mille hommes de deffense, toute la Gaule s'estant eslevee pour luy courre sus et lever le

[1] SUÉTONE, *César*, c. 58.
[2] ID., *ibid.*; LUCAIN, V, 519, etc.
[3] SUÉTONE, *César*, c. 62.

siege, et dressé une armee de cent neuf mille chevaux[1] et de deux cents quarante mille hommes de pied, quelle hardiesse et maniacle[2] confiance feut ce, de n'en vouloir pas abandonner son entreprinse, et se resouldre à deux si grandes difficultez ensemble? lesquelles toutesfois il soubteint; et aprez avoir gaigné cette grande battaille contre ceulx de dehors, rengea bientost à sa mercy ceulx qu'il tenoit enfermez. Il en adveint autant à Lucullus, au siege de Tigranocerta contre le roy Tigranes; mais d'une condition dispareille, veu la mollesse des ennemis à qui Lucullus avoit à faire.

Ie veulx icy remarquer deux rares evenements et extraordinaires, sur le faict de ce siege d'Alesia : l'un, que les Gaulois, s'assemblants pour venir trouver là Cesar, ayant faict denombrement de toutes leurs forces, resolurent en leur conseil de retrencher une bonne partie de cette grande multitude, de peur qu'ils n'en tumbassent en confusion[3]. Cet exemple est nouveau, de craindre à estre trop : mais à le bien prendre, il est vraysemblable que le corps d'une armee doibt avoir une grandeur moderee, et reglee à certaines bornes, soit pour la difficulté de la nourrir, soit pour la difficulté de la conduire et tenir en ordre. Au moins seroit il bien aysé à verifier, par exemple, que ces armees monstrueuses en nombre n'ont gueres rien faict qui vaille. Suivant le dire de Cyrus, en Xe-

[1] César, *de Bello Gallico*, VII, 64. — César dit *huit mille chevaux.*

[2] *Maniacle* doit s'entendre ici dans le sens d'enthousiaste.

[3] César, *de Bello Gallico*. VII. 71.

nophon, ce n'est pas le nombre des hommes, ains le nombre des bons hommes, qui faict l'advantage; le demourant servant plus de destourbier que de secours. Et Baiazet print le principal fondement à sa resolution de livrer iournee à Tamburlan, contre l'advis de touts ses capitaines, sur ce que le nombre innombrable des hommes de son ennemy luy donnoit certaine esperance de confusion. Scanderbech, bon iuge et tresexpert, avoit accoustumé de dire que dix ou douze mille combattants fideles debvoient baster[1] à un suffisant chef de guerre, pour garantir sa reputation en toute sorte de besoing militaire. L'aultre poinct, qui semble estre contraire et à l'usage et à la raison de la guerre, c'est que Vercingentorix, qui estoit nommé chef et general de toutes les parties des Gaules revoltees, print party de s'aller enfermer dans Alesia[2] : car celuy qui commande à tout un païs ne se doibt iamais engager, qu'au cas de cette extremité qu'il y allast de sa derniere place, et qu'il n'y eust rien plus à esperer qu'en la deffense d'icelle; aultrement il se doibt tenir libre, pour avoir moyens de pourveoir en general à toutes les parties de son gouvernement.

Pour revenir à Cesar, il deveint, avecques le temps, un peu plus tardif et plus consideré, comme tesmoigne son familier Oppius[3]; estimant qu'il ne debvoit ayseement hazarder l'honneur de tant de victoires, lequel une seule desfortune luy pourroit faire

[1] *Suffire.*

[2] César, *de Bello Gallico*, VII, 68.

[3] Suétone, *César*, c. 60.

perdre. C'est ce que disent les Italiens, quand ils veulent reprocher cette hardiesse temeraire qui se veoid aux ieunes gents, les nommants « Necessiteux d'honneur, » *Bisognosi d'onore;* et qu'estants encores en cette grande faim et disette de reputation, ils ont raison de la chercher à quelque prix que ce soit, ce que ne doibvent pas faire ceulx qui en ont desia acquis à suffisance. Il y peult avoir quelque iuste moderation en ce desir de gloire, et quelque satieté en cet appetit, comme aux aultres; assez de gents le practiquent ainsi.

Il estoit bien esloingné de cette religion des anciens Romains, qui ne se vouloient prevaloir en leurs guerres que de la vertu simple et naïfve : mais encores y apportoit il plus de conscience que nous ne ferions à cette heure, et n'approuvoit pas toutes sortes de moyens pour acquerir la victoire. En la guerre contre Ariovistus, estant à parlementer avecques luy, il y surveint quelque remuement entre les deux armees, qui commencea par la faulte des gents de cheval d'Ariovistus : sur ce tumulte, Cesar se trouva avoir fort grand advantage sur ses ennemis; toutesfois il ne s'en voulut point prevaloir, de peur qu'on luy peust reprocher d'y avoir procedé de mauvaise foy[1].

Il avoit accoustumé de porter un accoustrement riche au combat, et de couleur esclatante, pour se faire remarquer.

Il tenoit la bride plus estroicte à ses soldats, et les

[1] César, *de Bello Gallico*, I, 46.

tenoit plus de court, estant prez des ennemis[1].

Quand les anciens Grecs vouloient accuser quelqu'un d'extreme insuffisance, ils disoient en commun proverbe, « qu'il ne sçavoit ny lire ny nager ; » il avoit cette mesme opinion, que la science de nager estoit tresutile à la guerre, et en tira plusieurs commoditez : s'il avoit à faire diligence, il franchissoit ordinairement à la nage les rivieres qu'il rencontroit ; car il aimoit à voyager à pied, comme le grand Alexandre. En Aegypte, ayant esté forcé, pour se sauver, de se mettre dans un petit batteau, et tant de gents s'y estants lancez quand et luy, qu'il estoit en dangier d'aller à fonds, il aima mieulx se iecter en la mer, et gaigna sa flotte à nage, qui estoit plus de deux cents pas au delà, tenant en sa main gauche ses tablettes hors de l'eau, et traisnant à belles dents sa cotte d'armes, afin que l'ennemy n'en iouïst, estant desia bien advancé sur l'aage[2].

Iamais chef de guerre n eut tant de creance sur ses soldats : au commencement de ses guerres civiles, les centeniers luy offrirent de souldoyer, chascun sur sa bourse, un homme d'armes ; et les gents de pied, de le servir à leurs despens, ceulx qui estoient plus aysez entreprenants encores à desfrayer les plus necessiteux[3]. Feu monsieur l'admiral de Chastillon[4] nous

[1] Suétone, *César*, c. 65.

[2] Id., *ibid.*, c. 64.

[3] Id., *ibid.*, c. 68.

[4] Gaspard de Coligny, deuxième du nom, comte de Coligny, seigneur de Châtillon-sur-Loing, amiral de France, assassiné le 24 août 1572, dans la nuit dite de la *Saint-Barthélemy*. V. Leclerc.

feit veoir dernierement un pareil cas en nos guerres civiles; car les François de son armee fournissoient de leurs bourses au payement des estrangiers qui l'accompaignoient. Il ne se trouveroit gueres d'exemples d'affection si ardente et si preste parmy ceulx qui marchent dans le vieux train, sous l'ancienne police des loix; la passion nous commande bien plus vifvement que la raison : il est pourtant advenu en la guerre contre Annibal, qu'à l'exemple de la liberalité du peuple romain en la ville, les gentsd'armes et capitaines refuserent leur paye; et appelloit on, au camp de Marcellus, Mercenaires, ceulx qui en prenoient. Ayant eu du pire auprez de Dyrrachium[1], ses soldats se veindrent d'eulx mesmes offrir à estre chastiez et punis; de façon qu'il eut plus à les consoler qu'à les tanser : une sienne seule cohorte soubteint quatre legions de Pompeius plus de quatre heures, iusques à ce qu'elle feut quasi toute desfaicte à coups de traicts, et se trouva dans la trenchee cent trente mille flesches[2] : un soldat, nommé Scaeva, qui commandoit à l'une des entrees, s'y mainteint invincible, ayant un œil crevé, une espaule et une cuisse percees, et son escu faulsé en deux cents trente lieux[3]. Il est advenu à plusieurs de ses soldats, prins prisonniers, d'accepter plustost la mort que de vouloir promettre de prendre aultre party[4] : Granius Petronius prins par Scipion en Afrique, Scipion, aprez avoir faict mourir

[1] SUÉTONE, *César*, c. 68.
[2] ID., *ibid.*; CÉSAR, *de Bello civili*, III, 53.
[3] CÉSAR, *de Bello civili*, III, 53; SUÉTONE, *César*, c. 68.
[4] SUÉTONE, *César*, c. 68.

ses compaignons, luy manda qu'il luy donnoit la vie, car il estoit homme de reng et questeur : Petronius respondit, « que les soldats de Cesar avoient accoustumé de donner la vie aux aultres, non la recevoir ; » et se tua tout soubdain de sa main propre [1].

Il y a infinis exemples de leur fidelité : il ne fault pas oublier le traict de ceulx qui feurent assiegez à Salone, ville partisane pour Cesar contre Pompeius, pour un rare accident qui y adveint. Marcus Octavius les tenoit assiegez ; ceulx de dedans estants reduicts en extreme necessité de toutes choses, en maniere que pour suppleer au default qu'ils avoient d'hommes, la plus part d'entre eulx y estants morts et blecez, ils avoient mis en liberté touts leurs esclaves, et pour le service de leurs engins, avoient esté contrainct de couper les cheveux de toutes les femmes à fin d'en faire des chordes, oultre une merveilleuse disette de vivres ; et ce neantmoins, resolus de iamais ne se rendre. Aprez avoir traisné ce siege en grande longueur, d'où Octavius estoit devenu plus nonchalant et moins attentif à son entreprinse, ils choisirent un jour sur le midy, et, comme ils eurent rengé les femmes et les enfants sur leurs murailles pour faire bonne mine, sortirent en telle furie sur les assiegeants, qu'ayant enfoncé le premier, le second et tiers corps de garde, et le quastriesme, et puis le reste, et, ayant faict du tout abandonner les trenchees, les chasserent iusques dans les navires ; et Octavius mesme se sauva à Dyrrachium, où estoit Pompeius [2]. Ie n'ay point

[1] PLUTARQUE, *César*, c. 5.

[2] CÉSAR, *de Bello civili*, III, 9.

memoire pour cett'heure d'avoir veu aulcun aultre exemple, où les assiegez battent en gros les assiegeants, et gaignent la maistrise de la campaigne; ny qu'une sortie ayt tiré en conséquence une pure et entiere victoire de battaille.

CHAPITRE XXXV.

DE TROIS BONNES FEMMES.

Il n'en est pas à douzaines, comme chascun sçait, et notamment aux debvoirs de mariage; car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaysé que la volonté d'une femme s'y maintienne entiere long temps : les hommes, quoyqu'ils y soyent avecques un peu meilleure condition, y ont trop affaire. La touche d'un bon mariage, et sa vraye preuve, regarde le temps que la societé dure; si elle a esté constamment doulce, loyale, et commode. En nostre siecle, elles reservent plus communement à estaler leurs bons offices et la vehemence de leur affection, envers leurs maris perdus; cherchent au moins lors à donner tesmoignage de leur bonne volonté : tardif tesmoignage et hors de saison! Elles preuvent plustost par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion, et le trespas, d'amour et de courtoisie. Comme les peres cachent l'affection envers leurs enfants; elles volontiers, de mesmes, cachent la leur envers le mary, pour maintenir un honneste respect. Ce mystere n'est pas

de mon goust : elles ont beau s'escheveler et s'esgratigner, ie m'en voys à l'aureille d'une femme de chambre et d'un secretaire : « Comment estoient ils? Comment ont ils vescu ensemble? » Il me souvient tousiours de ce bon mot, *iactantius mœrent, quæ minus dolent*[1] : leur rechigner est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons[2] volontiers qu'on rie aprez, pourveu qu'on nous rie pendant la vie. Est ce pas de quoy resusciter de despit, qui m'aura craché au nez pendant que i'estois, me vienne frotter les pieds quand ie ne suis plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans. Aussi, ne regardez pas à ces yeulx moites et à cette piteuse voix; regardez ce port, ce teinct et l'embonpoinct de ces ioues soubs ces grandes voiles; c'est par là qu'elle parle françois : il en est peu de qui la santé n'aille en amendant, qualité qui ne sçait pas mentir. Cette cerimonieuse contenance ne regarde pas tant derriere soy, que devant; c'est acquest, plus que payement : en mon enfance, une honneste et tresbelle dame qui vit encores, veufve d'un prince, avoit ie ne sçais quoy plus en sa parure qu'il n'est permis par les loix de nostre veufvage : à ceulx qui le luy reprochoient, « C'est, disoit elle, que ie ne

[1] Il y a dans Tacite : *Periisse Germanicum, nulli jactantius mœrent, quam qui maxime lætantur.* Personne ne pleure Germanicus avec plus d'ostentation que ceux qui se réjouissent le plus de sa mort. TACITE, *Ann.*, II, 77.

[2] *Nous permettrons.*

practique plus de nouvelles amitiez, et suis hors de volonté de me remarier. »

Pour ne disconvenir du tout à nostre usage, i'ay icy choisi trois femmes qui ont aussi employé l'effort de leur bonté et affection autour la mort de leurs maris : ce sont pourtant exemples un peu aultres, et si pressants, qu'ils tirent hardiement la vie en consequence.

Pline le ieune[1] avoit, prez d'une sienne maison en Italie, un voisin merveilleusement tormenté de quelques ulceres qui lui estoient survenues ez parties honteuses. Sa femme, le veoyant si longuement languir, le pria de permettre qu'elle veist à loisir et de prez l'estat de son mal, et qu'elle luy diroit plus franchement qu'aulcun aultre ce qu'il avoit à en esperer. Aprez avoir obtenu cela de luy, et l'avoir curieusement consideré, elle trouva qu'il estoit impossible qu'il en peust guarir, et que tout ce qu'il avoit à attendre, c'estoit de traisner fort long temps une vie douloureuse et languissante : si luy conseilla, pour le plus seur et souverain remede, de se tuer; et le trouvant un peu mol à une si rude entreprinse : « Ne pense point, luy dict elle, mon amy, que les douleurs que ie te veois souffrir ne me touchent autant qu'à toy, et que pour m'en delivrer ie ne me vueille servir moy mesme de cette medecine que ie t'ordonne Ie te veulx accompaigner à la guarison, comme i'ay faict à la maladie : oste cette crainte, et pense que nous n'aurons que plaisir en ce passage qui nous doibt delivrer de tels torments : nous nous en irons heureusement ensemble. » Cela dict, et ayant rechauffé le courage

[1] *Epist.*, VI, 24.

de son mary, elle resolut qu'ils se precipiteroient en la mer par une fenestre de leur logis qui y respondoit. Et pour maintenir iusques à sa fin cette loyale et vehemente affection dequoy elle l'avoit embrassé pendant sa vie, elle voulut encores qu'il mourust entre ses bras : mais de peur qu'ils ne luy faillissent, et que les estreinctes de ses enlacements ne veinssent à se relascher par la cheute et la crainte, elle se feit lier et attacher bien estroictement avecques luy par le fauls[1] du corps; et abandonna ainsi sa vie pour le repos de celle de son mary. Celle là estoit de bas lieu; et parmy telle condition de gents, il n'est pas si nouveau d'y veoir quelque traict de rare bonté :

> Extrema per illos
> Iustitia excedens terris vestigia fecit[2].

Les aultres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement

Arria[3], femme de Cecina Paetus, personnage consulaire, feut mere d'un' aultre Arria, femme de Thrasea Paetus, celuy duquel la vertu feut tant renommee du temps de Neron, et, par le moyen de ce gendre, mere grand' de Fannia; car la ressemblance des noms de ces hommes et femmes, et de leurs fortunes, en a faict mesconter plusieurs. Cette premiere Arria, Cecina Paetus, son mary, ayant esté prins prisonnier par les gents de l'empereur Claudius,

[1] *Par le milieu du corps.*

[2] La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
VIRG., *Géorg.*, II, 473, trad. de Delille.

[3] Tout ce récit est extrait d'une lettre de PLINE le jeune, III, 16. COSTE.

aprez la desfaicte de Scribonianus, duquel il avoit suyvi le party, supplia ceulx qui l'emmenoient prisonnier à Rome de la recevoir dans leur navire, où elle leur seroit de beaucoup moins de despense et d'incommodité qu'un nombre de personnes qu'il leur fauldroit pour le service de son mary; et qu'elle seule fourniroit à sa chambre, à sa cuisine, et à touts aultres offices. Ils l'en refuserent : et elle, s'estant iectee dans un batteau de pescheur qu'elle loua sur le champ, le suyvit en cette sorte depuis la Sclavonie. Comme ils feurent à Rome, un iour, en presence de l'empereur, Iunia, veufve de Scribonianus, s'estant accostee d'elle familierement pour la societé de leurs fortunes, elle la repoulsa rudement avecques ces paroles : « Moy, dict elle, que ie parle à toy, ny que ie t'escoute! à toy, au giron de laquelle Scribonianus feut tué! et tu vis encores! » Ces paroles, avecques plusieurs aultres signes, feirent sentir à ses parents qu'elle estoit pour se desfaire elle mesme, impatiente de supporter la fortune de son mary. Et Thrasea, son gendre, la suppliant sur ce propos de ne se vouloir perdre, et luy disant ainsi : « Quoy? si ie courois pareille fortune à celle de Cecina, vouldriez vous que ma femme, vostre fille, en feist de mesme? » « Comment doncques? si ie le vouldrois! respondit elle : ouy, ouy, ie le vouldrois, si elle avoit vescu aussi long temps et d'aussi bon accord avecques toy, que i'ay faict avecques mon mary. » Ces responses augmentoient le soing qu'on avoit d'elle, et faisoient qu'on regardoit de plus prez à ses deportements. Un iour, aprez avoir dict à ceulx qui la gardoient, « Vous

avez beau faire, vous me pouvez bien faire plus mal mourir, mais de me garder de mourir, vous ne sçauriez, » s'eslançant furieusement d'une chaire où elle estoit assise, elle s'alla de toute sa force chocquer la teste contre la paroy voisine; duquel coup, estant cheute de son long esvanouïe, et fort blecee, aprez qu'on l'eut à toute peine faicte revenir : « Ie vous disois bien, dict elle, que si vous me refusiez quelque façon aysee de me tuer, i'en choisirois quelque aultre, pour mal aysee qu'elle feust. » La fin d'une si admirable vertu feut telle : son mary Paetus n'ayant pas le cœur assez ferme de soy mesme pour se donner la mort, à laquelle la cruauté de l'empereur le rengeoit; un iour, entre aultres, aprez avoir premierement employé les discours et enhortements propres au conseil qu'elle luy donnoit à ce faire, elle print le poignard que son mary portoit, et le tenant nud en sa main, pour la conclusion de son exhortation, « Fais ainsi, Paetus, » luy dict elle; et en mesme instant, s'en estant donné un coup mortel dans l'estomach, et puis l'arrachant de sa playe, elle le luy presenta, finissant quand et quand sa vie avecques cette noble, genereuse et immortelle parole, *Pæte, non dolet.* Elle n'eut loisir que de dire ces trois paroles d'une si belle substance : « Tien, Paetus, il ne m'a point faict mal : »

> Casta suo gladium quum traderet Arria Pæto,
> Quem de visceribus traxerat ipsa suis:
> Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit,
> Sed quod tu facies, id mihi, Pæte, dolet [1] :

[1] Lorsque la chaste Arria présentait à son cher Pætus le poi-

il est bien plus vif en son naturel, et d'un sens plus riche : car et la playe et la mort de son mary, et les siennes, tant s'en fault qu'elles luy poisassent, qu'elle en avoit esté la conseillere et promotrice; mais ayant faict cette haulte et courageuse entreprinse pour la seule commodité de son mary, elle ne regarde qu'à luy encores, au dernier traict de sa vie, et à luy oster la crainte de la suyvre en mourant. Paetus se frappa tout soubdain de ce mesme glaive : honteux, à mon advis, d'avoir eu besoing d'un si cher et precieux enseignement.

Pompeia Paulina [1], ieune et tresnoble dame romaine, avoit espousé Seneque en son extreme vieillesse. Neron, son beau disciple, envoya ses satellites vers luy pour luy denoncer l'ordonnance de sa mort; ce qui se faisoit en cette maniere : Quand les empereurs romains de ce temps avoient condamné quelque homme de qualité, ils luy mandoient par leurs officiers de choisir quelque mort à sa poste, et de la prendre dans tel ou tel delay qu'ils luy faisoient prescrire selon la trempe de leur cholere, tantost plus pressé, tantost plus long, luy donnant terme pour disposer pendant ce temps là de ses affaires, et quelquesfois luy ostant le moyen de ce faire, par la briefveté du temps : et, si le condamné estrivoit [2] à leur ordonnance, ils menoient des gents propres à l'exe-

gnard qu'elle venait de retirer de son sein : Pætus, lui dit-elle, crois-moi; le coup que je viens de me donner ne me fait point de mal; je ne souffre que de celui que tu vas te donner. MARTIAL, I, 14.

[1] TACITE, *Annal.*, XV, 61-64.

[2] *Résistait.*

cuter, ou luy coupant les veines des bras et des iambes, ou luy faisant avaller du poison par force; mais les personnes d'honneur n'attendoient pas cette necessité, et se servoient de leurs propres medecins et chirurgiens à cet effect. Seneque ouït leur charge, d'un visage paisible et asseuré, et aprez, demanda du papier pour faire son testament : ce qui luy ayant esté refusé par le capitaine, il se tourna vers ses amis : « Puisque ie ne puis, leur dict il, vous laisser aultre chose en recognoissance de ce que ie vous doibs, ie vous laisse au moins ce que i'ay de plus beau, à sçavoir l'image de mes mœurs et de ma vi laquelle ie vous prie conserver en vostre memoire à fin qu'en ce faisant, vous acqueriez la gloire d sinceres et veritables amis : » et quand et quand, appaisant tantost l'aigreur de la douleur qu'il leur voyoit souffrir, par doulces paroles, tantost roidissant sa voix, pour les en tanser : « Où sont, disoit il, ces beaux preceptes de la philosophie? que sont devenues les provisions que par tant d'annees nous avons faictes contre les accidents de la fortune? La cruauté de Neron nous estoit elle incogneue? Que pouvions nous attendre de celuy qui avoit tué sa mere et son frere, sinon qu'il feist encores mourir son gouverneur qui l'a nourry et eslevé? » Aprez avoir dict ces paroles en commun, il se destourne à sa femme, et, l'embrassant estroictement, comme par la poisanteur de la douleur elle defailloit de cœur et de forces, la pria de porter un peu plus patiemment cet accident, pour l'amour de luy; et que l'heure estoit venue où il avoit à montrer, non plus

par discours et par disputes, mais par effect, le fruict qu'il avoit tiré de ses estudes; et que sans doubte il embrassoit la mort, non seulement sans douleur, mais avecques alaigresse : « Parquoy, m'amie, disoit il, ne la deshonore par tes larmes, à fin qu'il ne semble que tu t'aimes plus que ma reputation : appaise ta douleur, et te console en la cognoissance que tu as eu de moy et de mes actions, conduisant le reste de ta vie par les honnestes occupations ausquelles tu es adonnee. » A quoy Paulina, ayant un peu reprins ses esprits, et reschauffé la magnanimité de son courage, par une tresnoble affection : « Non, Seneca, repondit elle, ie ne suis pas pour vous laisser sans ma compaignie en telle necessité; ie ne veulx pas que vous pensiez que les vertueux exemples de vostre vie ne m'ayent encores apprins à sçavoir bien mourir : et quand le pourrois ie ny mieulx, ny plus honnestement, ny plus à mon gré, qu'avecques vous? ainsi faictes estat que ie m'en voys quand et vous. » Lors Seneque, prenant en bonne part une si belle et glorieuse deliberation de sa femme, et pour se delivrer aussi de la crainte de la laisser aprez sa mort à la mercy et cruauté de ses ennemis : « Ie t'avois, Paulina, dict il, conseillé ce qui servoit à conduire plus heureusement ta vie : tu aimes doncques mieulx l'honneur de la mort; vrayement ie ne te l'envierai point : la constance et la resolution soyent pareilles à nostre commune fin; mais la beauté et la gloire soit plus grande de ta part. » Cela faict, on leur coupa en mesme temps les veines des bras; mais parce que celles de Sene-

que, resserrees tant par la vieillesse que par son abstinence, donnoient au sang le cours trop long et trop lasche, il commanda qu'on luy coupast encores les veines des cuisses; et, de peur que le torment qu'il en souffroit n'attendrist le cœur de sa femme, et pour se delivrer aussi soy mesme de l'affliction qu'il portoit de la veoir en si piteux estat, aprez avoir tresamoureusement prins congé d'elle, il la pria de permettre qu'on l'emportast en la chambre voisine, comme on feit. Mais toutes ces incisions estant encores insuffisantes pour le faire mourir, il commande à Statius Anneus, son medecin, de luy donner un bruvage de poison, qui n'eut gueres non plus d'effect; car, par la foiblesse et froideur des membres, elle [1] ne peult arriver iusques au cœur; par ainsin on luy feit en oultre apprester un baing fort chauld; et lors, sentant sa fin prochaine, autant qu'il eut d'haleine, il continua des discours tresexcellents sur le subiect de l'estat où il se trouvoit, que ses secretaires recueillirent tant qu'ils peurent ouïr sa voix; et demeurerent ses paroles dernieres, long temps depuis, en credit et honneur ez mains des hommes (ce nous est une bien fascheuse perte qu'elles ne soient venues iusques à nous). Comme il sentit les derniers traicts de la mort, prenant de l'eau du baing toute sanglante, il en arrousa sa teste, en disant : « Ie voue cette eau à Iupiter le liberateur [2]. » Neron, adverty de tout cecy, craignant que la mort de Paulina, qui

[1] *Elle*, pour *la poison*, ce mot étant féminin au seizième siècle.

[2] *Libare se liquorem illum* Jovi Liberatori. TACITE, *Annal.* XV, 64.

estoit des mieulx apparentees dames romaines, et envers laquelle il n'avoit nulles particulieres inimitiez, luy veinst à reproche, renvoya en toute diligence luy faire r'attacher ses playes : ce que ses gents d'elle feirent sans son sceu, estant desia demy morte et sans aulcun sentiment. Et ce que, contre son dessoing, elle vesquit depuis, ce feut treshonorablement et comme il appartenoit à sa vertu, montrant, par la couleur blesme de son visage, combien elle avoit escoulé de vie par ses bleceures.

Voylà mes trois contes tresveritables, que ie treuve aussi plaisants et tragiques que ceulx que nous forgeons à nostre poste pour donner plaisir au commun; et m'estonne que ceulx qui s'addonnent à cela, ne s'advisent de choisir plustost dix mille tresbelles histoires qui se rencontrent dans les livres, où ils auroient moins de peine, et apporteroient plus de plaisir et proufit : et qui en vouldroit bastir un corps entier et s'entretenant, il ne fauldroit qu'il fournist du sien que la liaison, comme la souldure d'un aultre metal; et pourroit entasser par ce moyen force veritables evenements de toutes sortes, les disposant et diversifiant selon que la beauté de l'ouvrage le requerroit, à peu prez comme Ovide a cousu et rapiecé sa Metamorphose[1], de ce grand nombre de fables diverses.

En ce dernier couple, cela est encores digne d'estre consideré, Que Paulina offre volontiers à quitter la

[1] VAR. : Après ce mot, on lit dans l'édition de 1588, « ou comme Arioste a rengé en une suite ce grand nombre de fables diverses. »

vie pour l'amour de son mary, et Que son mary avoit aultrefois quité aussi la mort pour l'amour d'elle. Il n'y a pas pour nous grand contrepoids en cet eschange : mais, selon son humeur stoïque, ie crois qu'il pensoit avoir autant faict pour elle, d'alonger sa vie en sa faveur, comme s'il feust mort pour elle. En l'une des lettres qu'il escript à Lucilius, aprez qu'il luy a faict entendre comme, la fiebvre l'ayant prins à Rome, il monta soubdain en coche pour s'en aller à une sienne maison aux champs, contre l'opinion de sa femme qui le vouloit arrester; et qu'il luy avoit respondu que la fiebvre qu'il avoit, ce n'estoit pas fiebvre du corps, mais du lieu; il suyt ainsin : « Elle me laissa aller, me recommendant fort ma santé. Or, moy qui sçais que ie loge sa vie en la mienne, ie commence de pourveoir à moy, pour pourveoir à elle : le privilege que ma vieillesse m'avoit donné me rendant plus ferme et plus resolu à plusieurs choses, ie le perds, quand il me souvient qu'en ce vieillard il y en a une ieune à qui ie proufite. Puisque ie ne la puis renger à m'aimer plus courageusement, elle me renge à m'aimer moy mesme plus curieusement : car il fault prester quelque chose aux honnestes affections; et, par fois, encores que les occasions nous pressent au contraire, il fault r'appeler la vie, voire avecques torment; il fault arrester l'ame entre les dents, puisque la loy de vivre, aux gents de bien, ce n'est pas autant qu'il leur plaist, mais autant qu'ils doibvent. Celuy qui n'estime pas tant sa femme ou un sien amy, que

[1] *Epist.* 104.

d'en alonger sa vie, et qui s'opiniastre à mourir, il est trop delicat et trop mol : il fault que l'ame se commande cela, quand l'utilité des nostres le requiert; il fault par fois nous prester à nos amis, et, quand nous vouldrions mourir pour nous, interrompre nostre desseing pour eulx. C'est tesmoignage de grandeur de courage, de retourner en la vie pour la consideration d'aultruy, comme plusieurs excellents personnages ont faict; et est un traict de bonté singuliere, de conserver la vieillesse (de laquelle la commodité la plus grande, c'est la nonchalance de sa duree, et un plus courageux et desdaigneux usage de la vie), si on sent que cet office soit doulx, agreable, et proufitable à quelqu'un bien affectionné. Et en receoit on une tresplaisante recompense : car, qu'est il plus doulx, que d'estre si cher à sa femme, qu'en sa consideration on en devienne plus cher à soy mesme? Ainsi ma Pauline m'a chargé, non seulement sa crainte, mais encores la mienne : ce ne m'a pas esté assez de considerer combien resoluement ie pourrois mourir, mais i'ay aussi consideré combien irresoluement elle le pourroit souffrir. Ie me suis contrainct à vivre, et c'est quelquefois magnanimité que vivre. » Voylà ses mots, excellents comme est son usage.

CHAPITRE XXXVI.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandoit le chois de touts les hommes qui sont venus à ma cognoissance, il me semble en trouver trois excellents au dessus de touts les aultres.

L'un Homere : non pas qu'Aristote ou Varro, pour exemple, ne feussent à l'adventure aussi sçavants que luy, ny possible encores qu'en son art mesme Virgile ne luy soit comparable : ie le laisse à iuger à ceulx qui les cognoissent touts deux. Moy, qui n'en cognois que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portee, que ie ne crois pas que les Muses mesmes allassent au delà du Romain :

> Tale facit carmen docta testudine, quale
> Cynthius impositis temperat articulis[1] ;

toutesfois en ce iugement, encores ne fauldroit il pas oublier que c'est principalement d'Homere que Virgile tient sa suffisance ; que c'est son guide et maistre d'eschole ; et qu'un seul traict de l'Iliade a fourny de corps et de matiere à cette grande et divine Aeneïde. Ce n'est pas ainsi que ie compte : i'y mesle plusieurs aultres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au dessus de l'humaine condition ; et, à la verité, ie m'estonne souvent que luy, qui a produict et mis en credit au monde plusieurs deïtez par son auctorité, n'a gaigné

[1] Il chante, sur sa docte lyre, des vers pareils à ceux que chante Apollon lui-même. PROPERCE, II, 34, 79.

reng de dieu luy mesme. Estant aveugle, indigent; estant avant que les sciences feussent redigees en regle et observations certaines, il les a tant cogneues, que touts ceulx qui se sont meslez depuis d'establir des polices, de conduire guerres, et d'escrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de luy comme d'un maistre tresparfaict en la cognoissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pepiniere de toute espece de suffisance :

> Qui, quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
> Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit[1] :

et comme dict l'aultre,

> A quo, ceu fonte perenni,
> Vatum Pieriis ora rigantur aquis[2];

et l'aultre,

> Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
> Sceptra potitus[3];

et l'aultre,

> Cuiusque ex ore profuso
> Omnis posteritas latices in carmina duxit,
> Amnemque in tenues ausa est deducere rivos,
> Unius fœcunda bonis[4].

C'est contre l'ordre de nature qu'il a faict la plus

[1] Il nous dit plus abondamment et bien mieux que Crantor et Chrysippe ce qui est beau, ce qui est honteux, ce qui est utile, ce qui ne l'est pas. Hor., *Epist.*, I, 2, 3.

[2] C'est là, comme dans une source intarissable, que la bouche des poëtes s'abreuve des eaux du Permesse. Ovide, *Amor.*, III, 9, 25.

[3] Ajoutez-y les compagnons des Muses, parmi lesquels Homère tient le sceptre. Lucrèce, III, 1050.

[4] Source abondante, dont tous les poëtes ont répandu les trésors

excellente production qui puisse estre; car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaicte; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poësie, et de plusieurs aultres sciences, il l'a rendue meure, parfaicte, et accomplie. A cette cause le peult on nommer le premier et dernier des poëtes, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, « que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul aprez luy qui le peust imiter[1]. » Ses paroles, selon Aristote[2], sont les seules paroles qui ayent mouvement et action : ce sont les seuls mots substanciels. Alexandre le grand, ayant rencontré, parmy les despouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le luy reservast pour y loger son Homere[3] : disant que c'estoit le meilleur et plus fidele conseiller qu'il eust en ses affaires militaires[4]. » Pour cette mesme raison, disoit Cleomenes, fils d'Anaxandridas, que « c'estoit le poëte des Lacedemoniens, parce qu'il estoit tresbon maistre de la discipline guerriere[5]. » Cette louange singuliere et particuliere luy est aussi demeuree, au iugement de Plutarque[6], « que c'est le seul aucteur du monde qui n'a iamais saoulé ne desgousté les hommes,

dans leurs vers; fleuve immense, partagé en mille petits ruisseaux : l'héritage d'un seul homme a enrichi tous les autres. MANILIUS, II, 8.

[1] VELLEIUS PATERCULUS, I, 5.

[2] *Poétique*, c. 24.

[3] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 29.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 2.

[5] ID., *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

[6] Dans son traité *du Trop parler*, c. 5.

se montrant aux lecteurs tousiours tout aultre, et fleurissant tousiours en nouvelle grace. » Ce follastre d'Alcibiades, ayant demandé, à un qui faisoit profession des lettres, un livre d'Homere, luy donna un soufflet, parce qu'il n'en avoit point[1] : comme qui trouveroit un de nos presbtres sans breviaire. Xenophanes se plaignoit un iour à Hieron, tyran de Syracuse, de ce qu'il estoit si pauvre qu'il n'avoit dequoy nourrir deux serviteurs : « Et quoy, luy respondit il, Homere, qui estoit beaucoup plus pauvre que toy, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est[2]. » Que n'estoit ce dire, à Panaetius, quand il nommoit Platon « l'Homere des philosophes[3]? » Oultre cela, quelle gloire se peult comparer à la sienne? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages; rien si cogneu et si receu que Troye, Helene, et ses guerres, qui ne feurent à l'adventure iamais : nos enfants s'appellent encores des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans ; qui ne cognoist Hector et Achille? Non seulement aulcunes races particulieres, mais la plus part des nations cherchent origine en ses inventions. Mahumet second de ce nom, empereur des Turcs, escrivant à nostre pape Pie second : « Ie m'estonne, dict il, comment les Italiens se bandent contre moy, attendu que nous avons nostre origine commune des Troyens, et que i'ay comme eulx interest de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant

[1] *Vie d'Alcibiade*, c. 3.

[2] PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*, article *Hieron*.

[3] CIC., *Tusc. quæst.*, I, 32.

contre moy[1]. » N'est ce pas une noble farce, de laquelle les roys, les choses publicques et les empereurs vont iouant leur personnage tant de siecles, et à laquelle tout ce grand univers sert de theatre. Sept villes grecques entrerent en debat du lieu de sa naissance : tant son obscurité mesme luy apporta d'honneur!

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamis, Chios, Argos, Athenæ[2].

L'aultre, Alexandre le grand : car, Qui considerera l'aage qu'il commencea ses entreprinses; le peu de moyen avecques lequel il feit un si glorieux desseing; l'auctorité qu'il gaigna en cette sienne enfance, parmy les plus grands et experimentez capitaines du monde desquels il estoit suyvi; la faveur extraordinaire dequoy fortune embrassa et favorisa tant de siens exploicts hazardeux, et à peu que ie ne die temeraires,

Impellens quidquid sibi summa petenti
Obstaret, gaudensque viam fecisse ruina[3];

cette grandeur, d'avoir, à l'aage de trente trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demie vie, avoir attainct tout l'effort de l'humaine nature, si que vous ne pouvez imaginer sa duree legitime, et la continuation de son accroissance en

[1] Cette lettre de Mahomet II fut écrite sans doute par quelque Grec renégat, ou plutôt imaginée par quelque historien bel esprit. V. LECLERC.

[2] Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes. AULU-GELLE, III, 11.

[3] Son ambition, aspirant aux dernières grandeurs, renversait tous les obstacles, et il aimait à s'ouvrir un chemin à travers les ruines. LUCAIN, I, 149.

vertu et en fortune iusques à un iuste terme d'aage, que vous n'imaginiez quelque chose au dessus de l'homme; d'avoir faict naistre de ses soldats tant de branches royales, laissant aprez sa mort le monde en partage à quatre successeurs, simples capitaines de son armee, desquels les descendants ont depuis si long temps duré, maintenants cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui estoient en luy, iustice, temperance, liberalité, foy en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus; car ses mœurs semblent, à la verité, n'avoir aulcun iuste reproche, ouy bien aulcunes de ses actions particulieres, rares, et extraordinaires; mais il est impossible de conduire si grands mouvements avecques les regles de la iustice, telles gents veulent estre iugez en gros par la maistresse fin de leurs actions : la ruyne de Thebes et de Persepolis, le meurtre de Menander, et du medecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans interest de sa parole; des Cosseïens, iusques aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables [1]; car, quant à Clitus, la faulte en feut amendee oultre son poids, et tesmoigne cette action, autant que toute aultre, la debonnaireté de sa complexion, et que c'estoit de soy une complexion excellemment formee à la bonté, et a esté ingenieusement dict de luy, « qu'il avoit de la nature ses vertus, de la fortune ses vices [2] : » quant à ce qu'il

[1] PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*, c. 18 et 22, QUINTE-CURCE, X, 4, 5.

[2] QUINTE-CURCE, X, 5.

estoit un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr mesdire de soy, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il feit semer aux Indes[1], toutes ces choses me semblent pouvoir estre condonnees à son aage, et à l'estrange prosperité de sa fortune : Qui considerera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, pourvoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, resolution, bonheur, en quoy, quand l'auctorité d'Annibal ne nous l'auroit apprins, il a esté le premier des hommes; les rares beautez et conditions de sa personne, iusques au miracle; ce port, et ce venerable maintien, soubs un visage si ieune, vermeil, et flamboyant;

> Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
> Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
> Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit[2];

l'excellence de son sçavoir et capacité; la duree et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie; et qu'encores long temps aprez sa mort, ce feut une religieuse croyance d'estimer que ses medailles portassent bonheur à ceulx qui les avoient sur eulx[3]; et que plus de rois et de princes ont escript ses gestes, qu'aultres historiens n'ont escript

[1] PLUTARQUE, *Alexandre*, c. 19; DIODORE DE SICILE, XVII, 95, etc.

[2] Tel brille l'astre du matin, cet astre que Vénus chérit entre tous les feux de l'Olympe, lorsque, baigné des eaux de l'Océan, il s'élève majestueux, et dissipe les ténèbres. VIRGILE, *Énéide*, VIII, 589.

[3] *Dicuntur juvari in omni actu suo, qui Alexandrum expressum vel auro gestitant, vel argento.* TRÉBELLIUS POLLION, *Triginta Tyrann.*, c. 14.

les gestes d'aultre roy ou prince que ce soit; et qu'encores à present les Mahumetans, qui mesprisent toutes aultres histoires, receoivent et honorent la sienne seule, par special privilege : Il confessera, tout cela mis ensemble, que i'ay eu raison de le preferer à Cesar mesme, qui seul m'a peu mettre en doubte du chois; et il ne se peult nier qu'il n'y ayt plus du sien en ses exploicts, plus de la fortune en ceulx d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses eguales; et Cesar, à l'adventure, aulcunes plus grandes : ce feurent deux feux, ou deux torrents, à ravager le monde par divers endroicts;

> Et velut immissi diversis partibus ignes
> Arentem in silvam, et virgulta sonantia lauro;
> Aut ubi decursu rapido de montibus altis
> Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
> Quisque suum populatus iter[1]:

mais quand l'ambition de Cesar auroit de soy plus de moderation, elle a tant de malheur, ayant rencontré ce vilain subiect de la ruyne de son païs, et de l'empirement universel du monde, que, toutes pieces ramassees et mises en la balance, ie ne puis que ie ne penche du costé d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Epaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup prez tant que d'aultres (aussi n'est ce pas une piece

[1] Tels des feux allumés en divers endroits dans une forêt pleine de broussailles arides, de lauriers secs et pétillants; ou tels deux torrents écumeux font retentir leurs flots rapides en tombant du haut des montagnes, et courent se précipiter dans la mer, après avoir tout ravagé sur leur passage. VIRG., *Énéide*, XII, 521.

de la substance de la chose) : de resolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisee par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une ame bien reglee, il en avoit tout ce qui s'en peult imaginer : de preuves de cette sienne vertu, il en a faict autant, à mon advis, qu'Alexandre mesme, et que Cesar ; car encores que ses exploicts de guerre ne soyent ny si frequents, ny si enflez, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considerer et toutes leurs circonstances, d'estre aussi poisants et roides, et portants autant de tesmoignage de hardiesse et de suffisance militaire. Les Grecs luy ont faict cet honneur, sans contredict, de le nommer le premier homme d'entre eulx [1] : mais estre le premier de la Grece, c'est facilement estre le prime du monde. Quant à son sçavoir et suffisance, ce iugement ancien nous en est resté, « que iamais homme ne sceut tant, et ne parla si peu que luy [2] ; » car il estoit pythagorique de secte ; et ce qu'il parla, nul ne parla iamais mieulx : excellent orateur et trespersuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loing surpassé touts ceulx qui se sont iamais meslez de manier affaires ; car en cette partie, qui doibt estre principalement consideree, qui seule marque veritablement quels nous sommes, et laquelle ie contrepoise seule à toutes les aultres ensemble, il ne cede à aucun philosophe, non pas à Socrates mesmes : en cettuy cy l'innocence est une qualité propre, maistresse, constante, uniforme, incorruptible, au

[1] Diodore de Sicile, XV, 88 ; Pausanias, VIII, 11, etc.
[2] Plutarque, *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 23.

parangon[1] de laquelle elle paroist, en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarree, molle, et fortuite.

L'ancienneté iugea, qu'à espelucher par le menu touts les aultres grands capitaines, il se treuve en chascun quelque speciale qualité qui le rend illustre : en cettuy cy seul, c'est une vertu et suffisance pleine par tout et pareille, qui, en touts les offices de la vie humaine, ne laisse rien à desirer de soy, soit en occupation publicque ou privee, ou paisible, ou guerriere, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : ie ne cognois nulle ny forme, ny fortune d'homme que ie regarde avecques tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vray que son obstination à la pauvreté, ie la treuve aulcunement scrupuleuse, comme elle est peincte par ses meilleurs amis; et cette seule action, haulte pourtant et tresdigne d'admiration, ie la sens un peu aigrette, pour, par souhait mesme, en la forme qu'elle estoit en luy, n'en desirer l'imitation.

Le seul Scipion Emilien, qui luy donneroit une fin aussi fiere et magnifique, et la cognoissance des sciences autant profonde et universelle, se pourroit mettre à l'encontre à l'aultre plat de la balance. Oh, quel desplaisir le temps m'a faict d'oster de nos yeulx, à poinct nommé, des premieres, la couple de vies, iustement la plus noble qui feust en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un le premier des Grecs, l'aultre des Romains! Quelle matiere! quel œuvrier!

Pour un homme non sainct, mais que nous disons

[1] *En comparaison.*

galant homme, de mœurs civiles et communes, d'une haulteur moderee; la plus riche vie, que ie sçache, à estre vescue entre les vivants, comme on dit, et estoffee de plus de riches parties et desirables, c'est, tout consideré, celle d'Alcibiades, à mon gré.

Mais quant à Epaminondas, pour exemple d'une excessifve bonté, ie veulx adiouter icy aulcunes de ses opinions: Le plus doulx contentement qu'il eut en toute sa vie, il tesmoigna que c'estoit le plaisir qu'il avoit donné à son pere et à sa mere de sa victoire de Leuctres[1]; il couche de beaucoup, preferant leur plaisir au sien si iuste et si plein d'une tant glorieuse action: Il ne pensoit pas « qu'il feust loisible, pour recouvrer mesmes la liberté de son païs, de tuer un homme sans cognoissance de cause[2]; » voyla pourquoy il feut si froid à l'entreprinse de Pelopidas, son compaignon, pour la delivrance de Thebes: Il tenoit aussi, « qu'en une battaille il falloit fuir le rencontre d'un amy qui feust au party contraire, et l'espargner[3]: » Et son humanité à l'endroict des ennemis mesmes l'ayant mis en souspeçon envers les Bœotiens, de ce qu'aprez avoir miraculeusement forcé les Lacedemoniens de luy ouvrir le pas, qu'ils avoient entreprins de garder à l'entree de Moree, prez de Corinthe, il s'estoit contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuyvre à toute oultrance, il feut deposé de l'estat de capitaine general, treshonorablement, pour une telle cause, et pour la honte

[1] Plutarque, *Vie de Coriolan*, c. 2.
[2] Id., *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 4.
[3] Id., *ibid.*, c. 17.

que ce leur feut d'avoir, par necessité, à le remonter tantost aprez en son degré, et recognoistre combien despendoit de luy leur gloire et leur salut : la victoire le suyvant comme son umbre par tout où il guidast, la prosperité de son païs mourut aussi, luy mort, comme elle estoit nee par luy [1].

CHAPITRE XXXVII.

DE LA RESSEMBLANCE DES ENFANTS AUX PERES.

Ce fagotage de tant de diverses pieces se faict en cette condition, que ie n'y mets la main que lors qu'une trop lasche oysifveté me presse, et non ailleurs que chez moy : ainsin il s'est basty à diverses poses et intervalles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demourant, ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes; ouy, à l'adventure, quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. Ie veulx representer le progrez de mes humeurs, et qu'on veoye chasque piece en sa naissance. Ie prendrois plaisir d'avoir commencé plustost, et à recognoistre le train de mes mutations. Un valet qui me servoit à les escrire soubs moy, pensa faire un grand butin de m'en desrobber plusieurs pieces, choisies à sa poste : cela me console, qu'il n'y fera pas plus de gaing, que i'y ay faict de perte. Ie me suis envieilly de sept ou huict ans depuis

[1] Diodore de Sicile, XV, 88 ; Cornélius Népos, *Épaminondas*, c. 10.

que ie commenceay : ce n'a pas esté sans quelque nouvel acquest; i'y ay practiqué la cholique, par la liberalité des ans : leur commerce et longue conversation ne se passe ayseement, sans quelque tel fruict. Ie vouldrois bien, de plusieurs aultres presents qu'ils ont à faire à ceux qui les hantent long temps, qu'ils en eussent choisi quelqu'un qui m'eust esté plus acceptable; car ils ne m'en eussent sceu faire que i'eusse en plus grande horreur, dez mon enfance : c'estoit, à poinct nommé, de touts les accidents de la vieillesse, celuy que ie craignois le plus. I'avois pensé maintesfois, à part moy, que i'allois trop avant, et qu'à faire un si long chemin, ie ne fauldrois pas de m'engager enfin en quelque malplaisante rencontre : ie sentois et protestois assez, Qu'il estoit heure de partir, et qu'il falloit trencher la vie dans le vif et dans le sain, suyvant la regle des chirurgiens, quand ils ont à couper quelque membre; Qu'à celuy qui ne la rendoit à temps, nature avoit accoustumé de faire payer de biens rudes usures. Il s'en falloit tant que i'en feusse prest lors, qu'en dix huict mois ou environ qu'il y a que ie suis en ce malplaisant estat, i'ay desia apprins à my accommoder; i'entre desia en composition de ce vivre choliqueux, i'y treuve dequoy me consoler, et dequoy esperer : Tant les hommes sont accoquinez à leur estre miserable, qu'il n'est si rude condition qu'ils n'acceptent pour s'y conserver! Oyez Maecenas,

> Debilem facito manu,
> Debilem pede, coxa;
> Lubricos quate dentes;

Vita dum superest, bene est[1] :

et couvroit Tamburlan d'une sotte humanité la cruauté fantastique qu'il exerceoit contre les ladres[2], en faisant mettre à mort autant qu'il en venoit à sa cognoissance, « pour, disoit il, les delivrer de la vie qu'ils vivoient si penible : » car il n'y avoit nul d'eulx qui n'eust mieulx aimé estre trois fois ladre, que de n'estre pas : et Antisthenes le stoïcien[3], estant fort malade, et s'escriant : « Qui me delivrera de ces maulx? » Diogenes, qui l'estoit venu veoir, luy presentant un couteau : « Cettuy cy, si tu veulx, bientost. » « Ie ne dis pas de la vie, repliqua il, ie dis des maulx. » Les souffrances qui nous touchent simplement par l'ame, m'affligent beaucoup moins qu'elles ne font la pluspart des aultres hommes; partie, par iugement, car le monde estime plusieurs choses horribles, ou evitables au prix de la vie, qui me sont à peu prez indifferentes; partie, par une complexion stupide et insensible que i'ay aux accidents qui ne donnent à moy de droict fil; laquelle complexion i'estime l'une des meilleures pieces de ma naturelle condition : mais les souffrances vrayement essentielles et corporelles, ie les gouste bien vifvement. Si est ce pourtant, que, les prevoyant

[1] Vers de Mécène, conservés par SÉNÈQUE, *Epist.* 101, et que La Fontaine traduit ainsi, *Fables,* I, 15 :

> Qu'on me rende impotent,
> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive; c'est assez : je suis plus que content.

[2] *Les lépreux.*

[3] Ou plutôt *le cynique.* Voyez ce trait dans DIOGÈNE LAERCE, VI, 18. COSTE.

aultresfois d'une veue foible, delicate, et amollie par la iouïssance de cette longue et heureuse santé et repos que Dieu m'a presté, la meilleure part de mon aage, ie les avois conceues, par imagination, si insupportables, qu'à la verité ie n'avois plus de peur, que ie n'y ay trouvé de mal : par où i'augmente tousiours cette creance, Que la pluspart des facultez de nostre ame, comme nous les employons, troublent plus le repos de la vie, qu'elles n'y servent.

Ie suis aux prinses avecques la pire de toutes les maladies, la plus soubdaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, et la plus irremediable; i'en ay desia essayé cinq ou six bien longs accez et penibles : toutesfois, ou ie me flatte, ou encores y a il en cet estat dequoy se soubtenir, à qui a l'ame deschargee de la crainte de la mort, et deschargee des menaces, conclusions et consequences dequoy la medecine nous enteste; mais l'effect mesme de la douleur n'a pas cette aigreur si aspre et si poignante, qu'un homme rassis en doibve entrer en rage et en desespoir. I'ay au moins ce proufit de la cholique, que, ce que ie n'avois encores peu sur moy, pour me concilier du tout et m'accointer à la mort, elle le parfera; car d'autant plus elle me pressera et importunera, d'autant moins me sera la mort à craindre. I'avois desia gaigné cela, de ne tenir à la vie que par la vie seulement; elle desnouera encores cette intelligence : et Dieu veuille qu'enfin, si son aspreté vient à surmonter mes forces, elle ne me reiecte à l'aultre extremité, non moins vicieuse, d'aimer et desirer à mourir!

Summum nec metuas diem, nec optes[1]:

ce sont deux passions à craindre, mais l'une a son remede bien plus prest que l'aultre.

Au demourant, i'ay tousiours trouvé ce precepte cerimonieux, qui ordonne si rigoureusement et exactement de tenir bonne contenance et un maintien desdaigneux et posé, à la souffrance des maulx. Pourquoy la philosophie, qui ne regarde que le vif et les effects, se va elle amusant à ces apparences externes[2]? Qu'elle laisse ce soing aux farceurs et maistres de rhetorique, qui font tant d'estat de nos gestes : qu'elle condonne hardiement au mal cette lascheté voyelle, si elle n'est ny cordiale, ny stomachale, et preste ses plainctes volontaires au genre des soupirs, sanglots, palpitations, paslissements, que nature a mis hors de nostre puissance : pourveu que le

[1] Ne craignez ni ne désirez votre dernier jour. MARTIAL, X, 47.

[2] VAR. : Après ces mots, on lit dans l'édition de 1588 : « Comme si elle dressoit les hommes aux actes d'une comedie, ou comme s'il estoit en sa iurisdiction d'empescher les mouvements et alterations que nous sommes naturellement contraincts de recevoir. Qu'elle empesche doncques Socrates de rougir d'affection ou de honte, de cligner les yeulx à la menasse d'un coulp, de trembler et de suer aux secousses de la fiebvre : la peincture de la poesie, qui est libre et volontaire, n'ose priver des larmes mesmes les personnes qu'elle veult representer accomplies et parfaictes :

> E se n'afflige tanto,
> Che si morde le man, morde le labbia,
> Sparge le guancie di continuo pianto :

elle debvroit laisser cette charge à ceulx qui font profession de regler nostre maintien et nos mines : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement, qu'elle a prins à instruire : qu'elle luy ordonne ses pas, et le tienne en bride et office : qu'aux efforts de la cholique, etc. »

courage soit sans effroy, les paroles sans desespoir, qu'elle se contente; qu'importe que nous tordions nos bras, pourvu que nous ne tordions pas nos pensees? elle nous dresse pour nous, non pour aultruy; pour estre, non pour sembler : qu'elle s'arreste à gouverner nostre entendement qu'elle a prins à instruire : qu'aux efforts de la cholique, elle maintienne l'ame capable de se recognoistre, de suyvre son train accoustumé, combattant la douleur et la soubtenant, non se prosternant honteusement à ses pieds; esmeue et eschauffee du combat, non abbattue et renversee; capable de commerce, capable d'entretien, et d'aultre occupation, iusques à certaine mesure En accidents si extremes, c'est cruauté de requerir de nous une desmarche si composee : si nous avons beau ieu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine : si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le face; si l'agitation luy plaist, qu'il se tourneboule et tracasse à sa fantasie; s'il luy semble que le mal s'evapore aulcunement (comme aulcuns medecins disent que cela ayde à la delivrance des femmes enceinctes), pour poulser hors la voix avecques plus grande violence, ou s'il en amuse son torment, qu'il crie tout à faict. Ne commandons point à cette voix qu'elle aille, mais permettons le luy. Epicurus [1] ne pardonne pas seulement à son sage de crier aux torments, mais il le luy conseille : *Pugiles etiam, quum feriunt, in iactandis cæstibus ingemiscunt, quia profundenda voce omne corpus intenditur, venitque plaga vehementior* [2].

[1] DIOGÈNE LAERCE, X, 118.

[2] Les lutteurs aussi, tout en frappant, tout en manœuvrant leurs

Nous avons assez de travail du mal, sans nous travailler à ces regles superflues.

Ce que ie dis, pour excuser ceulx qu'on veoid ordinairement se tempester aux secousses et assaults de cette maladie : car pour moy, ie l'ay passee iusques à cette heure avecques un peu meilleure contenance, et me contente de gemir sans brailler; non pourtant que ie me mette en peine pour maintenir cette decence exterieure, car ie fois peu de compte d'un tel advantage, ie preste en cela au mal autant qu'il veult; mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessifves, ou i'y apporte plus de fermeté que le commun. Ie me plains, ie me despite, quand les aigres poinctures me pressent; mais ie n'en viens point au desespoir comme celuy là,

> Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus
> Resonando, multum flebiles voces refert [1]:

ie me taste au plus espez du mal; et ay tousiours trouvé que i'estois capable de dire, de penser, de respondre, aussi sainement qu'en une aultre heure, mais non si constamment, la douleur me troublant et destournant. Quand on me tient le plus atterré, et que les assistants m'espargnent, i'essaye souvent mes forces, et leur entame moy mesme des propos les plus esloingnez de mon estat. Ie puis tout par un

cestes, font entendre quelques gémissements : c'est qu'en poussant un cri tous les nerfs se roidissent, et le coup est plus vigoureux. Cic., *Tusc.*, II, 23.

[1] Par ses sanglots, ses plaintes, ses gémissements, ses cris, il faisait parler sa douleur d'une façon lamentable. — Vers du *Philoctète* d'Attius, cités deux fois par Cicéron, *de Finib.*, II, 29; *Tusc.*, II, 14. V. Leclerc.

soubdain effort : mais ostez en la duree. Oh ! que n'ay ie la faculté de ce songeur de Cicero [1], qui, songeant embrasser une garse, trouva qu'il s'estoit deschargé de sa pierre emmy ses draps ! les miennes me desgarsent estrangement. Aux intervalles de cette douleur excessifve, lorsque mes ureteres languissent sans me ronger, ie me remets soubdain en ma forme ordinaire, d'autant que mon ame ne prend aultre alarme que la sensible et corporelle ; ce que ie doibs certainement au soin que i'ay eu à me preparer par discours à tels accidents :

> Laborum
> Nulla mihi nova nunc facies inopinave surgit :
> Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi [2].

Ie suis essayé [3] pourtant un peu bien rudement pour un apprenti, et d'un changement bien soubdain et bien rude, estant cheu tout à coup d'une tresdoulce condition de vie et tresheureuse, à la plus douloureuse et penible qui se puisse imaginer : car, oultre ce que c'est une maladie bien fort à craindre d'elle mesme, elle faict en moy ses commencements beaucoup plus aspres et difficiles qu'elle n'a accoustumé : les accez me reprennent si souvent, que ie ne sens quasi plus d'entiere santé. Ie maintiens toutesfois, iusques à cette heure, mon esprit en telle assiette, que, pourveu que i'y puisse apporter de la constance,

[1] Cic., *de Divin.*, II, 69.

[2] Nulle infortune ne surgit devant moi sous une forme inconnue et nouvelle. Je les ai toutes pressenties ; je les ai pesées d'avance dans mon esprit. Virg., *Æn.*, VI, 103, trad. par M. de Pongerville.

[3] *Je suis mis à l'essai, à l'épreuve.*

ie me treuve en assez meilleure condition de vie que mille aultres, qui n'ont ny fiebvre ny mal que celuy qu'ils se donnent eulx mesmes par la faulte de leur discours.

Il est certaine façon d'humilité subtile, qui naist de la presumption, comme cette cy, Que nous recognoissons nostre ignorance en plusieurs choses, et sommes si courtois d'advouer qu'il y ayt ez ouvrages de nature aulcunes qualitez et conditions qui nous sont imperceptibles, et desquelles nostre suffisance ne peult descouvrir les moyens et les causes : par cette honneste et consciencieuse declaration, nous esperons gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultez estrangieres; il me semble que parmy les choses que nous veoyons ordinairement, il y a des estrangetez si incomprehensibles, qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles : Quel monstre est ce, que cette goutte de semence, dequoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos peres? cette goutte d'eau, où loge elle ce nombre infiny de formes? et comme portent elles ces ressemblances, d'un progrez si temeraire et si desreglé, que l'arriere-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle? En la famille de Lepidus, à Rome, il y en a eu trois, non de suitte, mais par intervalles, qui nasquirent un mesme œuil couvert de cartilage[1] : A Thebes il y avoit une race qui portoit

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 12.

dez le ventre de la mere la forme d'un fer de lance; et qui ne le portoit, estoit illegitime : Aristote dict qu'en certaine nation où les femmes estoient communes, on assignoit les enfants à leurs peres, par la ressemblance [1]

Il est à croire que ie doibs à mon pere cette qualité pierreuse; car il mourut merveilleusement affligé d'une grosse pierre qu'il avoit en la vessie. Il ne s'apperceut de son mal que le soixante septiesme an de son aage : et avant cela il n'en avoit eu aulcune menace ou ressentiment aux reins, aux costez, ny ailleurs; et avoit vescu iusques lors en une heureuse santé, et bien peu subiecte à maladie; et dura encores sept ans en ce mal, traisnant une fin de vie bien douloureuse. I'estois nay vingt cinq ans, et plus, avant sa maladie, et durant le cours de son meilleur estat, le troisiesme de ses enfants en reng de naissance. Où se couvoit tant de temps la propension à ce default? et, lorsqu'il estoit si loing du mal, cette legiere piece de sa substance, dequoy il me bastit, comment en portoit elle pour sa part une si grande impression? et comment encores si couverte, que quarante cinq ans aprez i'aye commencé à m'en ressentir, seul iusques à cette heure entre tant de freres et de sœurs, et touts d'une mere? Qui m'esclaircira de ce progrez, ie le croiray d'autant d'aultres miracles qu'il vouldra: pourveu que, comme ils font, il ne me donne pas en payement une doctrine beaucoup plus difficile et fantastique que n'est la chose mesme.

[1] Hérodote, liv. IV, c. 180.

Que les medecins excusent un peu ma liberté; car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, i'ay receu la haine et le mespris de leur doctrine : cette antipathie que i'ay à leur art m'est hereditaire. Mon pere a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul prez de quatre vingts, sans avoir gousté aulcune sorte de medecine; et, entre eulx, tout ce qui n'estoit de l'usage ordinaire tenoit lieu de drogue. La medecine se forme par exemples et experience : aussi faict mon opinion. Voylà pas une bien expresse experience, et bien advantageuse? ie ne sçais s'ils m'en trouveront trois en leurs registres, nays, nourris et trespassez en mesme fouyer, mesme toict, ayants autant vescu par leur conduicte. Il fault qu'ils m'advouent en cela, que si ce n'est la raison, au moins que la fortune est de mon party : or, chez les medecins, fortune vault bien mieulx que la raison. Qu'ils ne me prennent point à cette heure à leur advantage, qu'ils ne me menacent point, atterré comme ie suis; ce seroit supercherie. Aussi, à dire la verité, i'ay assez gaigné sur eulx par mes exemples domestiques, encores qu'ils s'arrestent là. Les choses humaines n'ont pas tant de constance · il y a deux cents ans, il ne s'en fault que dix huict, que cet essay nous dure, car le premier nasquit l'an mil quatre cents deux; c'est vrayement bien raison que cette experience commence à nous faillir. Qu'ils ne me reprochent point les maulx qui me tiennent à cette heure à la gorge : d'avoir vescu sain quarante sept ans pour ma part, n'est ce pas assez? quand ce sera le bout de ma carriere, elle est des plus longues.

Mes ancestres avoient la medecine à contrecœur par quelque inclination occulte et naturelle ; car la veue mesme des drogues faisoit horreur à mon pere. Le seigneur de Gaviac, mon oncle paternel, homme d'Eglise, maladif dez sa naissance, et qui feit toutesfois durer cette vie debile iusques à soixante sept ans, estant tumbé aultrefois en une grosse et vehemente fiebvre continue, il feut ordonné par les medecins qu'on luy declareroit, s'il ne se vouloit ayder (ils appellent secours ce qui le plus souvent est empeschement), qu'il estoit infailliblement mort. Ce bon homme, tout effrayé comme il feut de cette horrible sentence, si respondit il, « Je suis doncques mort. » Mais Dieu rendit tantost aprez vain ce prognostique. Le dernier des freres, ils estoient quatre, sieur de Bussaguet, et de bien loing le dernier, se soubmeit seul à cet art, pour le commerce, ce croy ie, qu'il avoit avecques les aultres arts, car il estoit conseiller en la cour de parlement ; et luy succeda si mal, qu'estant, par apparence, de plus forte complexion, il mourut pourtant long temps avant les aultres, sauf un, le sieur de Sainct Michel.

Il est possible que i'ay receu d'eulx cette dyspathie[1] naturelle à la medecine : mais s'il n'y eust eu que cette consideration, i'eusse essayé de la forcer ; car toutes ces conditions qui naissent en nous sans raison, elles sont vicieuses, c'est une espece de maladie qu'il fault combattre. Il peult estre que i'y avois cette propension ; mais ie l'ay appuyee et fortifiee par les discours, qui m'en ont estably l'opinion que

[1] *Cette aversion.*

i'en ay : car ie hais aussi cette consideration de refuser la medecine pour l'aigreur de son goust; ce ne seroit ayseement mon humeur, qui treuve la santé digne d'estre rachetee par touts les cauteres et incisions les plus penibles qui se facent : et, suyvant Epicurus[1], les voluptez me semblent à eviter, si elles tirent à leur suitte des douleurs plus grandes; et les douleurs à rechercher, qui tirent à leur suitte des voluptez plus grandes. C'est une precieuse chose que la santé, et la seule qui merite, à la verité, qu'on y employe, non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encores la vie à sa poursuitte; d'autant que sans elle la vie nous vient à estre penible et iniurieuse; la volupté, la sagesse, la science et la vertu, sans elle, se ternissent et esvanouïssent : et aux plus fermes et tendus discours que la philosophie nous vueille imprimer au contraire, nous n'avons qu'à opposer l'image de Platon estant frappé du hault mal ou d'une apoplexie, et, en cette presupposition, le desfier d'appeller à son secours les riches facultez de son ame. Toute voye qui nous meneroit à la santé ne se peult dire, pour moy, ny aspre ny chere. Mais i'ay quelques aultres apparences qui me font estrangement desfier de toute cette marchandise. Ie ne dis pas qu'il n'y en puisse avoir quelque art; qu'il n'y ait, parmy tant d'ouvrages de nature, des choses propres à la conservation de nostre santé, cela est certain : i'entends bien qu'il y a quelque simple qui humecte, quelque aultre qui asseiche; ie sçais, par experience, et que les raiforts produisent des vents, et que les

[1] CIC., *Tusc. Quæst.*, V, 33; DIOGÈNE LAERCE, X, 129.

feuilles du sené laschent le ventre; ie sçais plusieurs telles experiences, comme ie sçais que le mouton me nourrit, et que le vin m'eschauffe; et disoit Solon que le manger estoit, comme les aultres drogues, une medecine contre la maladie de la faim; ie ne desadvoue pas l'usage que nous tirons du monde, ny ne doubte de la puissance et uberté de nature, et de son application à nostre besoing; ie veois bien que les brochets et les arondes[1] se treuvent bien d'elle : Ie me desfie des inventions de nostre esprit, de nostre science et art, en faveur duquel nous l'avons abandonnee et ses regles, et auquel nous ne sçavons tenir moderation ny limite. Comme nous appellons iustice, le pastissage[2] des premieres loys qui nous tumbent en main, et leur dispensation et practique, tresinepte souvent et tresinique; et comme ceulx qui s'en mocquent, et qui l'accusent, n'entendent pas pourtant iniurier cette noble vertu, ains condamner seulement l'abus et profanation de ce sacré tiltre : de mesme, en la medecine, i'honore bien ce glorieux nom, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain; mais ce qu'il designe[3], entre nous, ie ne l'honore ny l'estime.

En premier lieu, l'experience me le faict craindre; car, de ce que i'ay de cognoissance, ie ne veois nulle race de gents si tost malade, et si tard guarie, que celle qui est soubs la iurisdiction de la medecine : leur santé mesme est alteree et corrompue par l

[1] *Les hirondelles.*
[2] *Le mélange informe, le salmigondis.*
[3] *Ordonne.*

contraincte des regimes. Les medecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour garder qu'on ne puisse en aulcune saison eschapper leur auctorité : d'une santé constante et entiere, n'en tirent ils pas l'argument d'une grande maladie future? I'ay esté assez souvent malade; i'ay trouvé, sans leur secours, mes maladies aussi doulces à supporter (et en ay essayé quasi de toutes les sortes), et aussi courtes qu'à nul aultre; et si n'y ay point meslé l'amertume de leurs ordonnances. La santé, ie l'ay libre et entiere, sans regle, et sans autre discipline que de ma coustume et de mon plaisir : tout lieu m'est bon à m'arrester; car il ne me fault aultres commoditez, estant malade, que celles qu'il me fault estant sain : Ie ne me passionne[1] point d'estre sans medecin, sans apotiquaire et sans secours; dequoy i'en veois la pluspart plus affligez que du mal. Quoy? eulxmesmes nous font ils veoir de l'heur et de la duree, en leur vie, qui nous puisse tesmoingner quelque apparent effect de leur science?

Il n'est nation qui n'ayt esté plusieurs siecles sans la medecine, et les premiers siecles, c'est à dire les meilleurs et les plus heureux; et du monde la dixiesme partie ne s'en sert pas, encores à cette heure; infinies nations ne la cognoissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne faict icy; et parmy nous, le commun peuple s'en passe heureusement : les Romains avoient esté six cents ans avant que de la recevoir; mais, aprez l'avoir essayee, ils la

[1] *Je ne me trouble pas*, ou peut-être *je ne souffre pas*.

chasserent de leur ville, par l'entremise de Caton[1] le censeur, qui montra combien ayseement il s'en pouvoit passer, ayant vescu quatre vingts et cinq ans, et faict vivre sa femme iusqu'à l'extreme vieillesse, non pas sans medecine, mais ouy bien sans medecin; car toute chose qui se treuve salubre à nostre vie, se peult nommer medecine : il entretenoit, ce dict Plutarque[2], sa famille en santé, par l'usage, ce me semble, du lievre : comme les Arcades, dict Pline[3], guarissent toutes maladies avecques du laict de vache; et les Libyens, dict Herodote[4], iouïssent populairement d'une rare santé, par cette coustume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteinct quatre ans, de leur cauteriser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute defluxion de rheume; et les gents de village de ce pays, à touts accidents, n'employent que du vin le plus fort qu'ils peuvent, meslé à force safran et espice : tout cela avecques une fortune pareille.

Et à dire vray, de toute cette diversité et confusion d'ordonnances, quelle aultre fin et effect aprez tout y a il, que de vuider le ventre? ce que mille simples domestiques peuvent faire : et si ne sçais si c'est si utilement qu'ils disent, et si nostre nature n'a point besoing de la residence de ses excrements, iusques à certaine mesure, comme le vin a de sa lie pour sa

[1] Montaigne se trompe. Les médecins ne furent chassés de Rome que longtemps après la mort de Caton.

[2] *Vie de Caton le censeur*. c. 12.

[3] *Nat. Hist.*, XXV, 8.

[4] Liv. IV, c. 187

conservation; vous veoyez souvent des hommes sains tumber en vomissements ou flux de ventre, par accident estrangier, et faire un grand vuidange d'excrements sans besoing aucun precedent, et sans aulcune utilité suyvante, voire avecques empirement et dommage. C'est du grand Platon que i'apprins n'agueres que, de trois sortes de mouvements qui nous appartiennent, le dernier et le pire est celuy des purgations, que nul homme, s'il n'est fol, ne doibt entreprendre qu'à l'extreme necessité. On va troublant et esveillant le mal, par oppositions contraires: il fault que ce soit la forme de vivre qui doulcement l'allanguisse et reconduise à sa fin : les violentes harpades[1] de la drogue et du mal sont tousiours à nostre perte, puisque la querelle se desmesle chez nous, et que la drogue est un secours infiable[2], de sa nature ennemy à nostre santé, et qui n'a accez en nostre estat que par le trouble. Laissons un peu faire : l'ordre qui pourveoid aux pulces et aux taulpes, pourveoid aussi aux hommes qui ont la patience pareille, à se laisser gouverner, que les pulces et les taulpes : nous avons beau crier Bihore[3], c'est bien pour nous enrouer, mais non pour l'advancer : c'est un ordre superbe et impiteux; nostre crainte, nostre desespoir le desgouste et retarde de nostre ayde, au lieu de l'y convier; il doibt au mal son cours, comme à la santé;

[1] *Griffades, coups de harpons ou de griffes,* c'est-à-dire *violents combats entre la drogue et le mal.* E. JOHANNEAU.

[2] *Auquel on ne peut se fier.*

[3] *Bihore,* terme dont se servent les charretiers du Languedoc, pour hâter leurs chevaux; il répond à notre *aïe!* et signifie, à la lettre, *vite.* E. JOHANNEAU.

de se laisser corrompre en faveur de l'un, au preiudice des droicts de l'aultre, il ne le fera pas, il tumberoit en desordre. Suyvons, de par Dieu! suyvons : il meine ceulx qui suyvent; ceulx qui ne le suyvent pas, il les entraisne[1], et leur rage, et leur medecine ensemble. Faites ordonner une purgation à vostre cervelle; elle y sera mieulx employee qu'à vostre estomach.

On demandoit à un Lacedemonien, qui l'avoit faict vivre sain si long temps : « L'ignorance de la medecine, » respondict il : et Adrian l'empereur crioit sans cesse, en mourant, « Que la presse des medecins l'avoit tué. » Un mauvais luicteur se feit medecin : « Courage, lui dict Diogenes[2]; tu as raison : tu mettras à cette heure en terre ceulx qui t'y ont mis aultrefois. » Mais ils ont cet heur, selon Nicocles, que « le soleil esclaire leur succez, et la terre cache leur faulte. » Et oultre cela, ils ont une façon bien advantageuse à se servir de toutes sortes d'evenements : car, ce que la fortune, ce que la nature ou quelque aultre cause estrangiere (desquelles le nombre est infiny), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer; touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son regime, c'est d'elle qu'il les tient; les occasions qui m'ont guary moy, et qui guarissent mille aultres qui n'appellent point les

[1] Imitation de ce vers de SÉNÈQUE, *Epist.* 107.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

V. LECLERC.

[2] DIOG. LAERCE, VI, 62.

medecins à leur secours, ils les usurpent en leurs subiects[1] : et quant aux mauvais accidents, Ou ils les desadvouent tout à faict, en attribuant la coulpe au patient, par des raisons si vaines, qu'ils n'ont garde de faillir d'en treuver tousiours assez bon nombre de telles : « Il a descouvert son bras, il a ouï le bruit d'un coche,

> Rhedarum transitus arcto
> Vicorum in flexu[2];

on a entr' ouvert sa fenestre; il s'est couché sur le costé gauche, ou il a passé par sa teste quelque pensement penible; » somme, une parole, un songe, une œuillade leur semble suffisante excuse pour se descharger de faulte : Ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement et en font leur affaires, par cet aultre moyen qui ne leur peut iamais faillir : c'est de nous payer, lorsque la malad se treuve reschauffee par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empiree sans leurs remedes; celuy qu'ils ont iecté d'un morfondement[3] en une fiebvre quotidienne, il eust eu, sans eulx, la continue. Ils n'ont garde de faire mal leurs besongnes, puisque le dommage leur revient à proufit. Vrayement ils ont raison de requerir du malade une application de creance favorable : il fault qu'elle le soit, à la verité, en bon escient et bien soupple, pour s'appliquer à des

[1] *Ils s'en font honneur à l'égard de ceux qui se sont mis entre leurs mains*. COSTE.

[2] Le bruit des chars embarrassés au détour des rues étroites. JUVÉNAL, III, 236.

[3] *Morfondement*, maladie causee par un refroidissement.

imaginations si malaysees à croire. Platon disoit bien à propos[1], Qu'il n'appartenoit qu'aux medecins de mentir en toute liberté, puisque nostre salut despend de la vanité et faulseté de leurs promesses. Aesope, aucteur de tresrare excellence, et duquel peu de gents descouvrent toutes les graces, est plaisant à nous representer cette auctorité tyrannique qu'ils usurpent sur ces pauvres ames affoiblies et abbattues par le mal et la crainte; il conte[2] qu'un malade estant interrogé par son medecin quelle operation il sentoit des medicaments qu'il luy avoit donnez : « I'ay fort sué, » respondit il; « Cela est bon! » dict le medecin. Une aultre fois il luy demanda encores comme il s'estoit porté depuis : « I'ay eu un froid extreme, feit il, et si ay fort tremblé. » « Cela est bon! » suyvit le medecin. A la troisiesme fois, il luy demanda derechef comment il se portoit : « Ie me sens, dict il, enfler et bouffir comme d'hydropisie : » « Voylà qui va bien! » adiousta le medecin. L'un de ses domestiques venant, aprez, à s'enquerir à luy de son estat : « Certes, mon amy, respond il, à force de bien estre, ie me meurs. »

Il y avoit en Aegypte une loy plus iuste, par laquelle le medecin prenoit son patient en charge, les trois premiers iours, aux perils et fortunes du patient; mais, les trois iours passez, c'estoit aux siens propres : car quelle raison y a il qu'Aesculapius leur patron ait esté frappé du fouldre pour avoir ramené Hippolytus de mort à vie;

[1] *De la République*, III, p. 433.
[2] Fable 13. *le Malade et le Médecin.*

Nam Pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis, et artis,
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas[1];

et ses suyvants soient absouls, qui envoyent tant d'ames de la vie à la mort? Un medecin vantoit à Nicocles son art estre de grande auctorité : « Vrayement c'est mon[2], dict Nicocles, qui peult impunement tuer tant de gents. »

Au demourant, si i'eusse esté de leur conseil, i'eusse rendu ma discipline plus sacree et mysterieuse : ils avoient assez bien commencé; mais ils n'ont pas achevé de mesme. C'estoit un bon commencement, d'avoir faict des dieux et des daimons aucteurs de leur science, d'avoir prins un langage à part, une escriture à part; quoy qu'en sente la philosophie, que c'est folie de conseiller un homme pour son proufit, par maniere non intelligible : *Ut si quis medicus imperet, ut sumat :*

Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam[3].

C'estoit une bonne regle en leur art, et qui accompaigne toutes les arts fantastiques, vaines et supernaturelles, Qu'il fault que la foy du patient preoc-

[1] Jupiter, indigné qu'un mortel échappé des ténèbres infernales, reparût au séjour de la lumière, frappa de la foudre l'inventeur de cet art, et précipita sur les bords du Styx le fils d'Apollon. Virg., *Énéid.*, VII, 770.

[2] *Vraiment oui,* dans le sens de l'affirmation la plus positive.

[3] Comme si un médecin ordonnait à un malade de prendre un enfant de la terre, marchant sur le gazon, portant sa maison, et privé de sang (c'est-à-dire un limaçon). Cicéron, *de Divinat.*, II, 64.

cupe, par bonne esperance et asseurance, leur effect et operation : laquelle regle ils tiennent iusques là, que le plus ignorant et grossier medecin, ils le treuvent plus propre à celuy qui a fiance en luy, que le plus experimenté et incogneu. Le chois mesme de la pluspart de leurs drogues est aulcunement mysterieux et divin : Le pied gauche d'une tortue, L'urine d'un lezard, La fiente d'un elephant, Le foye d'une taulpe, Du sang tiré soubs l'aile droicte d'un pigeon blanc: et pour nous aultres choliqueux (tant ils abusent desdaigneusement de nostre misere), des crottes de rat pulverisees, et telles autres singeries qui ont plus le visage d'un enchantement magicien, que de science solide. Ie laisse à part le nombre impair de leurs pillules, la destination de certains iours et festes de l'annee, la distinction des heures à cueillir les herbes de leurs ingredients, et cette grimace rebarbatifve et prudente de leur port et contenance, dequoy Pline mesme se mocque. Mais ils ont failly, veulx ie dire, de ce qu'à ce beau commencement ils n'ont adiouté cecy, De rendre leurs assemblees et consultations plus religieuses et secretes : aulcun homme profane n'y debvoit avoir accez, non plus qu'aux secretes cerimonies d'Aesculape ; car il advient de cette faulte, que leur irresolution, la foiblesse de leurs arguments, divinations et fondements, l'aspreté de leurs contestations [1], pleines de haine, de ialousie, et de consideration particuliere, venants à estre descouvertes a un chascun, il fault estre merveilleusement aveugle si on ne se sent bien hazardé entre leurs mains. Qu

[1] PLINE, *Nat. Hist.*, XXIX, 1.

veid iamais medecin se servir de la recepte de son compaignon, sans y retrencher ou adiouster quelque chose.? ils trahissent assez par là leur art, et nous font veoir qu'ils y considerent plus leur reputation, et par consequent leur proufit, que l'interest de leurs patients. Celuy là de leurs docteurs est plus sage, qui leur a anciennement prescript qu'un seul se mesle de traicter un malade : car s'il ne faict rien qui vaille, le reproche à l'art de la medecine n'en sera pas fort grand, pour la faulte d'un homme seul; et au rebours, la gloire en sera grande, s'il vient à bien rencontrer : là où quand ils sont beaucoup, ils descrient à touts les coups le mestier; d'autant qu'il leur advient de faire plus souvent mal que bien. Ils se debvoient contenter du perpetuel desaccord qui se treuve ez opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire veoir encores au peuple les controverses et inconstances de iugement qu'ils nourrissent et continuent entre eulx.

Voulons nous un exemple de l'ancien debat de la medecine? Herophilus [1] loge la cause originelle des maladies, aux humeurs; Erasistratus, au sang des arteres; Asclepiades, aux atomes invisibles s'escoulants en nos pores; Alcmaeon, en l'exsuperance ou default des forces corporelles; Diocles, en l'inequalité des elements du corps, et en la qualité de l'air que nous respirons; Strato, en l'abondance, crudité, et corruption de l'aliment que nous prenons; Hippocrates la loge aux esprits. Il y a l'un de leurs

[1] Celse, préface du 1er livre.

amis [1], qu'ils cognoissent mieulx que moy, qui s'escrie à ce propos, « Que la science la plus importante qui soit en nostre usage, comme celle qui a charge de nostre conservation et santé, c'est, de malheur, la plus incertaine, la plus trouble, et agitee de plus de changements. » Il n'y a pas grand dangier de nous mescompter à la haulteur du soleil, ou en la fraction de quelque supputation astronomique : mais icy, où il y va de tout nostre estre, ce n'est pas sagesse de nous abandonner à la mercy de l'agitation de tant de vents contraires.

Avant la guerre peloponnesiaque, il n'estoit pas grands nouvelles de cette science. Hippocrates la meit en credit : tout ce que cettuy cy avoit estably, Chrysippus le renversa : depuis, Erasistratus, petit fils d'Aristote, tout ce que Chrysippus en avoit escript : aprez ceulx cy, surveindrent les empiriques, qui preindrent une voye toute diverse des anciens au maniement de cet art : quand le credit de ces derniers commencea à s'envieillir, Herophilus meit en usage une aultre sorte de medecine, qu'Asclepiades veint à combattre et aneantir à son tour : à leur reng gaignerent auctorité les opinions de Themison, et depuis de Musa ; et encores aprez, celles de Vectius Valens, medecin fameux par l'intelligence qu'il avoit avec Messalina : l'empire de la medecine tumba du temps de Neron à Thessalus, qui abolit et condamna tout ce qui en avoit esté tenu iusques à luy : la doctrine de cettuy cy feut abbattue par Crinas de Marseille, qui apporta de nouveau de regler toutes les

[1] Pline, *Nat. Hist.*, XXIX, 1.

operations medecinales aux ephemerides et mouvements des astres, manger, dormir et boire, à l'heure qu'il plairoit à la lune et à Mercure : son auctorité feut bientost aprez supplantee par Charinus, medecin de cette mesme ville de Marseille; cettuy cy combattoit non seulement la medecine ancienne, mais encores l'usage des bains chaulds, publicque, et tant de siecles, auparavant accoustumé; il faisoit baigner les hommes dans l'eau froide, en hyver mesme, et plongeoit les malades dans l'eau naturelle des ruisseaux. Iusques au temps de Pline, aucun Romain n'avoit encores daigné exercer la medecine : elle se faisoit par des estrangiers et Grecs; comme elle se faict entre nous François, par des Latineurs : car, comme dict un tresgrand medecin, nous ne recevons pas aysement la medecine que nous entendons, non plus que la drogue que nous cueillons. Si les nations desquelles nous retirons le gayac, la salseperille [1], et le bois d'esquine [2], ont des medecins, combien pensons nous, par cette mesme recommendation de l'estrangeté, la rareté et la cherté, qu'ils facent feste de nos choulx et de nostre persil? car qui oseroit mespriser les choses recherchees de si loing, au hazard d'une si longue peregrination et si perilleuse? Depuis ces anciennes mutations de la medecine, il y en a eu infinies aultres iusques à nous; et, le plus souvent, mutations entieres et universelles, comme sont celles que produisent, de nostre temps, Paracelse, Fiora-

[1] *La salsepareille.*

[2] *Bois d'esquine,* dit Cotgrave, *c'est la racine d'un certain bois Indes,* de laquelle on fait usage dans la médecine. COSTE.

vanti, et Argenterius [1] : car ils ne changent pas seulement une recepte, mais, à ce qu'on me dict, toute la contexture et police du corps de la medecine, accusants d'ignorance et de piperie ceulx qui en ont faict profession iusques à eulx. Ie vous laisse à penser où en est le pauvre patient.

Si encores nous estions asseurez, quand ils se mescomptent, qu'il ne nous nuisist pas, s'il ne nous prouffite ; ce seroit une bien raisonnable composition, de se hazarder d'acquerir du bien, sans se mettre en dangier de perte. Aesope faict ce conte [2], qu'un qui avoit acheté un More esclave, estimant que cette couleur luy feust venue par accident et mauvais traictement de son premier maistre, le feit medeciner de plusieurs bains et bruvages, avecques grand soing : il adveint, que le More n'en amenda aulcunement sa couleur basanee, mais qu'il en perdit entierement sa premiere santé. Combien de fois nous advient il de veoir les medecins imputants les uns aux aultres la mort de leurs patients? Il me souvient d'une maladie populaire qui feut aux villes de mon voisinage, il y a quelques annees, mortelle et tresdangereuse : cet orage estant passé, qui avoit emporté un nombre infiny d'hommes, l'un des plus fameux medecins de toute la contree veint à publier un livret, touchant cette matiere, par lequel il se radvise de ce qu'ils avoyent usé de la saignee, et confesse que c'est l'une des causes

[1] *Léonard Fioravanti*, alchimiste et médecin, né à Bologne, mort en 1588. — *Jean Argentier*, né à Quiers, ville de Piémont, en 1513, mort à Turin, en 1572.

[2] Fable 76, *l'Éthiopien*.

principales du dommage qui en estoit advenu. Dadvantage, leurs aucteurs tiennent qu'il n'y a aulcune medecine qui n'ayt quelque partie nuisible : et si celles mesmes qui nous servent, nous offensent aulcunement, que doibvent faire celles qu'on nous applique du tout hors de propos? De moy, quand il n'y auroit aultre chose, i'estime qu'à ceulx qui haïssent le goust de la medecine, ce soit un dangereux effort, et de preiudice, de l'aller avaller à une heure si incommode, avecques tant de contrecœur; et crois que cela essaye[1] merveilleusement le malade en une saison où il a tant besoing de repos : oultre ce, qu'à considerer les occasions sur quoy ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, elles sont si legieres et si delicates, que i'argumente par là qu'une bien petite erreur en la dispensation de leurs drogues peult nous apporter beaucoup de nuisance. Or, si le mescompte du medecin est dangereux, il nous va bien mal; car il est fort malaysé qu'il n'y retumbe souvent : Il a besoing de trop de pieces, considerations et circonstances, pour affuster[2] iustement son desseing : il fault qu'il cognoisse la complexion du malade, sa temperature, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensements mesmes, et ses imaginations; il fault qu'il se responde des circonstances externes, de la nature du lieu, condition de l'air et du temps, assiette des planetes et leurs influences; qu'il sçache, en la maladie, les causes, les signes, les affections, les iours critiques; en la drogue, le poids, la force, le païs, la

[1] *Met à une rude épreuve.* E. JOHANNEAU.
[2] *Pour bien prendre ses mesures.*

figure, l'aage, la dispensation; et fault que toutes ces pieces il les sçache proportionner et rapporter l'une à l'aultre, pour en engendrer une parfaicte symmetrie : à quoy s'il fault[1] tant soit peu, si de tant de ressorts il y en a un tout seul qui tire à gauche, en voylà assez pour nous perdre. Dieu sçait de quelle difficulté est la cognoissance de la pluspart de ces parties : car, pour exemple, comment trouvera il le signe propre de la maladie, chascune estant capable d'un infiny nombre de signes? combien ont ils de debats entr'eulx et de doubtes sur l'interpretation des urines? aultrement d'où viendroit cette altercation continuelle que nous veoyons entre'eulx sur la cognoissance du mal? comment excuserions nous cette faulte, où ils tumbent si souvent, de prendre martre pour renard? Aux maulx que i'ay eu, pour peu qu'il y eust de difficulté, ie n'en ay iamais trouvé trois d'accord : ie remarque plus volontiers les exemples qui me touchent. Dernierement, à Paris, un gentilhomme feut taillé par l'ordonnance des medecins, auquel on ne trouva de pierre non plus à la vessie qu'à la main : et là mesme, un evesque qui m'estoit fort amy, avoit esté instamment solicité, par la pluspart des medecins qu'il appelloit à son conseil, de se faire tailler; i aidois moy mesme, soubs la foy d'aultruy, à le luy suader[2] : quand il feust trespassé, et qu'il feut ouvert, on trouva qu'il n'avoit mal qu'aux reins. Ils sont moins excusables en cette maladie, d'autant qu'elle est aulcunement palpable. C'est par-là que la chirurgie me

[1] *S'il manque,* ancienne forme du verbe *faillir*.

[2] VAR. : *Persuader,* dans l'édition de 1588.

semble beaucoup plus certaine, parce qu'elle veoid et manie ce qu'elle faict; il y a moins à coniecturer et à deviner : là où les medecins n'ont point de *speculum matricis* qui leur descouvre nostre cerveau, nostre poulmon, et nostre foye.

Les promesses mesmes de la medecine sont incroyables : car, ayant à prouveoir à divers accidents et contraires qui nous pressent souvent ensemble, et qui ont une relation quasi necessaire, comme la chaleur du foye, et froideur de l'estomach, ils nous vont persuadant que, de leurs ingredients, cettuy cy eschauffera l'estomach, cet aultre refreschira le foye; l'un a sa charge d'aller droict aux reins, voire iusques à la vessie, sans estaler ailleurs ses operations, et conservant ses forces et sa vertu, en ce long chemin et plein de destourbiers, iusques au lieu au service duquel il est destiné, par sa proprieté occulte; l'aultre asseichera le cerveau; celuy là humectera le poulmon. De tout cet amas, ayant faict une mixtion de bruvage, n'est ce pas quelque espece de resverie d'esperer que ces vertus s'aillent divisant et triant de cette confusion et meslange, pour courir à charges si diverses? Ie craindrois infiniement qu'elles perdissent ou eschangeassent leurs etiquettes, et troublassent leurs quartiers. Et qui pourroit imaginer qu'en cette confusion liquide, ces facultez ne se corrompent, confondent, et alterent l'une l'aultre? Quoy que l'execution de cette ordonnance despend d'un aultre officier, à la foy et mercy duquel nous abandonnons, encores un coup, nostre vie?

Comme nous avons des pourpoinctiers, des chaus-

setiers pour nous vestir; et en sommes d'aultant mieulx servis, que chascun ne se mesle que de son subiect, et a sa science plus restreincte et plus courte que n'a un tailleur qui embrasse tout; et comme, à nous nourrir, les grands, pour plus de commodité, ont des offices distinguez de potagers et de rostisseurs, dequoy un cuisinier, qui prend la charge universelle, ne peult si exquisement venir à bout : de mesme, à nous guarir, les Aegyptiens[1] avoient raison de reiecter ce general mestier de medecin, et descouper cette profession; à chasque maladie, à chasque partie du corps, son œuvrier; car cette partie en estoit bien plus proprement et moins confusement traictee, de ce qu'on ne regardoit qu'à elle specialement. Les nostres ne s'advisent pas, que, qui pourveoid à tout, ne pourveoid à rien; que la totale police de ce petit monde leur est indigestible. Ce pendant qu'ils craignent d'arrester le cours d'un dysenterique, pour ne luy causer la fiebvre, ils me tuerent un amy qui valoit mieulx que touts tant qu'ils sont[2]. Ils mettent leurs divinations au poids, à l'encontre des maulx presents; et, pour ne guarir le cerveau au preiudice de l'estomach, offensent l'estomach et empirent le cerveau par ces drogues tumultuaires et dissentieuses[3].

Quant à la varieté et foiblesse des raisons de cet' art, elle est plus apparente qu'en aulcun' aultre art : Les choses aperitifves sont utiles à un homme cho-

[1] HÉRODOTE, II, 84.

[2] Estienne de la Boëtie, mort de la dyssenterie, en 1563.

[3] *Par ces drogues mêlées au hasard,* et qui *produisent des effets contraires.*

liqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent cette matiere gluante, de laquelle se bastit la grave[1] et la pierre, et conduisent contrebas se qui se commence à durcir et amasser aux reins : les choses aperitifves sont dangereuses à un homme choliqueux, d'autant qu'ouvrant les passages et les dilatant, elles acheminent vers les reins la matiere propre à bastir le grave, lesquels s'en saisissants volontiers pour cette propension qu'ils y ont, il est malaysé qu'ils n'en arrestent beaucoup de ce qu'on y aura charrié; dadvantage, si de fortune il s'y rencontre quelque corps un peu plus grosset qu'il ne fault pour passer touts ces destroicts qui restent à franchir pour l'expeller au dehors, ce corps estant esbranlé par ces choses aperitifves, et iecté dans ces canaux estroicts, venant à les boucher, acheminera une certaine mort et tresdouloureuse. Ils ont une pareille fermeté aux conseils qu'ils nous donnent de nostre regime de vivre : Il est bon de tumber souvent de l'eau[2]; car nous veoyons, par experience, qu'en la laissant croupir, nous lui donnons loisir de se descharger de ses excrements et de sa lie, qui servira de matiere à bastir la pierre en la vessie : il est bon de ne tumber point souvent de l'eau; car les poisants excrements qu'elle traisne quand et elle, ne s'emporteront point s'il n'y a de la violence, comme on veoid, par experience, qu'un torrent qui roule avecques roideur balaye bien plus nettement le lieu où il passe, que ne faict le cours d'un ruisseau mol et

[1] La *gravelle*.

[2] *Tomber de l'eau*, pour dire *lâcher de l'eau*, *uriner*. COSTE.

lasche : Pareillement, il est bon d'avoir souvent affaire aux femmes, car cela ouvre les passages, et achemine la grave et le sable : il est bien aussi mauvais, car cela eschauffe les reins, les lasse et affoiblit : il est bon de se baigner aux eaux chauldes, parce que cela relasche et amollit les lieux où se croupit le sable et la pierre : mauvais aussi est il, d'autant que cette application de chaleur externe aide les reins à cuire, durcir et petrifier la matiere qui y est disposee : A ceulx qui sont aux bains, il est plus salubre de manger peu le soir, afin que le bruvage des eaux qu'ils ont à prendre lendemain matin, face plus d'operation, rencontrant l'estomach vuide et non empesché : au rebours, il est meilleur de manger peu au disner, pour ne troubler l'operation de l'eau, qui n'est pas encores parfaicte, et ne charger l'estomach si soubdain aprez cet aultre travail, et pour laisser l'office de digerer à la nuict, qui le sçait mieulx faire que ne faict le iour, où le corps et l'esprit sont en perpetuel mouvement et action, Voylà comment ils vont bastelant[1] et baguenaudant à nos despens en touts leurs discours ; et ne me sçauroient fournir proposition, à laquelle ie n'en rebastisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus aprez ceulx qui, en ce trouble, se laissent doulcement conduire à leur appetit et au conseil de nature et se remettent à la fortune commune.

I'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté ; et, depuis quelques annees, ay commencé à m'en servir : car, en general,

[1] *S'amusant.*

i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non legieres incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit generalement observee au temps passé quasi en toutes les nations, et est encores en plusieurs, de se laver le corps touts les iours; et ne puis pas imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez, et nos pores estoupez de crasse: et quant à leur boisson, la fortune a faict premierement qu'elle ne soit aulcunement ennemie de mon goust; secondement, elle est naturelle et simple, qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine, dequoy ie prends pour respondant cette infinité de peuples de toutes sortes et complexions qui s'y assemble; et, encores que ie n'y aye apperceu aucun effet extraordinaire et miraculeux, ains que, m'en informant un peu plus curieusement qu'il ne se faict, i'aye trouvé mal fondez et fauls touts les bruits de telles operations qui se sement en ces lieux là, et qui s'y croyent (comme le monde va se pipant ayseement de ce qu'il desire), toutesfois aussi n'ay ie veu gueres de personnes que ces eaux ayent empiré, et ne leur peult on sans malice refuser cela, qu'elles n'esveillent l'appetit, facilitent la digestion, et nous prestent quelque nouvelle alaigresse, si on n'y va par trop abattu de forces; ce que ie desconseille de faire: elles ne sont pas pour relever une poisante ruyne; elles peuvent appuyer une inclination legiere, ou prouveoir à la menace de quelque alteration. Qui n'y apporte assez d'alaigresse, pour pouvoir iouïr le plaisir des compaignies qui s'y treuvent, et des pro-

menades et exercices à quoy nous convie la beauté des lieux où sont communement assises ces eaux, il perd sans doubte la meilleure piece et plus asseuree de leur effect. A cette cause, i'ay choisi iusques à cette heure à m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont, en France, les bains de Banieres; en la frontiere d'Allemaigne et de Lorraine, ceulx de Plombieres; en Souysse, ceulx de Bade; en la Toscane, ceulx de Lucques, et specialement ceulx *della Villa*, desquels i'ay usé plus souvent et à diverses saisons.

Chasque nation a des opinions particulieres touchant leur usage, et des loix et formes de s'en servir, toutes diverses; et, selon mon experience, l'effect quasi pareil : le boire n'est aulcunement receu en Allemaigne; pour toutes maladies, ils se baignent, et sont à grenouiller dans l'eau, quasi d'un soleil à l'aultre; en Italie, quand ils boivent neuf iours, ils s'en baignent pour le moins trente, et communement boivent l'eau mixtionnee d'aultres drogues, pour secourir son operation : on nous ordonne icy de nous promener pour la digerer; là, on les arreste au lict où ils l'ont prinse, iusques à ce qu'ils l'ayent vuidee, leur eschauffant continuellement l'estomach et les pieds : comme les Allemands ont de particulier de se faire generalement touts corneter[1] et ventouser

[1] *Corneter* et *ventouser*, termes à peu près synonymes. On dit maintenant *ventouser;* et *corneter* est tout à fait hors d'usage, quoiqu'on trouve encore dans nos Dictionnaires modernes, *cornet à ventouser*. COSTE.

avecques scarification, dans le bain; ainsin ont les Italiens leurs *doccie*[1], qui sont certaines gouttieres de cette eau chaulde, qu'ils conduisent par des cannes, et vont baignant une heure le matin, et autant l'aprez disnee, par l'espace d'un mois, ou la teste, ou l'estomach, ou aultre partie du corps à laquelle ils ont affaire. Il y a infinies aultres differences de coustumes en chasque contree; ou, pour mieulx dire, il n'y a quasi aulcune ressemblance des unes aux aultres. Voylà comment cette partie de medecine, à laquelle seule ie me suis laissé aller, quoyqu'elle soit la moins artificielle, si a elle sa bonne part de la confusion et incertitude qui se veoid partout ailleurs en cet art.

Les poëtes disent tout ce qu'ils veulent avecques plus d'emphase et de grace, tesmoing ces deux epigrammes,

> Alcon hesterno signum Iovis attigit : ille,
> Quamvis marmoreus, vim patitur medici.
> Ecce hodie, iussus transferri ex æde vetusta,
> Effertúr, quamvis sit deus atque lapis[2].

et l'aultre,

> Lotus nobiscum ést, hilaris cœnavit; et idem
> Inventus mane est mortuus Andragoras.
> Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
> In somnis medicum viderat Hermocratem[3].

sur quoy ie veulx faire deux contes :

[1] *Douches.*

[2] Le médecin Alcon toucha hier la statue de Jupiter; et, tout marbre qu'il est, Jupiter a éprouvé la vertu du médecin : aujourd'hui on le tire de son vieux temple; et quoiqu'il soit dieu et pierre, on va l'enterrer. AUSONE, *Epigr.* 74.

[3] Hier, Andragoras se baigna avec nous, soupa galement; et on

Le baron de Caupene en Chalosse, et moy, avons en commun le droict de patronage d'un benefice qui est de grande estendue, au pied de nos montaignes, qui se nomme *Lahontan*. Il est des habitants de ce coing, ce qu'on dict de ceulx de la vallee d'Angrougne : ils avoient une vie à part, les façons, les vestements et les mœurs à part; regis et gouvernez par certaines polices et coustumes particulieres receues de pere en fils, ausquelles ils s'obligeoient, sans aultre contraincte que de la reverence de leur usage. Ce petit estat s'estoit continué de toute ancienneté en une condition si heureuse, qu'aulcun iuge voisin n'a voit esté en peine de s'informer de leur affaire; aulcu advocat employé à leur donner advis, ny estrangiei appellé pour esteindre leurs querelles, et n'avoit on iamais veu aulcun de ce destroict à l'aumosne : il fuyoient les alliances et le commerce de l'aultre monde, pour n'alterer la pureté de leur police : iusques à ce, comme ils recitent, que l'un d'entre eulx, de la memoire de leurs peres, ayant l'ame espoinçonnee d'une noble ambition, alla s'adviser, pour mettre son nom en credit et reputation, de faire l'un de ses enfants maistre Iean, ou maistre Pierre, et l'ayant faict instruire à escrire en quelque ville voisine, le rendit enfin un beau notaire de village. Cettuy cy, devenu grand[1], commencea à desdaigner leurs anciennes coustumes, et à leur mettre en teste la pompe des

l'a trouvé mort ce matin. Voulez-vous savoir, Faustinus, quelle est la cause d'une mort si subite? Il avait vu en songe le médecin Hermocrate. MARTIAL, VI, 53.

[1] VAR. : « Devenu monsieur. » Édit. de 1688.

regions de deçà : le premier de ses comperes à qui on escorna une chevre, il luy conseilla d'en demander raison aux iuges royaux d'autour de là; et de cettuy cy à un aultre, iusques à ce qu'il eust tout abastardy. A la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en surveint incontinent un'aultre de pire consequence, par le moyen d'un medecin à qui il print envie d'espouser une de leurs filles, et de s'habituer parmy eulx. Cettuy cy commencea à leur apprendre premierement le nom des fiebvres, des rheumes et des apostumes, la situation du cœur, du foye et des intestins, qui estoit une science iusques lors tresesloingnee de leur cognoissance; et, au lieu de l'ail, de quoy ils avoient apprins à chasser toutes sortes de maulx, pour aspres et extremes qu'ils feussent, il les accoustuma, pour une toux ou pour un morfondement, à prendre les mixtions estrangieres, et commencea à faire traficque non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils iurent que, depuis lors seulement, ils ont apperceu que le serin leur appesantissoit la teste, que le boire, ayant chauld, apportoit nuisance, et que les vents de l'automne estoient plus griefs que ceulx du printemps; que, depuis l'usage de cette medecine, ils se treuvent accablez d'une legion de maladies inaccoustumees, et qu'ils apperceoivent un general deschet en leur ancienne vigueur, et leurs vies de moitié raccourcies. Voylà le premier de mes contes.

L'aultre est, qu'avant ma subiection graveleuse, oyant faire cas du sang de bouc à plusieurs, comme d'une manne celeste envoyee en ces derniers siecles pour la tutelle et conservation de la vie humaine, et

en oyant parler à des gents d'entendement comme d'une drogue admirable et d'une operation infaillible; moy, qui ay tousiours pensé estre en bute à touts les accidents qui peuvent toucher tout aultre homme, prins plaisir, en pleine santé, à me prouveoir de ce miracle; et commanday, chez moy, qu'on me nourrist un bouc selon la recepte : car il fault que ce soit aux mois les plus chaleureux de l'esté qu'on le retire, et qu'on ne luy donne à manger que des herbes aperitifves, et à boire que du vin blanc. Ie me rendis de fortune chez moy le iour qu'il debvoit estre tué : on me veint dire que mon cuisinier trouvoit dans la panse deux ou trois grosses boules qui se chocquoient l'une l'aultre parmy sa mangeaille. Ie feus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma presence, et feis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, legiers comme des esponges, de façon qu'il semble qu'ils soyent creux; durs, au demourant, par le dessus, et fermes, bigarrez de plusieurs couleurs mortes; l'un parfaict en rondeur, à la mesure d'une courte boule; les aultres deux, un peu moindres, ausquels l'arrondissement est imparfaict, et semble qu'il s'y acheminast. I'ay trouvé, m'en estant faict enquerir à ceulx qui ont accoustumé d'ouvrir de ces animaulx, que c'est un accident rare et inusité. Il est vraysemblable que ce sont des pierres cousines des nostres : et s'il est ainsi, c'est une esperance bien vaine aux graveleux, de tirer leur guarison du sang d'une beste qui s'en alloit elle mesme mourir d'un pareil mal. Car de dire que le sang ne se sent pas de cette contagion, et n'en altere sa vertu accoustumee,

est plustost à croire qu'il ne s'engendre rien en un corps que par la conspiration et communication de toutes les parties : la masse agit tout' entiere, quoyque l'une piece y contribue plus que l'aultre, selon la diversité des operations : parquoy il y a grande apparence qu'en toutes les parties de ce bouc, il y avoit quelque qualité petrifiante [1]. Ce n'estoit pas tant pour la crainte de l'advenir, et pour moy, que i'estois curieux de cette experience; comme c'estoit, qu'il advient chez moy, ainsi qu'en plusieurs maisons, que les femmes y font amas de telles menues drogueries pour en secourir le peuple, usant de mesme recepte à cinquante maladies, et de telle recepte qu'elles ne prennent pas pour elles. et si triumphent en bons evenements.

Au demourant, i'honore les medecins, non pas, suyvant le precepte [2], pour la necessité (car, à ce passage, on en oppose un aultre du prophete, reprenant le roy Asa d'avoir eu recours au medecin [3]), mais pour l'amour d'eulx mesmes, en ayant veu beaucoup d'honnestes hommes et dignes d'estre aimez. Ce n'est pas à eulx que i'en veulx, c'est à leur art : et ne leur donne pas grand blasme de faire leur proufit de nostre sottise, car la plus part du monde faict ainsi; plusieurs vacations [4], et moindres, et plus dignes que la leur, n'ont fondement et appuy qu'aux abus public-

[1] Var. : « Et si cette beste est subjecte à cette maladie, ie treuve qu'elle a esté mal choisie pour nous y servir de medicament. Ce n'estoit, etc. » Édit. de 1588.

[2] *Eccles.*, XXXVIII, 1.

[3] *Paralipomen.*, II, 16, 12.

[4] *Professions.*

ques. Ie les appelle en ma compaignie quand ie suis malade, s'ils se rencontrent à propos, et demande à en estre entretenu ; et les paye comme les aultres. Ie leur donne loy de me commander de m'abrier chauldement, si ie l'ayme mieulx ainsi que d'aultre sorte : ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, dequoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet ; et ainsi de toutes aultres choses qui sont indifferentes à mon appetit et usage. I'entends bien que ce n'est rien faire pour eulx, d'autant que l'aigreur et l'estrangeté sont accidents de l'essence propre de la medecine. Lycurgus ordonnoit le vin aux Spartiates malades ; pourquoy ? parce qu'ils en haïssoient l'usage, sains : tout ainsi qu'un gentilhomme, mon voisin, s'en sert pour drogue tressalutaire à ses fiebvres, parce que, de sa nature, il en hait mortellement le goust. Combien en veoyons nous d'entre eulx estre de mon humeur ? desdaigner la medecine pour leur service, et prendre une forme de vie libre, et toute contraire à celle qu'ils ordonnent à aultruy ? Qu'est ce cela, si ce n'est abuser tout destrousseement de nostre simplicité ? car ils n'ont pas leur vie et leur santé moins chere que nous, et accommoderoient leurs effects à leur doctrine, s'ils n'en cognoissoient eulx mesmes la faulseté.

C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guarison, qui nous aveugle ainsi : c'est pure lascheté qui nous rend nostre croyance si molle et maniable. La plus part pourtant ne croyent pas tant, comme ils endurent et laissent faire ; car ie les ois se plaindre

et en parler, comme nous : mais ils se resolvent enfin. « Que feroy ie doncques? » Comme si l'impatience estoit de soy quelque meilleur remede que la patience. Y a il aulcun de ceulx qui se sont laissez aller à cette miserable subiection, qui ne se rende egualement à toute sorte d'impostures? qui ne se mette à la mercy de quiconque a cette impudence de luy donner promesse de sa guarison? Les Babyloniens portoient leurs malades en la place : le medecin, c'estoit le peuple; chascun des passants ayant, par humanité et civilité, à s'enquerir de leur estat, et, selon son experience, leur donner quelque advis salutaire[1]. Nous n'en faisons gueres aultrement; il n'est pas une simple femmelette de qui nous n'employons les barbotages[2] et les brevets : et, selon mon humeur, si i'avois à en accepter quelqu'une, i'accepterois plus volontiers cette medecine qu'aulcune aultre; d'autant qu'au moins il n'y a nul dommage à craindre. Ce qu'Homere[3] et Platon disoient des Aegyptiens, qu'ils estoient touts medecins, il se doibt dire de touts peuples : il n'est personne qui ne se vante de quelque recepte, et qui ne la hazarde sur son voisin, s'il l'en veult croire. I'estois, l'aultre iour, en une compaignie, où ie ne sais qui, de ma confrairie, apporta la nouvelle d'une sorte de pilulles compilees de cent et tant d'ingredients, de compte fait :

[1] HÉRODOTE. I, 197

[2] *Barboter* et *marmoter*, parler du bout des lèvres, s'emploient encore indistinctement dans certaines contrées de la France. *Barbotage* et *marmotage* sont donc synonymes; ce sont ici des propos de commères; les *brevets*, ce sont les recettes.

[3] *Odyssée*, IV, 231

il s'en esmeut une feste et une consolation singuliere; car quel rochier soubtiendroit l'effort d'une si nombreuse batterie? I'entends toutesfois, par ceulx qui l'essayerent, que la moindre petite grave [1] ne daigna s'en esmouvoir.

Ie ne me puis desprendre de ce papier, que ie n'en die encores ce mot, sur ce qu'ils nous donnent, pour respondant de la certitude de leurs drogues, l'experience qu'ils ont faicte : La plus part, et, ce crois ie, plus des deux tiers des vertus medecinales, consistent en la quinteessence ou propriété occulte des simples, de laquelle nous ne pouvons avoir aultre instruction que l'usage; car quinteessence n'est aultre chose qu'une qualité de laquelle, par nostre raison, nous ne sçavons trouver la cause. En telles preuves, celles qu'ils disent avoir acquises par l'inspiration de quelque daimon, ie suis content de les recevoir (car, quant aux miracles, ie n'y touche iamais); ou bien encores les preuves qui se tirent des choses qui, pour aultre consideration, tumbent souvent en nostre usage, comme si en la laine dequoy nous avons accoustumé de nous vestir, il s'est trouvé, par accident, quelque occulte propriété dessiccatifve qui guarisse les mules au talon, et si, au raifort que nous mangeons pour la nourriture, il s'est rencontré quelque operation aperitifve : Galen recite qu'il adveint à un ladre de recevoir guarison, par le moyen du vin qu'il beut, d'autant que de fortune une vipere s'estoit coulee dans le vaisseau. Nous trouvons, en cet exemple, le moyen et une conduicte vraysemblable à cette

[1] *Le moindre petit gravier.*

experience, comme aussi en celles ausquelles les medecins disent avoir esté acheminez par l'exemple d'aulcunes bestes : mais en la plus part des aultres experiences à quoy ils disent avoir esté conduicts par la fortune, et n'avoir eu aultre guide que le hazard, ie treuve le progrez de cette information incroyable. I'imagine l'homme, regardant autour de luy le nombre infiny des choses, plantes, animaulx, metaulx; ie ne sçais par où luy faire commencer son essay : et, quand sa premiere fantasie se iectera sur la corne d'un elan, à quoy il fault prester une creance bien molle et aysee, il se treuve encores autant empesché en sa seconde operation; il luy est proposé tant de maladies et tant de circonstances, qu'avant qu'il soit venu à la certitude de ce poinct où doibt ioindre la perfection de son experience, le sens humain y perd son latin; et avant qu'il ayt trouvé, parmy cette infinité de choses, que c'est cette corne; parmy cette infinité de maladies, l'epilepsie; tant de complexions, au melancholique; tant de saisons, en hyver; tant de nations, au François; tant d'aages, en la vieillesse; tant de mutations celestes, en la conionction de Venus et de Saturne; tant de parties du corps, au doigt : à tout cela, n'estant guidé ny d'argument, ny de coniecture, ny d'exemple, ny d'inspiration divine, ains du seul mouvement de la fortune, il fauldroit que ce feust par une fortune parfaictement artificielle, reglee, et methodique. Et puis, quand la guarison feut faicte, comment se peut il asseurer que ce ne feust Que le mal estoit arrivé à sa periode? ou Un effect du hazard? ou L'operation de quelque aultre chose

qu'il eust ou mangé, ou beu, ou touché ce iour là? ou Le merite des prieres de sa mere grand'? Dadvantage, quand cette preuve auroit esté parfaicte, combien de fois feut elle reiteree? et cette longue chordee de fortunes et de rencontres, r'enfilee, pour en conclure une regle? Quand elle sera conclue, par qui est-ce? De tant de millions, il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences : le sort aura il rencontré à poinct nommé l'un de ceulx cy? Quoy, si un aultre, et si cent aultres ont faict des experiences contraires? A l'adventure y verrions nous quelque lumiere, si touts les iugements et raisonnements des hommes nous estoient cogneus : mais que trois tesmoings et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas la raison : il fauldroit que l'humaine nature les eust desputez et choisis, et qu'ils feussent declarez nos syndics par expresse procuration.

À MADAME DE DURAS[1].

« Madame, vous me trouvastes sur ce pas dernierement que vous me veinstes veoir. Parce qu'il pourra estre que ces inepties se rencontreront quelquesfois entre vos mains, ie veulx aussi qu'elles portent tesmoignage que l'aucteur se sent bien fort honoré de la faveur que vous leur ferez. Vous y recognois-

[1] Marguerite de Gramont, veuve de Jean de Durfort, seigneur de Duras, que le roi de Navarre, depuis Henri IV, envoya en 1573 vers le pape Grégoire XIII, et qui fut tué près de Livourne, sans laisser de postérité. V. Leclerc.

trez ce mesme port et ce mesme air que vous avez veu en sa conversation. Quand i'eusse pu prendre quelque aultre façon que la mienne ordinaire, et quelque aultre forme plus honorable et meilleure, ie ne l'eusse pas faict; car ie ne veux rien tirer de ces escripts, sinon qu'ils me representent à vostre memoire, au naturel. Ces mesmes conditions et facultez, que vous avez practiquees et recueillies, madame, avecques beaucoup plus d'honneur et de courtoisie qu'elles ne meritent, ie les veulx loger, mais sans alteration et changement, en un corps solide qui puisse durer quelques annees, ou quelques iours aprez moy, où vous les retrouverez, quand il vous plaira vous en refreschir la memoire, sans prendre aultrement la peine de vous en souvenir; aussi ne le valent elles pas : ie desire que vous continuez en moy la faveur de vostre amitié, par ces mesmes qualitez par le moyen desquelles elle a esté produicte.

« Ie ne cherche aulcunement qu'on m'aime et estime mieulx, mort, que vivant; l'humeur de Tibere [1] est ridicule, et commune pourtant, qui avoit plus de soing d'estendre sa renommee à l'advenir, qu'il n'avoit de se rendre estimable et agreable aux hommes de son temps. Si i'estois de ceulx à qui le monde peut debvoir louange, ie l'en quitterois pour la moitié, et qu'il me la payast d'advance; qu'elle se hastast et ammoncelast tout autour de moy, plus espesse qu'alongee, plus pleine que durable; et qu'elle s'evanouist hardiement quand et ma cognoissance, et quand ce doulx son ne touchera plus mes aureilles.

[1] Tacite, *Annal.*, VI, 46.

Ce seroit une sotte humeur d'aller, à cette heure que ie suis prest d'abandonner le commerce des hommes, me produire à eulx par une nouvelle recommendation. Ie ne fois nulle recepte des biens que ie n'ay peu employer à l'usage de ma vie. Quel que ie soye, ie le veulx estre ailleurs qu'en papier : mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy mesme ; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. I'ay mis touts mes efforts à former ma vie ; voylà mon mestier et mon ouvrage : ie suis moins faiseur de livres, que de nulle aultre besongne. I'ay desiré de la suffisance, pour le service de mes commoditez presentes et essentielles, non pour en faire magasin et reserve à mes heritiers. Qui a de la valeur, si le face connoistre en ses mœurs, en ses propos ordinaires, à traicter l'amour, ou des querelles, au ieu, au lict, à la table, à la conduicte de ses affaires, à son œconomie : ceulx que ie veois faire de bons livres soubs de meschantes chausses, eussent premierement faict leurs chausses, s'ils m'en eussent cru : demandez à un Spartiate s'il aime mieulx estre bon rhetoricien que bon soldat ; non pas moy [1], que bon cuisinier, si ie n'avois qui m'en servist. Mon Dieu ! madame, que ie haïrois une telle recommendation, d'estre habile homme, par escript ; et estre un homme de neant et un sot, ailleurs ! i'aime mieulx encores estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur. Aussi il s'en fault tant que i'attende à me faire quelque nouvel honneur par

[1] C'est-à-dire, *pour moi, je n'aimerais même pas mieux être bon rhétoricien que bon cuisinier, si*, etc. V. Leclerc.

ces sottises, que ie ferai beaucoup si ie n'y en perds point, de ce peu que i'en avois acquis; car, oultre ce que cette peincture morte et muette desrobbera à mon estre naturel, elle ne se rapporte pas à mon meilleur estat, mais beaucoup descheu de ma premiere vigueur et alaigresse, tirant sur le flestri et le rance : ie suis sur le fond du vaisseau, qui sent tantost le bas et la lie.

« Au demourant, madame, ie n'eusse pas osé remuer si hardiement les mysteres de la medecine, attendu le credit que vous et tant d'aultres luy donnez, si ie n'y eusse esté acheminé par ses aucteurs mesmes. Ie crois qu'ils n'en ont que deux anciens latins, Pline et Celsus : si vous les veoyez quelque iour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art, que ie ne fois; ie ne fois que la [1] pincer, ils l'esgorgent. Pline [2] se mocque entre aultres choses, dequoy, quand ils sont au bout de leur chorde [3], ils ont inventé cette belle desfaicte, de r'envoyer les malades, qu'ils ont agitez et tormentez, pour neant, de leurs drogues et regimes, les uns au secours des vœux et miracles, les aultres aux eaux chauldes. (Ne vous courroucez pas, madame; il ne parle pas de celles de deçà, qui sont soubs la protection de vostre maison, et toutes Gramontoises.) Ils ont une tierce sorte de desfaicte, pour nous chasser d'auprez d'eulx, et se descharger des reproches que nous leur pouvons

[1] *La*, c'est-à-dire *cette art*, Montaigne faisant souvent ce mot féminin.

[2] Pline, XXIX, 1.

[3] Var. : *de leur latin*. Édit. in-4° de 1588.

faire du peu d'amendement à nos maulx qu'ils ont eu si long temps en gouvernement qu'il ne leur reste plus aulcune invention à nous amuser, c'est de nous envoyer chercher la bonté de l'air de quelque aultre contree. Madame, en voylà assez : vous me donnez bien congé de reprendre le fil de mon propos, duquel ie m'estois destourné pour vous entretenir. »

Ce feut, ce me semble, Pericles [1], lequel estant enquis comme il se portoit : « Vous le pouvez, dict il, iuger par là, » en montrant des brevets [2] qu'il avoit, attachez au col et aux bras. Il vouloit inferer qu'il estoit bien malade, puisqu'il en estoit venu iusques là d'avoir recours à choses si vaines, et de s'estre laissé equipper en cette façon. Ie ne dis pas que ie ne puisse estre emporté un iour à cette opinion ridicule, de remettre ma vie et ma santé à la mercy et gouvernement des medecins; ie pourray tumber en cette resverie, ie ne me puis respondre de ma fermeté future : mais lors aussi, si quelqu'un s'enquiert à moy comment ie me porte, ie luy pourray dire, comme Pericles : « Vous le pouvez iuger par là, » montrant ma main chargee de six dragmes d'opiate. Ce sera un bien evident signe d'une maladie violente; i'auray mon iugement merveilleusement desmanché : si l'impatience et la frayeur gaignent cela sur moy, on en pourra conclure une bien aspre fiebvre en mon ame.

[1] Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 24.

[2] Dans le sens d'*amulette*, de *preservatif*.

I'ay prins la peine de plaider cette cause, que i'entends assez mal, pour appuyer un peu et conforter la propension naturelle contre les drogues et practique de nostre medecine, qui s'est derivee en moy par mes ancestres; à fin que ce ne feust pas seulement une inclination stupide et temeraire, et qu'elle eust un peu plus de forme; aussi, que ceulx qui me veoyent si ferme contre les exhortements et menaces qu'on me faict quand mes maladies me pressent, ne pensent pas que ce soit simple opiniastreté, ou qu'il y ayt quelqu'un si fascheux, qui iuge encores que ce soit quelque aiguillon de gloire : ce seroit un desir bien assené [1] de vouloir tirer honneur d'une action qui m'est commune avecques mon iardinier et mon muletier! Certes, ie n'ay point le cœur si enflé ny si venteux, qu'un plaisir solide, charnu et moelleux, comme la santé, ie l'allasse eschanger pour un plaisir imaginaire, spirituel, et aëree : la gloire, voire celle des quatre fils Aymon, est trop cher achetee à un homme de mon humeur, si elle luy couste trois bons accez de cholique. La santé, de par Dieu! Ceulx qui aiment nostre medecine peuvent avoir aussi leurs considerations bonnes, grandes, et fortes; ie ne hais point les fantasies contraires aux miennes : il s'en fault tant que ie m'effarouche de veoir de la discordance de mes iugements à ceulx d'aultruy, et que ie me rende incompatible à la societé des hommes pour

[1] *Assener* signifie proprement *porter un coup, frapper*. Montaigne l'emploie ici d'une manière fort singulière; et peut-être est-il le premier qui se soit avisé de dire : *Un desir bien ou mal assené*. COSTE.

estre d'aultre sens et party que le mien, qu'au rebours (comme c'est la plus generale façon que nature ayt suyvy, que la varieté, et plus aux esprits qu'aux corps, d'autant qu'ils sont de substance plus soupple et susceptible de formes), ie treuve bien plus rare de veoir convenir nos humeurs et nos desseings. Et ne feut iamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains : leur plus universelle qualité, c'est la diversité [1].

[1] On a reproché à Montaigne d'avoir exagéré, dans ce chapitre, le scepticisme à l'égard de la science médicale. On en trouve même une réfutation dans l'ouvrage intitulé : *Éloge de la médecine et de la chirurgie.* Paris, 1730, in-12. Mais, pour juger avec impartialité, il faut se reporter à l'état de la médecine au seizième siècle, et l'on conviendra que Montaigne, à cette date, avait en bien des points raison d'être sceptique, puisque la science n'était encore qu'un véritable empirisme, où l'astrologie, l'alchimie, le mysticisme, tenaient la plus grande place. Montaigne avait reconnu que les formules empruntées aux diverses branches de la philosophie occulte n'étaient que d'insoutenables rêveries. Il demandait, comme Bacon, *le nouvel instrument*, c'est-à-dire l'observation positive; il voulait, comme il l'a dit plus haut, que les expériences eussent un autre guide que le hasard, et, en réalité, ce n'était point la science, mais l'erreur qu'il attaquait.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME

CHAPITRE PREMIER.

DE L'UTILE ET DE L'HONNESTE.

Personne n'est exempt de dire des fadaises; le malheur est de les dire curieusement:

> Næ iste magno conatu magnas nugas dixerit [1].

Cela ne me touche pas: les miennes m'eschappent aussi nonchalamment qu'elles le valent; d'où bien leur prend: ie les quitterois soubdain, à peu de coust qu'il y eust; et ne les achette ny ne les vends que ce qu'elles poisent; ie parle au papier, comme ie parle au premier que ie rencontre. Qu'il soit vray, voicy dequoy.

A qui ne doibt estre la perfidie detestable, puisque Tibere la refusa à si grand interest? On lui manda d'Allemaigne que, s'il le trouvoit bon, on le desferoit d'Arminius par poison [2]: c'estoit le plus puissant ennemy que les Romains eussent, qui les avoit si vilainement traictez soubs Varus, et qui seul empeschoit l'accroissement de sa domination en ces contrees là. Il feit response, « que le peuple romain avoit accous-

[1] Cet homme va me dire avec grande emphase de grandes sottises. TÉRENCE, *Heaut.*, act. III, sc. 5, v. 8.

[2] TACITE, *Annal.*, II, 88.

tumé de se venger de ses ennemis par voye ouverte, les armes en main; non par fraude et en cachette[1] : » il quitta l'utile pour l'honneste. C'estoit, me direz vous, un affronteur : Ie le crois; ce n'est pas grand miracle, à gents de sa profession : mais la confession de la vertu ne porte pas moins en la bouche de celuy qui la hayt; d'autant que la verité la luy arrache par force, et que s'il ne la veult recevoir en soy, au moins il s'en couvre pour s'en parer.

Nostre bastiment, et public et privé, est plein d'imperfection : mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesme; rien ne s'est ingeré en cet univers, qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est cimenté de qualitez maladifves : l'ambition, la ialousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le desespoir, logent en nous, d'une si naturelle possession, que l'image s'en recognoist aussi aux bestes; voire et la cruauté, vice si desnaturé; car, au milieu de la compassion, nous sentons au dedans ie ne sçais quelle aigredoulce poincte de volupté maligne à veoir souffrir aultruy, et les enfants la sentent :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem[2]:

desquelles qualitez qui osteroit les semences en l'homme, destruiroit les fondamentales conditions de nostre vie. De mesme, en toute police, il y a des offices necessaires, non seulement abiects, mais encores vicieux : les vices y treuvent leur reng, et s'em-

[1] TACITE, *Annal.*, II, 88.

[2] Il est doux, lorsque les vents bouleversent les mers, de contempler du rivage le péril d'autrui. LUCRÈCE, II, 1.

ployent à la cousture de nostre liaison, comme les venins à la conservation de nostre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoing, et que la necessité commune efface leur vraye qualité, il fault laisser iouer cette partie aux citoyens plus vigoreux et moins craintifs, qui sacrifient leur honneur et leur conscience, comme ces aultres anciens sacrifierent leur vie pour le salut de leur pays; nous aultres, plus foibles, prenons des roolles et plus aysez et moins hazardeux. Le bien public requiert qu'on trahisse, et qu'on mente, et qu'on massacre : resignons cette commission à gents plus obeïssants et plus soupples.

Certes, i'ay eu souvent despit de veoir des iuges attirer, par fraude et faulses esperances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la piperie et l'impudence. Il serviroit bien à la iustice, et à Platon mesme qui favorise cet usage, de me fournir d'aultres moyens plus selon moy : c'est une iustice malicieuse; et ne l'estime pas moins blecee par soy mesme, que par aultruy. Ie respondis, n'y a pas long temps, qu'à peine[1] trahirois ie le prince pour un particulier, qui serois tresmarry de trahir aulcun particulier pour le prince : et ne hais pas seulement à piper, mais ie hais aussi qu'on se pipe en moy; ie n'y veulx pas seulement fournir de matiere et d'occasion.

En ce peu que i'ay eu à negocier entre nos princes[2],

[1] *Que difficilement je trahirais le prince pour un particulier, moi qui serais très-fâché*, etc. V. Leclerc.

[2] Entre le roi de Navarre, depuis Henri IV, et le duc de Guise,

en ces divisions et subdivisions qui nous deschirent auiourd'huy, i'ay curieusement evité qu'ils se mesprinssent en moy, et s'enferrassent en mon masque. Les gents du mestier se tiennent les plus couverts, et se presentent et contrefont les plus moyens et les plus voysins qu'ils peuvent : moy, ie m'offre par mes opinions les plus vifves, et par la forme plus mienne : tendre negociateur, et novice, qui aime mieulx faillir à l'affaire, qu'à moy. C'a esté pourtant, iusques à cette heure, avecques tel heur (car certes fortune y a la principale part), que peu ont passé de main à aultre avecques moins de souspeçon, plus de faveur et de privauté. I'ay une façon ouverte, aysee à s'insinuer, et à se donner credit, aux premieres accointances. La naïfveté et la verité pure, en quelque siecle que ce soit, treuvent encores leur opportunité et leur mise. Et puis de ceulx là est la liberté peu suspecte et peu odieuse, qui besongnent sans aulcun leur interest, et peuvent veritablement employer la response de Hyperides aux Atheniens, se plaignants de l'aspreté de son parler : « Messieurs, ne considerez pas si ie suis libre ; mais si ie le suis sans rien prendre, et sans amender par là mes affaires [1]. » Ma liberté m'a aussi ayseement deschargé du souspeçon de feinctise, par sa vigueur, n'espargnant rien à dire, pour poisant et cuisant qu'il feust (ie n'eusse peu dire pis, absent) ; et en ce qu'elle a une montre apparente de simplesse et de nonchalance. Ie ne pretends aultre fruict, en

Henri de Lorraine. Voy. J.-A. DE THOU, *de Vita sua*, III, 9. V. LECLERC.

[1] PLUTARQUE, *De la Différence du flatteur d'avec l'ami*, c. 24.

agissant, que d'agir; et n'y attache longues suittes et propositions : chasque action faict particulierement son ieu; porte s'il peult[1].

Au demourant, ie ne suis pressé de passion, ou hayneuse, ou amoureuse, envers les grands; ny n'ay ma volonté garrotee d'offense ou d'obligation particuliere. Ie regarde nos roys d'une affection simplement legitime et civile, ny esmeue ny desmeue par interest privé, dequoy ie me sçais bon gré; la cause generale et iuste ne m'attache non plus, que modereement et sans fiebvre; ie ne suis pas subiect à ces hypotheques et engagements penetrants et intimes. La cholere et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple : *Utatur motu animi, qui uti ratione non potest*[2]. Toutes intentions legitimes et equitables sont d'elles mesmes equables et temperees; sinon elles s'alterent en seditieuses et illegitimes : c'est ce qui me faict marcher par tout la teste haulte, le visage et le cœur ouvert. A la verité, et ne crainds point de l'advouer, ie porterois facilement au besoing une chandelle à sainct Michel, l'aultre à son serpent, suyvant le desseing de la vieille : ie suyvrai le bon party iusques au feu, mais exclusifvement si ie puis : que Montaigne s'engouffre quand et la ruyne publicque, si besoing est; mais, s'il n'est pas besoing, ie sçauray bon gré à la fortune qu'il se sauve; et autant que mon debvoir

[1] *Que le coup porte s'il peut.*

[2] Qu'il suive les mouvements de l'âme, celui qui ne peut suivre la raison. Cic., *Tusc.*, IV, 25.

me donne de chorde, ie l'emploie à sa conservation. Feut-ce pas Atticus[1], lequel se tenant au iuste party, et au party qui perdit, se sauva par sa moderation, en cet universel naufrage du monde, parmy tant de mutations et diversitez? Au hommes, comme luy, privez, il est plus aysé; et en telle sorte de besongne, ie treuve qu'on peult iustement n'estre pas ambitieux à s'ingerer et convier soy mesme.

De se tenir chancelant et mestis, de tenir son affection immobile et sans inclination, aux troubles de son païs et en une division publicque, ie ne le treuve ny beau ny honneste : *Ea non media, sed nulla via est, velut eventum exspectantium, quo fortunæ consilia sua applicent*[2]. Cela peult estre permis envers les affaires des voysins; et Gelon[3], tyran de Syracuse, suspendit ainsi son inclination, en la guerre des Barbares contre les Grecs, tenant un' ambassade à Delphes avecques des presents, pour estre en eschauguette[4] à veoir de quel costé tumberoit la fortune, et prendre l'occasion à poinct, pour le concilier au victorieux. Ce seroit une espece de trahison, de le faire aux propres et domestiques affaires, ausquels necessairement il fault prendre party par application de desseing : mais de ne s'embesongner point, à homme qui n'a ny charge ny commandement exprez qui le presse, ie le treuve plus excusable (et si ne practique

[1] Cornélius Népos, *Vie d'Atticus*, c. 6.

[2] Ce n'est pas prendre un moyen terme, mais c'est ne rien résoudre; c'est attendre l'événement pour se régler sur sa fortune. Tite Live, XXXII, 21.

[3] Hérodote, VII, 163.

[4] *En sentinelle.*

pour moy cette excuse) qu'aux guerres estrangieres; desquelles pourtant, selon nos loix, ne s'empesche qui ne veult. Toutesfois ceulx encores qui s'y engagent tout à faict, le peuvent avecques tel ordre et attrempance[1], que l'orage debvra couler par dessus leur teste, sans offense. N'avions nous pas raison de l'esperer ainsi du feu evesque d'Orleans, sieur de Morvilliers[2]? Et i'en cognois, entre ceulx qui y ouvrent valeureusement à cette heure, de mœurs ou si equables, ou si doulces, qu'ils seront pour demeurer debout, quelque iniurieuse mutation et cheute que le ciel nous appreste. Ie tiens que c'est aux rois proprement de s'animer contre les rois; et me mocque de ces esprits qui, de gayeté de cœur, se presentent à querelles si disproportionnees : car on ne prend pas querelle particuliere avecques un prince, pour marcher contre luy ouvertement et courageusement pour son honneur et selon son debvoir; s'il n'aime un tel personnage, il faict mieulx, il l'estime : et notamment, la cause des loix, et deffense de l'ancien estat, a tousiours cela, que ceulx mesme qui, pour leur dessein particulier, le troublent, en excusent les deffenseurs, s'ils ne les honorent.

Mais il ne fault pas appeller debvoir, comme nous faisons touts les iours, une aigreur et une intestine aspreté qui naist de l'interest et passion privee; ny

[1] *Modération*, temperantia.

[2] Jean de Morvilliers, évêque d'Orléans, garde des sceaux de France, né à Blois, en 1506, mort à Tours, en 1577. Négociateur actif, il prit part au traité de Câteau-Cambrésis et au concile de Trente. Protégé par les Guises, il se montra toujours contraire à la cause de la réforme, mais ne fut point persécuteur. V. LECLERC.

courage, une conduicte traistresse et malicieuse : ils nomment zele; leur propension vers la malignité et violence; ce n'est pas la cause qui les eschauffe, c'est leur interest; ils attisent la guerre, non parce qu'elle est iuste, mais parce que c'est guerre.

Rien n'empesche qu'on ne se puisse comporter commodement entre des hommes qui se sont ennemis, et loyalement : conduisez vous y d'une, sinon par tout eguale affection (car elle peult souffrir differentes mesures), mais au moins temperee, et qui ne vous engage tant à l'un, qu'il puisse tout requerir de vous : et vous contentez aussi d'une moyenne mesure de leur grace; et de couler en eau trouble, sans y vouloir pescher.

L'aultre maniere, de s'offrir de toute sa force à ceulx là et à ceux cy, tient encores moins de la prudence que de la conscience. Celuy envers qui vous en trahissez un, duquel vous estes pareillement bien venu, sçait il pas que de soy vous en faictes autant à son tour? il vous tient pour un meschant homme; cependant il vous oit, et tire de vous, et faict ses affaires de vostre desloyauté : car les hommes doubles sont utiles, en ce qu'ils apportent; mais il se fault garder qu'ils n'emportent que le moins qu'on peult.

Ie ne dis rien à l'un, que ie ne puisse dire à l'aultre, à son heure, l'accent seulement un peu changé; et ne rapporte que les choses, ou indifferentes, ou cogneues, ou qui servent en commun. Il n'y a point d'utilité pour laquelle ie me permette de leur mentir. Ce qui a esté fié à mon silence, ie le cele religieusement; mais ie prends à celer le moins que ie puis :

c'est une importune garde, du secret des princes, à qui n'en a que faire. Ie presente volontiers ce marché, Qu'ils me fient peu; mais qu'ils se fient hardiement de ce que ie leur apporte. I'en ai tousiours plus sceu que ie n'ay voulu. Un parler ouvert ouvre un autre parler, et le tire hors, comme faict le vin et l'amour. Philippides [1] respondit sagement, à mon gré, au roy Lysimachus, qui luy disoit, « Que veulx tu que ie te communique de mes biens? » « Ce que tu vouldras, pourveu que ce ne soit de tes secrets. » Ie veois que chascun se mutine, si on luy cache le fonds des affaires ausquels on l'employe, et si on luy en a desrobbé quelque arriere sens : pour moy, ie suis content qu'on ne m'en die non plus qu'on veult que i'en mette en besongne; et ne desire pas que ma science oultrepasse et contraigne ma parole. Si ie doibs servir d'instrument de tromperie, que ce soit au moins saufve ma conscience; ie ne veulx estre tenu serviteur ny si affectionné, ny si loyal, qu'on me treuve bon à trahir personne : qui est infidele à soy mesme, l'est excusablement à son maistre. Mais ce sont princes, qui n'acceptent pas les hommes à moitié, et mesprisent les services limitez et conditionnez : Il n'y a remede : ie leur dis franchement mes bornes; car esclave, ie ne le doibs estre que de la raison, encore n'en puis ie bien venir à bout. Et eulx aussi ont tort d'exiger d'un homme libre telle subiection à leur service et telle obligation, que de celuy qu'ils ont faict et acheté, ou duquel la fortune tient particulierement et expressement à la leur. Les loix m'ont osté de

[1] Plutarque, *de la Curiosité*, c. 4.

grand'peine; elles m'ont choisi party, et donné un maistre : toute aultre superiorité et obligation doibt estre relatifve à celle là, et retrenchee. Si n'est ce pas à dire, quand mon affection me porteroit aultrement, qu'incontinent i'y portasse la main : la volonté et les desirs se font loy eulx mesmes; les actions ont à la recevoir de l'ordonnance publicque.

Tout ce mien proceder est un peu bien dissonant à nos formes; ce ne seroit pas pour produire grands effects, ny pour y durer : l'innocence mesme ne sçauroit, à cette heure, ny negocier entre nous sans dissimulation, ny marchander sans menterie; aussi ne sont aulcunement de mon gibier les occupations publicques : ce que ma profession en requiert, ie l'y fournis en la forme que ie puis la plus privee. Enfant, on m'y plongea iusques aux aureilles, et il succedoit : si m'en desprins ie de belle heure. I'ay souvent depuis evité de m'en mesler, rarement accepté, iamais requis; tenant le dos tourné à l'ambition, mais, sinon comme les tireurs d'aviron qui s'advancent ainsin à reculons, tellement toutesfois que, de ne m'y estre point embarqué, i'en suis moins obligé à ma resolution qu'à ma bonne fortune : car il y a des voyes, moins ennemies de mon goust, et plus conformes à ma portee, par lesquelles si elle m'eust appellé aultresfois au service publicque et à mon advancement vers le credit du monde, ie sçais que i'eusse passé par dessus la raison de mes discours, pour la suyvre. Ceulx qui disent communement, contre ma profession, que, ce que i'appelle franchise, simplesse et naïfveté en mes mœurs, c'est art et fi-

nesse, et plustost prudence, que bonté; industrie, que nature; bon sens, que bon heur; me font plus d'honneur qu'ils ne m'en ostent : mais, certes, ils font ma finesse trop fine; et qui m'aura suyvi et espié de prez, ie luy donray gaigné, s'il ne confesse qu'il n'y a point de regle en leur eschole qui sceut rapporter ce naturel mouvement, et maintenir une apparence de liberté et de licence, si pareille et inflexible, parmy des routes si tortues et diverses, et que toute leur attention et engin ne les y sçauroit conduire. La voye de la verité est une et simple; celle du proufit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, ineguale, et fortuite. I'ay veu souvent en usage ces libertez contrefaictes et artificielles, mais le plus souvent sans succez : elles sentent volontiers leur asne d'Aesope[1], lequel, par emulation du chien, veint à se iecter tout gayement, à deux pieds, sur les espaules de son maistre; mais autant que le chien recevoit de caresses, de pareille feste, le pauvre asne en receut deux fois autant de bastonnades: *id maxime quemque decet, quod est cuiusque suum maxime*[2]. Ie ne veulx pas priver la tromperie de son reng; ce seroit mal entendre le monde : ie sçais qu'elle a servy souvent proufitablement, et qu'elle maintient et nourrit la plus part des vacations des hommes. Il y a des vices legitimes; comme plusieurs actions, ou bonnes ou excusables, illegitimes.

[1] Fable imitée par La Fontaine, IV, 5. V. LECLERC.

[2] Ce qui est le plus naturel à chacun, c'est ce qui lui sied le mieux. CIC., *de Offic.*, I, 31.

La iustice en soy, naturelle et universelle, est autrement, et plus noblement, que n'est cette aultre iustice speciale, nationale, contraincte au besoing de nos polices : *Veri iuris germanæque iustitiæ solidam et expressam effigiem nullam tenemus; umbra et imaginibus utimur*[1] : si que le sage Dandamis[2], oyant reciter les vies de Socrates, Pythagoras, Diogenes, les iugea grands personnages en toute aultre chose, mais trop asservis à la reverence des loix; pour lesquelles auctoriser, et seconder, la vraye vertu a beaucoup à se desmettre de sa vigueur originelle; et non seulement par leur permission plusieurs actions vicieuses ont lieu, mais encores à leur suasion : *ex senatusconsultis plebisquescitis scelera exercentur*[3]. Ie suys le langage commun, qui faict difference entre les choses utiles et les honnestes; si que, d'aulcunes actions naturelles, non seulement utiles, mais necessaires, il les nomme deshonnestes et sales.

Mais continuons nostre exemple de la trahison. Deux pretendants au royaume de Thrace[4] estoient tumbez en debat de leurs droicts; l'empereur les empescha de venir aux armes : mais l'un deulx, soubs couleur de conduire un accord amiable par leur en-

[1] Nous n'avons point de modèle solide et positif d'un véritable droit et d'une justice parfaite; nous n'en avons qu'une ombre, qu'une image. Cic., *de Offic.*, III, 17.

[2] Sage indien, qui vivait du temps d'Alexandre. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 20; et Strabon (liv. XV), qui l'appelle *Mandanis*. Coste.

[3] Il est des crimes autorisés par les sénatus-consultes et les plébiscites. Sénèque, *Epist.* 95.

[4] Rhescuporis et Cotys. Tacite, *Annal.*, II, 65.

trevue, ayant assigné son compaignon pour le festoyer en sa maison, le feit emprisonner et tuer. La iustice requeroit que les Romains eussent raison de ce forfaict; la difficulté en empeschoit les voyes ordinaires : ce qu'ils ne peurent legitimement sans guerre et sans hazard, ils entreprindrent de le faire par trahison; ce qu'ils ne peurent honnestement, ils le feirent utilement : à quoy se trouva propre un Pomponius Flaccus. Cettuy cy, soubs feinctes paroles et asseurances, ayant attiré cet homme dans ses rets, au lieu de l'honneur et faveur qu'il luy promettoit, l'envoya pieds et poings liez à Rome. Un traistre y trahit l'aultre, contre l'usage commun; car ils sont pleins de defiance, et est malaysé de les surprendre par leur art : tesmoing la poisante experience que nous venons d'en sentir[1].

Sera Pomponius Flaccus qui vouldra, et en est assez qui le vouldront : quant à moy, et ma parole et ma foy sont, comme le demourant, pieces de ce commun corps; leur meilleur effect, c'est le service public; ie tiens cela pour presupposé. Mais, comme si on me commandoit que ie prinsse la charge du palais et des plaids, ie respondrois : « Ie n'y entends rien; » ou la charge de conducteur de pionniers, ie dirois : « Ie suis appellé à un roolle plus digne : » de mesme, qui me vouldroit employer à mentir, à trahir, et à me pariurer, pour quelque service notable, non que d'assassiner ou empoisonner; ie dirois : « Si i'ay volé ou desrobbé quelqu'un, envoyez moy plustost

[1] Montaigne fait probablement ici allusion à la feinte réconciliation de Catherine de Médicis et de Henri, duc de Guise, en 1588.

en gallere. » Car il est loisible à un homme d'honneur de parler ainsi que feirent les Lacedemoniens[1], ayants esté desfaicts par Antipater, sur le poinct de leurs accords : « Vous nous pouvez commander des charges poisantes et dommageables, autant qu'il vous plaira; mais de honteuses et deshonnestes, vous perdrez vostre temps de nous en commander. » Chascun doibt avoir iuré à soy mesme ce que les roys d'Aegypte faisoient solennellement iurer à leurs iuges[2], « qu'ils ne se desvoyeroient de leur conscience, pour quelque commandement qu'eulx mesmes leur en feissent. » A telles commissions, il y a note evidente d'ignominie et de condamnation : et qui vous la donne, vous accuse ; et vous la donne, si vous l'entendez bien, en charge et en peine. Autant que les affaires publicques, s'amendent de vostre exploict, autant s'en empirent les vostres; vous y faictes d'autant pis, que mieulx vous y faictes : et ne sera pas nouveau, ny à l'adventure sans quelque air de iustice, que celuy mesme vous ruyne, qui vous aura mis en besongne.

Si la trahison peult estre en quelque cas excusable, lors seulement elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison. Il se treuve assez de perfidies, non seulement refusees, mais punies par ceulx en faveur desquels elles avoient esté entreprinses. Qui ne sçait la sentence de Fabricius à l'encontre du medecin de Pyrrhus?

Mais cecy encores se treuve, que tel l'a commandee, qui par aprez l'a vengee rigoreusement sur

[1] PLUTARQUE, *Différence du flatteur d'avec l'ami*, c. 21.
[2] ID., *Apophthegmes des rois*.

celuy qu'il y avoit employé; refusant un credit et pouvoir si effrené, desadvouant un servage et une obeïssance si abandonnee et si lasche. Iaropelc[1], duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie, pour trahir le roy de Poloigne Boleslaus, en le faisant mourir, ou donnant aux Russiens moyen de luy faire quelque notable dommage. Cettuy cy s'y porta en galant homme[2]; s'addonna, plus que devant, au service de ce roy, obteint d'estre de son conseil et de ses plus feaulx. Avecques ces advantages, et choisissant à poinct l'opportunité de l'absence de son maistre, il trahit aux Russiens Visilicie[3], grande et riche cité, qui feut entierement saccagee et arse par eulx, avec occision totale, non seulement des habitants d'icelle de tout sexe et aage, mais de grand nombre de noblesse de là autour, qu'il y avoit assemblé à ces fins. Iaropelc, assouvy de sa vengeance et de son courroux, qui pourtant n'estoit pas sans tiltre (car Boleslaus l'avoit fort offensé, et en pareille conduicte), et saoul du fruict de cette trahison, venant à en considerer la laideur nue et seule, et la regarder d'une veue saine et non plus troublee par sa passion, la print à un tel remors et contrecœur, qu'il en feit crever les yeulx, et couper la langue et les parties honteuses, à son executeur.

Antigonus[4] persuada les soldats Argyraspides de luy trahir Eumenes, leur capitaine general, son ad-

[1] Voyez MARTIN CROMER, *de Rebus Polon.*, liv. V, p. 131, 132, *edit. Basil.* 1555. COSTE.

[2] *En habile homme.*

[3] *Vislicza,* ville de la haute Pologne.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Eumène,* c. 9.

versaire : mais, l'eut il faict tuer aprez qu'ils le luy eurent livré; il desira luy mesme estre commissaire de la iustice divine, pour le chastiement d'un forfaict si detestable; et les consigna entre les mains du gouverneur de la province, luy donnant tresexprez commandement de les perdre et mettre à malefin, en quelque maniere que ce feust, tellement que, de ce grand nombre qu'ils estoient, aulcun ne veid oncques puis l'air de Macedoine : mieulx il en avoit esté servy, d'autant le iugea il avoir esté plus meschamment et punissablement.

L'esclave[1] qui trahit la cachette de P. Sulpicius, son maistre, feut mis en liberté, suyvant la promesse de la proscription de Sylla; mais, suivant la promesse de la raison publicque, tout libre, il fut precipité du roc Tarpeïen.

Et nostre roy Clovis, au lieu des armes d'or qu'il leur avoit promis, feit pendre les trois serviteurs de Canacre[2], aprez qu'ils luy eurent trahy leur maistre, à quoy il les avoit practiquez.

Ils les font pendre avecques la bourse de leur payement au col : ayant satisfaict à leur seconde foy et speciale, ils satisfont à la generale et premiere.

Mahumet second, se voulant desfaire de son frere, pour la ialousie de la domination, suyvant le style de leur race, y employa l'un de ses officiers, qui le suffoqua, l'engorgeant de quantité d'eau prinse trop à coup : cela faict, il livra, pour l'expiation de ce

[1] VALÈRE MAXIME, VI, 5, 7.

[2] Peut-être *Cararic*. Voy. GRÉGOIRE DE TOURS, II, 41. V. LE CLERC.

meurtre, le meurtrier entre les mains de la mere du trespassé, car ils n'estoient freres que de pere : elle, en sa presence, ouvrit à ce meurtrier l'estomach ; et tout chauldement, de ses mains fouillant et arrachant son cœur, le iecta à manger aux chiens. Et à ceulx mesmes qui ne valent rien, il est si doulx, ayant tiré l'usage d'une action vicieuse, y pouvoir hormais couldre en toute seureté quelque traict de bonté et de iustice, comme par compensation et correction consciencieuse ; ioinct qu'ils regardent les ministres de tels horribles malefices comme gents qui les leur reprochent, et cherchent, par leur mort, d'estouffer la cognoissance et tesmoignage de telles menees.

Or, si par fortune on vous en recompense, pour ne frustrer la necessité publicque de cet extreme et desesperé remede, celuy qui le faict ne laisse pas de vous tenir, s'il ne l'est luy mesme, pour un homme mauldit et exsecrable, et vous tient plus traistre que ne faict celuy contre qui vous l'estes ; car il touche la malignité de vostre courage, par vos mains, sans desadveu, sans obiect : mais il vous employe, tout ainsin qu'on faict les hommes perdus aux executions de la haulte iustice, charge autant utile, comme elle est peu honneste. Oultre la vilité de telles commissions, il y a de la prostitution de conscience. La fille à Seianus, ne pouvant estre punie à mort, en certaine forme de iugement à Rome, d'autant qu'elle estoit vierge [1], feut, pour donner passage aux loix, forcee par le bourreau, avant qu'il l'estranglast : non sa

[1] Tacite, *Annal.*, V, 9.

main seulement, mais son ame est esclave à la commodité publicque.

Quand le premier Amurath, pour aigrir la punition contre ses subiects qui avoient donné support à la parricide rebellion de son fils contre luy, ordonna que leurs plus proches parents presteroient la main à cette execution; ie treuve treshonneste à aulcuns d'iceulx d'avoir choisi plustost d'estre iniustement tenus coulpables du parricide d'un aultre, que de servir la iustice, de leur propre parricide : et où, en quelques bicoques forcees de mon temps, i'ay veu des coquins, pour garantir leur vie, accepter de pendre leurs amis et consorts, ie les ay tenus de pire condition que les pendus. On dict [1] que Witolde, prince de Lithuanie, introduisit en cette nation, que le criminel condamné à mort eust luy mesme de sa main à se desfaire; trouvant estrange qu'un tiers, innocent de la faulte, feust employé et chargé d'un homicide.

Le prince, quand une urgente circonstance, et quelque impetueux et inopiné accident du besoing de son estat, luy faict gauchir sa parole et sa foy, ou aultrement le iecte hors de son debvoir ordinaire, doibt attribuer cette necessité à un coup de la verge divine : vice n'est ce pas, car il a quitté sa raison à une plus universelle et puissante raison; mais, certes, c'est malheur : de maniere qu'à quelqu'un qui me demandoit, « Quel remede? » « Nul remede, feis ie, s'il feust veritablement gehenné [2] entre ces deux ex-

[1] CROMER, *de Rebus Polon.*, lib. XVI, p. 384. COSTE.

[2] *Tourmenté*, *pressé*, au sens propre, *torturé*; la torture, au moyen age, s'appeloit la gehenne.

tremes; *sed videat, ne quæratur latebra periurio*[1] : il le falloit faire; mais s'il le feit sans regret, s'il ne luy greva de le faire, c'est signe que sa conscience est en mauvais termes. » Quand il s'en trouveroit quelqu'un de si tendre conscience, à qui nulle guarison ne semblast digne d'un si poisant remede, je ne l'en estimerois pas moins : il ne se sçauroit perdre plus excusablement et decemment. Nous ne pouvons pas tout : ainsi comme ainsi nous fault il souvent, comme à la derniere anchre, remettre la protection de nostre vaisseau à la pure conduicte du ciel. A quelle plus iuste necessité se reserve il? que luy est il moins possible à faire, que ce qu'il ne peult faire qu'aux despens de sa foy et de son honneur, choses qui, à l'adventure, luy doibvent estre plus cheres que son propre salut, ouy, et que le salut de son peuple. Quand, les bras croisez, il appellera Dieu simplement à son ayde, n'aura il pas à esperer que la divine bonté n'est pour refuser la faveur de sa main extraordinaire à une main pure et iuste? Ce sont dangereux exemples, rares et maladifves exceptions à nos regles naturelles; il y fault ceder, mais avecques grande moderation et circonspection : aulcune utilité privee n'est digne pour laquelle nous facions cet effort à nostre conscience; la publicque, bien, lors qu'elle est et tresapparente et tresimportante.

Timoleon se garantit à propos de l'estrangeté de son exploict, par les larmes qu'il rendit, se souvenant que c'estoit d'une main fraternelle qu'il avoit tué le

[1] Mais qu'il se garde bien de chercher un prétexte pour couvrir son parjure. Cic., *de Offic.*, III, 29.

tyran; et cela pincea iustement sa conscience, qu'il eust esté necessité d'acheter l'utilité publicque à tel prix de l'honnesteté de ses mœurs. Le senat mesme, delivré de servitude par son moyen, n'osa rondement decider d'un si hault faict, et deschiré en deux si poisants et contraires visages; mais, les Syracusains ayant tout à poinct, à l'heure mesme [1], envoyé requerir les Corinthiens de leur protection, et d'un chef digne de restablir leur ville en sa premiere dignité, et nettoyer la Sicile de plusieurs tyranneaux qui l'oppressoient, il y deputa Timoleon, avecques cette nouvelle desfaicte et declaration : « Que, selon ce qu'il se porteroit bien ou mal en sa charge, leur arrest prendroit party, à la faveur du liberateur de son païs, ou à la desfaveur du meurtrier de son frere. » Cette fantastique conclusion a quelque excuse, sur le dangier de l'exemple et importance d'un faict si divers [2]; et feirent bien d'en descharger leur iugement, ou de l'appuyer ailleurs et en des considerations tierces. Or, les deportements de Timoleon en ce voyage rendirent bientost sa cause plus claire, tant il s'y porta dignement et vertueusement, en toutes façons : et le bonheur qui l'accompaigna aux aspretez qu'il eut à vaincre en cette noble besongne, sembla luy estre envoyé par les dieux conspirants et favorables à sa iustification.

La fin de cettuy cy est excusable, si aulcune le pouvoit estre : mais le proufit de l'augmentation du

[1] PLUTARQUE, *Vie de Timoléon*, c. 3 de la traduction d'Amyot, dit vingt ans après.

[2] *Si étrange.*

revenu publicque, qui servit de pretexte au senat romain à cette orde[1] conclusion que ie m'en voys reciter, n'est pas assez fort pour mettre à garant une telle iniustice : Certaines citez s'estoient rachetees à prix d'argent, et remises en liberté, avecques l'ordonnance et permission du senat, des mains de L. Sylla : la chose estant tumbee en nouveau iugement, le senat les condamna à estre taillables comme auparavant, et que l'argent qu'elles avoient employé pour se racheter demeureroit perdu pour elles[2]. Les guerres civiles produisent souvent ces vilains exemples : Que nous punissons les privez, de ce qu'ils nous ont creu quand nous estions aultres; et un mesme magistrat faict porter la peine de son changement à qui n'en peult mais; le maistre fouette son disciple de docilité, et la guide[3] son aveugle : horrible image de iustice!

Il y a des regles en la philosophie et faulses et molles. L'exemple qu'on nous propose, pour faire prevaloir l'utilité privee à la foy donnee, ne receoit pas assez de poids par la circonstance qu'ils y meslent : Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du payement de certaine somme. On a tort de dire qu'un homme de bien sera quitte de sa foy, sans payer, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien : ce que la crainte m'a faict une fois vouloir, ie suis tenu de le vouloir encores, sans crainte; et, quand elle n'aura forcé que

[1] *Sale.*
[2] Cic., *de Offic.*, III, 22.
[3] *Le guide;* ce mot au seizième siècle était féminin.

ma langue sans la volonté, encores suis ie tenu de faire la maille bonne de ma parole [1]. Pour moy, quand par fois ell' a inconsiderement devancé ma pensee, i'ay faict conscience de la desadvouer pourtant : aultrement, de degré en degré, nous viendrons à abolir tout le droict qu'un tiers prend de nos promesses et serments. *Quasi vero forti viro vis possit adhiberi* [2]. En cecy seulement a loy l'interest privé de nous excuser de faillir à nostre promesse, si nous avons promis chose meschante et inique de soy; car le droict de la vertu doibt prevaloir le droict de nostre obligation.

I'ay aultrefois logé Epaminondas au premier reng des hommes excellents [3], et ne m'en desdis pas. Iusque où montoit il la consideration de son particulier debvoir? qui ne tua jamais homme qu'il eust vaincu; qui, pour ce bien inestimable de rendre la liberté à son païs, faisoit conscience de tuer un tyran, ou ses complices, sans les formes de la iustice [4]; et qui iugeoit meschant homme, quelque bon citoyen qu'il feust, celuy qui, entre les ennemis et en la battaille, n'espargnoit son ami et son hoste. Voylà une ame de riche composition : il marioit aux plus rudes et violentes actions humaines la bonté et l'humanité, voire mesme la plus delicate qui se treuve en l'eschole de la philosophie. Ce courage si gros, enflé, et obstiné contre la douleur, la mort, la pauvreté, estoit ce na-

[1] *De tenir ma parole.*

[2] Comme si la violence pouvait rien sur un homme de cœur. Cic., *de Offic.*, III, 30.

[3] Liv. II, c. 36.

[4] Plutarque, *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 4 et 24.

ture, ou art, qui l'eust attendry iusques au poinct d'une si extreme doulceur et debonnaireté de complexion? Horrible de fer et de sang, il va fracassant et rompant une nation invincible contre tout aultre que contre luy seul; et gauchit, au milieu d'une telle meslee, au rencontre de son hoste et de son amy [1]. Vrayement celuy là proprement commandoit bien à la guerre, qui luy faisoit souffrir le mors de la benignité, sur le poinct de sa plus forte chaleur, ainsin enflammee qu'elle estoit, et toute escumeuse de fureur et de meurtres. C'est miracle de pouvoir mesler à telles actions quelque image de iustice; mais il n'appartient qu'à la roideur d'Epaminondas d'y pouvoir mesler la doulceur et la facilité des mœurs les plus molles et la pure innocence : et, où l'un [2] dict aux Mamertins « que les statuts n'avoient point de mise envers les hommes armez; » l'aultre [3], au tribun du peuple, « que le temps de la iustice, et de la guerre, estoient deux; » le tiers [4] « que le bruict des armes l'empeschoit d'entendre la voix des loix, » cettuy cy n'estoit pas seulement empesché d'entendre celle de la civilité et pure courtoisie. Avoit il pas emprunté de ses ennemis [5] l'usage de sacrifier aux Muses, allant à la guerre, pour destremper, par leur doulceur et gayeté, cette furie et aspreté martiale? Ne craignons point, aprez un si grand precepteur, d'estimer qu'il y a quelque chose illicite contre les ennemis mesmes;

[1] PLUTARQUE, *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 17.
[2] ID., *Vie de Pompée*, c. 3.
[3] ID., *César*, c. 11.
[4] ID., *Marius*, c. 10.
[5] ID., *Lacédémoniens*.

que l'interest commun ne doibt pas tout requerir de touts, contre l'interest privé; *manente memoria, etiam in dissidio publicorum fœderum, privati iuris*[1];

> Et nulla potentia vires
> Præstandi, ne quid peccet amicus, habet[2];

et que toutes choses ne sont pas loisibles à un homme de bien, pour le service de son roy, ny de la cause generale et des loix; *non enim patria præstat omnibus officiis;... et ipsi conducit pios habere cives in parentes*[3]. C'est une instruction propre au temps : nous n'avons que faire de durcir nos courages par ces lames de fer; c'est assez que nos espaules le soyent; c'est assez de tremper nos plumes en encre, sans les tremper en sang : si c'est grandeur de courage, et l'effect d'une vertu rare et singuliere, de mespriser l'amitié, les obligations privees, sa parole et la parenté, pour le bien commun et obeïssance du magistrat; c'est assez vrayement, pour nous en excuser, que c'est une grandeur qui ne peult loger en la grandeur du courage d'Epaminondas.

I'abomine les enhortements enragez de cette aultre ame desreglee[4],

Le souvenir du droit particulier subsistant même au milieu des dissensions publiques. TITE LIVE, XXV, 18.

[2] Nulle puissance ne peut autoriser l'infraction des droits de l'amitié. OVIDE, *de Ponto*, I, 7, 37.

[3] Car la patrie ne l'emporte pas sur tous les devoirs; et il lui importe à elle-même d'avoir des citoyens qui soient pieux envers leurs parents. CIC., *de Offic.*, III, 23. — La première de ces deux phrases est interrogative dans Cicéron, et la réponse est loin d'être aussi décisive qu'on pourrait le croire d'après la citation. V. LECLERC.

[4] *Jules-César*

. . . Dum tela micant, non vos pietatis imago
Ulla, nec adversa conspecti fronte parentes
Commoveant; vultus gladio turbate verendos [1].

Ostons aux meschants naturels. et sanguinaires, et traistres, ce pretexte de raison; laissons là cette iustice enorme et hors de soy, et nous tenons aux plus humaines imitations. Combien peult le temps et l'exemple! En une rencontre de la guerre civile contre Cinna, un soldat de Pompeius ayant tué, sans y penser, son frere qui estoit au party contraire, se tua sur le champ soy mesme, de honte et de regret [2]; et quelques annees aprez, en une aultre guerre civile de ce mesme peuple, un soldat, pour avoir tué son frere, demanda recompense à ses capitaines [3].

On argumente mal l'honneur et la beauté d'une action, par son utilité; et conclud on mal d'estimer que chascun y soit obligé, et qu'elle soit honneste à chascun, si elle est utile :

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta [4].

Choisissons la plus necessaire et plus utile de l'humaine societé; ce sera le mariage : si est ce que le conseil des saincts treuve le contraire party plus honneste, et en exclud la plus venerable vacation des

[1] Tant que les armes brilleront, que la pitié, que l'aspect même de vos pères dans le parti opposé ne vous touchent point. Mutilez, avec le fer, ces visages vénérables. LUCAIN, VIII, 320.

[2] TACITE, *Hist.*, III, 51.

[3] ID., *ibid.*

[4] Toutes choses ne conviennent pas également à tous. PROPERCE, III, 9, 7.

hommes; comme nous assignons au haras les bestes qui sont de moindre estime.

CHAPITRE II.

DU REPENTIR[1].

Les aultres forment l'homme : ie le recite[2]; et en represente un particulier, bien mal formé, et lequel si i'avois à façonner de nouveau, ie ferois vrayement bien aultre qu'il n'est : meshuy[3], c'est faict. Or, les traicts de ma peincture ne se fourvoyent poinct, quoyqu'ils se changent et diversifient : le monde n'est qu'une bransloire perenne[4]; toutes choses y branslent sans cesse, la terre, les rochiers du Caucase, les pyramides d'Aegypte, et du bransle publicque et du leur; la constance mesme n'est aultre chose qu'un bransle plus languissant. Ie ne puis asseurer mon obiect; il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle : ie le prends en ce poinct, comme il est en l'instant que ie m'amuse à luy : ie ne peinds pas l'estre, ie peinds le passage; non un passage d'aage en aultre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de iour en iour, de minute en minute : il fault accommoder mon histoire à l'heure; ie pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'in-

[1] Voir CHARRON, *de la Sagesse*, II, 3, 19.
[2] *Je l'expose, je le montre tel qu'il est.*
[3] *Aujourd'hui.*
[4] *Perpétuelle,* du latin *perennis.*

tention. C'est un contreroolle de divers et muables accidents, et d'imaginations irresolues, et, quand il y eschet, contraires ; soit que ie sois aultre moy mesme, soit que ie saisisse les subiects par aultres circonstances et considerations : tant y a que ie me contredis bien à l'adventure, mais la verité, comme disoit Demades, ie ne la contredis point. Si mon ame pouvoit prendre pied, ie ne m'essaierois pas, ie me resouldrois : elle est tousiours en apprentissage et en espreuve.

Ie propose une vie basse et sans lustre : c'est tout un ; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privee, qu'à une vie de plus riche estoffe : chasque homme porte la forme entiere de l'humaine condition. Les aucteurs se communiquent au peuple par quelque marque speciale et estrangiere ; moy, le premier, par mon estre universel ; comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poëte, ou iurisconsulte. Si le monde se plaind dequoy ie parle trop de moy, ie me plainds dequoy il ne pense seulement pas à soy. Mais est ce raison que, si particulier en usage, ie pretende me rendre public en cognoissance? est il aussi raison, que ie produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et cruds et simples, et d'une nature encores bien foiblette? est ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science et sans art? Les fantasies de la musique sont conduictes par art ; les miennes, par sort. Au moins i'ay cecy selon la discipline, Que iamais homme ne traicta subiect

qu'il entendist, ne cogneust mieulx que ie fois celuy que i'ay entreprins; et qu'en celuy là ie suis le plus sçavant homme qui vive : secondement, Que iamais aulcun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en espelucha plus distinctement les membres et suittes, et n'arriva plus exactement et plus plainement à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besongne. Pour la parfaire, ie n'ay besoing d'y apporter que la fidelité : celle là y est, la plus sincere et pure qui se treuve. Ie dis vray, non pas tout mon saoul, mais autant que ie l'ose dire : et l'ose un peu plus en vieillissant; car il semble que la coustume concede à cet aage plus de liberté de bavasser[1], et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peult advenir icy, ce que ie vois advenir souvent, que l'artisan et sa besongne se contrarient : un homme de si honneste conversation a il faict un si sot escript? ou, des escripts si sçavants sont ils partis d'un homme de si foible conversation? Qui a un entretien commun, et ses escripts rares, c'est-à-dire que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy. Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout; mais le suffisant est par tout suffisant, et à ignorer mesme : icy nous allons conformement, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peult recommender et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy, non; qui touche l'un, touche l'aultre. Celuy qui en iugera sans le cognoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celuy qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfaict. Heureux oultre mon merite, si i'ay seulement cette part à l'approbation publicque, que ie

[1] *Babiller.*

face sentir aux gents d'entendement que i'estois capable de faire mon proufit de la science, si i'en eusse eu; et que ie meritois que la memoire me secourust mieulx.

Excusons icy ce que ie dis souvent, que ie me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy, non comme de la conscience d'un ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme : adioustant tousiours ce refrain, non un refrain de cerimonie, mais de naïfve et essentielle soubmission, « que ie parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. » Ie n'enseigne point, ie raconte.

Il n'est vice veritablement vice qui n'offense, et qu'un iugement entier n'accuse; car il a de la laideur et incommodité si apparente, qu'à l'adventure ceulx là ont raison qui disent qu'il est principalement produict par bestise et ignorance : tant est il mal aysé d'imaginer qu'on le cognoisse sans le haïr! La malice hume la pluspart de son propre venin, et s'en empoisonne[1]. Le vice laisse, comme un ulcere en la chair, une repentance en l'ame, qui tousiours s'esgratigne et s'ensanglante elle mesme : car la raison efface les aultres tristesses et douleurs, mais elle engendre celle de la repentance, qui est plus griefve, d'autant qu'elle naist au dedans, comme le froid et le chauld des fiebvres est plus poignant que celuy qui vient du dehors. Je tiens pour vices (mais chascun selon sa mesure) non seulement ceulx que la raison

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 81.

et la nature condamnent, mais ceulx aussi que l'opinion des hommes a forgé, voire faulse et erronee, si les loix et l'usage l'auctorise.

Il n'est pareillement bonté qui ne resiouïsse une nature bien nee; il y a, certes, ie ne sçais quelle congratulation de bien faire, qui nous resiouït en nous mesmes, et une fierté genereuse qui accompaigne la bonne conscience : une ame courageusement vicieuse se peult à l'adventure garnir de securité; mais de cette complaisance et satisfaction, elle ne s'en peult fournir. Ce n'est pas un legier plaisir de se sentir preservé de la contagion d'un siecle si gasté, et de dire en soy : « Qui me verroit iusques dans l'ame, encores ne me trouveroit il coupable, ny de l'affliction et ruyne de personne, ny de vengeance ou d'envie, ny d'offense publicque des loix, ny de nouvelleté et de trouble, ny de faulte à ma parole; et, quoy que la licence du temps permist et apprinst à chascun, si n'ay ie mis la main ny ez biens, ny en la bourse d'homme françois, et n'ay vescu que sur la mienne, non plus en guerre qu'en paix; ny ne me suis servy du travail de personne sans loyer. » Ces tesmoignages de la conscience plaisent; et nous est grand benefice que cette esiouïssance naturelle, et le seul payement qui iamais ne nous manque.

De fonder la recompense des actions vertueuses sur l'approbation d'aultruy, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siecle corrompu et ignorant, comme cettuy cy; la bonne estime du peuple est iniurieuse : à qui vous fiez vous de veoir ce qui est louable? Dieu me gard

d'estre homme de bien selon la description que ie veois faire touts les iours, par honneur, à chascun de soy. *Quæ fuerant vitia, mores sunt*[1]. Tels de mes amis ont par fois entreprins de me chapitrer et mercurialiser[2] à cœur ouvert, ou de leur propre mouvement, ou semons[3] par moy comme d'un office qui, à une ame bien faicte, non en utilité seulement, mais en doulceur aussi, surpasse touts les offices de l'amitié ie l'ay tousiours accueilly des bras de la courtoisie et recognoissance les plus ouverts : mais, à en parler asture en conscience, i'ay souvent treuvé en leurs reproches et louanges tant de faulse mesure, que ie n'eusse gueres failly de faillir, plustost que de bien faire à leur mode. Nous aultres principalement, qui vivons une vie privee qui n'est en montre qu'à nous, debvons avoir estably un patron au dedans, auquel toucher nos actions[4], et, selon iceluy, nous caresser tantost, tantost nous chastier. I'ay mes loix et ma cour pour iuger de moy, et m'y adresse plus qu'ailleurs : ie restreinds bien selon aultruy mes actions, mais ie ne les estends que selon moy. Il n'y a que vous qui sçache si vous estes lasche et cruel, ou loyal et devotieux : les aultres ne vous veoyent point, ils vous devinent par coniectures incertaines ; ils veoyent non tant vostre nature, que vostre art : par ainsi, ne vous tenez pas à leur sen-

[1] Les vices d'autrefois sont devenus les mœurs d'aujourd'hui Sénèque, *Epist.*, 39.

[2] *Réprimander.*

[3] *Invités, sollicités par moi.* E. Johanneau.

[4] D'après lequel nous puissions juger nos actions, comme en les essayant avec la pierre de touche.

tence, tenez vous à la vostre : *Tuo tibi iudicio est utendum... Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiæ pondus est : qua sublata, iacent omnia*[1].

Mais ce qu'on dict que la repentance suyt de prez le peché, ne semble pas regarder le peché qui est en son hault appareil, qui loge en nous comme en son propre domicile : on peult desadvouer et desdire les vices qui nous surprennent, et vers lesquels les passions nous emportent; mais ceulx qui, par longue habitude, sont enracinez et anchrez en une volonté forte et vigoreuse, ne sont pas subiects à contradiction. Le repentir n'est qu'une desdicte de nostre volonté, et opposition de nos fantasies, qui nous pourmene à touts sens. Il faict desadvouer à celuy là sa vertu passee et sa continence :

> Quæ mens est hodie, cur eadem non puero fuit?
> Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ[2]?

C'est une vie exquise, celle qui se maintient en ordre iusques en son privé. Chascun peult avoir part au bastelage, et representer un honneste personnage en l'eschaffaud[3]; mais au dedans et en sa poictrine, où tout nous est loisible, ou tout est caché, d'y estre

[1] Usez de votre propre jugement : le vice et la vertu pèsent d'un grand poids sur la conscience, et sans elle, le reste n'est rien. Cicéron, *Tusc.*, I, 25; *de Natura deorum*, III, 35.

[2] Pourquoi ma raison d'aujourd'hui n'était-elle pas la même lorsque j'étais enfant? ou pourquoi mon visage ne répond-il point aujourd'hui à la fraîcheur de mes premières années? Hor., *Od.*, IV, 10, 7.

[3] C'est-à-dire *sur un théâtre*, parce qu'au moyen âge, et encore au temps de Montaigne, les représentations scéniques avaient lieu sur un échafaudage en plein vent.

reglé, c'est le poinct. Le voysin degré, c'est de l'estre en sa maison, en ses actions ordinaires, desquelles nous n'avons à rendre raison à personne, où il n'y a point d'estude, point d'artifice : et pourtant[1] Bias, peignant un excellent estat de famille : « de la quelle, dict il, le maistre soit tel au dedans par luy mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy et du dire des hommes : » et feut une digne parole de Iulius Drusus[2] aux ouvriers qui luy offroient, pour trois mille escus, mettre sa maison en tel poinct que ses voysins n'y auroient plus la veue qu'ils y avoient : « Ie vous en donneray, dict il, six mille, et faictes que chascun y veoye de toutes parts. » On remarque avecques honneur l'usage d'Agesilaus[3], de prendre, en voyageant, son logis dans les eglises, à fin que le peuple et les dieux mesmes veissent dans ses actions privees. Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable ; peu d'hommes ont esté admirez par leurs domestiques[4]; nul a esté prophete non seulement en sa maison, mais en son païs, dict l'experience des histoires : de mesme aux choses de neant; et en ce bas exemple, se veoid l'image des grands. En mon climat de Gascoigne, on tient pour drolerie de me veoir imprimé : d'autant que la cognoissance qu'on prend de moy s'esloingne de mon giste, i'en vaulx

[1] *Et c'est pour cela que Bias,* etc. PLUTARQUE, *Banquet des sept Sages*, c. 14. COSTE.

[2] Ou plutôt *Marcus Livius Drusus.*

[3] PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, c. 5.

[4] « Il faut être bien héros, disait le maréchal de Catinat, pour l'être aux yeux de son valet de chambre. » COSTE.

d'autant mieulx; i'achete les imprimeurs en Guienne; ailleurs ils m'achetent. Sur cet accident se fondent ceulx qui se cachent vivants et presents, pour se mettre en credit trespassez et absents. I'aime mieulx en avoir moins; et ne me iecte au monde que pour la part que i'en tire : au partir de là, ie l'en quitte. Le peuple reconvoye celuy là, d'un acte publicque, avecques estonnement, iusqu'à sa porte : il laisse avecques sa robe ce roolle; il en retumbe d'autant plus bas, qu'il s'estoit plus hault monté; au dedans, chez luy, tout est tumultuaire et vil. Quand le reglement s'y trouveroit, il fault un iugement vif et bien tiré pour l'appercevoir en ces actions basses et privees : ioinct que l'ordre est une vertu morne et sombre. Gaigner une bresche, conduire une ambassade, regir un peuple, ce sont actions esclatantes : tanser, rire, vendre, payer, aimer, haïr, et converser avecques les siens, et avecques soy mesme, doulcement et iustement, ne relascher point, ne se desmentir point; c'est chose plus rare, plus difficile, et moins remarquable. Les vies retirees soustiennent par là, quoy qu'on die, des debvoirs autant ou plus aspres et tendus, que ne le font les aultres vies; et les privez, dict Aristote[1], servent la vertu plus difficilement et haultement, que ne font ceulx qui sont en magistrat : nous nous preparons aux occasions eminentes, plus par gloire que par conscience. La plus courte façon d'arriver à la gloire, ce seroit faire pour la conscience ce que nous faisons pour la gloire : et la vertu d'Alexandre me semble representer assez moins de vigueur

[1] *Morale à Nicomaque*, X, 7.

en son theatre, que ne faict celle de Socrates en cette exercitation basse et obscure. Ie conceois ayseement Socrates en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates, ie ne puis. Qui demandera à celuy là, ce qu'il sçait faire, il respondra, « Subiuguer le monde: » qui le demandera à cettuy cy, il dira, « Mener l'humaine vie conformement à sa naturelle condition [1]: » science bien plus generale, plus poisante, et plus legitime.

Le prix de l'ame ne consiste pas à aller hault, mais ordonneement; sa grandeur ne s'exerce pas en la grandeur, c'est en la mediocrité. Ainsi que ceulx qui nous iugent et touchent au dedans, ne font pas grand' recepte de la lueur de nos actions publicques, et veoyent que ce ne sont que filets et poinctes d'eau fine reiaillies d'un fond au demourant limonneux et poisant: en pareil cas, ceulx qui nous iugent par cette brave apparence du dehors, concluent de mesme de nostre constitution interne; et ne peuvent accoupler des facultez populaires et pareilles aux leurs, à ces aultres facultez qui les estonnent, si loing de leur visee. Ainsi donnons nous aux daimons des formes sauvages; et qui non à Tamburlan des sourcils eslevez, des nazeaux ouverts, un visage affreux, et une taille desmesuree, comme est la taille de l'imagination qu'il en a conceue par le bruict de son nom? Qui m'eust faict veoir Erasme aultresfois, il eust esté mal aysé que ie n'eusse prins pour adages et apophthegmes tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hos-

[1] Montaigne ajoutait ici : *faire au monde ce pour quoi il est au monde;* mais il a rayé depuis cette phrase. NAIGEON.

tesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garderobbe ou sur sa femme, qu'un grand president. venerable par son maintien et suffisance : il nous semble que de ces haults thrones ils ne s'abaissent pas iusques à vivre. Comme les ames vicieuses sont incitees souvent à bien faire par quelque impulsion estrangiere ; aussi sont les vertueuses, à faire mal : il les fault doncques iuger par leur estat rassis, quand elles sont chez elles, si quelquesfois elles y sont ; ou au moins quand elles sont plus voysines du repos, et en leur naïfve assiette.

Les inclinations naturelles s'aydent et fortifient par institution ; mais elles ne se changent gueres et surmontent : mille natures, de mon temps, ont eschappé vers la vertu, ou vers le vice, au travers d'une discipline contraire.

> Sic ubi desuetæ silvis in carcere clausæ
> Mansuevere feræ, et vultus posuere minaces,
> Atque hominem didicere pati, si torrida parvus
> Venit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque,
> Admonitæque tument gustato sanguine fauces ;
> Fervet, et a trepido vix abstinet ira magistro [1],

on n'extirpe pas ces qualitez originelles, on les couvre, on les cache. Le langage latin m'est comme naturel ; ie l'entends mieulx que le françois : mais il y a quarante ans que ie ne m'en suis du tout point servy

[1] Ainsi, quand les bêtes fauves, enfermées dans leur prison et déshabituées des forêts, semblent s'être adoucies, et que, dépouillant leur aspect farouche, elles ont appris à souffrir l'empire de l'homme ; si, par hasard, un peu de sang vient à toucher leur gueule brûlante, leur rage se réveille, leur gosier s'enfle, excité par le goût du sang, leur fureur s'allume et respecte à peine leur maître épouvanté. LUCAIN, IV, 237.

à parler ny gueres à escrire. Si est ce qu'à des extremes et soubdaines esmotions, où ie suis tumbé deux ou trois fois en ma vie, et l'une, veoyant mon pere, tout sain, se renverser sur moy pasmé, i'ay tousiours eslancé du fond des entrailles les premieres paroles, latines : nature se sourdant, et s'exprimant à force, à l'encontre d'un si long usage ; et cet exemple se dict d'assez d'aultres.

Ceulx qui ont essayé de r'adviser[1] les mœurs du monde, de mon temps, par nouvelles opinions, reforment les vices de l'apparence ; ceulx de l'essence, ils les laissent là, s'ils ne les augmentent : et l'augmentation y est à craindre ; on se seiourne[2] volontiers de tout aultre bienfaire, sur ces reformations externes, arbitraires, de moindre coust et de plus grand merite ; et satisfaict on à bon marché, par là, les aultres vices naturels, consubstantiels et intestins. Regardez un peu comment s'en porte nostre experience : il n'est personne, s'il s'escoute, qui ne descouvre en soy une forme sienne, une forme maistresse, qui luicte contre l'institution, et contre la tempeste des passions qui luy sont contraires. De moy, ie ne me sens gueres agiter par secousse ; ie me treuve quasi tousiours en ma place, comme font les corps lourds et poisants : si ie ne suis chez moy, i'en suis touiours bien prez. Mes desbauches ne m'emportent pas fort loing, il n'y

[1] *Corriger, réformer.* — *Se raviser*, pour dire *changer d'avis*, a été et est encore en usage ; mais, *r'aviser les mœurs*, pour dire *les redresser, les corriger*, c'est une expression qu'on ne trouve nulle part, et que Montaigne a hasardée, ou peut être fabriquée sans y penser. COSTE.

[2] *On s'abstient.*

a rien d'extreme et d'estrange; et si ay des r'advisements sains et vigoreux.

La vraye condamnation, et qui touche la commune façon de nos hommes, c'est que leur retraicte mesme est pleine de corruption et d'ordure; l'idee de leur amendement, chafourree[1]; leur penitence, malade et en coulpe autant à peu prez que leur peché : aulcuns, ou pour estre collez au vice d'une attache naturelle, ou par longue accoustumance, n'en treuvent plus la laideur : à d'aultres (duquel regiment ie suis) le vice poise, mais ils le contrebalancent avecques le plaisir ou aultre occasion; et le souffrent et s'y prestent, à certain prix, vicieusement pourtant et laschement. Si se pourroit il, à l'adventure, imaginer si esloingnee disproportion de mesure, où, avecques iustice, le plaisir excuseroit le peché, comme nous disons de l'utilité; non seulement s'il estoit accidental et hors du peché, comme au larrecin, mais en l'exercice mesme d'iceluy, comme en l'accointance des femmes, où l'incitation est violente, et, dict on, par fois invincible. En la terre d'un mien parent, l'aultre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa ieunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à

[1] *Confuse.*

si gros monceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules; et avoit soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estoit moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, mercy[1] à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquets, il dict estre touts les iours aprez à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez; et, s'il n'acheve (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult), qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action deshonneste, et le hait, mais moins que l'indigence; s'en repent bien simplement, mais, en tant qu'elle estoit ainsi contrebalancee et compensee, il ne s'en repent pas. Cela, ce n'est pas cette habitude qui nous incorpore au vice, et y conforme nostre entendement mesme; ny n'est ce vent impetueux qui va troublant et aveuglant à secousses nostre ame, et nous precipite pour l'heure, iugement et tout, en la puissance du vice.

Ie fois coustumierement entier ce que ie fois, et marche tout d'une piece; ie n'ay gueres de mouvement qui se cache et desrobbe à ma raison, et qui ne se conduise, à peu prez, par le consentement de toutes mes parties, sans division, sans sedition intestine: mon iugement en a la coulpe ou la louange entiere; et la

[1] *Grâce à.*

coulpe qu'il a une fois, il l'a tousiours; car quasi dez sa naissance il est un, mesme inclination, mesme route, mesme force : et en matiere d'opinions universelles, dez l'enfance, ie me logeay au poinct où i'avois à me tenir. Il y a des pechez impetueux, prompts et subits, laissons les à part : mais en ces aultres pechez à tant de fois reprins, deliberez et consultez, ou pechez de complexion, ou pechez de profession et de vacation, ie ne puis pas concevoir qu'ils soient plantez si long temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celuy qui les possede le vueille constamment [1], et l'entende ainsin; et le repentir qu'il se vante luy en venir à certain instant prescript, m'est un peu dur à imaginer et former. Ie ne suys pas la secte de Pythagoras, « que les hommes prennent une ame nouvelle quand ils approchent des simulacres des dieux pour recueillir leurs oracles; » sinon qu'il voulust dire cela mesme, Qu'il fault bien qu'elle soit estrangiere, nouvelle, et prestee pour le temps : la nostre montrant si peu de signe de purification et netteté condigne à cet office.

Ils font tout à l'opposite des preceptes stoïcques, qui nous ordonnent bien de corriger les imperfections et vices que nous recognoissons en nous, mais nous deffendent d'en alterer le repos de nostre ame : ceulx cy nous font accroire qu'ils en ont grande desplaisance et remors au dedans; mais d'amendement et

[1] C'est-à-dire *sans que l'homme soit lui-même déterminé par sa propre volonté dans ces péchés de* complexion, *ou de* profession. COSTE.

correction, ny d'interruption, ils ne nous en font rien apparoir. Si n'est ce pas guarison, si on ne se descharge du mal : si la repentance poisoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le peché. Ie ne treuve aulcune qualité si aysee à contrefaire que la devotion, si on n'y conforme les mœurs et la vie : son essence est abstruse et occulte ; les apparences, faciles et pompeuses.

Quant à moy, ie puis desirer en general estre aultre ; ie puis condamner et me desplaire de ma forme universelle, et supplier Dieu pour mon entiere reformation, et pour l'excuse de ma foiblesse naturelle ; mais cela, ie ne le doibs nommer repentir, ce me semble, non plus que le desplaisir de n'estre ny ange ny Caton. Mes actions sont reglees, et conformes à ce que ie suis et à ma condition ; ie ne puis faire mieulx : et le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force ; ouy bien le regret. I'imagine infinies natures plus haultes et plus reglees que la mienne ; ie n'amende pourtant mes facultez : comme ny mon bras ny mon esprit ne deviennent plus vigoreux, pour en concevoir un aultre qui le soit. Si l'imaginer et desirer un agir plus noble que le nostre, produisoit la repentance du nostre, nous aurions à nous repentir de nos operations plus innocentes, d'autant que nous iugeons bien qu'en la nature plus excellente elles auroient esté conduictes d'une plus grande perfection et dignité ; et vouldrions faire de mesme. Lorsque ie consulte des deportements de ma ieunesse, avecques ma vieillesse, ie treuve que ie les ai communement conduicts

avecques ordre, selon moy : c'est tout ce que peult ma resistance. Ie ne me flatte pas; à circonstances pareilles, ie serois tousiours tel : ce n'est pas macheure[1], c'est plustost une teincture universelle, qui me tache. Ie ne cognois pas de repentance superficielle, moyenne, et de cerimonie : il faut qu'elle me touche de toutes parts, avant que ie la nomme ainsin; et qu'elle pince mes entrailles et les afflige, autant profondement que Dieu me veoid, et autant universellement.

Quant aux negoces, il m'est eschappé plusieurs bonnes adventures, à faulte d'heureuse conduicte : mes conseils ont pourtant bien choisi, selon les occurrences qu'on leur presentoit; leur façon est de prendre tousiours le plus facile et seur party. Ie treuve qu'en mes deliberations passees, i'ay, selon ma regle, sagement procedé, pour l'estat du subiect qu'on me proposoit, et en ferois autant d'icy à mille ans, en pareilles occasions; ie ne regarde pas quel il est à cette heure, mais quel il estoit, quand i'en consultois : la force de tout conseil gist au temps; les occasions et les matieres roulent et changent sans cesse. I'ay encouru quelques lourdes erreurs en ma vie, et importantes, non par faulte de bon advis, mais par faulte de bonheur. Il y a des parties secretes aux obiects qu'on manie, et indivinables, signamment en la nature des hommes; des conditions muettes, sans montre, incogneues par fois du possesseur mesme, qui se produisent et esveillent par des occa-

[1] *Tache*. — VAR. : « Ce n'est pas tache, c'est plustost une teincture universelle qui me noircit. » Édit. in-4° de 1588.

sions survenantes : si ma prudence ne les a peu penetrer et profetizer, ie ne luy en sçais nul mauvais gré; sa charge se contient en ses limites : si l'evenement me bat, s'il favorise le party que i'ay refusé, il n'y a remede, ie ne m'en prends pas à moy, i'accuse ma fortune, non pas mon ouvrage; cela ne s'appelle pas repentir.

Phocion avoit donné aux Atheniens certain advis qui ne feut pas suyvi : l'affaire pourtant se passant, contre son opinion, avecques prosperité, quelqu'un luy dict : « Eh bien, Phocion, es tu content que la chose aille si bien ? » « Bien suis ie content, feit il [1], qu'il soit advenu cecy; mais ie ne me repents point d'avoir conseillé cela. » Quand mes amis s'addressent à moy pour estre conseillez, ie le fois librement et clairement, sans m'arrester, comme faict quasi tout le monde, à ce que la chose estant hazardeuse, il peult advenir au rebours de mon sens, par où ils ayent à me faire reproche de mon conseil; dequoy il ne me chault : car ils auront tort; et ie n'ay deu leur refuser cet office [2].

Ie n'ay gueres à me prendre de mes faultes, ou infortunes, à aultre qu'à moy : car, en effect, ie me sers rarement des advis d'aultruy, si ce n'est par honneur de cerimonie; sauf où i'ay besoing d'instruction, de science, ou de la cognoissance du faict. Mais, ez choses où ie n'ay à employer que le iugement, les raisons estrangieres peuvent servir à m'appuyer,

[1] PLUTARQUE, *Apophthegmes*.

[2] On donne des conseils, mais on ne donne pas la sagesse d'en profiter. LA ROCHEFOUCAULT.

mais peu à me destourner : ie les escoute favorablement et decemment toutes; mais, qu'il m'en souvienne, ie n'en ay creu iusqu'à cette heure que les miennes. Selon moy, ce ne sont que mousches et atomes qui promenent ma volonté : ie prise peu mes opinions; mais ie prise aussi peu celles des aultres. Fortune me paye dignement : si ie ne receois pas de conseil, i'en donne aussi peu. I'en suis fort peu enquis [1], mais i'en suis encores moins creu; et ne sçache nulle entreprinse publicque ny privee que mon advis aye redressee et ramenee. Ceulx mesmes que la fortune y avoit aulcunement attachez, se sont laissez plus volontiers manier à toute aultre cervelle qu'à la mienne. Comme cil qui suis bien autant ialoux des droicts de mon repos, que des droits de mon auctorité, ie l'aime mieulx ainsi : me laissant là, on faict selon ma profession, qui est de m'establir et contenir tout en moy. Ce m'est plaisir, d'estre desinteressé des affaires d'aultruy, et desgagé de leur gariement [2].

En touts affaires, quand ils sont passez, comment que ce soit, i'y ai peu de regret; car cette imagination me met hors de peine, qu'ils debvoient ainsi passer : les voylà dans le grand cours de l'univers, et dans l'enchaisneure des causes stoïcques; vostre fantasie n'en peult, par souhait et imagination, remuer un poinct, que tout l'ordre des choses ne renverse, et le passé, et l'advenir.

Au demourant, ie hais cet accidental repentir que

[1] Dans le sens de *requis*.
[2] C'est-à-dire, *et d'être dispensé de les sauvegarder*.

l'aage apporte. Celuy [1] qui disoit anciennement estre obligé aux annees, dequoy elles l'avoient desfaict de la volupté, avoit aultre opinion que la mienne : ie ne sçauray jamais bon gré à l'impuissance, de bien qu'elle me face; *nec tam aversa unquam videbitur ab opere suo providentia, ut debilitas inter optima inventa sit* [2]. Nos appetits sont rares en la vieillesse; une profonde satieté nous saisit aprez le coup : en cela, ie ne veois rien de conscience; le chagrin et la foiblesse nous impriment une vertu lasche et catarrheuse. Il ne nous fault pas laisser emporter si entiers aux alterations naturelles, que d'en abastardir nostre iugement. La ieunesse et le plaisir n'ont pas faict aultrefois que i'aye mescogneu le visage du vice en la volupté; ny ne faict, à cette heure, le desgoust que les ans m'apportent, que ie mescognoisse celuy de la volupté au vice : ores [3] que ie n'y suis plus, i'en iuge comme si i'y estois. Moy, qui la secoue vifvement et attentifvement, treuve que ma raison est celle mesme que i'avois en l'aage plus licencieux, sinon, à l'adventure, d'autant qu'elle s'est affoiblie et empiree en vieillissant; et treuve que ce qu'elle refuse de m'enfourner à ce plaisir, en consideration de l'interest de ma santé corporelle, elle ne le feroit, non plus qu'aultrefois, pour la santé spirituelle. Pour la veoir hors de combat, ie ne l'estime pas plus valeureuse : mes tenta-

[1] Sophocle. Cic., *de Senect.*, c. 14.

[2] Et la Providence ne sera jamais si ennemie de son ouvrage, que la faiblesse puisse être mise au rang des meilleures choses. Quintil., *Inst. orat.*, V, 12.

[3] *A présent que.*

tions sont si cassees et mortifiees, qu'elles ne valent pas qu'elle s'y oppose; tendant seulement les mains au devant, ie les coniure [1]. Qu'on luy remette en presence cette ancienne concupiscence, ie crains qu'elle auroit moins de force à la soubtenir, qu'elle n'avoit aultrefois; ie ne luy veois rien iuger à part soy, que lors elle ne iugeast, ny aulcune nouvelle clarté : parquoy, s'il y a convalescence, c'est une convalescence maleficiee. Miserable sorte de remede, debvoir à la maladie sa santé! Ce n'est pas à nostre malheur de faire cet office; c'est au bonheur de nostre iugement. On ne me faict rien faire par les offenses et afflictions, que les mauldire : c'est aux gents qui ne s'esveillent qu'à coups de fouet. Ma raison a bien son cours plus delivre [2] en la prosperité; elle est bien plus distraite et occupee à digerer les maulx que les plaisirs : ie veois bien plus clair en temps serein; la santé m'advertit, comme plus alaigrement, aussi plus utilement, que la maladie [3]. Ie me suis advancé le plus que i'ay peu vers ma reparation et reglement, lors que i'avois à en iouir : ie serois honteux, et envieux, que la misere et l'infortune de ma vieillesse eust à se preferer à mes bonnes annees, saines, esveillees, vigoreuses, et qu'on eust à m'estimer, non par où i'ay esté, mais par où i'ay cessé d'estre.

A mon advis, c'est « le vivre heureusement, » non, comme disoit Antisthenes [4], « le mourir heureuse-

[1] Var. : *Je les esconjure*. Édit. in-4° de 1588.
[2] *Plus libre.*
[3] Voyez, sur ce même sujet, c. IX de ce même livre.
[4] Diogène Laerce, VI, 5.

ment, » qui faict l'humaine felicité. Ie ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queue d'un philosophe à la teste et au corps d'un homme perdu; ny que ce chetif bout eust à desadvouer et desmentir la plus belle, entiere et longue partie de ma vie : ie me veulx presenter et faire veoir par tout uniformement. Si i'avois à revivre, ie revivrois comme i'ay vescu : ny ie ne plainds le passé, ny ie ne crainds l'advenir; et, si ie ne me deceois, il est allé du dedans environ comme du dehors. C'est une des principales obligations que i'aye à ma fortune, que le cours de mon estat corporel ayt esté conduict chasque chose en sa saison; i'en ay veu l'herbe, et les fleurs, et le fruict; et en veois la seicheresse : heureusement, puisque c'est naturellement. Ie porte bien doulcement les maulx que i'ay, d'autant qu'ils sont en leur poinct, et qu'ils me font aussi plus favorablement souvenir de la longue felicité de ma vie passee : pareillement, ma sagesse peult bien estre de mesme taille, en l'un et en l'aultre temps; mais elle estoit bien de plus d'exploict et de meilleure grace, verte, gaye, naïfve, qu'elle n'est à present, cassee, grondeuse, laborieuse. Ie renonce doncques à ces reformations casuelles et douloureuses. Il fault que Dieu nous touche le courage; il fault que nostre conscience s'amende d'elle mesme, par renforcement de nostre raison, non par l'affoiblissement de nos appetits : la volupté n'en est en soy ny pasle ny descoulouree, pour estre apperceue par des yeulx chassieux et troubles

On doibt aimer la temperance par elle mesme, et pour le respect de Dieu qui nous l'a ordonnee, et

la chasteté; celle que les catarrhes nous prestent, et que ie doibs au benefice de ma cholique, ce n'est ny chasteté, ny temperance : on ne peult se vanter de mespriser et combattre la volupté, si on ne la veoid, si on l'ignore, et ses graces, et ses forces, et sa beauté plus attrayante; ie cognois l'une et l'aultre, c'est à moy de le dire. Mais il me semble qu'en la vieillesse nos ames sont subiectes à des maladies et imperfections plus importunes qu'en la ieunesse; ie le disois estant ieune; lors on me donnoit de mon menton par le nez : ie le dis encores à cette heure, que mon poil gris m'en donne le credit. Nous appellons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgoust des choses presentes; mais, à la verité, nous ne quittons pas tant les vices, comme nous les changeons, et, à mon opinion, en pis : oultre une sotte et caducque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses et inassociables, et la superstition, et un soing ridicule des richesses, lors que l'usage en est perdu, i'y treuve plus d'envie, d'iniustice et de malignité; elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage[1]; et ne se veoid point d'ames, ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi. L'homme marche entier vers son croist et vers son decroist. A veoir la sagesse de Socrates, et plusieurs circonstances de sa condamnation, i'oserois croire qu'il s'y presta aulcunement luy mesme, par prevarication, à desseing, ayant de si prez, aagé de soixante et dix ans, à souffrir l'engour-

[1] Pour bien écrire encor, j'ai trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Corneille, *Épître au roi.*

dissement des riches allures de son esprit, et l'esblouïssement de sa clarté accoustumee. Quelles metamorphoses luy[1] veois ie faire touts les iours en plusieurs de mes cognoissants! C'est une puissante maladie, et qui se coule naturellement et imperceptiblement : il y fault grande provision d'estude, et grande precaution, pour eviter les imperfections qu'elle nous charge, ou au moins affoiblir leur progrez. Ie sens que, nonobstant touts mes retrenchements, elle gaigne pied à pied sur moy : ie soubtiens tant que ie puis; mais ie ne sçais enfin où elle me menera moy mesme. A toutes adventures, ie suis content qu'on sache d'où ie seray tumbé.

CHAPITRE III.

DE TROIS COMMERCES.

Il ne fault pas se clouer si fort à ses humeurs et complexions : nostre principale suffisance, c'est sçavoir s'appliquer à divers usages. C'est estre, mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par necessité à un seul train : les plus belles ames sont celles qui ont plus de varieté et de souplesse. Voylà un honorable tesmoignage du vieux Caton : *Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit, ut natum ad id unum diceres, quodcumque ageret*[2]. Si c'estoit

[1] C'est-à-dire *la vieillesse.*

[2] Il avait l'esprit si flexible et si propre à tout, que quelque chose

à moy à me dresser à ma mode, il n'est aulcune si bonne façon où ie voulusse estre fiché pour ne m'en sçavoir desprendre : la vie est un mouvement inegual, irregulier, et multiforme. Ce n'est pas estre amy de soy, et moins encores maistre. c'est en estre esclave, de se suyvre incessamment, et estre si prins à ses inclinations, qu'on n'en puisse fourvoyer, qu'on ne les puisse tordre. Ie le dis à cette heure, pour ne me pouvoir facilement despestrer de l'importunité de mon ame, en ce qu'elle ne sçait communement s'amuser, sinon où elle s'empesche, ny s'employer, que bandee et entiere ; pour legier subiect qu'on luy donne, elle le grossit volontiers, et l'estire, iusques au poinct où elle ayt à s'y embesongner de toute sa force : son oysifveté m'est, à cette cause, une penible occupation, et qui offense ma santé. La plus part des esprits ont besoing de matiere estrangiere pour se desgourdir et exercer : le mien en a besoing pour se rasseoir plustost et seiourner, *vitia otii negotio discutienda sunt*[1] ; car son plus laborieux et principal estude, c'est s'estudier soy. Les livres sont, pour luy, du genre des occupations qui le desbauchent de son estude : aux premieres pensees qui luy viennent, il s'agite, et faict preuve de sa vigueur à touts sens, exerce son maniement, tantost vers la force, tantost vers l'ordre et la grace, se renge, modere, et fortifie. Il a dequoy esveiller ses facultez par luy-mesme ; na-

qu'il fit, on aurait dit qu'il était uniquement né pour cela. TITE LIVE, XXXIX, 40.

1. Les vices qu'engendre l'oisiveté doivent être combattus par le travail. SÉNÈQUE, *Epist*. 56.

ture luy a donné, comme à touts, assez de matiere sienne pour son utilité, et des subiects propres assez, où inventer et iuger.

Le mediter est un puissant estude et plein, à qui sçait se taster et employer vigoreusement : i'aime mieux forger[1] mon ame, que la meubler. Il n'est point d'occupation ny plus foible, ny plus forte, que celle d'entretenir ses pensees, selon l'ame que c'est; les plus grandes en font leur vacation, *quibus vivere est cogitare*[2] : aussi l'a nature favorisee de ce privilege, qu'il n'y a rien que nous puissions faire si long temps, ny action à laquelle nous nous adonnions plus ordinairement et facilement. C'est la besongne des dieux. dict Aristote[3], de laquelle naist et leur beatitude et la nostre.

La lecture me sert specialement à esveiller par divers obiects mon discours[4]; à embesongner mon iugement, non ma memoire. Peu d'entretiens doncques m'arrestent, sans vigueur et sans effort : il est vray que la gentillesse et la beauté me remplissent et occupent autant, ou plus, que le poids et la profondeur; et, d'autant que ie sommeille en toute aultre communication, et que ie n'y preste que l'escorce de mon attention, il m'advient souvent, en telle sorte de propos abbattus et lasches, propos de contenance, de dire et respondre des songes et bestises, indignes d'un enfant et ridicules, ou de me tenir obstiné en silence,

[1] *Façonner.*
[2] Pour lesquelles vivre, c'est penser. Cic., *Tusc. quæst.*, V, 38.
[3] *Morale à Nicomaque*, X, 8.
[4] *Ma raison.*

plus ineptement encores et incivilement. I'ay une façon resveuse qui me retire à moy, et, d'aultre part, une lourdè ignorance et puerile de plusieurs choses communes : par ces deux qualitez, i'ay gagné qu'on puisse faire, au vray, cinq ou six contes de moy, aussi niais que d'aultre, quel qu'il soit.

Or, suyvant mon propos, cette complexion difficile me rend delicat à la practique des hommes, il me les fault trier sur le volet[1]; et me rend incommode aux actions communes. Nous vivons et negocions avecques le peuple : si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires (et les basses et vulgaires sont souvent aussi reglees que les plus desliees, et toute sapience est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune), il ne nous fault plus entremettre ny de nos propres affaires, ny de ceulx d'aultruy; et les publicques et les privez se demeslent avec ces gents là. Les moins tendues et plus naturelles allures de nostre ame, sont les plus belles; les meilleures occupations, les moins efforcees. Mon Dieu, que la sagesse faict un bon office à ceulx de qui elle renge les desirs à leur puissance! il n'est point de plus utile science : « Selon qu'on peult[2], » c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates; mot de grande substance.

[1] *Trier sur le volet,* choisir. Cette expression est fondée sur la coutume qu'ont les jardiniers de répandre leurs graines sur une planche qu'ils nomment *volet,* afin de choisir les meilleures pour semer. On la trouve dans Rabelais : *Vous estes tous esleus, choisis et triez chacun respectivement en son estat, comme beaux pois sur le volet.* PANTAGRUEL, III, 30. COSTE.

[2] XÉNOPHON, *Mém. sur Socrate,* I, 3, 3.

Il fault adresser et arrester nos desirs aux choses les plus aysees et voysines. Ne m'est ce pas une sotte humeur, de disconvenir avecques un millier à qui ma fortune me ioinct, de qui ie ne me puis passer; pour me tenir à un ou deux qui sont hors de mon commerce, ou plustost à un desir fantastique de chose que ie ne puis recouvrer? Mes mœurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté, peuvent ayseement m'avoir deschargé d'envies et d'inimitiez; d'estre aimé, ie ne dis, mais de n'estre point haï, iamais homme n'en donna plus d'occasion : mais la froideur de ma conversation m'a desrobbé, avecques raison, la bienvueillance de plusieurs, qui sont excusables de l'interpreter à aultre et pire sens.

Ie suis trescapable d'acquerir et maintenir des amitiez rares et exquises; d'autant que ie me harpe avecques si grande faim aux accointances qui reviennent à mon goust[1], ie m'y produis, ie m'y iecte si avidement, que ie ne faulx pas ayseement de m'y attacher, et de faire impression où ie donne : i'en ay faict souvent heureuse preuve. Aux amitiez communes, ie suis aulcunement sterile et froid; car mon aller n'est pas naturel, s'il n'est à pleine voile : oultre ce, que ma fortune, m'ayant duict et affriandé de ieunesse à une amitié seule et parfaicte, m'a à la verité aulcunement desgousté des aultres, et trop imprimé en la fantasie, qu'elle est beste de compaignie, non pas de troupe, comme disoit cet ancien[2]; aussi, que i'ay naturelle-

[1] C'est-à-dire, *je saisis avec tant d'empressement l'occasion de former des liaisons qui me plaisent.*

[2] Plutarque, *de la Pluralité d'amis*, c. 2 de la version d'Amyot. Coste.

ment peine à me communiquer à demy, et avecques modification, et cette servile prudence et souspeçonneuse qu'on nous ordonne en la conversation de ces amitiez nombreuses et imparfaictes : et nous l'ordonne lon principalement en ce temps, qu'il ne se peult parler du monde que dangereusement ou faulsement.

Si veois ie bien pourtant que, qui a, comme moy, pour sa fin les commoditez de sa vie (ie dis les commoditez essentielles), doibt fuyr, comme la peste, ces difficultez et delicatesses d'humeur. Ie louerois une ame à divers estages, qui sçache et se tendre et se desmonter; qui soit bien par tout où sa fortune la porte; qui puisse deviser avecques son voisin, de son bastiment, de sa chasse et de sa querelle, entretenir avecques plaisir un charpentier et un iardinier. I'envie ceulx qui sçavent s'apprivoiser au moindre de leur suitte, et dresser de l'entretien en leur propre train : et le conseil de Platon[1] ne me plaist pas, de parler tousiours d'un langage maestral[2] à ses serviteurs, sans ieu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles; car, oultre ma raison[3], il est inhumain et iniuste de faire tant valoir cette telle quelle prerogative de la fortune; et les polices où il se souffre moins de disparité entre les valets et les maistres, me semblent les plus equitables. Les aultres s'estudient à eslancer et guinder leur esprit; moy, à le baisser et coucher : il n'est vicieux qu'en extension.

[1] Traité *des Lois*, VI.

[2] *Magistral, d'un ton de maître.*

[3] *Outre ce que j'ai dit plus haut.*

Narras et genus Æaci,
Et pugnata sacro bella sub Ilio:
Quo Chium pretio cadum
Mercemur, quis aquam temperet ignibus,
Quo præbente domum, et quota,
Pelignis caream frigoribus, taces[1].

Ainsi, comme la vaillance lacedemonienne avoit besoing de moderation, et du son doulx et gracieux du ieu des fleutes pour la flatter en la guerre, de peur qu'elle ne se iectast à la temerité et à la furie, là où toutes aultres nations ordinairement employent des sons et des voix aigues et fortes, qui esmeuvent et qui eschauffent à oultrance le courage des soldats : il me semble de mesme, contre la forme ordinaire, qu'en l'usage de nostre esprit, nous avons, pour la pluspart, plus besoing de plomb, que d'ailes; de froideur et de repos, que d'ardeur et d'agitation. Sur tout, c'est à mon gré bien faire le sot, que de faire l'entendu entre ceulx qui ne le sont pas; parler tousiours bandé, *favellar in punta di forchetta*[2]. Il fault se desmettre au train de ceulx avecques qui vous estes, et par fois affecter l'ignorance : mettez à part la force et la subtilité, en l'usage commun; c'est assez d'y reserver l'ordre : traisnez vous au demourant à terre, s'ils veulent[3].

[1] Vous nous contez toute la race d'Éacus, et tous les combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion : mais vous ne nous dites pas combien nous coûtera le vin de Chio; qui doit nous préparer le bain, et dans quelle maison, à quelle heure, nous braverons le froid des montagnes d'Abruzze. HORACE, *Od.*, III, 19, 3.

[2] *Parler sur la pointe d'une fourchette.*

[3] C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence. LA BRUYÈRE.

Les sçavants chopent volontiers à cette pierre; ils font tousiours parade de leur magistere [1], et sement leurs livres par tout; ils en ont en ce temps entonné si fort les cabinets et aureilles des dames, que si elles n'en ont retenu la substance, au moins elles en ont la mine : à toute sorte de propos et matiere, pour basse et populaire qu'elle soit, elles se servent d'une façon de parler et d'escrire nouvelle et sçavante,

> Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
> Hoc cuncta effundunt animi secreta; quid ultra?
> Concumbunt docte [2];

et alleguent Platon et sainct Thomas, aux choses ausquelles le premier rencontré serviroit aussi bien de tesmoing : la doctrine qui ne leur a peu arriver en l'ame, leur est demeuree en la langue [3]. Si les bien nees me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses : elles cachent et couvrent leurs beautez soubs des beautez estrangeres : c'est une grande simplesse d'estouffer sa clarté, pour luire d'une lumiere empruntee; elles sont enterrees et ensepvelies soubs l'art, *de capsula totæ* [4]. C'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau; c'est à elles d'honorer

[1] *Science pédantesque.*

[2] Crainte, colère, joie, chagrin, tout, jusqu'à leurs plus secrètes passions, est exprimé dans ce style. Que dirai-je enfin? c'est doctement qu'elles se pâment. Juv., VI, 189.

[3] On voit par ce passage que les *précieuses* ne datent pas seulement de l'hôtel de Rambouillet. C'est qu'en effet le pédantisme n'est pas un accident des mœurs publiques, mais un ridicule éternel de la nature humaine.

[4] Elles ne sont que fard et parfum. Sénèque, *Epist.* 115.

les arts, et de farder le fard. Que leur fault il, que vivre aimees et honnorees? elles n'ont, et ne sçavent, que trop pour cela : il ne fault qu'esveiller un peu et reschauffer les facultez qui sont en elles. Quand ie les veois attachees à la rhetorique, à la iudiciaire, à la logique, et semblables drogueries si vaines, et inutiles à leur besoing, i'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent, le facent pour avoir loy [1] de les regenter soubs ce tiltre : car quelle aultre excuse leur trouverois ie? Baste [2], qu'elles peuvent, sans nous, renger la grace de leurs yeulx à la gayeté, à la severité et à la doulceur, assaisonner un nenny de rudesse, de doubte et de faveur, et qu'elles ne cherchent point d'interprete aux discours qu'on faict pour leur service : avecques cette science, elles commandent à baguette, et regentent les regents et l'eschole. Si toutesfois il leur fasche de nous ceder en quoy que ce soit, et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poësie est un amusement propre à leur besoing : c'est un art folastre et subtil, desguisé, parlier [3], tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commoditez de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à iuger de nos humeurs et conditions, à se deffendre de nos trahisons, à regler la temerité de leurs propres desirs, à mesnager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter humainement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse

[1] *La liberté de.*
[2] *Il suffit.*
[3] *Bavard.*

d'un mary, et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voylà, pour le plus, la part que ie leur assignerois aux sciences.

Il y a des naturels particuliers. retirez et internes : ma forme essentielle est propre à la communication et à la production : ie suis tout au dehors et en evidence, nay à la societé et à l'amitié. La solitude que i'aime et que ie presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensees; restreindre et resserrer, non mes pas, ains mes desirs et mon soulcy, resignant la solicitude estrangiere, et fuyant mortellement la servitude et l'obligation, et non tant la foule des hommes, que la foule des affaires. La solitude locale, à dire verité, m'estend plustost, et m'eslargit au dehors; ie me iecte aux affaires d'estat et à l'univers plus volontiers quand ie suis seul : au Louvre et en la presse, ie me resserre et contrains en ma peau; la foule me repoulse à moy; et ne m'entretiens iamais si follement, si licencieusement et particulierement, qu'aux lieux de respect et de prudence cerimonieuse : nos folies ne me font pas rire, ce sont nos sapiences De ma complexion, ie ne suis pas ennemy de l'agitation des courts; i'y ay passé partie de la vie, et suis faict à me porter alaigrement aux grandes compaignies, pourveu que ce soit par intervalles et à mon poinct : mais cette mollesse de iugement, dequoy ie parle, m'attache par force à la solitude. Voire chez moy, au milieu d'une famille peuplee, et maison des plus frequentees, i'y veois des gents assez, mais rarement ceulx avecques qui i'aime à communiquer : et ie reserve là, et pour moy, et

pour les aultres, une liberté inusitee; il s'y faict trefve de cerimonie, d'assistance et convoyements[1], et telles aultres ordonnances penibles de nostre courtoisie : oh! la servile et importune usance! Chascun s'y gouverne à sa mode; y entretient qui veult ses pensees : ie m'y tiens muet, resveur et enfermé, sans offense de mes hostes.

Les hommes de la societé et familiarité desquels ie suis en queste, sont ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes : l'image de ceulx icy me desgouste des aultres. C'est, à le bien prendre, de nos formes, la plus rare; et forme qui se doibt principalement à la nature. La fin de ce commerce, c'est simplement la privauté, frequentation et conference, l'exercice des ames, sans aultre fruict. En nos propos, touts subiects me sont eguaux; il ne me chault qu'il y ayt ny poids ny profondeur; la grace et la pertinence y sont tousiours; tout y est teinct d'un iugement meur et constant, et meslé de bonté, de franchise, de gayeté, et d'amitié. Ce n'est pas au subiect des substitutions seulement que nostre esprit montre sa beauté et sa force, et aux affaires des rois; il la montre autant aux confabulations[2] privees : ie cognois mes gents au silence mesme et à leur soubrire, et les descouvre mieulx, à l'adventure, à table qu'au conseil : Hippomachus[3] disoit bien qu'il cognoissoit les bons luicteurs à les veoir simplement marcher par une rue. S'il plaist à la doctrine de se mesler à nos devis, elle

[1] Politesse que l'on fait aux gens que l'on reconduit.
[2] *Conversations*, du latin *confabulare*.
[3] PLUTARQUE, *Vie de Dion*, c. 1.

n'en sera point refusee, non magistrale, imperieuse et importune, comme de coustume, mais suffragante[1] et docile elle mesme; nous n'y cherchons qu'à passer le temps : à l'heure d'estre instruicts et preschez, nous l'irons trouver en son throsne; qu'elle se desmette[2] à nous pour ce coup, s'il luy plaist; car, toute utile et desirable qu'elle est, ie presuppose qu'encores au besoing nous en pourrions nous bien du tout passer, et faire nostre effect sans elle. Une ame bien nee, et exercee à la practique des hommes, se rend pleinement agreable d'elle mesme : l'art n'est aultre chose que le contreroolle et le registre des productions de telles ames.

C'est aussi pour moy un doulx commerce, que celuy des belles et honnestes femmes : *nam nos quoque oculos eruditos habemus*[3]. Si l'ame n'y a pas tant à iouïr qu'au premier, les sens corporels, qui participent aussi plus à cettuy cy, le ramenent à une proportion voisine de l'aultre; quoyque, selon moy, non pas eguale. Mais c'est un commerce où il se fault tenir un peu sur ses gardes, et notamment ceulx en qui le corps peult beaucoup, comme en moy. Ie m'y eschaulday en mon enfance, et y souffris toutes les

[1] Plusieurs commentateurs ont longuement discuté sur la signification de ce mot, et ils ont cherché des explications très-subtiles. Il nous semble cependant que le sens est clair. On dit encore d'un évêque qu'il est suffragant, par rapport à son métropolitain, c'est-à-dire qu'il lui est soumis. Ne peut-on pas conclure de là qu'une doctrine *suffragante* est celle qui se soumet à une doctrine qu'elle reconnaît lui être supérieure?

[2] *Qu'elle s'accommode à notre portée.* COSTE.

[3] Car nous aussi nous avons des yeux qui s'y connaissent. CIC. *Paradox.*, V, 2.

rages que les poëtes disent advenir à ceulx qui s'y laissent aller sans ordre et sans iugement; il est vray que ce coup de fouet m'a servy depuis d'instruction;

> Quicumque Argolica de classe Capharea fugit,
> Semper ab Euboicis vela retorquet aquis[1].

C'est folie d'y attacher toutes ses pensees, et s'y engager d'une affection furieuse et indiscrette. Mais d'aultre part, de s'y mesler sans amour et sans obligation de volonté, en forme de comediens, pour iouer un roolle commun de l'aage et de la coustume, et n'y mettre du sien que les paroles, c'est, de vray, pourveoir à sa seureté, mais bien laschement, comme celuy qui abandonneroit son honneur, ou son proufit, ou son plaisir, de peur du dangier; car il est certain que, d'une telle practique, ceulx qui la dressent n'en peuvent esperer aulcun fruict qui touche ou satisface une belle ame; il fault avoir, en bon escient, desiré ce qu'on veult prendre, en bon escient, plaisir de iouïr; ie dis quand iniustement fortune favoriseroit leur masque; ce qui advient souvent, à cause de ce qu'il n'y a aulcune d'elles, pour malotrue qu'elle soit, qui ne pense estre bien aimable, qui ne se recommende par son aage, ou par son poil, ou par son mouvement (car de laides universellement il n'en est non plus que de belles; et les filles brachmanes qui ont faulte d'aultre recommendation, le peuple assemblé à cri publicque pour cet effect, vont en la place, faisant montre de leurs parties matrimo-

[1] Quiconque s'est sauvé d'entre les roches de Caphrarée détourne toujours ses voiles de la mer d'Eubée. OVIDE, *Trist.*, I, 1, 83.

niales, veoir si par là au moins elles ne valent pas d'acquerir un mary) : par consequent il n'en est pas une qui ne se laisse facilement persuader au premier serment qu'on luy faict de la servir. Or, de cette trahison commune et ordinaire des hommes d'auiourd'huy, il fault qu'il advienne ce que desia nous montre l'experience ; c'est qu'elles se rallient et reiectent à elles mesmes, ou entre elles, pour nous fuyr ; ou bien qu'elles se rengent aussi de leur costé à cet exemple que nous leur donnons, qu'elles iouent leur part de la farce, et se prestent à cette negociation, sans passion, sans soing et sans amour, *neque affectui suo, aut alieno, obnoxiæ*[1]; estimants, suyvant la persuasion de Lysias en Platon[2], qu'elles se peuvent addonner plus utilement et commodement à nous, d'autant que moins nous les aimons : il en ira comme des comedies, le peuple y aura autant ou plus de plaisir que les comediens. De moy, ie ne cognois non plus Venus sans Cupidon, qu'une maternité sans engeance : ce sont choses qui s'entreprestent et s'entredoibvent leur essence. Ainsi cette piperie reiaillit sur celuy qui la faict : il ne luy couste gueres; mais n'acquiert aussi rien qui vaille. Ceulx qui ont faict Venus deesse, ont regardé que sa principale beauté estoit incorporelle et spirituelle : mais celle que ces gents cy cerchent, n'est pas seu-

[1] Incapables d'attachement, insensibles à celui des autres. TACITE, *Annal.*, XIII, 45.

[2] Selon les principes établis par Lysias au commencement du *Phèdre* de Platon, qui les fait ensuite réfuter par Socrate.

lement humaine, ny mesme brutale. Les bestes ne la veulent si lourde et si terrestre : nous veoyons que l'imagination et le desir les eschauffe souvent et solicite, avant le corps ; nous veoyons, en l'un et l'aultre sexe, qu'en la presse elles ont du chois et du triage en leurs affections, et qu'elles ont entre elles des accointances de longue bienvueillance; celles mesmes à qui la vieillesse refuse la force corporelle, fremissent encores, hennissent et tressaillent d'amour; nous les veoyons, avant le faict, pleines d'esperance et d'ardeur, et, quand le corps a ioué son ieu, se chatouiller encores de la doulceur de cette souvenance, et en veoyons qui s'enflent de fierté au partir de là, et qui en produisent des chants de feste et de triumphe, lasses et saoules. Qui n'a qu'à descharger le corps d'une necessité naturelle, n'a que faire d'y embesongner aultruy, avecques des apprets si curieux; ce n'est pas viande à une grosse et lourde faim.

Comme celuy qui ne demande point qu'on me tienne pour meilleur que ie suis, ie diray cecy des erreurs de ma ieunesse. Non seulement pour le dangier qu'il y a de la santé (si n'ay ie sceu si bien faire que ie n'en aye eu deux attainctes, legieres toutesfois et preambulaires), mais encores par mespris, ie ne me suis gueres addonné aux accointances venales et publicques : i'ay voulu aiguiser ce plaisir par la difficulté, par le desir, et par quelque gloire, et aimois la façon de l'empereur Tibere [1], qui se prenoit en ses amours autant par la modestie et noblesse, que

[1] *Annal.*, VI, 1.

par aultre qualité ; et l'humeur de la courtisane Flora[1], qui ne se prestoit à moins que d'un dictateur, ou consul, ou censeur, et prenoit son deduict en la dignité de ses amoureux. Certes, les perles et le brocadel[2] y conferent quelque chose, et les tiltres, et le train.

Au demourant, ie faisois grand compte de l'esprit, mais pourveu que le corps n'en feust pas à dire ; car, à respondre en conscience, si l'une ou l'aultre des deux beautez debvoit necessairement y faillir, i'eusse choisi de quitter plustost la spirituelle : elle a son usage en meilleures choses ; mais au subiect de l'amour, subiect qui principalement se rapporte à la veue et à l'attouchement, on faict quelque chose sans les graces de l'esprit, rien sans les graces corporelles. C'est le vray advantage des dames, que la beauté ; elle est si leur, que la nostre, quoyqu'elle desire des traits un peu aultres, n'est en son poinct, que confuse avecques la leur, puerile et imberbe : on dict que chez le grand Seigneur, ceulx qui le servent soubs tiltre de beauté, qui sont en nombre infiny, ont leur congé, au plus loing, à vingt et deux ans. Les discours, la prudence et les offices d'amitié se treuvent mieulx chez les hommes : pourtant gouvernent ils les affaires du monde.

Ces deux commerces[1] sont fortuites et despendants d'aultruy ; l'un est ennuyeux par sa rareté, l'aultre

[1] Voyez Bayle, article *Flora.*

[2] *Le brocart,* étoffe d'or.

[3] L'un avec les hommes par la conversation libre et familière et l'autre avec les femmes par l'amour. Coste.

se flestrit avec l'aage : ainsin ils n'eussent pas assez prouveu au besoing de ma vie. Celuy des livres, qui est le troisiesme, est bien plus seur et plus à nous : il cede aux premiers les aultres advantages ; mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy cy costoye tout mon cours, et m'assiste par tout ; il me console en la vieillesse et en la solitude ; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent ; il esmousse les poinctures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination opportune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobbent : et si ne se mutinent point, pour veoir que ie ne les recherche qu'au default de ces aultres commoditez, plus reelles, vifves et naturelles ; ils me receoivent tousiours de mesme visage. Il a bel aller à pied, dict on, qui mene son cheval par la bride ; et nostre Iacques, roy de Naples et de Sicile, qui beau, ieune et sain, se faisoit porter par païs en civiere, couché sur un meschant oreiller de plume, vestu d'une robbe de drap gris et un bonnet de mesme, suyvi cependant d'une grande pompe royale, lictieres, chevaulx à main de toutes sortes, gentilshommes et officiers, representoit une austerité tendre encores et chancelante : le malade n'est pas à plaindre, qui a la guarison en sa manche. En l'experience et usage de cette sentence, qui est tresveritable, consiste tout le fruict que ie tire des livres : ie ne m'en sers en effect, quasi non plus que ceulx qui ne les cognoissent point ; i'en iouïs, comme les ava-

ricieux des tresors, pour sçavoir que i'en iouïray quand il me plaira : mon ame se rassasie et contente de ce droict de possession. Ie ne voyage sans livres, ny en paix, ny en guerre : toutesfois il se passera plusieurs iours, et des mois, sans que ie les employe; ce sera tantost, dis ie, ou demain, ou quand il me plaira : le temps court et s'en va ce pendant, sans me blecer; car il ne se peult dire combien ie me repose et seiourne en cette consideration, qu'ils sont à mon costé pour me donner du plaisir à mon heure; et à recognoistre combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition que i'aye trouvé à cet humain voyage; et plainds extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire. I'accepte plustost toute aultre sorte d'amusement, pour legier qu'il soit d'autant que cettuy cy ne me peult faillir.

Chez moy, ie me destourne un peu plus souvent à ma librairie [1], d'où, tout d'une main, ie commande à mon mesnage. Ie suis sur l'entree, et veois soubs moy mon iardin, ma bassecourt, ma court, et dans la pluspart des membres de ma maison. Là ie feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pieces descousues. Tantost ie resve; tantost i'enregistre et dicte, en me promenant mes songes que voicy. Elle est au troisiesme estage d'une tour : le premier, c'est ma chapelle; le second, une chambre et sa suitte, où ie me couche souvent, pour estre seul; au dessus, elle a une grande garderobbe : c'estoit, au temps passé, le lieu plus inutile de ma maison. Ie passe là et la plus part des

[1] *A ma bibliothèque.*

iours de ma vie, et la plus part des heures du iour : ie n'y suis iamais la nuit. A sa suitte est un cabinet assez poly, capable à recevoir du feu pour l'hyver, tresplaisamment percé : et si ie ne craignois non plus le soing que la despense, le soing qui me chasse de toute besongne, i'y pourrois facilement couldre à chasque costé une gallerie de cent pas de long et douze de large, à plain pied, ayant trouvé touts les murs montez, pour aultre usage, à la hauteur qu'il me fault. Tout lieu retiré requiert un promenoir, mes pensees dorment, si ie les assis; mon esprit ne va pas seul, comme si les iambes l'agitent : ceulx qui estudient sans livre en sont touts là. La figure en est ronde, et n'a de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siege; et vient m'offrant, en se courbant, d'une veue, touts mes livres, rengez sur des pulpitres à cinq degrez tout à l'environ. Elle a trois veues de riche et libre prospect[1], et seize pas de vuide en diametre. En hyver, i'y suis moins continuellement; car ma maison est iuchee sur un tertre, comme dict son nom, et n'a point de piece plus esventee que cette cy, qui me plaist d'estre un peu penible et à l'escart, tant pour le fruict de l'exercice, que pour reculer de moy la presse. C'est là mon siege : i'essaye à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté et coniugale, et filiale, et civile; par tout ailleurs ie n'ay qu'une auctorité verbale, en essence, confuse. Miserable à mon gré, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulierement la court; où se cacher! L'ambition paye bien

[1] *Perspective.*

ses gents, de les tenir tousiours en montre, comme la statue d'un marché : *magna servitus est magna fortuna*[1] : ils n'ont pas seulement leur retraict pour retraicte. Ie n'ay rien iugé de si rude en l'austerité de vie que nos religieux affectent, que ce que ie veois, en quelqu'une de leurs compaignies, avoir pour regle une perpetuelle societé de lieu, et assistance nombreuse entre eulx, en quelque action que ce soit; et treuve aulcunement plus supportable d'estre touiours seul, que ne le pouvoir iamais estre.

Si quelqu'un me dict que c'est avilir les muses, de s'en servir seulement de iouet et de passetemps; il ne sçait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le ieu, et le passetemps : à peine que ie ne die toute aultre fin estre ridicule. Ie vis du iour à la iournee et, parlant en reverence, ne vis que pour moy : mes desseings se terminent là. I'estudiay ieune pour l'ostentation; depuis, un peu pour m'assagir[2]; à cette heure pour m'esbattre : iamais pour le gain[3]. Une humeur vaine et despensiere que i'avois aprez cette sorte de meuble, non pour en prouveoir seulement mon besoing, mais, de trois pas au delà, pour m'en tapisser et parer, ie l'ay pieça abandonnee.

Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceulx qui les sçavent choisir; mais, aulcun bien sans peine; c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les aultres, il a ses incommoditez, et bien

[1] Une grande fortune est une grande servitude. SÉNÈQUE, *Consol. ab Polybium*, c. 26.

[2] *Pour me rendre sage.*

[3] VAR. : *Pour le quest.*

poisantes : l'ame s'y exerce; mais le corps, duquel ie n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre, et s'attriste. Ie ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à eviter, en cette declinaison d'aage.

Voylà mes trois occupations favories et particulieres : ie ne parle point de celles que ie doibs au monde par obligation civile.

CHAPITRE IV.

DE LA DIVERSION.

I'ay aultresfois esté employé à consoler une dame vrayement affligée; la plus part de leurs deuils sont artificiels et cerimonieux,

> Uberibus semper lacrymis, semperque paratis
> In statione sua, atque exspectantibus illam,
> Quo iubeat manare modo [1].

On y procede mal, quand on s'oppose à cette passion; car l'opposition les picque et les engage plus avant à la tristesse : on exaspere le mal par la ialousie du debat. Nous veoyons, des propos communs, que ce que i'auray dict sans soing, si on vient à me le contester, ie m'en formalise, ie l'espouse; beaucoup plus ce à quoy i'aurois interest. Et puis, en ce faisant, vous vous presentez à vostre operation, d'une entree rude; là où les premiers accueils du medecin envers

[1] Une femme a toujours en réserve une provision de larmes, qui attendent qu'elle leur ordonne de couler. Juv., *Sat.*, VI, 272.

son patient doibvent estre gracieux, gays et agreables : et iamais medecin laid et rechigné n'y feit œuvre. Au contraire doncques, il fault ayder, d'arrivee, et favoriser leur plaincte, et en tesmoigner quelque approbation et excuse. Par cette intelligence, vous gaignez credit à passer oultre, et, d'une facile et insensible inclination, vous vous coulez aux discours plus fermes et propres à leur guarison. Moy, qui ne desirois principalement que de piper l'assistance qui avoit les yeulx sur moy, m'advisay de plastrer le mal; aussi me trouve ie, par experience, avoir mauvaise main et infructueuse à persuader[1] : ou ie presente mes raisons trop poinctues et trop seiches, ou trop brusquement, ou trop nonchalamment. Aprez que ie me feus appliqué un temps à son torment, ie n'essayay pas de le guarir par fortes et vifves raisons, par ce que i'en ay faulte, ou que ie pensois aultrement faire mieulx mon effect : ny n'allay choisissant les diverses manieres que la philosophie prescript à consoler; Que ce qu'on plainct[2] n'est pas mal, comme Cleanthes; que c'est un legier mal, comme les peripateticiens; Que se plaindre n'est action ny iuste ny louable, comme Chrysippus; ny cette cy d'Epicurus, plus voisine à mon style, de transferer la pensee des choses fascheuses aux plaisantes; Ny faire une charge de tout cet amas, le dispensant par occasion, comme Cicero : mais, declinant tout mollement nos propos, et les gauchissant peu à peu aux subiects

[1] On lit après ces mots, dans l'édit. de 1588 : « quand il y a resistance. »

[2] Cic., *Tusc. quæst.*, III, 31.

plus voysins, et puis un peu plus esloingnez, selon qu'elle se prestoit plus à moy, ie luy desrobbay imperceptiblement cette pensee douloureuse, et la teins en bonne contenance, et du tout r'apaisee, autant que i'y feus. I'usay de diversion. Ceulx qui me suyvirent à ce mesme service, n'y trouverent aucun amendement; car ie n'avois pas porté la coignee aux racines.

A l'adventure ay ie touché ailleurs quelque espece de diversions publicques : et l'usage des militaires, dequoy se servit Pericles en la guerre peloponnesiaque [1], et mille aultres ailleurs, pour revoquer de leur païs les forces contraires, est trop frequent aux histoires. Ce feut un ingenieux destour, dequoy le sieur d'Himbercourt sauva et soy et d'aultres, en la ville du Liege [2], où le duc de Bourgoigne, qui la tenoit assiegee, l'avoit faict entrer pour executer les convenances de leur reddition accordee. Ce peuple, assemblé de nuict pour y prouveoir, commence à se mutiner contre ces accords passez; et delibererent plusieurs de courre sus aux negociateurs qu'ils tenoient en leur puissance : luy, sentant le vent de la premiere ondee de ces gents qui venoient se ruer en son logis, lascha soubdain vers eulx deux des habitants de la ville (car il y en avoit aulcuns avecques luy), chargez de plus doulces et nouvelles offres à proposer en leur conseil, qu'il avoit forgees sur le champ pour son besoing. Ces deux arresterent la premiere tempeste, ramenants cette tourbe esmeue en la maison de ville, pour ouïr

[1] PLUTARQUE, *Périclès.*
[2] *De Liége.*

leur charge, et y deliberer. La deliberation feut courte : voicy desbonder un second orage autant animé que l'aultre; et luy, à leur despecher en teste quatre nouveaux et semblables intercesseurs, protestants avoir à leur declarer à ce coup des presentations plus grasses [1], du tout à leur contentement et satisfaction, par où ce peuple feut derechef repoulsé dans le conclave. Somme, que, par telle dispensation d'amusements, divertissant leur furie et la dissipant en vaines consultations, il l'endormit enfin, et gaigna le iour, qui estoit son principal affaire.

Cet aultre conte est aussi de ce predicament [2] : Atalante, fille de beauté excellente et de merveilleuse disposition, pour se desfaire de la presse de mille poursuyvants qui la demandoient en mariage, leur donna cette loy, « qu'elle accepteroit celuy qui l'egualeroit à la course, pourveu que ceulx qui y faulldroient en perdissent la vie [3]. » Il s'en trouva assez qui estimerent ce prix digne d'un tel hazard, et qui encoururent la peine de ce cruel marché. Hippomenes, ayant à faire son essay aprez les aultres, s'adressa à la deesse tutrice de cette amoureuse ardeur, l'appellant à son secours; qui, exauceant sa priere, le fournit de trois pommes d'or, et de leur usage. Le champ de la course ouvert, à mesure qu'Hippomenes sent sa maistresse luy presser les talons, il laisse eschapper, comme par inadvertance, l'une de ces

[1] *A leur faire des offres plus avantageuses.*

[2] *De cette catégorie.* On appelle *prédicaments*, en logique, les dix catégories d'Aristote. E. JOHANNEAU.

[3] OVIDE, *Mét.*, X, 571.

pommes; la fille, amusee de sa beauté, ne fault point de se destourner pour l'amasser :

> Obstupuit virgo, nitidique cupidine pomi
> Declinat cursus, aurumque volubile tollit[1].

Autant en feit il, à son poinct, et de la seconde et de la tierce : iusques à ce que, par ce fourvoyement et divertissement, l'advantage de la course luy demeura. Quand les medecins ne peuvent purger le catharre, ils le divertissent et desvoyent à une aultre partie moins dangereuse : ie m'apperceois que c'est aussi la plus ordinaire recepte aux maladies de l'ame; *abducendus etiam nonnunquam animus est ad alia studia, sollicitudines, curas, negotia; loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes, sæpe curandus est*[2]; on luy faict peu chocquer les maulx de droit fil; on ne luy en faict ny soustenir ny rabattre l'attaincte, on la luy faict decliner et gauchir.

Cette aultre leçon est trop haulte et trop difficile : c'est à faire à ceulx de la premiere classe de s'arrester purement à la chose, la considerer, la iuger : il appartient à un seul Socrates d'accointer la mort d'un visage ordinaire, s'en apprivoiser et s'en iouer; il ne cherche point de consolation hors de la chose; le mourir luy semble accident naturel et indifferent; il

[1] La jeune fille, étonnée, se détourne de sa course dans l'espoir de s'emparer du fruit brillant, et elle ramasse l'or qui roule. Ovide, *Métam.*, X, 666.

[2] Quelquefois il faut détourner l'âme vers d'autres goûts, d'autres soins, d'autres occupations; souvent même il faut essayer de la guérir par le changement de lieu, comme les malades qui ne sauraient autrement recouvrer la santé. Cic., *Tusc. quæst.* IV, 35.

fiche là iustement sa veue, et s'y resoult, sans regarder ailleurs. Les disciples de Hegesias[1], qui se font mourir de faim, eschauffez des beaux discours de son oraison[2], et si dru, que le roy Ptolemee luy feit deffendre de plus entretenir son eschole de ces homicides discours; ceulx là ne considerent point la mort en soy; ils ne la iugent point : ce n'est pas là où ils arrestent leur pensee; ils courent, ils visent à un estre nouveau.

Ces pauvres gents qu'on veoid, sur l'eschaffaud, remplis d'une ardente devotion, y occupants touts leurs sens autant qu'ils peuvent, les aureilles aux instructions qu'on leur donne, les yeulx et les mains tendues au ciel, la voix à des prieres haultes, avecques une emotion aspre et continuelle, font, certes, chose louable et convenable à une telle necessité : on les doibt louer de religion, mais non proprement de constance; ils fuyent la luicte, ils destournent de la mort leur consideration, comme on amuse les enfants pendant qu'on leur veult donner le coup de lancette. I'en ay veu, si par fois leur veue se ravaloit à ces horribles apprests de la mort qui sont autour d'eulx, s'en transir, et reiecter avecques furie ailleurs leur pensee : à ceulx qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clorre ou destourner leurs yeulx.

Subrius Flavius, ayant, par le commandement de Neron, à estre desfaict, et par les mains de Niger, touts deux chefs de guerre : quand on le mena au

[1] *Cic., Tusc. quæst.*, I, 34.
[2] Var. : *de ses leçons.*

champ où l'execution debvoit estre faicte, veoyant le trou, que Niger avoit faict caver pour le mettre, inegual et mal formé[1] : « Ny cela mesme, dict il, se tournant aux soldats qui y assistoient, n'est selon la discipline militaire : » et, à Niger qui l'exhortoit de tenir la teste ferme, « Frapasses tu seulement aussi ferme ! » et divina bien ; car, le bras tremblant à Niger, il la luy coupa à divers coups. Cettuy cy semble bien avoir eu sa pensee droictement et fixement au subiect.

Celuy qui meurt en la meslee, les armes à la main, il n'estudie pas lors la mort, il ne la sent, ny ne la considere ; l'ardeur du combat l'emporte. Un honneste homme de ma cognoissance estant tumbé, comme il se battoit en estacade[2], et se sentant daguer[3] à terre par son ennemi de neuf ou dix coups, chascun des assistants luy crioit qu'il pensast à sa conscience ; mais il me dict depuis, qu'encores que ces voix luy veinssent aux aureilles, elles ne l'avoient aulcunement touché, et qu'il ne pensa iamais qu'à se descharger[4] et à se venger : il tua son homme en ce mesme combat. Beaucoup feit pour L. Silanus, celuy qui luy apporta sa condamnation, de ce qu'ayant ouï sa response, « qu'il estoit bien preparé à mourir, mais non pas de mains scelerees[5], » il se rua sur luy avecques ses soldats pour le forcer, et comme luy,

[1] Tacite, *Annal.*, XV, 67.
[2] *En champ clos.*
[3] *Frapper à coup de dague.*
[4] *Se dégager.*
[5] *De mains criminelles.* Tacite, *Annal.*, XVI, 9.

tout desarmé, se deffendoit obstineement de poings et de pieds, il le feit mourir en ce debat, dissipant en prompte cholere et tumultuaire le sentiment penible d'une mort longue et preparee à quoy il estoit destiné.

Nous pensons tousiours ailleurs : l'esperance d'une meilleure vie nous arreste et appuye; ou l'esperance de la valeur de nos enfants; ou la gloire future de nostre nom; ou la fuyte des maulx de cette vie; ou la vengeance qui menace ceulx qui nous causent la mort :

> Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
> Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
> Sæpe vocaturum. . . .
> Audiam; et hæc manes veniet mihi fama sub imos[1].

Xenophon sacrifioit, couronné, quand on luy veint annoncer la mort de son fils Gryllus en la battaille de Mantinee : au premier sentiment de cette nouvelle il iecta sa couronne à terre; mais, par la suitte du propos, entendant la forme d'une mort tresvaleureuse, il l'amassa, et remeit sur sa teste[2]. Epicurus mesme se console, en sa fin, sur l'eternité et l'utilite de ses escripts[3]; *omnes clari et nobilitati labores fiunt tole-*

[1] S'il est des dieux vengeurs du crime, j'espère que tu trouveras, [illegible] affreux écueils, un supplice digne de toi, et qu'en périssant tu invoqueras Didon..... Je l'apprendrai; le bruit de ta mort viendra jusqu'à moi dans le séjour des mânes. VIRGILE *Énéide*, IV, 382, 387.

[2] VALÈRE MAXIME, IV, 10, ext. 2.

[3] Dans sa *Lettre à Hermachus* ou *à Idoménée*. CIC., *de Finib.*, II, 30; DIOGÈNE LAERCE, [illegible]

rabiles[1] : et la mesme playe, le mesme travail, ne poise pas, dict Xenophon, à un general d'armee comme à un soldat[2] : Epaminondas print sa mort bien plus alaigrement, ayant esté informé que la victoire estoit demeuree de son costé[3], *hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum*[4] : et telles aultres circonstances nous amusent, divertissent et destournent de la consideration de la chose en soy. Voire, les arguments de la philosophie vont à touts coups costoyant et gauchissant la matiere, et à peine essuyant sa crouste : le premier homme de la premiere eschole philosophique et surintendante des aultres, ce grand Zenon, contre la mort : « Nul mal n'est honorable ; la mort l'est ; elle n'est pas doncques mal[5] : » contre l'yvrongnerie : « Nul ne fie son secret à l'yvrongne : chascun le fie au sage ; le sage ne sera doncques pas yvrongne[6]. » Cela est ce donner au blanc? I'aime à veoir ces ames principales ne se pouvoir desprendre de nostre consorce[7] ; tant parfaicts hommes qu'ils soyent, ce sont tousiours bien lourdement des hommes.

C'est une doulce passion que la vengeance, de grande impression et naturelle : ie le veois bien, encores que ie n'en aye aulcune experience. Pour en

[1] La gloire fait supporter tous les travaux. Cic., *Tusc quæst.*, II, 26.

[2] Id., *ibid.*, II, 26.

[3] Corn. Népos, *Vie d'Épaminondas*, c. 9.

[4] C'est là ce qui console, ce qui adoucit les plus grandes douleurs. Cic., *Tusc. quæst.*, II, 23.

[5] Sénèque, *Epist.* 82.

[6] Id., *Epist.* 83.

[7] *S'élever au-dessus de la condition commune.*

distraire dernierement un ieune prince, ie ne luy allois pas disant qu'il falloit prester la ioue à celuy qui vous avoit frappé l'aultre, pour le debvoir de charité; ny ne luy allois representer les tragiques evenements que la poësie attribue à cette passion : ie la laissay là; et m'amusay à luy faire gouster la beauté d'une image contraire, l'honneur, la faveur, la bienvueillance qu'il acquerroit par clemence et bonté : ie le destournay à l'ambition. Voylà comme lon en faict.

Si vostre affection en l'amour est trop puissante, dissipez la, disent ils; et disent vray, car ie l'ay souvent essayé avec utilité : rompez la à divers desirs, desquels il y en ayt un regent et un maistre, si vous voulez; mais, de peur qu'il ne vous gourmande et tyrannise, affoiblissez le, seiournez le[1], en le divisant et divertissant :

> Quum morosa vago singultiet inguine vena[2],
> Coniicito humorem collectum in corpora quæque[3]:

pourvoyez y de bonne heure, de peur que vous soyez en peine, s'il vous a une fois saisi;

> Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
> Volgivagaque vagus venere ante recentia cures[4].

Ie feus aultrefois touché d'un puissant desplaisir,

[1] Apaisez-le.

[2] Lorsque vous serez tourmenté par les plus violents désirs. PERSE, *Sat.*, VI, 73.

[3] Assouvissez-les sur le premier objet qui s'offrira. LUCRÈCE, VI, 1062.

[4] Si vous ne mêlez à ses premiers coups de nouvelles blessures, et que vous n'effaciez ses premières impressions, en laissant errer vos caprices. LUCRÈCE, IV, 1067.

selon ma complexion; et encores plus iuste que puissant : ie m'y feusse perdu à l'adventure, si ie m'en feusse simplement fié à mes forces. Ayant besoing d'une vehemente diversion pour m'en distraire, ie me feis, par art, amoureux, et par estude; à quoy l'aage m'aydoit : l'amour me soulagea et retira du mal qui m'estoit causé par l'amitié. Par tout ailleurs, de mesme : une aigre imagination me tient; ie treuve plus court, que de la dompter, la changer; ie luy en substitue, si ie ne puis une contraire, au moins un'aultre : tousiours la variation soulage, dissoult, et dissipe. Si ie ne puis la combattre, ie luy eschappe; et, en la fuyant, ie fourvoye, ie ruse : muant[1] de lieu, d'occupation, de compaignie, ie me sauve dans la presse d'aultres amusements et pensees, où elle perd ma trace et m'esgare[2].

Nature procede ainsi, par le benefice de l'inconstance; car le temps, qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions, gaigne son effect principalement par là, que, fournissant aultres et aultres affaires à nostre imagination, il desmele et corrompt cette premiere apprehension, pour forte qu'elle soit. Un sage ne veoid guere moins son amy mourant, au bout de vingt et cinq ans, qu'au premier an; et, suyvant Epicurus, de rien moins; car il n'attribuoit aulcun leniment des fascheries, ny à la prevoyance, ny à l'antiquité d'icelles : mais tant d'aultres cogitations traversent cette cy, qu'elle s'alanguit et se lasse enfin.

[1] *Changeant de lieu.*
[2] *Et ne me retrouve plus.*

Pour destourner l'inclination des bruits communs, Alcibiades coupa les aureilles et la queue à son beau chien, et le chassa en la place; à fin que donnant ce subiect pour babiller au peuple, il laissast en paix ses aultres actions[1]. I'ay veu aussi, pour cet effect de divertir les opinions et coniectures du peuple et desvoyer[2] les parleurs, des femmes couvrir leurs vrayes affections par des affections contrefaictes : mais i'en ay veu telle, qui, en se contrefaisant, s'est laissée prendre à bon escient, et a quitté la vraye et originelle affection pour la feincte; et apprins par elle que ceulx qui se treuvent bien logez, sont des sots de consentir à ce masque : les accueils et entretiens publicques estant reservez à ce serviteur aposté, croyez qu'il n'est gueres habile s'il ne se met enfin à vostre place, et vous envoye en la sienne. Cela c'est proprement tailler et coudre un soulier, pour qu'un aultre le chausse.

Peu de chose nous divertit et destourne; car peu de chose nous tient. Nous ne regardons gueres les subiects en gros et seuls; ce sont des circonstances ou des images menues et superficielles, qui nous frappent, et des vaines escorces qui reiaillissent des subiects,

> Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
> Linquunt[3]:

Plutarque mesme regrette sa fille par des singeries

[1] PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, c. 4.

[2] *Dérouter, donner le change.*

[3] Comme ces peaux déliées dont les cigales se dépouillent en été. LUCRÈCE, V, 801.

de son enfance[1] : le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une grace particuliere, d'une recommendation derniere, nous afflige : la robbe de Cesar troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas faict : le son mesme des noms, qui nous tintouine aux aureilles : « Mon pauvre maistre! ou, Mon grand amy! Helas! mon cher pere! ou, Ma bonne fille! » Quand ces redictes me pincent, et que i'y regarde de prez, ie treuve que c'est une plaincte grammairienne et voyelle[2]; le mot et le ton me blecent; comme les exclamations des prescheurs esmeuvent leur auditoire souvent plus que ne font leurs raisons, et comme nous frappe la voix piteuse d'une beste qu'on tuo pour nostre service; sans que ie poise ou penetre ce pendant la vraye essence et massifve de mon subiect :

> His se stimulis dolor ipse lacessit[3] :

ce sont les fondements de nostre dueil.

L'opiniastreté de mes pierres, specialement en la verge, m'a par fois iecté en longues suppressions d'urine, de trois, de quatre iours. et si avant en la mort, que c'eust esté folie d'esperer l'eviter, voyre desirer[4]; veu les cruels efforts que cet estat apporte. Oh! que ce bon empereur[5] qui faisoit lier la verge à ses criminels, pour les faire mourir à faulte de

[1] Dans le traité intitulé *Consolation envoyée à sa femme, sur la mort d'une sienne fille*, c. 1. COSTE.

[2] *Une douleur de rhéteur, qui s'exhale en paroles.*

[3] C'est par là que la douleur s'excite et s'aiguillonne elle-méme. LUCRÈCE, II, 42.

[4] *Méme de désirer l'éviter.*

[5] Tibère. SUÉTONE, *Tiber.*, c. 62.

pisser, estoit grand maistre en la science de bourrellerie! Me trouvant là, ie considerois par combien legieres causes et obiects l'imagination nourrissoit en moy le regret de la vie; de quels atomes se bastissoit en mon ame le poids et la difficulté de ce deslogement; à combien frivoles pensees nous donnions place en un si grand affaire : un chien, un cheval, un livre, un verre, et quoy non? tenoient compte en ma perte; aux aultres, leurs ambitieuses esperances, leur bourse, leur science, non moins sottement à mon gré. Ie veois nonchalamment la mort, quand ie la veois universellement, comme fin de la vie. Ie la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille; les larmes d'un laquays, la dispensation de ma desferre, l'attouchement d'une main cogneue, une consolation commune, me desconsole et m'attendrit. Ainsi nous troublent l'ame les plainctes des fables; et les regrets de Didon et d'Ariadné passionnent ceulx mesmes qui ne les croyent point, en Virgile et en Catulle. C'est un exemple de nature obstinee et dure, n'en sentir aulcune esmotion, comme on recite, pour miracle, de Polemon; mais aussi ne paslit il pas seulement à la morsure d'un chien enragé qui luy emporta le gras de la iambe. Et nulle sagesse ne va si avant de concevoir la cause d'une tristesse si vifve et entiere par iugement, qu'elle ne souffre accession par la presence, quand les yeulx et les aureilles y ont leur part : parties qui ne peuvent estre agitees que par vains accidents.

Est ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur proufit de nostre imbecillité et bestise

naturelle? L'orateur, dict la rhetorique, en cette farce de son plaidoyer, s'esmouvera par le son de sa voix et par ses agitations feinctes, et se lairra piper à la passion qu'il represente; il s'imprimera un vray dueil et essentiel, par le moyen de ce bastelage qu'il ioue, pour le transmettre aux iuges à qui il touche encores moins : comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires pour ayder à la cerimonie du dueil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse; car encores qu'ils s'esbranlent en forme empruntee, toutesfois, en habituant et rengeant la contenance, il est certain qu'ils s'emportent souvent touts entiers, et receoivent en eulx une vraye melancholie. Ie feus, entre plusieurs aultres de ses amis, conduire à Soissons le corps de monsieur de Gramont[1], du siége de la Fere, où il feut tué; ie consideray que partout où nous passions, nous remplissions de lamentation et de pleurs le peuple que nous rencontrions par la seule montre de l'appareil de nostre convoy; car seulement le nom du trespassé n'y estoit pas cogneu. Quintilian[2] dict avoir veu des comediens si fort engagez en un roolle de dueil, qu'ils en pleuroient encores au logis : et de soy mesme, qu'ayant prins à esmouvoir quelque pas-

[1] Philibert, comte de Gramont et de Guiche, qui avait épousé, en 1567, *la belle Corisande* d'Andouins, et qui fut tué, en 1580, au siége de La Fère, entrepris pour la Ligue, par le maréchal de Matignon. C'est après avoir conduit à Soissons la dépouille mortelle du comte, que Montaigne partit, au mois de septembre, pour l'Allemagne et l'Italie. Peut-être revint-il d'abord à Paris; car il se trouvait le 5 à Beaumont-sur-Oise (*Voyage*, t. I, p. 3). V. Leclerc.

[2] *Inst. orat.*, VI, 2, vers la fin.

sion en aultruy, il l'avoit espousee iusques a se trouver surprins, non seulement de larmes, mais d'une pasleur de visage et port d'homme vrayement accablé de douleur.

En une contree prez de nos montaignes, les femmes font le prebstre Martin [1], car, comme elles agrandissent le regret du mary perdu, par la souvenance des bonnes et agreables conditions qu'il avoit, elles font tout d'un train aussi recueil et publient ses imperfections; comme pour entrer d'elles mesmes en quelque compensation, et se divertir de la pitié au desdaing : de bien meilleure grace encores que nous, qui, à la perte du premier cogneu, nous picquons à luy prester des louanges nouvelles et faulses, et à le faire tout aultre quand nous l'avons perdu de veue, qu'il ne nous sembloit estre quand nous le veoyions; comme si le regret estoit une partie instructive, ou que les larmes, en lavant nostre entendement, l'esclaircissent. Ie renonce dez à present aux favorables tesmoignages qu'on me vouldra donner, non parce que i'en seray digne, mais parce que ie seray mort.

Qui demandera à celuy là, « Quel interest avez vous à ce siege? » « L'interest de l'exemple, dira il, « et de l'obeïssance commune du prince : ie n'y pre- « tends proufit quelconque; et de gloire, ie sçais la « petite part qui en peult toucher un particulier « comme moy : ie n'ay icy ni passion, ny querelle. »

[1] Expression proverbiale fondée sur le conte d'un prêtre, nommé Martin, qui faisait la fonction de prêtre et de clerc en disant la messe. COSTE.

Voyez le pourtant, le lendemain, tout changé, tout bouillant et rougissant de cholere, en son reng de battaille pour l'assault : c'est la lueur de tant d'acier, et le feu et tintamarre de nos canons et de nos tambours qui luy ont iecté cette nouvelle rigueur et hayne dans les veines. Frivole cause ! me direz vous. Comment cause? il n'en fault point pour agiter nostre ame; une resverie sans corps et sans subiect la regente et l'agite : que ie me iecte à faire des chasteaux en Espaigne, mon imagination m'y forge des commoditez et des plaisirs, desquels mon ame est reellement chastouillee et resiouïe. Combien de fois embrouillons nous nostre esprit de cholere ou de tristesse par telles umbres, et nous inserons en des passions fantastiques qui nous alterent et l'ame et le corps! Quelles grimaces estonnees, riardes, confuses, excite la resverie en nos visages! quelles saillies et agitations de membres et de voix! semble il pas de cet homme seul, qu'il aye des visions faulses d'une presse d'aultres hommes avecques qui il negocie, ou quelque daimon interne qui le persecute? Enquerez vous à vous où est l'obiect de cette mutation : est il rien, sauf nous, en nature, que l'inanité substante, sur quoy elle puisse? Cambyses [1], pour avoir songé, en dormant, que son frere debvoit devenir roy de Perse, le feit mourir; un frere qu'il aimoit, et duquel il s'estoit tousiours fié : Aristodemus [2], roy des Messeniens, se tua pour une fantasie qu'il print de mauvaise augure, de ie ne sçais quel hurlement de ses

[1] HÉRODOTE, III, 30.
[2] PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 9.

chiens ; et le roy Midas [1] en feit autant, troublé et fasché de quelque malplaisant songe qu'il avoit songé. C'est priser sa vie iustement ce qu'elle est, de l'abandonner pour un songe. Oyez pourtant nostre ame triumpher de la misere du corps, de sa foiblesse, de ce qu'il est en butte à toutes offenses et alterations : vrayement elle a raison d'en parler!

> O prima infelix fingenti terra Prometheo!
> Ille parum cauti pectoris egit opus.
> Corpora disponens, mentem non vidit in arte;
> Recta animi primum debuit esse via [2].

CHAPITRE V.

SUR DES VERS DE VIRGILE.

A mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus empeschants et plus onereux : le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subiects graves, et qui grevent. Il fault avoir l'ame instruicte des moyens de soubtenir et combattre les maulx, et instruicte des regles de bien vivre et de bien croire; et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude : mais à une ame de commune sorte, il fault que ce soit avec relasche et moderation ; elle s'affolle, d'estre trop continuellement bandee. I'avois besoing, en ieunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office ; l'alaigresse et la

[1] PLUTARQUE, *de la Superstition*, c. 9.

[2] O malheureuse argile qui fut d'abord façonnée par Prométhée! Qu'il a montré peu de sagesse dans son ouvrage! En formant le corps de l'homme, il n'a pris aucun soin de l'esprit : c'est pourtant par l'esprit qu'il eût dû commencer. PROPERCE, III, 5, 7.

santé ne conviennent pas tant bien, dict on, avecques ces discours serieux et sages : ie suis à present en un aultre estat; les conditions de la vieillesse ne m'advertissent que trop, m'assagissent, et me preschent. De l'excez de la gayeté, ie suis tumbé en celui de la severité, plus fascheux : par quoy, ie me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche, par desseing, et employe quelquefois l'ame à des pensements folastres et ieunes, où elle se seiourne. Ie ne suis meshuy que trop rassis, trop poisant, et trop meur : les ans me font leçon, touts les iours, de froideur et de temperance. Ce corps fuyt le desreglement, et le craind : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation; il regente, à son tour, et plus rudement et imperieusement; il ne me laisse pas une heure, ny dormant, ny veillant, chomer d'instructions de mort, de patience, et de penitence. Ie me deffends de la temperance, comme i'ay faict aultrefois de la volupté : elle me tire trop arriere, et iusques à la stupidité. Or, ie veulx estre maistre de moy, à touts sens : la sagesse a ses excez, et n'a pas moins besoing de moderation que la folie. Ainsi, de peur que ie ne seiche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maulx me donnent,

Mens intenta suis ne siet usque malis[1],

ie gauchis tout doulcement, et desrobbe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que i'ay devant moy,

[1] De peur que mon âme ne soit toujours occupée de ses maux. OVIDE, *Trist.*, IV, 1, 4. — Il y a dans Ovide, *ne foret.*

lequel, Dieu mercy, ie considere bien sans effroy, mais non pas sans contention et sans estude; et me voys amusant en la recordation des ieunesses passees :

> Animus quod perdidit, optat,
> Atque in præterita se totus imagine versat[1].

Que l'enfance regarde devant elle; la vieillesse, derriere : estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Ianus? Les ans m'entraisnent s'ils veulent, mais à reculons! autant que mes yeulx peuvent recognoistre cette belle saison expiree, ie les y destourne à secousses : si elle eschappe de mon sang et de mes veines, au moins n'en veulx ie desraciner l'image de la memoire;

> Hoc est;
> Vivere bis, vita posse priore frui[2].

Platon[3] ordonne aux vieillards d'assister aux exercices, danses et ieux de la ieunesse, pour se resiouïr, en aultruy, de la soupplesse et beauté du corps qui n'est plus en eulx, et rappeller en leur souvenance la grace et faveur de cet aage verdissant; et veult qu'en ces esbats ils attribuent l'honneur de la victoire au ieune homme qui aura le plus esbaudi[4] et resiouï, et plus grand nombre d'entre eulx. Ie marquois aultrefois les iours poisants et tenebreux, comme ex-

[1] Mon esprit soupire après ce qu'il a perdu, et se rejette tout entier dans le passé. PÉTRONE, *Satiric.*, c. 128.

[2] C'est vivre deux fois que de pouvoir jouir de la vie passée. MARTIAL, X, 23, 7

[3] *Traité des lois*, II.

[4] Ce mot *esbaudi* peut se traduire par *qui se sera donné le plus de bon temps.*

traordinaires; ceulx là sont tantost les miens ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et sereins; ie m'en voys au train de tressaillir, comme d'une nouvelle faveur, quand aulcune chose ne me deult[1]. Que ie me chatouille, ie ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps; ie ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse : mais, certes, il fauldroit aultre remede qu'en songe! Foible luicte de l'art contre la nature! C'est grand'simplesse d'alonger et anticiper, comme chascun faict, les incommoditez humaines : i'aime mieulx estre moins long temps vieil, que d'estre vieil avant que de l'estre[2] : iusques aux moindres occasions de plaisir que ie puis rencontrer, ie les empoigne. Ie cognois bien, par ouïr dire, plusieurs especes de voluptez prudentes, fortes, et glorieuses : mais l'opinion ne peult pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit; ie ne les veulx pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme ie les veulx doulcereuses, faciles et prestes : *A natura discedimus*; *populo nos damus, nullius rei bono auctori*[3]. Ma philosophie est en action, en usage naturel et present, peu en fantasie : prinsse ie plaisir à iouer aux noisettes et à la toupie!

> Non ponebat enim rumores ante salutem[4].

[1] *Ne me cause de chagrin.*

[2] Cicéron, *de Senectute*, c. 19.

[3] Nous nous éloignons de la nature; nous nous donnons au peuple, qui ne fait rien de bon. SÉNÈQUE, *Epist.*, 99.

[4] Il ne sacrifiait point son plaisir à de vains caquets. — Vers d'Ennius, cité par Cicéron, *de Officiis*, I, 24.

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le prix de la reputation; et s'aime mieulx à l'umbre. Il fauldroit donner le fouet à un ieune homme qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des saulces : il n'est rien que i'aye moins sceu, et moins prisé ; à cette heure ie l'apprends : i'en ay grand' honte, mais qu'y ferois ie? i'ay encores plus de honte et de despit des occasions qui m'y poulsent. C'est à nous à resver et à baguenauder; et à la ieunesse à se tenir sur la reputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le credit; nous en venons : *Sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant; nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquant et tesseras*[1] : les loix mesmes nous envoyent au logis[2]. Ie ne puis moins, en faveur de cette chestifve condition où mon aage me poulse, que de luy fournir de jouets et d'amusoires, comme à l'enfance; aussi y retumbons nous : et la sagesse et la folie auront prou à faire, à m'estayer et secourir par offices alternatifs, en cette calamité d'aage;

> Misce stultitiam consiliis brevem[3].

Ie fuys de mesme les plus legieres poinctures; et celles qui ne m'eussent pas aultrefois esgratigné, me transpercent à cette heure : mon habitude commence

[1] Qu'ils gardent pour eux les armes, pour eux les chevaux, pour eux les javelots, pour eux la massue, pour eux la paume, pour eux la nage et la course; qu'ils nous laissent, à nous autres vieillards, les dés et les osselets. Cic., *de Senect.*, c. 16.

[2] Id., *ibid.*, c. 11.

[3] Mêle un peu de folie à ta sagesse. Hor., *Od.*, IV, 12, 27.

de s'appliquer si volontiers au mal! *In fragili corpore, odiosa omnis offensio est* [1];

> Mensque pati durum sustinet ægra nihil [2].

I'ay esté tousiours chatouilleux et delicat aux offenses; i'y suis plus tendre à cette heure, et ouvert par tout :

> Et minimæ vires frangere quassa valent [3].

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconvenients que nature m'ordonne de souffrir, mais non pas de les sentir : ie courrois d'un bout du monde à l'aultre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et eniouee, moy qui n'ay aultre fin que vivre et me resiouïr. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compaignie aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resseante, ou voyagere [4], à qui mes humeurs soyent bonnes, de qui les humeurs me soyent bonnes, il n'est que de siffler en paulme, ie leur iray fournir des Essays en chair et en os.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se r'avoir de la vieillesse, ie luy conseille, autant que ie puis,

[1] Pour un corps débile, la moindre secousse est insupportable. Cic., *de Senect.*, c. 18.

[2] Un esprit malade ne peut rien souffrir d'incommode. Ovide, *de Ponto*, I, 5, 18.

[3] Ce qui est déjà ébranlé, se brise au moindre effort. Ovide, *Trist.*, III, 11, 22.

[4] *Sédentaire ou voyageuse.*

de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurisse ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. Ie crainds que c'est un traistre; il s'est si estroictement affretté au corps, qu'il m'abandonne, à touts coups, pour le suyvre en sa necessité : ie le flatte à part, ie le practique, pour neant; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance [1], et luy presenter et Seneque et Catulle, et les dames et les danses royales; si son compaignon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi : les puissances mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soublever; elles sentent evidemment le morfondu; il n'y a point d'alaigresse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

Nos maistres ont tort de quoy, cherchants les causes des eslancements extraordinaires de nostre esprit, oultre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé; une santé bouillante, vigoreuse, pleine, oisifve, telle qu'aultrefois la verdeur des ans et la securité me la fournissoient par venues [2] : ce feu de gayeté suscite en l'esprit des eloises [3] vifves et claires, oultre nostre clairté naturelle, et entre les enthousiasmes, les plus gaillards, sinon les plus esperdus [4]. Or bien, ce n'est pas merveille si un contraire estat affaisse mon esprit, le cloue et en tire un effect contraire :

[1] *Liaison intime.*
[2] *Continuellement.*
[3] *Des pensées,* au figuré, et au propre, *des éclairs.*
[4] *Pour ne pas dire les plus extravagants.* Coste.

> Ad nullum consurgit opus, cum corpore languet[1];

et veult encores que ie luy sois tenu dequoy il preste, comme il dict, beaucoup moins à ce consentement, que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Au moins pendant que nous avons tresfve, chassons les maulx et difficultez de nostre commerce;

> Dum licet, obducta solvatur fronte senectus[2]:

tetrica sunt amœnanda iocularibus[3]. I'aime une sagesse gaye et civile, et fuys l'aspreté des mœurs et l'austerité, ayant pour suspecte toute mine rebarbatifve.

> Tristemque vultus tetrici arrogantiam[4]:
> Et habet tristis quoque turba cinædos[5].

Ie crois Platon de bon cœur, qui dict Les humeurs faciles ou difficiles estre un grand preiudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant; non fascheusement constant comme le vieil Crassus, qu'on ne veit iamais rire[6]. La vertu est qualité plaisante et gaye.

Ie sçais bien que fort peu de gents rechigneront

[1] Languissant avec le corps, il ne se porte sur aucun objet. *Pseudo-Gallus*, I, 125.

[2] Que la vieillesse se déride, lorsqu'elle le peut encore. HOR., *Epod.*, XIII, 7.

[3] Il est bon d'adoucir, par l'enjouement, les noirs chagrins de la vie. SIDOINE APOLLINAIRE, *Epist.* I, 9.

[4] Et la tristesse arrogante d'un visage refrogné. — Je ne sais d'où Montaigne a pris ce vers iambique. COSTE.

[5] Parmi ces gens au maintien sévère, il y a des débauchés. MARTIAL, VII, 58, 9.

[6] PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 19.

à la licence de mes escripts, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : ie me conforme bien à leur courage; mais i'offense leurs yeulx. C'est une humeur bien ordonnee, de pincer[1] les escripts de Platon, et couler ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion, Stella[2], Archeanassa! *Non pudeat dicere, quod non pudet sentire*[3]. Ie hais un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie, et s'empoigne et paist aux malheurs; comme les mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux; et comme les ventouses qui ne hument et appetent que le mauvais sang.

Au reste, ie me suis ordonné d'oser dire tout ce que i'ose faire; et me desplais des pensees mesmes impubliables : la pire de mes actions et conditions ne me semble pas si laide, comme ie treuve laid et lasche de ne l'oser advouer. Chascun est discret en la confession, on le debvroit estre en l'action : la hardiesse de faillir est aulcunement compensee et bridee par la hardiesse de le confesser : qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de taire. Dieu veuille que cet excez de ma licence attire nos hommes iusques à la liberté, par dessus ces vertus couardes et mineuses[4], nees de nos

[1] *De critiquer les écrits de Platon.*

[2] *Stella* est le mot de la traduction latine; c'est *Aster* qu'il fallait dire. Voy. Diogène Laerce, *Vie de Platon*. V. Leclerc.

[3] Ne rougissez pas de dire ce que vous ne rougissez pas d'approuver.

[4] *Qui font des mines, des façons.*

imperfections; qu'aux despens de mon immoderation, ie les attire iusques au poinct de la raison! Il fault veoir son vice et l'estudier pour le redire : ceulx qui le celent à aultruy, le celent ordinairement à eulx mesmes; et ne le tiennent pas pour assez couvert. s'ils le veoyent, ils le soubstrayent et deguisent à leur propre conscience : *quare vitia sua nemo confitetur? quia etiam nunc in illis est : somnium narrare, vigilantis est*[1]. Les maulx du corps s'esclaircissent en augmentant; nous trouvons que c'est goutte, ce que nous nommions rheume ou fouleure : les maulx de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins : voilà pourquoy il les fault souvent remanier, au iour, d'une main impiteuse[2], les ouvrir, et arracher du creux de nostre poictrine. Comme en matiere de bienfaicts[3], de mesme en matiere de mesfaicts, c'est, par fois, satisfaction que la seule confession. Est il quelque laideur au faillir, qui nous dispense de nous en debvoir confesser! Ie souffre peine à me feindre; si que i'evite de prendre les secrets d'aultruy en garde, n'ayant pas bien le cœur de desadvouer ma science : ie puis la taire; mais la nier, ie ne puis sans effort et desplaisir : pour estre bien secret, il le fault estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'estre secret, si on n'est menteur encores. Celuy qui s'enquestoit à Thales

[1] D'où vient que personne n'avoue ses vices? c'est qu'il en est encore esclave. Il faut être éveillé, pour raconter ses songes. SÉNÈQUE, *Epist.* 53.

[2] *Impitoyable.*

[3] *Bonnes actions*, bene facta.

Milesius s'il debvoit solennellement nier d'avoir paillardé, s'il se feust addressé à moy, ie luy eusse respondu qu'il ne le debvoit pas faire ; car le mentir me semble encores pire que la paillardise. Thales luy conseilla tout aultrement[1], et qu'il iurast, pour garantir le plus, par le moins : toutesfois ce conseil n'estoit pas tant eslection de vice, que multiplication. Sur quoy disons ce mot, en passant, qu'on faict bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice ; mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude chois, comme on feit Origene[2] ou qu'il idolastrast, ou qu'il se souffrist iouïr charnellement à un grand vilain Aethiopien qu'on luy presenta : il subit la premiere condition ; et vicieusement, dict on. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles aimeroient mieulx charger leur conscience de dix hommes que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand danger qu'elle passe en exemple et usage ; car Ariston disoit [3] que les vents que les hommes craignent le plus sont ceulx qui les descou-

[1] Montaigne fait dire à Thalès de Milet tout le contraire de ce qu'il a dit ; et cela, faute d'avoir entendu Diogène Laërce (I, 36), d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce sage. « Un « homme qui avoit commis adultère, dit Diogène Laërce, ayant « demandé à Thalès s'il devoit le nier par serment, Thalès lui « répondit : *Mais le parjure n'est-il pas pire que l'adultère?* » Coste.

[2] *Comme on en usa avec Origène, en le réduisant au choix ou d'idolâtrer, ou de se souffrir*, etc. Id.

[3] Dans Plutarque, traité *de la Curiosité*, c. 3.

vrent. Il fault rebrasser[1] ce sot haillon qui cache nos mœurs : ils envoyent leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle; iusques aux traistres et assassins, ils espousent les loix de la cerimonie, et attachent là leur debvoir. Si n'est ce ny à l'iniustice de se plaindre de l'incivilité; ny à la malice, de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encores un sot, et que la decence pallie son vice : ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy[2], qui merite d'estre conservee, d'estre blanchie.

En faveur des huguenots qui accusent nostre confession auriculaire et privee, ie me confesse en public, religieusement et purement : sainct Augustin, Origene et Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions; moy encores, de mes mœurs. Ie suis affamé de me faire cognoistre[3], et ne me chault à combien, pourveu que ce soit veritablement : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim de rien; mais ie fuis mortellement d'estre prins en eschange[4] par ceulx à qui il arrive de cognoistre mon nom. Celuy qui

[1] *Rebrasser*, au propre, c'est relever sur ses bras; pris au figuré, dans cette phrase, ce mot signifie *rejeter loin de nous ce sot haillon qui cache nos mœurs, afin de les laisser voir.* On dirait aujourd'hui nous montrer en déshabillé, tels que nous sommes.

[2] *Muraille.*

[3] VAR. : Après ces mots, Montaigne avait mis sur l'exemplaire de Bordeaux : « Plésante fantasie; plusieurs choses que je ne vouldrois dire à personne, ie le dis au peuple, et sur mes plus secrètes sciances et pensees renvoie à mon livre mes plus privez amis. »

[4] C'est-à-dire que ceux qui me connaissent de nom prennent le change sur mon compte, me croient autre que je ne suis.

faict tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense il gaigner en se produisant au monde en masque, desrobbant son vray estre à la cognoissance du peuple? Louez un bossu de sa belle taille, il le doibt recevoir à iniure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est ce de vous qu'on parle? on vous prend pour un aultre; i'aimerois aussi cher que celuy là se gratifiast des bonnetades qu'on luy faict, pensant qu'il soit maistre de la troupe, luy qui est des moindres de la suitte. Archelaus, roy de Macedoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistants disoient qu'il debvoit le punir. « Ouy; mais, dict il [1], il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pensoit que ie fusse : » Socrates [2], à celuy qui l'advertissoit qu'on mesdisoit de luy, « Point, dict il; il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent. » Pour moy, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, ie ne luy en debvrois pas grammercy; et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur, ou yvrongne, ie me tiendrois aussi peu offensé. Ceulx qui se mescognoissent se peuvent paistre de faulses approbations; non pas moy, qui me veois, et qui me recherche iusques aux entrailles, qui sçais bien ce qui m'appartient : il me plaist d'estre moins loué, pourveu que ie sois mieulx cogneu; on me pourroit tenir pour sage, en telle condition de sagesse que ie tiens pour sottise. Ie m'ennuye que mes Essais servent les dames de meuble commun seulement, et

[1] PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois.*

[2] DIOGÈNE LAERCE, II, 36.

de meuble de sale : ce chapitre me fera du cabinet; i'aime leur commerce un peu privé; le publicque est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons, oultre l'ordinaire, l'affection envers les choses que nous abandonnons; ie prends l'extreme congé des ieux du monde; voicy nos dernieres accolades.

Mais venons à mon theme. Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si iuste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclure des propos serieux et reglez? Nous prononceons hardiement, *tuer*, *desrobber*, *trahir* [1]; et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est ce à dire que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensee? car il est bon que les mots qui sont le moins en usage, moins escripts, et mieulx teus, sont les mieulx sceus et plus generalement cogneus; nul aage, nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain : ils s'impriment en chascun, sans estre exprimez, et sans voix et sans figure; et le sexe qui le faict le plus, a charge de le taire le plus. Il est bon aussi, que c'est une action que nous avons mis en la franchise du silence, d'où c'est crime de l'arracher, non pas mesme pour l'accuser et iuger; ny n'osons la fouetter, qu'en periphrase et peincture. Grand' faveur à un criminel, d'estre si exsecrable, que la iustice estime iniuste de le toucher et de le veoir, libre et sauvé par le benefice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va il pas comme en matiere de livres, qui se rendent d'autant plus venaulx et publicques, de ce qu'ils sont supprimez?

[1] Cic., *Epist. fam.*, IX, 22.

Ie m'en voys, pour moy, prendre au mot l'advis d'Aristote, qui dict [1], « L'estre honteux, servir d'ornement à la ieunesse; mais de reproche à la vieillesse. » Ces vers se preschent en l'eschole ancienne; eschole à laquelle ie me tiens bien plus qu'à la moderne : ses vertus me semblent plus grandes; ses vices moindres :

> Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent,
> Faillent autant que ceulx qui trop la suyvent [2].
>
> Tu, dea, tu rerum naturam sola gubernas,
> Nec sine te quidquam dias in luminis oras
> Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam [3].

Ie ne sçais qui a peu malmesler [4] Pallas et les Muses avecques Venus, et les refroidir envers l'Amour; mais ie ne veois aulcunes deités qui s'adviennent mieulx, ny qui s'entredoibvent plus. Qui ostera aux Muses les imaginations amoureuses, leur desrobbera le plus bel entretien qu'elles ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage; et qui fera perdre à l'Amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes : par ainsin on charge le dieu d'accointance et de bienvueillance, et les deesses protectrices d'humanité et de iustice, du vice d'ingratitude et de mescognoissance. Ie ne suis

[1] *Morale à Nicomaque*, IV, 9.

[2] Vers de la traduction d'Amyot, dans le traité de PLUTARQUE, *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, c. 5. COSTE.

[3] C'est toi, déesse, c'est toi seule qui gouvernes la nature; sans toi, rien ne s'élève aux rivages divins du jour; rien n'est joyeux, rien n'est aimable. LUCRÈCE, I, 22.

[4] C'est-à-dire *brouiller la sagesse et la poésie avec l'amour.*

pas de si long temps cassé de l'estat et suitte de ce dieu, que ie n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs;

> Agnosco veteris vestigia flammæ[1];

il y a encores quelque demourant d'esmotion et chaleur aprez la fiebvre :

> Nec mihi deficiat color hic, hiemantibus annis[2]!

Tout asseiché que ie suis et appesanty, ie sens encores quelques tiedes restes de cette ardeur passee :

> Qual l' alto Egeo, perche Aquilone o Noto
> Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
> Non s' accheta egli però; ma 'l suono e'l moto
> Ritien dell' onde anco agitate e grosse[3]:

mais, de ce que ie m'y entends, les forces et valeur de ce dieu se treuvent plus vifves et plus animees en la peincture de la poësie, qu'en leur propre essence,

> Et versus digitos habet[4]:

elle représente ie ne sçais quel air plus amoureux que l'Amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nue, et vifve, et haletante, comme elle est icy chez Virgile :

> Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
> Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repente

[1] Je reconnais la trace d'une ancienne passion. VIRG., *Énéid.*, IV, 23.

[2] Que cette chaleur ne m'abandonne pas dans l'hiver de ma vie. — Auteur inconnu.

[3] Ainsi la mer Égée, bouleversée par le Notus ou l'Aquilon, ne s'apaise pas après la tempête; longtemps irritée, elle s'agite et murmure encore. TORQ. TASSO. *Gierus. liberata*, c. XII, st. 63.

[4] Le vers a des doigts. JUV., IV, 196.

Accepit solitam flammam; notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru quum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
. . . . Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Coniugis infusus gremio per membra soporem[1].

Ce que i'y treuve à considerer, c'est qu'il la peint un peu bien esmeue pour une Venus maritale : en ce sage marché, les appetits ne se treuvent pas si folastres; ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues sous aultre tiltre, comme est le mariage : l'alliance, les moyens y poisent par raison[2], autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille; l'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loing pardelà nous : pourtant me plaist cette façon, qu'on le conduise plustost par main tierce, que par les propres, et par le sens d'aultruy, que par le

[1] Elle dit; et, comme il balance, la déesse passe autour de lui ses bras blancs comme la neige, et le réchauffe d'un doux embrassement. Aussitôt Vulcain sent renaître son ardeur accoutumée; un feu qu'il connaît le pénètre, et court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre, et parcourt de ses rubans de feu les nuages épars dans la région de l'air... Enfin, il donne à son épouse les embrassements qu'elle attend, et, couché sur son sein, il s'abandonne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. VIRGILE, *Énéide*, VIII, 387, 392. (Traduction de Bernardin de Saint-Pierre, *Préambule de l'Arcadie.*)

[2] *Doivent y entrer en compte.* COSTE.

sien : tout cecy, combien à l'opposite des conventions amoureuses? Aussi est ce une espece d'inceste d'aller employer, à ce parentage venerable et sacré, les efforts et les extravagances de la licence amoureuse, comme il me semble avoir dict ailleurs[1] : il fault dict Aristote, toucher sa femme prudemment et severement, de peur qu'en la chatouillant trop lascifvement, le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dict pour la conscience, les medecins le disent pour la santé : « Qu'un plaisir excessifvement chauld, voluptueux, et assidu, altere la semence, et empesche la conception : » disent d'aultre part, « qu'à une congression languissante, comme celle là est de sa nature, pour la remplir d'une iuste et fertile chaleur, il s'y fault presenter rarement et à notables intervalles, »

Quo rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat[2].

Ie ne veois point de mariages qui faillent plustost et se troublent, que ceulx qui s'acheminent par la beauté et desirs amoureux : il y fault des fondements plus solides et plus constants, et y marcher d'aguet[3]; cette bouillante alaigresse n'y vault rien[4].

Ceulx qui pensent faire honneur au mariage, pour y ioindre l'amour, font, ce me semble, de mesme ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que vertu. Ce sont

[1] Liv. I, c. 29.

[2] Afin qu'elle saisisse les dons de Vénus, et les renferme dans son sein. VIRG., *Géorg.*, III, 137.

[3] *Avec réserve et précaution.*

[4] Voir, sur le même sujet, CHARRON, *de la Sagesse*, III, 12.

choses qui ont quelque cousinage ; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler leurs noms et leur tiltres; on fait tort à l'une ou à l'aultre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduicte avecques raison; mais d'autant que c'est une qualité despendant d'aultruy, et qui peult tumber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessoubs de la vertu[1] : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible; despendant du temps et de la fortune; diverse en forme, selon les contrees; vivante, et mortelle; sans naissance, non plus que la riviere du Nil; genealogique et commune; de suite et de similitude; tiree par consequence, et consequence bien foible. La science, la force, la bonté, la beauté, la richesse, toutes aultres qualitez, tumbent en communication et en commerce; cette cy se consomme en soy, de nulle emploite au service d'aultruy. On proposoit à l'un de nos roys le chois de deux competiteurs en une mesme charge, desquels l'un estoit gentilhomme, l'aultre ne l'estoit point : il ordonna que, sans respect de cette qualité, on choisist celuy qui auroit le plus de merite; mais où la valeur seroit entierement pareille, qu'alors on eust respect à la noblesse : c'estoit iustement luy donner son reng. Antigonus[2] à un ieune homme incogneu qui luy demandoit la charge de son pere, homme de valeur, qui venoit de mourir : « Mon amy,

[1] Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. La Bruyère.

[2] Plutarque, *de la Mauvaise honte*, c. 10.

feit il, en tels bienfaicts, ie ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats, comme ie fois leur prouesse. » De vray, il n'en doibt pas aller comme des officiers des roys de Sparte, trompettes, menestriers, cuisiniers, à qui en leur charge succedoient les enfants, pour ignorants qu'ils feussent, avant les mieulx experimentez du mestier. Ceulx de Calecut font, des nobles, une espece par dessus l'humaine : le mariage leur est interdict, et toute aultre vacation, que bellique ; de concubines, ils en peuvent avoir leur saoul, et les femmes autant de ruffiens, sans ialousie les uns des aultres : mais c'est un crime capital et irremissible de s'accoupler à personne d'aultre condition que la leur; et se tiennent pollus, s'ils en sont seulement touchez en passant, et, comme leur noblesse en estant merveilleusement iniuriee et interessee, tuent ceulx qui seulement ont approché un peu trop prez d'eulx : de maniere que les ignobles sont tenus de crier en marchant comme les gondoliers de Venise, au contour des rues, pour ne s'entreheurter; et les nobles leur commandent de se iecter au quartier qu'ils veulent : ceulx cy evitent par là cette ignominie, qu'ils estiment perpetuelle; ceulx là, une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince, nul office, ou vertu, ou richesse, peult faire qu'un roturier devienne noble : à quoy ayde cette coustume, que les mariages sont deffendus de l'un mestier à l'aultre; ne peult une de race courdonniere espouser un charpentier : et sont les parents obligez de dresser les enfants à la vacation des peres, precisement, et non à aultre vacation; par où se

maintient la distinction et continuation de leur fortune.

Un bon mariage, s'il en est, refuse la compaignie et conditions de l'amour : il tasche à representer celles de l'amitié. C'est une doulce societé de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, et obligations mutuelles. Aulcune femme qui en savoure le goust,

> Optato quam iunxit lumine tæda[1],

ne vouldroit tenir lieu de maistresse à son mary : si elle est logee en son affection comme femme, elle y est bien plus honnorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empressé, qu'on luy demande pourtant lors, « à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse? de qui la desfortune l'affligeroit le plus? à qui il desire plus de grandeur? » ces demandes n'ont aulcun doubte en un mariage sain.

Ce qu'il s'en veoid si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre societé : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se veoid aux cages : les oyseaux qui en sont dehors desesperent d'y entrer; et d'un pareil soing en sortir, ceulx qui sont au dedans. Socrates, enquis[2] Qui estoit plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dict il, on s'en repen

[1] Unie à celui qu'elle aimait. CATULLE, *Carm.*, LXIV, v. 79.
[2] DIOGÈNE LAERCE, II, 33.

tira. » C'est une convention à laquelle se rapporte bien à poinct ce qu'on dict, *Homo homini*, ou *deus*, ou *lupus* [1] : il fault la rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se treuve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysifveté ne le troublent pas tant : les humeurs desbauchees, comme est la mienne, qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres ;

> Et mihi dulce magis resoluto vivere collo [2].

De mon desseing [3], i'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu : mais, nous avons beau dire, la coustume et l'usage de la vie commune nous emporte ; la plus part de mes actions se conduisent par exemple, non par chois : toutesfois ie ne m'y conviay pas proprement, on m'y mena, et y feus porté par des occasions estrangieres ; car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aulcune si laide et vicieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : tant l'humaine posture est vaine ! et y feus porté, certes, plus mal preparé lors, et plus rebours [4], que ie ne suis à present, aprez l'avoir essayé : et tout licencieux qu'on me tient, i'ay en verité plus severe-

[1] L'homme est à l'homme, ou un dieu, ou un loup.

[2] Il est plus doux pour moi de vivre sans porter de joug. *Pseudo-Gallus*, I, 61.

[3] *De mon propre mouvement*. COSTE.

[4] Lorsque *rebours* est adjectif, comme ici, *il est usité par métaphore*, dit Nicot, *pour intraictable, difficile à estre conduict et gouverné*. COSTE.

ment observé les loix de mariage, que ie n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber, quand on s'est laissé entraver : il fault prudemment mesnager sa liberté ; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation, il s'y faut tenir soubs les loix du debvoir commun, au moins s'en efforcer. Ceulx qui entreprennent ce marché pour s'y porter avecques hayne et mespris, font iniustement et incommodeement : et cette belle regle, que ie veois passer de main en main entre elles, comme un saint oracle,

> Sers ton mary comme ton maistre,
> Et t'en garde comme d'un traistre,

qui est à dire : « Porte toy envers luy d'une reverence contraincte, ennemie et desfiante, » cry de guerre et de desfi, est pareillement iniurieuse et difficile. Ie suis trop mol pour desseing si espineux : A dire vray, ie ne suis pas encores arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avecques l'iniustice, et mettre en risee tout ordre et regle qui n'accorde à mon appetit [1] : pour haïr la superstition, ie ne me iecte pas incontinent à l'irreligion. Si on ne faict tousiours son debvoir, au moins le faut il tousiours aimer et recognoistre : c'est trahison de se marier sans s'espouser. Passons oultre.

Nostre poëte represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'a-

[1] *Qui ne s'accorda pas avec mes désirs.* COSTE.

mour, et ce neantmoins reserver quelque debvoir envers le mariage; et qu'on le peult blecer sans le rompre tout à faict? tel valet ferre la mule au maistre [1] qu'il ne hayt pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinee, car la destinee y met aussi la main,

> Fatum est in partibus illis
> Quas sinus abscondit : nam, si tibi sidera cessent,
> Nil faciet longi mensura incognita nervi [2],

l'ont attachee à un estrangier, non pas si entiere peult estre, qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle tient encores à son mary. Ce sont deux desseings, qui ont des routes distinguees et non confondues : une femme se peult rendre à tel personnage, que nullement elle ne vouldroit avoir espousé; ie ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesme de la personne. Peu de gents ont espousé des amies, qui ne s'en soyent repentis; et, iusques en l'aultre monde, quel mauvais mesnage a faict Iupiter avecques sa femme, qu'il avoit premierement practiquee et iouïe par amourettes [3]? c'est ce qu'on dict, Chier dans le panier, pour aprez le mettre sur sa teste. I'ay veu de mon temps, en quelque bon lieu, guarir honteusement et deshonnestement l'amour par le mariage : les considerations sont

[1] *Vole son maître.* — *Ferrer la mule*, c'est, d'après le dictionnaire de l'Académie, *profiter sur l'achat qu'on fait pour un autre.*

[2] Il y a une fatalité attachée à ces organes que voilent nos habits : car il ne vous servira de rien d'avoir été bien traité de la nature, si le malheur vous en veut. Juv., *Sat.*, IX, 32.

[3] Homère, *Iliade*, XIV, 295

trop aultres. Nous aimons, sans nous empescher[1], deux choses diverses et qui se contrarient. Isocrates[2] disoit que la ville d'Athenes plaisoit, à la mode que font les dames qu'on sert par amour : chascun aimoit à s'y venir promener, et y passer son temps ; nul ne l'aimoit pour l'espouser, c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier. I'ay avecques despit veu des maris haïr leurs femmes, de ce, seulement, qu'ils leur font tort : au moins ne les fault il pas moins aimer, pour raison de notre faulte ; par repentance et compassion au moins, elles nous en debvoient estre plus cheres.

Ce sont fins differentes, et pourtant compatibles, dict il, en quelque façon : Le mariage a, pour sa part, l'utilité, la iustice, l'honneur, et la constance ; un plaisir plat, mais plus universel : L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vray, plus chastouilleux, plus vif, et plus aigu ; un plaisir attizé par la difficulté ; il y fault de la picqueure et de la cuisson : ce n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir : pour fuyr à cet inconvenient, veoyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les regles de vie qui sont introduictes au monde ; d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte[3] entre elles et nous ; le plus estroict consen-

[1] *Sans nous lier, sans nous engager.* COSTE.

[2] ÉLIEN, *Hist. diverses*. XII, 52.

[3] *Dispute.*

tement que nous ayons avecques elles, encores est il tumultuaire et tempesteux. A l'advis de nostre aucteur, nous les traictons inconsidereement en cecy : Aprez que nous avons cogneu qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ardentes aux effects de l'amour que nous, et que ce presbtre ancien [1] l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme,

Venus huic erat utraque nota [2];

et, en oultre, que nous avons apprins de leur propre bouche la preuve qu'en feirent aultrefois, en divers siecles, un empereur et une emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne; luy [3] despucela bien en une nuict dix vierges sarmates ses captifves; mais elle [4] fournit reellement, en une nuict, à vingt et cinq entreprinses, changeant de compaignie, selon son besoing et son goust,

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, nondum satiata, recessit [5];

et que sur le differend advenu à Cateloigne, entre une femme se plaignant des efforts trop assiduels de son mary, non tant, à mon advis, qu'elle en feust incommodee (car ie ne crois les miracles qu'en foy),

[1] Tirésias.

[2] Il connaissait l'une et l'autre Vénus. OVIDE, *Métamor.*, III, 323.

[3] Proculus.

[4] Messaline, femme de l'empereur Claude.

[5] Ardente encore, et tiraillée par des sens surexcités, elle se retira, fatiguée par les hommes, mais non rassasiée. Juv., *Sat.*, VI, 128.

comme pour retrencher, soubs ce pretexte, et brider, en ce mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'auctorité des marys envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hergnes [1] et leur malignité passent oultre la couche nuptiale, et foulent aux pieds les graces et doulceurs mesmes de Venus; à laquelle plaincte le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux iours mesme de ieusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix; intervint ce notable arrest de la royne d'Aragon, par lequel, aprez meure deliberation de conseil, cette bonne royne, pour donner regle et exemple, à tout temps, de la moderation et modestie requise en un iuste mariage, ordonna, pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par iour, relaschant et quittant beaucoup de besoing et desir de son sexe, « pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanente et immuable : » en quoy s'escrient les docteurs, « Quel doibt estre l'appetit et la concupiscence feminine, puisque leur raison, leur reformation et leur vertu se taille à ce prix! » considerants le divers iugement de nos appetits; car Solon [2], patron de l'eschole legiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise coniugale : Aprez avoir creu, dis ie, et presché cela [3], nous sommes allez leur donner la continence peculierement en partage, et sur peines dernieres et extremes.

[1] *Humeur chagrine.*

[2] Plutarque, traité *de l'Amour.*

[3] *Que les femmes sont plus ardentes que les hommes.*

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules, non simplement comme à un vice de sa mesure, mais comme à l'abomination et exsecration, plus qu'à l'irreligion et au parricide; et nous nous y rendons cependant, sans coulpe et reproche. Ceulx mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez advoué quelle difficulté, ou plustost impossibilité, il y avoit; usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps : nous, au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon poinct, bien nourries, et chastes ensemble; c'est à dire, et chauldes et froides; car le mariage que nous disons avoir charge de les empescher de brusler, leur apporte peu de refreschissement, selon nos mœurs : Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'aage boult encores, il fera gloire de l'espandre ailleurs;

> Sit tandem pudor; aut eamus in ius:
> Multis mentula millibus redempta,
> Non est hæc tua, Basse; vendidisti[1];

le philosophe Polemon feut iustement appellé en iustice par sa femme[2], de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruict deu au champ genital : Si c'est de ces aultres cassez[3], les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veufves. Nous les tenons pour bien fournies, parce qu'elles ont un homme auprez d'elles; comme les Romains teindrent pour

[1] Il faut te repentir, ou plaider; tu m'as vendu ta vigueur à grand prix, elle ne t'appartient plus. MARTIAL, XII, 90, 10.

[2] DIOGÈNE-LAERCE, III, 17.

[3] *Si les femmes prennent des hommes cassés, vieux-*

violee Clodia Laeta, Vestale, que Caligula avoit approchee, encores qu'il feust averé qu'il ne l'avoit qu'approchee : mais, au rebours, on recharge par là leur necessité, d'autant que l'attouchement et la compaignie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur, qui demeureroit plus quiete en la solitude; et à cette fin, comme il est vraysemblable, de rendre par cette circonstance et consideration leur chasteté plus meritoire, Boleslaus et Kinge sa femme, roys de Poloigne, la vouerent d'un commun accord, couchez ensemble, le iour mesme de leurs nopces, et la mainteindrent à la barbe des commoditez maritales.

Nous les dressons, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grace, leur attifeure. leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but : leurs gouvernantes ne leur impriment aultre chose que le visage de l'amour, ne feust qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster. Ma fille (c'est tout ce que i'ay d'enfants) est en l'aage auquel les lois excusent les plus eschauffees de se marier; elle est d'une complexion tardifve, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere, si qu'elle ne commence encores qu'à se desniaiser de la naïfveté de l'enfance : elle lisoit un livre françois devant moy; le mot de *fouteau* s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu[1]; la femme qu'ell' a pour sa conduicte, l'arresta tout court un peu rudement, et la feit passer par dessus ce mauvais pas Ie la laissay faire, pour ne troubler leurs regles; car ie ne m'empesche aucunement de ce gou-

[1] *Le hêtre.*

vernement; la police feminine a un train mysterieux, il fault le leur quitter : mais, si ie ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sceu imprimer en sa fantasie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees[1], comme feit cette bonne vieille par sa reprimande et son interdiction.

> Motus doceri gaudet Ionicos
> Matura virgo, et frangitur artubus
> Iam nunc, et incestos amores
> De tenero meditatur ungui[2].

Qu'elles se dispensent un peu de la cerimonie; qu'elles entrent en liberté de discours : nous ne sommes qu'enfants au prix d'elles en cette science. Oyez leur representer nos poursuittes et nos entretiens; elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'ayent sceu et digeré sans nous. Seroit ce, ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garsons desbauchez aultrefois? Mon aureille se rencontra un iour en lieu où elle pouvoit desrobber aulcun des discours faicts entre elles sans souspeçons : que ne puis ie le dire? Nostre dame (feis ie)! allons à cette heure estudier des phrases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Aretin, pour faire les habiles : nous employons vrayement bien nostre temps! Il n'est ny parole, ny exemple, ny desmarche, qu'elles

[1] *Criminelles.*

[2] La vierge nubile est heureuse d'apprendre les danses de l'Ionie, elle y assouplit ses membres; et dès l'enfance elle rêve des amours coupables. Hor., *Od.*, III, 6, 21 Horace dit : *fingitur*, elle se forme.

ne sçachent mieulx que nos livres : c'est une discipline qui naist dans leurs veines,

> Et mentem Venus ipsa dedit [1].

que ces bons maistres d'eschole, nature, ieunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame ; elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent :

> Nec tantum niveo gavisa est ulla columbo
> Campar, vel si quid dicitur improbius,
> Oscula mordenti semper decerpere rostro,
> Quantum præcipue multivola est mulier [2].

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur dequoy on les a pourveues, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage [3]; c'est une matiere infuse par tout; c'est un centre où toutes choses regardent. On veoid encores des ordonnances de la vieille et sage Rome, faictes pour le service de l'amour ; et les preceptes de Socrates à instruire les courtisanes :

> Necnon libelli stoïci inter sericos
> Iacere pulvillos amant [4] :

Zenon, parmy ses loix, regloit aussi les escarquille-

[1] Et que Vénus elle-même leur a inspirée. VIRGILE, *Géorg.*, III, 267.

[2] Jamais colombe, jamais l'oiseau le plus lascif n'a prodigué, avec tant d'ardeur et de plaisir, ses baisers et ses douces morsures, qu'une femme qui s'abandonne à sa passion. CATULLE, *Carm.* LXVI, 125.

[3] Voir, sur le même sujet, CHARRON, *de la Sagesse*, I, 22.

[4] Souvent ces petits livres qu'on trouve sur les coussins de nos belles sont l'ouvrage des stoïciens. HOR., *Epod.*, VIII, 15.

ments et les secousses du despucelage. De quel sens estoit le livre du philosophe Strato[1], De la coniunction charnelle? et de quoy traictoit Theophraste[2], en ceulx qu'il intitula, l'un l'Amoureux, l'aultre de l'Amour? de quoy Aristippus, au sien Des anciennes delices? que veulent pretendre les descriptions si estendues et vifves en Platon, des amours de son temps plus hardies? et le livre de l'Amoureux, de Demetrius Phalereus[3]? et Clinias, ou l'Amoureux forcé, de Heraclides[4]? et d'Antisthenes[5], celuy De faire les enfants, ou des Nopces; et l'aultre, du Maistre ou de l'Amant? et d'Aristo[6], celuy des Exercices amoureux? de Cleanthes[7], un de l'Amour, l'aultre de l'Art d'aimer? les Dialogues amoureux de Sphaereus[8]? et la Fable de Iupiter et de Iuno, de Chrysippus, eshontee au delà de toute souffrance[9]? et ses cinquante epistres si lascifves? Ie veux laisser à part les escripts des philosophes qui ont suivy la secte d'Epicurus, protectrice de la volupté. Cinquante deitez estoyent, au temps passé, asservies à cet office[10]; et s'est trouvé nation[11], où, pour endormir la concupiscence de ceulx qui venoient à la devotion, on

[1] Diogène Laerce, V, 59.
[2] Id., V, 43.
[3] Id., V, 81.
[4] Id., V, 87.
[5] Id., VI, 15 et 18.
[6] Id., VII, 163.
[7] Id., VII, 175.
[8] Id., VII, 178.
[9] Id., VII, 187, 188.
[10] *A cet office*, c'est-à-dire aux *escarquillements* et *secousses* dont il est parlé plus haut.
[11] *Babylone, Cypre, Héliopolis*, en Phénicie. V Leclerc.

tenoit aux temples des garses et des garsons à iouir, et estoit acte de cerimonie de s'en servir avant venir à l'office : *nimirum propter continentiam incontinentia necessaria est; incendium ignibus exstinguitur*[1].

En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deïfiee : en mesme province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin; les aultres offroient et consacroient leur semence : en une aultre, les ieunes hommes se le perceoient publicquement et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir, et traversoient, par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir; et de ces brochettes faisoient aprez du feu, pour offrande à leurs dieux; estimez peu vigoreux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur : ailleurs, le plus sacré magistrat estoit reveré et recogneu par ces parties là; et, en plusieurs cerimonies, l'effigie en estoit portee en pompe, à l'honneur de diverses divinitez; les dames ægyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et poisant, chascune selon sa force; oultre ce que la statue de leur dieu en representoit un qui surpassoit en mesure le reste du corps[2]. Les femmes mariees, icy prez, en forgent, de leur couvrechef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la jouïssance qu'elles en ont; et venant à estre veufves,

[1] Parce que l'incontinence est nécessaire pour la continence, et que l'incendie s'éteint par le feu.

[2] HÉRODOTE, II, 48, dit seulement : Οὐ πολλῷ τέῳ ἔλασσον ἐὸν τοῦ ἄλλου σώματος. COSTE.

le couchent en arriere, et ensepvelissent soubs leur coeffure. Les plus sages matrones, à Rome, estoient honorees d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus; et sur ses parties moins honnestes faisoit on seoir les vierges, au temps de leurs nopces. Encores ne sçais ie si i'ay veu en mes iours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres, qui se veoid encores en nos Souysses? à quoy faire la montre que nous faisons à cette heure, de nos pieces. en forme, soubs nos gregues; et, souvent, qui pis est, oultre leur grandeur naturelle, par faulseté et imposture? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement feut inventee aux meilleurs et plus conscien-cieux siecles, pour ne piper le monde, pour que chascun rendist en public compte de son faict; les nations plus simples l'ont encores aulcunement rapportant au vray : lors, on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du bras ou du pied. Ce bon homme qui, en ma ieunesse, chastra tant de belles et antiques statues en sa grande ville, pour ne corrompre la veue [1], suyvant l'advis de cet aultre ancien bon homme,

Flagitii principium est, nudare inter cives corpora [2]:

se debvoit adviser, comme aux mysteres de la bonne deesse toute apparence masculine en estoit forclose, que ce n'estoit rien advancer, s'il ne faisait encores

[1] Var. : « La veue des dames du païs. » Édit. de 1588.

[2] C'est une cause de déréglements que d'étaler en public des nudités. Ennius *apud* Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 33.

chastrer et chevaulx, et asnes, et nature enfin:

> Omne adeo genus in terris, hominumque, ferarumque,
> Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
> In furias ignemque ruunt[1].

Les dieux, dict Platon[2], nous ont fourni d'un membre inobedient et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, de soubmettre tout à soy : de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel si on refuse aliments en sa saison, il forcene, impatient de delay; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maulx; iusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en ayt largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice.

Or, se debvoit adviser aussi mon legislateur[3], qu'à l'adventure est ce un plus chaste et fructueux usage, de leur faire de bonne heure cognoistre le vif, que de le leur laisser deviner selon la liberté et la chaleur de leur fantasie : au lieu des parties vrayes, elles en substituent, par desir et par esperance, d'aultres extravagantes au triple; et tel de ma cognoissance s'est perdu, pour avoir faict la descouverte des siennes en lieu où il n'estoit encores au propre de les mettre en possession de leur plus serieux usage. Quel dommage

[1] Ainsi, tout ce qui vit sur la terre, les hommes, les bêtes fauves, les poissons, les troupeaux, les oiseaux bariolés se livrent aux fureurs et aux feux de l'amour. VIRG., *Géorg.*, III, 244.

[2] Vers la fin du *Timée*.

[3] Le *bon homme*, c'est-à-dire le pape, dont il a précédemment parlé. Le passage que Montaigne a intercalé depuis l'édition de 1588 a fait disparaître la liaison des deux phrases. A. DUVAL.

ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et escalliers des maisons royales? de là leur vient [1] un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait-on, si Platon, ordonnant, aprez d'aultres republicques bien instituees, que les hommes et femmes, vieux, ieunes, se presentent nuds à la vue les uns des aultres, en ses gymnastiques, n'a pas regardé à cela? Les Indiennes, qui veoyent les hommes à crud, ont au moins refroidy le sens de la vue; et, quoy que dient les femmes de ce grand royaume du Pegu, qui, au dessoubs de la ceinture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant, et si estroict que, quelque cerimonieuse decence qu'elles y cherchent, à chasque pas on les veoid toutes, que c'est une invention trouvee aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee, il se pourroit dire qu'elles y perdent plus qu'elles n'advancent, et qu'une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiee, au moins par les yeulx : aussi disoit Livia, « qu'à une femme de bien, un homme nud n'est non plus qu'une image [2]. » Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes que ne sont nos filles, veoyoient touts les iours les ieunes hommes de leur ville despouillez en leurs exercices; peu exactes elles mesmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimants, comme dit Platon, assez couvertes de leur vertu sans vertugade [3]. Mais ceulx là, desquels parle sainct Au-

[1] *De là vient que les femmes ont un cruel mépris,* etc.
[2] DION, *Tibère.*
[3] *Sans vertugadin,* jupe de robe bouffante.

gustin[1], ont donné un merveilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doubte, Si les femmes, au iugement universel, ressusciteront en leur sexe, et non plustost au nostre, pour ne nous tenter encores en ce sainct estat. On les leurre, en somme, et acharne, par touts moyens; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse: et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est gueres d'entre nous, qui ne craigne plus la honte qui luy vient des vices de sa femme, que des siens; qui ne se soigne plus (charité esmerveillable!) de la conscience de sa bonne espouse, que de la sienne propre; qui n'aimast mieulx estre voleur et sacrilege, et que sa femme feust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mary : inique estimation de vices! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees, que n'est la lascifveté : mais nous faisons et poisons les vices, non selon nature, mais selon nostre interest; par où ils prennent tant de formes inegualės.

L'aspreté de nos decrets rend l'application des femmes à ce vice, plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition, et l'engage à des suittes pires que n'est leur cause : elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain, et, à la guerre, de la reputation, plustost que d'avoir, au milieu de l'oisifveté et des delices, à faire une si difficile garde[2]; veoyent elles pas qu'il n'est ny marchand, ny procureur, ny soldat, qui ne quitte sa besongne pour courre à cette aultre,

[1] *De Civit. Dei*, XXII, 17.
[2] Voir Charron, *de la Sagesse*, III, 41.

et le crocheteur, et le savetier, touts harassez et hallebrenez [1] qu'ils sont de travail et de faim?

> Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
> Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
> Permutare velis crine Licymniæ,
> Plenas aut Arabum domos,
> Dum fragrantia detorquet ad oscula
> Cervicem, aut facili sævitia negat,
> Quæ poscente magis gaudeat eripi,
> Interdum rapere occupet [2]?

Ie ne sçais si les exploicts de Cesar et d'Alexandre surpassent en rudesse la resolution d'une belle ieune femme, nourrie en nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, et se maintenant entiere au milieu de mille continuelles et fortes poursuittes. Il n'y a point de faire plus espineux qu'est ce non faire, ny plus actif : ie treuve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de touts les vœux, comme estant le plus aspre : *Diaboli virtus in lumbis est* [3], dict sainct Ierosme.

[1] *Hallebrené*, en fauconnerie, se dit d'un oiseau qui a *plusieurs pennes rompues*, et qui vole difficilement.

[2] Tout ce qu'a possédé le riche Achémène, les trésors de la féconde Phrygie, les maisons des Arabes, remplies de tant de choses, tout cela ne pourrait payer un cheveu de Licymnie, lorsqu'elle tourne sa tête vers des baisers brûlants, qu'elle refuse avec une douce cruauté ce qu'elle est heureuse de se laisser ravir ; ce qu'elle va ravir elle-même. HOR., *Od.*, II, 12, 21.

[3] Car la vertu du diable est aux roignons. SAINT JÉROME, *contre Jovinien*, II, t. II, p. 72, éd. de Bâle, 1537. — Cette traduction est de Montaigne lui-même, à la marge d'un des exemplaires corrigés de sa main. NAIGEON.

Certes, le plus ardu et le plus vigoreux des humains debvoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doibt servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniastrer; c'est une belle matiere à nous braver, et à fouler aux pieds cette vaine preeminence de valeur et de vertu que nous pretendons sur elles : elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement tresestimees, mais aussi plus aimees. Un galant homme n'abandonne point sa poursuitte, pour estre refusé, pourveu que ce soit un refus de chasteté, non de chois : nous avons beau iurer, et menacer, et nous plaindre; nous mentons, nous les en aimons mieulx : il n'est point de pareil leurre, que la sagesse non rude et renfrongnee. C'est stupidité et lascheté, de s'opiniastrer contre la haine et le mespris; mais contre une resolution vertueuse et constante, meslee d'une volonté recognoissante, c'est l'exercice d'une ame noble et genereuse. Elles peuvent recognoistre nos services, iusques à certaine mesure, et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas; car cette loy qui leur commande de nous abominer, parce que nous les adorons, et nous haïr de ce que nous les aimons, elle est, certes, cruelle, ne feust que de sa difficulté : pourquoy n'orront elles nos offres et nos demandes, autant qu'elles se contiennent soubs le debvoir de la modestie? que va lon devinant qu'elles sonnent au dedans quelque sens plus libre? Une royne de nostre temps disoit ingenieusement, « que de refuser ces abords, c'est tesmoignage de foiblesse, et accusation de sa propre

facilité; et qu une dame non tentee ne se pouvoit vanter de sa chasteté. » Les limites de l'honneur ne sont pas retrenchez du tout si court : il a de quoy se relascher; il peult se dispenser [1] aulcunement, sans se forfaire [2]; au bout de sa frontiere, il y a quelque estendue, libre, indifferente, et neutre. Qui l'a peu chasser et acculer à force, iusques dans son coing et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfaict de sa fortune : le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son cœur vostre servitude et vostre merite? mesurez le à ses mœurs : telle peult donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne; les aultres circonstances qui tumbent au bien faire, sont muettes, mortes, et casueles : ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doibt estre en cecy; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont : la valeur de la monnoye se change selon le coing et la marque du lieu. Quoy que le despit et l'indiscretion d'aulcuns leur puisse faire dire sur l'excez de leur mescontentement, tousiours la vertu et la verité regaigne son advantage : i'en ay veu, desquelles la reputation a esté longtemps interessee par iniure [3], s'estre remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance

[1] *Se donner quelque liberté sans se perdre, sans être coupable.* Coste.

[2] Var. : « Sans s'affoler. » Édit. de 1588.

[3] *Compromise à tort, injustement.*

sans soing et sans artifice; chascun se respent c' desment de ce qu'il en a creu; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier reng entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon : » Tout le monde mesdict de vous : » « Laissez les dire, feict il, ie vivrai de façon que ie leur feray changer de langage. » Oultre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force : et si i'estois en leur place, il n'est rien que ie ne feisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doibt gueres en doulceur à celuy mesme de l'effect), n'estoit permis qu'à ceulx qui avoient quelque amy fidele et unique : à present, les entretiens ordinaires des assemblees et des tables, ce sont les vanteries des faveurs reçues et liberalité secrete des dames. Vrayement c'est trop d'abiection et de bassesse de cœur, de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir, et fourrager ces tendres et mignardes doulceurs, à des personnes ingrates, indiscretes, et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee et illegitime contre ce vice, naist de la plus vaine et tempesteuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la ialousie.

> Quis vetat apposito lumen de lumine sumi?
> Dent licet assidue, nil tamen inde perit[1].

[1] Empêche-t-on d'allumer un flambeau à la lumière d'un autre flambeau? Elles ont beau donner, le fonds ne diminue jamais. Ovide, *de Arte amandi*, III, 93. — Le sens du dernier vers est dans Ovide : pour les paroles, Montaigne les a prises dans les *Catalecta*, d'une épigramme intitulée *Priapus*. Coste.

Celle là, et l'envie sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De cette cy, ie n'en puis gueres parler : cette passion, qu'on peinct si forte et si puissante, n'a, de sa grace, aulcune addresse [1] en moi. Quant à l'aultre [2], ie la cognois, au moins de veue. Les bestes en ont ressentiment : le pasteur Chratis [3] estant tumbé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy veint, par ialousie, chocquer la teste, de la sienne, et la luy escraza. Nous avons monté l'excez de cette fiebvre, à l'exemple d'aulcunes nations barbares : les mieulx disciplinees en ont esté touchees, c'est raison, mais non pas transportees .

> Ense maritali nemo confossus adulter
> Purpureo Stygias sanguine tinxit aquas [4]?

Lucullus, Cesar, Pompeius, Antonius, Caton, et d'aultres braves hommes, feurent cocus, et le sceurent, sans en exciter tumulte ; il n'y eut, en ce temps là, qu'un sot de Lepidus [5] qui en mourut d'angoisse.

> Ah! tum te miserum malique fati,
> Quem attractis pedibus, patente porta,
> Percurrent raphanique mugilesque [6]:

et le dieu de nostre poëte, quand il surprint avecques

[1] *Influence sur moi.*

[2] *La jalousie.*

[3] Élien, *des Animaux*, XII, 42.

[4] Jamais un adultère, percé de l'épée d'un mari, n'a teint de son sang les eaux du Styx.

[5] Le père du triumvir. Plutarque, *Vie de Pompée*, c. 5.

[6] Infortuné ! si tu es pris sur le fait, tu seras traîné par les pieds hors du logis, et on chargera de ton supplice les surmulets et les raves ! Catulle, *Carm.*, XV, 17.

sa femme l'un de ses compaignons, se contenta de leur en faire honte,

> Atque aliquis de dis non tristibus optat
> Sic fieri turpis [1];

et ne laisse pourtant pas de s'eschauffer des molles caresses qu'elle luy offre, se plaignant qu'elle soit pour cela entree en desfiance de son affection :

> Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
> Quo tibi, diva, mei [2]?

voire, elle luy faict requeste pour un sien bastard,

> Arma rogo genitrix nato [3],

qui luy est liberalement accordee; et parle Vulcan d'Aeneas avecques honneur,

> Arma acri facienda viro [4],

d'une humanité à la verité plus qu'humaine; et cet excez de bonté, ie consens qu'on le quitte aux dieux :

> Nec divis homines componier æquum est [5],

Quant à la confusion des enfants, oultre ce que les plus graves legislateurs l'ordonnent et l'affectent en toutes leurs republicques, elle ne touche pas les

[1] Alors un dieu peu anstère se mit à dire : Qu'on m'expose à un tel déshonneur ! OVIDE, *Métam.*, IV, 187.

[2] A quoi bon tant de détours? Pourquoi, déesse, ne pas vous fier à votre époux? VIRG., *Énéid.*, VIII, 395.

[3] C'est une mère qui vous demande des armes pour son fils. ID., *ibid.*, 383.

[4] Il s'agit de faire des armes pour un héros. ID., *ibid.*, 441.

[5] Aussi n'est-il pas juste de comparer les hommes aux dieux. CATULLE, *Carm.*, LXVIII, 141.

femmes, où cette passion est, ie ne sçais comment, encores mieulx en son siege :

> Sæpe etiam Iuno, maxima cœlicolum,
> Coniugis in culpa flagravit quotidiana [1].

Lorsque la ialousie saisit ces pauvres ames foibles et sans resistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement : elle s'y insinue soubs tiltre d'amitié; mais, depuis qu'elle les possede, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveuillance servent de fondement de haine capitale. C'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remede : la vertu, la santé, le merite, la reputation du mary, sont les boutefeux de leur maltalent [2] et de leur rage :

> Nullæ sunt inimicitiæ, nisi amoris, acerbæ [3].

Cette fiebvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs; et d'une femme ialouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagiere, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragee, qui les reiecte à une extremité du tout contraire à sa cause. Il feut bon [4] d'un Octavius à Rome : Ayant couché avecques Pontia Postumia, il augmenta son affection par la iouïssance, et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la

[1] Souvent Junon, la plus puissante des déesses, fut saisie de colère, à cause des fautes quotidiennes de son époux. CATULLE, LXVIII, 141; V, 138.

[2] *Dépit.*

[3] Aucune haine n'est implacable, excepté la haine d'amour. PROPERCE, II, 8, 3.

[4] *C'est ce que prouva un Octavius*, etc. TACITE, *Annal.*, XIII, 44.

pouvant persuader, cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié; il la tua. Pareillement, les symptomes ordinaires de cette aultre maladie amoureuse, ce sont haines intestines, monopoles[1], coniurations,

> Notumque furens quid femina possit[2],

et une rage qui se ronge d'autant plus, qu'elle est contraincte de s'excuser du pretexte de bienveuillance.

Or, le debvoir de chasteté a une grande estendue : est ce la volonté que nous voulons qu'elles brident? c'est une piece bien soupple et actifve; elle a beaucoup de promptitude, pour la pouvoir arrester : comment? si les songes les engagent par fois si avant qu'elles ne s'en puissent desdire; il n'est pas en elles, ny à l'adventure en la Chasteté mesme, puisqu'elle est femelle, de se deffendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse, où en sommes nous? Imaginez la grand' presse, à qui auroit ce privilege d'estre porté, tout empenné, sans yeulx et sans langue, sur le poing de chascune qui l'accepteroit : les femmes scythes[3] crevoient les yeulx à touts leurs esclaves et prisonniers de guerre, pour s'en servir plus librement et couvertement. Oh! le furieux advantage que l'opportunité! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour, ie respondrois que c'est

[1] *Assemblées factieuses.*

[2] On sait ce que peut une femme irritée. VIRGILE, *Énéide*, V, 21.

[3] HÉRODOTE, IV, 2, dit bien que les Scythes ôtaient la vue à leurs esclaves; mais il ne parle ici ni de leurs femmes, ni du motif qu'on leur suppose. COSTE.

sçavoir prendre le temps; la seconde de mesme; et encores la tierce : c'est un poinct qui peult tout. I'ay eu faulte de fortune souvent, mais par fois aussi d'entreprinse : Dieu gard' de mal qui peult encores s'en mocquer. Il y fault en ce siecle plus de temerité, laquelle nos ieunes gents excusent, sous pretexte de chaleur; mais, si elles y regardoient de prez, elles trouveroient qu'elle vient plustost de mespris. Ie craignois superstitieusement d'offenser; et respecte volontiers ce que i'aime : oultre ce, qu'en cette marchandise qui en oste la reverence, en efface le lustre; i'aime qu'on y fasse un peu l'enfant, le craintif, et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy, i'ay, d'ailleurs, quelques airs de la sotte honte dequoy parle Plutarque, et en a esté le cours de ma vie blecé et taché diversement; qualité bien mal advenante à ma forme universelle : qu'est il de nous aussi[1], que sedition et discrepance? I'ay les yeulx tendres à soubtenir un refus, comme à refuser : et me poise tant de poiser à aultruy, que, ez occasions où le debvoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose doubteuse et qui luy couste, ie le fois maigrement et envy[2]; mais si c'est pour mon particulier, quoyque die veritablement Homere[3], « qu'à un indigent c'est une sotte vertu que la honte, » i'y commets ordinairement un tiers qui rougisse en ma place : et esconduis ceulx qui m'employent, de pareille difficulté; si qu'il m'est

[1] *Sommes-nous autre chose qu'une lutte et une contradiction?*

[2] *A regret,* invitus.

[3] *Odyssée,* XVII, 347.

advenu par fois d'avoir la volonté de nier, que ie n'en avois pas la force.

C'est doncques folie d'essayer a brider aux femmes un desir qui leur est si cuisant et si naturel : et quand ie les ois se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, ie me mocque d'elles; elles se reculent trop arriere : Si c'est une vieille esdentee et decrepite, ou une ieune seiche et pulmonique; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire : Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsiderees servent d'accusation; comme un gentilhomme de mes voisins, qu'on souspeçonnoit d'impuissance.

> Languidior tenera cui pendens sicula beta
> Nunquam se mediam sustulit ad tunicam [1],

trois ou quatre iours aprez ses nopces, alla iurer tout hardiement, pour se iustifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente; de quoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier : oultre que ce n'est rien dire qui vaille; car il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire. Il est vray, fault il dire, mais ie ne suis pas preste à me rendre : les saincts mesme parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en estre crues d'un visage serieux; car, quand c'est d'un visage affecté, où les yeulx desmentent leurs paroles, et du iargon de leur profession qui porte

[1] CATULLE, *Carm.*, LXVII, 21. — Il est des vers qu'on ne peut traduire par bienséance, et ceux-ci sont du nombre.

coup à contrepoil, ie le treuve bon. Ie suis fort serviteur de la naïfveté et de la liberté; mais il n'y a remede : si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots; le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduict à la verité par une faulse porte. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles? Les effects? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangiere, par lesquels la chasteté peult estre corrompue;

> Illud sæpe facit, quod sine teste facit [1] :

et ceulx que nous craignons le moins, sont à l'adventure les plus à craindre; leurs pechez muets sont les pires :

> Offendor mœcha simpliciore minus [2].

Il est des effects qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité; et, qui plus est, sans leur sceu : *obstetrix, virginis cuiusdam integritatem manu velut explorans, sive malevolentia, sive inscitia, sive casu, dum inspicit, perdidit* [3] : telle a adiré [4] sa virginité, pour l'avoir cherchee : telle s'en esbattant, l'a tuee.

[1] L'on fait souvent ce qu'on fait sans témoin.
MARTIAL, VII, 62, 3.

[2] Je hais moins une courtisane qui ne dissimule pas. MARTIAL, VI, 7, 6.

[3] SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, I, 18. — Les personnes qui savent le latin nous excuseront cette fois encore de ne point traduire.

[4] *A égaré, perdu.*

Nous ne sçaurions leur circonscrire precisement les actions que nous leur deffendons; il fault concevoir nostre loy soubs paroles generales et incertaines : l'idee mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule : car, entre les extremes patrons que i'en aye, c'est Fatua[1], femme de Faunus, qui ne se laissa veoir oncques, puis ses nopces, à masle quelconque; et la femme de Hieron[2], qui ne sentoit pas son mary punais, estimant que ce feust une qualité commune à touts hommes : Il fault qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

Or, confessons que le nœud du iugement de ce debvoir gist principalement en la volonté : il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avecques singuliere obligation et recommendation de leur vertu; telle, qui aimoit mieulx son honneur que sa vie, l'a prostitué à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary, et a faict pour luy ce qu'elle n'eust auculnement faict pour soy. Ce n'est pas icy le lieu d'estendre ces exemples; ils sont trop haults et trop riches pour estre representez en ce lustre; gardons les à un plus noble siege : mais pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas touts les iours des femmes entre nous qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prestent, et par leur expresse ordonnance et entremise? et anciennement

[1] Varron, dans *Lactance*, I, 22.

[2] Plutarque, *Apophthegmes des anciens rois*, article *Hiéron*; et dans son traité intitulé : *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*. Coste.

Phaulius l'Argien[1] offrit la sienne au roy Philippus par ambition; tout ainsi que par civilité ce Galba[2], qui avoit donné à souper à Mecenas, veoyant que sa femme et lui commenceoient à complotter par œuillades et signes, se laissa couler sur son coussin, representant un homme aggravé de sommeil, pour faire espaule à leurs amours; ce qu'il advoua d'assez bonne grace; car, sur ce poinct, un valet ayant prins la hardiesse de porter la main sur les vases qui estoient sur la table, il lui cria tout franchement : « Comment, coquin, veois tu pas que ie ne dors que pour Mecenas? » Telle a les mœurs desbordees[3], qui a la volonté plus reformee que n'a cett' aultre qui se conduict soubs une apparence reglee. Comme nous en veoyons qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance ; i'en ay veu aussi se plaindre veritablement d'avoir esté vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance; le vice des parents en peult estre cause; ou la force du besoing, qui est un rude conseiller. Aux Indes orientales[4], la chasteté y estant en singuliere recommendation, l'usage pourtant souffroit qu'une femme mariee se peust abandonner à qui lui presentoit un elephant; et cela avecques quelque gloire d'avoir esté estimee à si hault prix. Phedon le philosophe, homme de maison, aprez

[1] PLUTARQUE, traité *de l'Amour*, c. 16.

[2] ID., *ibid.*

[3] Dans l'édition de 1588, fol. 380, cette phrase suit immédiatement ces mots qu'on a lus plus haut : *Gardons-les à un plus noble siege*. A. DUVAL.

[4] ARRIEN, *Hist. Ind.*, c. 17.

la prinse de son païs d'Elide, feit mestier[1] de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa ieunesse à qui en voulut, à prix d'argent, pour en vivre. Et Solon feut le premier en la Grece, dict on, qui, par ses loix, donna la liberté aux femmes, aux despens de leur pudicité, de prouveoir au besoing de leur vie : coustume que Herodote dict avoir esté receue avant luy en plusieurs polices. Et puis, quel fruict de cette penible solicitude[2]? car, quelque iustice qu'il y ayt en cette passion, encores fauldroit il veoir si elle nous charie utilement : est il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie?

> Pone seram; cohibe : sed quis custodiet ipsos
> Custodes? cauta est, et ab illis incipit uxor[3]:

quelle commodité ne leur est suffisante, en un siecle si sçavant?

La curiosité est vicieuse partout; mais elle est pernicieuse icy : c'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine qui ne l'empire et le rengrege[4]; duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la ialousie; duquel la vengeance blece plus nos enfants qu'elle ne nous guarit. Vous asseichez et mourez à la queste d'une si obscure verification. Combien piteusement y sont arrivez ceulx

[1] Il n'en fit pas métier de son bon gré, comme Montaigne semble l'insinuer; mais, étant esclave, son maître l'y forçait. DIOGÈNE LAERCE, II, 105. COSTE.

[2] *De la jalousie.*

[3] Enferme-la, resserre-la; mais qui gardera les gardiens? Ta femme est adroite; elle commencera par eux. JUVÉNAL, *Sat.*, VI, 346.

[4] *Et ne l'aggrave encore.*

de mon temps qui en sont venus à bout! Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le remede et son secours, c'est un advertissement iniurieux, et qui merite mieulx un coup de poignard, que ne faict un desmentir. On ne se mocque pas moins de celuy qui est en peine d'y prouveoir, que de celuy qui l'ignore. Le charactere de la cornardise est indelebile; à qui il est une fois attaché, il l'est tousiours : le chastiement l'exprime plus que la faulte. Il faict beau veoir arracher de l'umbre et du doubte nos malheurs privez, pour les trompetter en des eschaffauds tragiques; et malheurs qui ne pincent que par le rapport; car Bonne femme, et Bon mariage, se dict, non de qui l'est, mais duquel on se taist. Il fault estre ingenieux à eviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance; et avoient les Romains en coustume, revenants de voyage[1], d'envoyer au devant à la maison faire sçavoir leur arrivee aux femmes, pour ne les surprendre; et pourtant a introduict certaine nation que presbtre ouvre le pas à l'espousee, le iour des nopces, pour oster au marié le doubte et la curiosité de cercher en ce premier essay, si elle vient à luy vierge, ou blecee d'une amour estrangiere.

Mais le monde en parle. Je sçais cent honnestes hommes cocus, honnestement et peu indecemment; un galant homme en est plainct, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe votre malheur; que les gents de bien en mauldissent l'occasion; que celuy qui vous offense tremble seulement à le penser. Et

[1] PLUTARQUE, *les Demandes des choses romaines*, c. 9.

puis, de qui ne parle on en ce sens, depuis le petit iusques au plus grand?

> Tot qui legionibus imperitavit,
> Et melior quam tu multis fuit, improbe, rebus[1]:

veois tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes hommes en ta présence? pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais iusques aux dames, elles s'en mocqueront : et de quoy se mocquent elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé? Chascun de vous a fait quelqu'un cocu : or, nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident en doibt meshuy avoir moderé l'aigreur : le voylà tantost passé en coustume.

Miserable passion! qui a cecy encores, d'estre incommunicable,

> Fors etiam nostris invidit questibus aures[2];

car à quel amy osez vous fier vos doleances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curee? Les aigreurs comme les doulceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages; et, parmy les aultres importunes conditions qui se treuvent en iceluy, cette cy, à un homme languagier[3], comme ie suis, est des

[1] D'un homme qui commanda à tant de légions, et qui pour tant de choses valut mieux que toi, méchant. LUCRÈCE, III, 1039, 1041.

[2] Le sort nous envie jusqu'à nos plaintes. CATULLE. *Carm.*, LXVII, 170.

[3] *Bavard.*

principales, que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent.

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouster de la ialousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime, il ne fault pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme; car, comme il y a des enchantements qui ne sçavent pas oster le mal qu'en le rechargeant à un aultre, elles reiectent ainsi volontiers cette fiebvre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois, à dire vray, ie ne sçais si on peult souffrir d'elles pis que la ialousie : c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres, la teste. Pittacus disoit, « que chascun avoit son default[1]; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout poinct heureux[2]. » C'est un bien poisant inconvenient, duquel un personnage si iuste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : que debvons nous faire, nous autres hommelets? Le senat de Marseille eut raison d'interiner sa requeste à celuy qui demandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme; car c'est un mal qui ne s'emporte iamais qu'en emportant la piece, et qui n'a aultre composition qui vaille, que la fuyte ou la souffrance, quoyque toutes les deux tresdifficiles.

[1] Dans le sens de *tracas*.

[2] PLUTARQUE, *du Contentement ou repos de l'esprit*, c. 11.

Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dict « qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avecques un mary sourd. »

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation que nous leur enioignons, ne produise deux effects contraires à nostre fin : à sçavoir Qu'elle aiguise les poursuyvants ; Et face les femmes plus faciles à se rendre ; car, quant au premier poinct, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit ce pas Venus mesme qui eust ainsi finement haulsé le chevet[1] à sa marchandise par le maquerelage des loix, cognoissant combien c'est un sot deduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté ? enfin c'est toute chair de porc, que la saulse diversifie, comme disoit l'hoste de Flaminius[2]. Cupidon est un dieu felon : il faict son ieu à luicter la devotion et la iustice ; c'est sa gloire, que sa puissance chocque tout' aultre puissance, et que toutes autres regles cedent aux siennes ;

> Materiam culpæ prosequiturque suæ[3].

Et quant au second poinct : serions nous pas moins cocus, si nous craignions moins de l'estre ? suyvant la complexion des femmes ; car la deffense les incite et convie :

> Ubi velis, nolunt ; ubi nolis, volunt ultro[4] :

[1] *Renchéri.*

[2] TITE LIVE, XXXV, 49.

[3] Il cherche incessamment une nouvelle matière à ses excès. OVIDE, *Trist.*, IV, 1, 34.

[4] Voulez-vous, elles ne veulent point ; ne voulez-vous point, elles veulent. TÉRENCE, *Eunuch.*, act. IV, sc. 8, v. 43.

Concessa pudet ire via [1].

Quelle meilleure interpretation trouverions nous au faict de Messalina? Elle feit au commencement son mary cocu à cachetes, comme il se faict : mais, conduisant ses parties trop ayseement, par la stupidité qui estoit en luy, elle desdaigna soubdain cet usage; la voylà à faire l'amour à la descouverte, advouer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veue d'un chascun : elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades par cette trop lasche facilité par laquelle il sembloit qu'il les auctorisast et legitimast, que feit elle? Femme d'un empereur sain et vivant, et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et cerimonie publicque, et avecques Silius, duquel elle iouïssoit longtemps devant, elle se marie un iour que son mary estoit hors de la ville [2]. Semble il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste, par la nonchalance de son mary? ou qu'elle cherchast un aultre mary qui luy aiguisast l'appetit par sa ialousie, et qui, en luy insistant [3], l'incitast? Mais la premiere difficulté qu'elle rencontra feut aussi la derniere : cette beste s'esveilla en sursault; on a souvent pire marché de ces sourdauds endormis; i'ay veu par experience que cette extreme souffrance, quand elle vient à se desnouer, produict des vengeances plus aspres; car, prenant feu tout à coup,

[1] Elles rougiraient de suivre une route permise. LUCAIN, II, 446.
[2] TACITE, *Annal.*, XI, 26, 27, etc.
[3] *En lui résistant.*

la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte touts ses efforts à la premiere charge,

> Irarumque omnes effundit habenas[1] :

il la feit mourir, et grand nombre de ceulx de son intelligence; iusques à tel[2] qui n'en pouvoit mais, et qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee.

Ce que Virgile dict de Venus et de Vulcan, Lucrece l'avoit dict plus sortablement d'une iouïssance desrobbee d'elle et de Mars :

> Belli fera mœnera Mavors
> Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
> Reiicit, æterno devinctus vulnere amoris;
> . . . .
> Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
> Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
> Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
> Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas
> Funde[3].

Quand ie rumine ce *reiicit*, *pascit*, *inhians*, *molli*, *fovet*, *medullas*, *labefacta*, *pendet*, *percurrit*, et cette noble *circumfusa*, mere du gentil *infusus*, i'ay desdaing de ces menues poinctes et allusions verbales qui nasquirent depuis. A ces bonnes gents, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre : leur langage

[1] Et lâche la bride à sa colère. VIRG., *Énéide*, XII, 499.

[2] TACITE, *Annal.*, XI, 36.

[3] Mars, ce dieu puissant par les armes, qui préside aux cruels exercices de la guerre, se rejette souvent sur ton sein, dompté qu'il est par la blessure éternelle de l'amour... Absorbé en toi, déesse, il nourrit d'amour ses yeux avides, et, en se renversant, il est comme suspendu à ta bouche. Lorsqu'il repose ainsi sur ton corps sacré, ô déesse, enlace-le dans tes bras, et laisse échapper des plaintes caressantes. LUCRÈCE, I, 23.

est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout epigramme; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach, et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé [1], rien de traisnant, tout y marche d'une pareille teneur : *contextus virilis est; non sunt circa flosculos occupati* [2]. Ce n'est pas une eloquence molle, et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est Bien dire, ie dis que c'est Bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles : *pectus est, quod disertum facit* [3] : nos gents appellent iugement, langage; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peincture est conduicte, non tant par dexterité de la main, comme pour avoir l'obiect plus vifvement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se representer; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict [4] qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme; le sens esclaire et produict les paroles, non plus de

[1] *De forcé.*

[2] Leur discours est un tissu solide; ils ne songent pas à l'orner de petites fleurs. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.

[3] C'est le cœur qui fait l'éloquence. QUINTIL. X, 7.

[4] *Vie de Démosthènes*, c. 1.

vent, ains de chair et d'os; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy : car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis communs ; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome que ie ne pouvois plier ny contourner oultre son allure commune : i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniement et employte des beaux esprits donne prix à la langue; non pas l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoreux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage, luy apprennent des mouvements inaccoustumez, mais prudemment et ingenieusement. Et combien peu cela soit donné à touts, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre pas la route commune; mais faulte d'invention et de discretion les perd; il ne s'y veoid qu'une miserable affectation d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes, qui, au lieu d'eslever, abbattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent [1] en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses et de nostre guerre,

[1] *Se gorgiaser,* se plaire, être content. — Le sens de la phrase est : pourvu que la nouveauté leur plaise, ils ne s'inquiètent point de l'exactitude.

qui est un genereux terrein à emprunter; et les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Ie le treuve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoreux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception : si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit soubs vous, et fleschit; et qu'à son default le latin se presente au secours, et le grec à d'aultres. D'aulcuns de ces mots que ie viens de trier, nous en appercevons plus malayseement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avily et rendu vulgaire la grace; comme en nostre commun, il s'y rencontre des phrases excellentes, et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniement trop ordinaire : mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez, ny ne deroge à la gloire de ces anciens aucteurs qui, comme il est vraysemblable, meirent premierement ces mots en ce lustre[1].

Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle. Mon page faict l'amour, et l'entend : lisez luy Leon hebreu[2], et Ficin ; on parle de luy, de ses

[1] Comparez avec ce passage : Henri Estienne, *Precellence du langage françois*, et *Conformité du langage françois avec le grec*. Ces deux ouvrages ont été réimprimés récemment par M. Léon Feugère, avec des notes curieuses.

[2] *Léon hébreu*, ou de Juda, est un rabbin portugais qui vivait sous Ferdinand le Catholique, et qui a composé un *Dialogue sur l'Amour*. —Ficin (Marcile), né à Florence, en 1433, mort en 1499. Il joignait à l'étude de la langue grecque, celles de la philosophie de Platon , de la théologie et de la musique. Ses œuvres ont été publiées en deux vol. in-fol.; Paris, 1641

pensees et de ses actions, et si n'y entend rien. Ie ne recognois pas chez Aristote la plus part de mes mouvements ordinaires; on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole : Dieu leur doint bien faire[1] ! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art, autant comme ils artialisent la nature[2]. Laissons là Bembo[3] et Equicola[4].

Quand i'escris, ie me passe bien de la compaignie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme ; aussi qu'à la verité les bons aucteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage : ie fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement representé des coqs, deffendoit à ses garsons qu'ils ne laissassent venir en sa boutique aulcun coq naturel; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides, qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire

[1] *Dieu veuille qu'ils aient raison.*

[2] VAR. : « Si i'estois du mestier, ie traicterois l'art le plus naturellement que ie pourrois. » Édit. de 1588.

[3] Bembo (Pierre), cardinal, l'un des plus célèbres parmi les auteurs italiens qui illustrèrent le seizième siècle, naquit à Venise, en 1470, et mourut en 1547. Ses œuvres ont été publiées à Venise, en 1729, 4 vol. in-fol. Elles comprennent des poésies diverses en italien et en latin, sonnets, canzone, etc., dans lesquelles il a imité Pétrarque, des dialogues sur l'amour, une histoire de Venise, en latin, et un grand nombre de lettres.

[4] Equicola (Mario), historien et philosophe italien, né vers 1460, à Alveto, village du pays qu'on nomme *gli Equicoli*, d'où il prit lui-même son nom. Son meilleur ouvrage est intitulé : *I Comentarj della historia de Mantova*, qu'il publia en 1521. On a aussi de lui un livre célèbre : *Della natura d'amore*. 1525, traduit en français par Gabriel Chappuis; Paris. 1584, in-8°.

feust abbruvé de quelques aultres mauvais chantres. Mais ie me puis plus malayseement desfaire de Plutarque : il est si universel et si plein, qu'à toutes occasions, et quelque subiect extravagant que vous ayez prins, il s'ingere à vostre besongne, et vous tend une main liberale et inepuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit, d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raccointer, que ie n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien desseing, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en païs sauvage, où personne ne m'ayde, ny me releve; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre, et de françois un peu moins. Ie l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust été moins mien : et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Ie corrigerois bien une erreur accidentale, dequoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertemment; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espez en figures : Voylà un mot du creu de Gascoigne : Voylà une phrase dangereuse (ie n'en refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent) : Voylà un discours ignorant : Voylà un discours paradoxe : En voylà un trop fol : Tu te ioues souvent; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte. » « Ouy, fois ie; mais ie corrige les faultes d'inadvertance, non celles de coustume. Est ce pas

ainsi que ie parle par tout? me represente ie pas vifvement? suffit. I'ai faict ce que i'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy. »

Or, i'ay une condition singeresse et imitatrice : quand ie me meslois de faire des vers (et n'en feis iamais que des latins), ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernierement de lire; et de mes premiers Essays, aulcuns puent un peu l'estrangier : à Paris, ie parle un langage aucuInement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention, m'imprime facilement quelque chose du sien : ce que ie considere, ie l'usurpe; une sotte contenance, une desplaisante grimace, une forme de parler ridicule; les vices plus; d'autant qu'ils me poignent, ils s'accrochent à moy, et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent iurer, par similitude, que par complexion : imitation meurtriere, comme celle des singes horribles en grandeur et en force que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes, desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout; mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils veoyoient faire : car, par là, les chasseurs apprindrent de se chausser des souliers à leur veue, avec force nœuds de liens; de s'affubler d'accoustrements de teste à tout des lacs courants, et oindre, par semblant, leurs yeulx de glux. Ainsi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion singeresse : ils s'engluoient, s'enchevestroient et garrotoient eulx mesmes. Cett' aultre faculté de representer ingenieusement les gestes et paroles d'un aultre, par desseing, qui apporte sou-

vent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, Par Dieu! qui est le plus droict de tous les serments. Ils disent que Socrates iuroit le Chien : Zenon, cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari[1] : Pythagoras[2], L'eau et L'air. Ie suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles[3], qu'ayant eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois iours de suitte; huict iours après ils m'eschappent pour Excellence ou pour Seigneurie; et ce que i'auray prins à dire en bastelant et en me mocquant, ie le diray lendemain serieusement. Pourquoy, à escrire, i'accepte plus envy[4] les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile; ie les prends sur une mouche : et Dieu vueille que celuy que i'ay icy en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage! Que ie commence par celle qu'il me plaira; car les matieres se tiennent toutes enchaisnees les unes aux aultres.

Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improuveu et lors que ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouïssent

[1] DIOGÈNE LAERCE, VII, 32. *Cappari*, ou *capparis*, c'est le câprier. COSTE.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VIII, 6.

[3] Ceci a rapport à ce qu'il a dit plus haut, qu'*on l'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion*. Ces deux phrases se suivaient immédiatement dans l'édition de 1588. A. DUVAL.

[4] *Plus à contre-cœur.*

soubdain, n'ayant sur le champ où les attacher; à cheval, à la table, au lict; mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. I'ay le parler un peu delicatement ialoux d'attention et de silence; si ie parle de force, qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la necessité mesme des chemins coupe les propos; oultre ce, que ie voyage plus souvent sans compaignie propre à ces entretiens de suitte : par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommende à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe); mais, le lendemain, ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais, quels ils estoient au reste, plus i'ahanne[1] à le trouver, plus ie l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tumbent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leur queste, inutilement.

Or doncques, laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement, ie treuve, aprez tout, que l'Amour n'est aultre chose que la soif de cette iouïssance, en un subiect desiré[2]; ny Venus, aultre chose que le plaisir à descharger ses vases[3],

[1] *Plus je m'efforce de.*

[2] Tout positif et tout désillusionné que fût La Rochefoucault, il se montre, dans l'appréciation de ce sentiment, beaucoup moins matérialiste que Montaigne : « Le plaisir de l'amour, dit-il, est d'aimer ; et l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne. »

[3] Montaigne avait d'abord écrit *ses roignons*. NAIGEON.

comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'autres parties; qui devient vicieux ou par immoderation, ou par indiscretion : pour Socrates[1], l'amour est appetit de generation, par l'entremise de la beauté. Et, considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements escervelez et estourdis dequoy il agite Zenon et Cratippus, cette rage indiscrette, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, severe et ecstatique en une action si folle; qu'on aye logé peslemesle nos delices et nos ordures ensemble; et que la supreme volupté aye du transy et du plainctif comme la douleur : ie crois qu'il est vray, ce que dict Platon[2], que l'homme a esté faict par les dieux pour leur iouet,

> Quænam ista iocandi
> Sævitia[3]!

et que c'est par mocquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous egualer par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand ie l'imagine en cette assiette, ie le tiens pour affronteur de faire le prudent et le contemplatif : ce sont les pieds du paon, qui abattent son orgueil.

> Ridentem dicere verum,
> Quid vetat[4]?

[1] Dans le *Banquet* de PLATON.

[2] *Lois*, I, 13; VIII, 10, éd. de M. Ast : Ανθρωπον Θεοῦ τι παίγνιον εἶναι. V. LECLERC.

[3] Cruelle manière de se jouer! CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 24.

[4] Qui vous empêche de dire la vérité en riant? HOR., *Sat.*, I, 1, 24.

Ceulx qui, parmy les ieux, refusent les opinions serieuses, font, dict quelqu'un, comme celui qui craint d'adorer la statue d'un sainct, si elle est sans devantiere[1]. Nous mangeons bien et beuvons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame, en celles là nous gardons nostre advantage sur elles; cette cy met toute aultre pensée soubs le ioug, abrutit et abestit, par son imperieuse auctorité, toute la theologie et philosophie qui est en Platon, et si ne s'en plainct pas[2]. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque decence; toutes aultres operations souffrent des regles d'honnesteté : cette cy ne se peult pas seulement imaginer, que vicieuse ou ridicule; trouvez y, pour veoir, un proceder sage et discret. Alexandre disoit[3], qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action, et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme; certes, c'est une marque, non seulement de nostre corruption originelle, mais aussi de nostre vanité et desformité.

D'un costé nature nous y poulse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses fonctions; et la nous laisse, d'aultre part, accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir, et recommender l'abstinence. Sommes nous pas bien brutes, de nommer brutale l'operation qui nous

[1] *Sans draperies, sans voiles.*

[2] Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules. LA ROCHEFOUCAULT..

[3] PLUTARQUE, *Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 23.

faict? Les peuples, ez religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances, comme sacrifices, luminaires, encensements, ieusnes, offrandes; et entre aultres, en la condemnation de cette action : toutes les opinions y viennent, oultre l'usage si estendu des circoncisions, qui en est une punition. Nous avons à l'adventure raison de nous blasmer de faire une si sotte production que l'homme; d'appeller l'action, honteuse; et honteuses, les parties qui y servent (asteure sont les miennes proprement honteuses et peneuses). Les Esseniens, dequoy parle Pline [1], se maintenoient, sans nourrice, sans maillot, plusieurs siecles, de l'abord des estrangiers qui, suyvants cette belle humeur, se rengeoient continuellement à eulx; ayant toute une nation hazardé de s'exterminer, plustost que s'engager à un embrassement feminin, et de perdre la suitte des hommes, plustost que d'en forger un. Ils disent [2] que Zenon n'eut affaire à femme qu'une fois en sa vie, et que ce feut par civilité, pour ne sembler desdaigner trop obstineement le sexe. Chascun fuyt à le veoir naistre, chascun court à le veoir mourir : pour le destruire, on cherche un champ spacieux, en pleine lumiere; pour le construire, on se musse dans un creux tenebreux, et le plus contrainct qu'il se peut : c'est le debvoir, de se cacher et rougir pour le faire, et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le sçavoir desfaire : l'un est iniure, l'aultre est faveur; car Aristote dict que Bonifier quelqu'un, c'est le Tuer,

[1] *Nat. Hist.*, V, 17.
[2] DIOGÈNE LAERCE, VII, 13.

en certaine phrase de son païs. Les Atheniens[1], pour apparier la desfaveur de ces deux actions, ayants à mundifier[2] l'isle de Delos, et se iustifier envers Apollo, deffendirent au pourpris d'icelle tout enterrement, et tout enfantement ensemble. *Nostri nosmet pœnitet*[3]

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant. Ie sçais une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, Que c'est une contenance desagreable de mascher, qui rabbat beaucoup de leur grace et de leur beauté; et ne se presente pas volontiers en public avecques appetit : et sçais un homme qui ne peult souffrir de veoir manger, ny qu'on le veoye, et fuyt toute assistance plus quand il s'emplit, que s'il se vuide. En l'empire du Turc, il se veoid grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les aultres, ne se laissent iamais veoir quand ils font leurs repas; qui n'en font qu'un la sepmaine; qui se deschiquettent et descoupent la face et les membres; qui ne parlent iamais à personne : gents fanatiques, qui pensent honnorer leur nature en se desnaturant, qui se prisent de leur mespris, et s'amendent de leur empirement! Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy mesme, à qui ses plaisirs poisent, qui se tient à malheur! Il y en a qui cachent leur vie,

> Exsilioque domos et dulcia limina mutant[4],

[1] THUCYDIDE, III, 104.

[2] *Purifier.*

[3] Nous estimons à vice nostre estre. TÉRENCE, *Phormion*, act. I, sc. 3, v. 20. — La traduction est de Montaigne. NAIGEON.

[4] Quittent pour l'exil leurs maisons et le seuil bien-aimé. VIRG., *Géorg.*, II, 511.

et la desrobbent de la veue des aultres hommes; qui evitent la santé et l'alaigresse, comme qualitez ennemies et dommageables : non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples, mauldissent leur naissance, et benissent leur mort : il en est où le soleil est abominé, les tenebres adorees. Nous ne sommes ingenieux qu'à nous malmener; c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit : dangereux util en desreglement!

O miseri! quorum gaudia crimen habent[1].

Hé! pauvre homme! tu as assez d'incommoditez necessaires, sans les augmenter par ton invention; et es assez miserable de condition, sans l'estre par art; tu as des laideurs reelles et essentielles, à suffisance, sans en forger d'imaginaires : trouves tu que tu sois trop à l'ayse, si la moitié de ton ayse ne te fasche? trouves tu que tu ayes rempli touts les offices necessaires à quoy nature t'engage, et qu'elle soit manque et oysifve chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices? Tu ne crains point d'offenser ses loix, universelles et indubitables; et te picques aux tiennes, partisanes[2] et fantastiques; et d'autant plus qu'elles sont particulieres, incertaines, et plus contredictes, d'autant plus tu fois là ton effort : les ordonnances positifves de ta paroisse t'occupent et attachent; celles de Dieu et du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette consideration; ta vie en est toute.

[1] Malheureux! qui se font un crime de leurs plaisirs. *Pseudo-Gallus,* I, 180.

[2] *Faite pour un parti, pour un petit nombre.*

Les vers de ces deux poëtes[1], traictants ainsi reserveement et discrettement de la lascifveté, comme ils font, me semblent la descouvrir et esclairer de plus prez. Les dames couvrent leur sein d'un reseul, les presbtres plusieurs choses sacrees, les peintres umbragent leur ouvrage, pour luy donner plus de lustre; et dict on que le coup du soleil et du vent est plus poisant par reflection qu'à droict fil. L'Aegyptien[2] respondit sagement à celuy qui luy demandoit, « Que portes tu là caché soubs ton manteau? » « Il est caché soubs mon manteau, afin que tu ne sçaches pas que c'est : » mais il y a certaines aultres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cettuy là, plus ouvert,

> Et nudam pressi corpus ad usque meum[3]:

il me semble qu'il me chaponne. Que Martial retrousse Venus à sa poste, il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere : celuy qui dict tout, il nous saoule et nous desgouste. Celuy qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a : il y a de la trahison en cette sorte de modestie; et, notamment, nous entr'ouvrant, comme font ceulx cy[4], une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peinture doibvent sentir leur larrecin.

L'amour des Espaignols et des Italiens, plus res-

[1] De Virgile, sur Vénus et Vulcain; de Lucrèce, sur Vénus et Mars.

[2] Plutarque, *de la Curiosité*, c. 3.

[3] Et je l'ai pressée toute nue contre mon corps. Ovide, *Amor.*, I, 5, 24

[4] Virgile et Lucrèce.

pectueuse et craintifve, plus mineuse et couverte, me plaist : ie ne sçais qui, anciennement, desiroit le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus long temps ce qu'il avalloit: ce souhait est mieulx à propos en cette volupté viste et precipiteuse, mesme à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soubdaineté. Pour arrester sa fuyte, et l'estendre en preambules, entre eulx tout sert de faveur et de recompense; une œuillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourroit disner de la fumee du rost, feroit il pas une belle espargne? C'est une passion qui mesle, à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fiebvreuse : il la fault payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper; nous faisons nostre charge extreme la premiere, il y a tousiours de l'impetuosité françoise : faisant filer leurs faveurs, et les estalant en detail, chascun, iusques à la vieillesse miserable, y treuve quelque bout de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a iouïssance qu'en la iouissance, qui ne gaigne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a de haulteur et d'honneur au dernier siege; nous nous devrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries et plusieurs destours. Cette dispensation reviendroit à nostre commodité; nous y arresterions, et nous y aimerions plus long temps : sans esperance

et sans desir, nous n'allons plus rien qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniement à craindre : depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hazardees ; ce sont vertus rares et difficiles : soubdain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles ;

> Postquam cupidæ mentis satiata libido est,
> Verba nihil metuere, nihil periuria curant[1] ;

et Thrasonides[2], ieune homme grec, feut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gaigné le cœur d'une maistresse, d'en iouïr, pour n'amortir, rassasier et allanguir par la iouïssance cette ardeur inquiete, de laquelle il se glorifioit et se paissoit. La cherté donne goust à la viande : veoyez combien la forme des salutations qui est particuliere à nostre nation, abastardit par sa facilité la grace des baisers, lesquels Socrates[3] dict estre si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une desplaisante coustume, et iniurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suitte, pour mal plaisant qu'il soit,

> Cuius livida naribus caninis
> Dependet glacies, rigetque barba...
> Centum occurrere malo culilingis[4] :

[1] Dès que nous avons satisfait le caprice de notre passion, nous comptons pour rien les promesses et les serments. CATULLE, *Carm.*, LXIV, 147.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VII, 130.

[3] XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 3, 11.

[4] MARTIAL, VII, 94. — Ici encore il est presque impossible de traduire.

et nous mesmes n'y gaignons gueres ; car, comme le monde se veoid party[1], pour trois belles il nous en fault baiser cinquante laides : et à un estomach tendre, comme sont ceulx de mon aage, un mauvais baiser en surpaye un bon.

Ils font les poursuyvants en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre ; et se deffendent ainsi : « Qu'il y a des degrez en la iouïssance ; et que par services ils veulent obtenir pour eulx celle qui est la plus entiere : elles ne vendent que le corps ; la volonté ne peult estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne. » Ainsi ceulx cy disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent : et ont raison ; c'est la volonté qu'il fault servir et practiquer[2]. I'ay horreur d'imaginer mien un corps privé d'affection : et me semble que cette forcenerie est voisine à celle de ce garson, qui alla saillir par amour la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte[3] ; ou de ce furieux aegyptien, eschauffé aprez la charongne d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit[4] : lequel donna occasion à la loy, qui feut faicte depuis en Aegypte, que les corps des belles et ieunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois iours avant qu'on les meist entre les mains de ceulx qui avoient charge de prouveoir à leur enterrement[5]. Periander feit plus merveilleusement, qui estendit l'affection

[1] *Partage*

[2] *Gagner par des pratiques adroites.* E. Johanneau.

[3] Valère Maxime, VIII, 11, ext. 5.

[4] *Plaçait dans le suaire, ensevelissait.*

[5] Hérodote, II, 89.

coniugale (plus reglee et legitime) à la iouïssance de Melissa sa femme trespassee[1]. Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant aultrement iouïr de Endymion son mignon, l'aller endormir pour plusieurs mois, et se paistre de la iouïssance d'un garson qui ne se remuoit qu'en songe? Ie dis pareillement qu'on aime un corps sans ame, ou sans sentiment, quand on aime un corps sans son consentement et sans son desir. Toutes iouïssances ne sont pas unes; il y a des iouïssances etiques et languissantes : mille aultres causes que la bienvueillance nous peuvent acquerir cet octroy des dames; ce n'est suffisant tesmoignage d'affection; il y peult escheoir de la trahison, comme ailleurs : elles n'y vont par fois que d'une fesse,

> Tanquam thura merumque parent...
> Absentem, marmoreamve putes[2] :

i'en sçais qui aiment mieulx prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il fault regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque aultre fin encores, ou pour celle là seulement, comme d'un gros garson d'estable; en quel reng, et à quel prix vous y estes logé,

> Tibi si datur uni;
> Quo lapide illa diem candidiore notet[3].

[1] Diogène Laerce, I, 96.

[2] Comme si elles offraient aux dieux le vin et l'encens... Vous diriez qu'elles sont absentes, ou de marbre. Martial, XI, 103, 12; et 59, 8.

[3] Si elle se donne à vous seul, si elle regarde ce jour-là comme heureux. Catulle, LXVIII, 147.

Quoy, si elle mange vostre pain à la saulse d'une plus agreable imagination?

Te tenet, absentes alios suspirat amores [1].

Comment? avons nous pas veu quelqu'un, en nos iours, s'estre servy de cette action à l'usage d'une horrible vengeance, pour tuer par là, et empoisonner, comme il feit, une honneste femme?

Ceulx qui cognoissent l'Italie ne trouveront iamais estrange si, pour ce subiect, ie ne cherche ailleurs des exemples; car cette nation se peult dire regente du reste du monde en cela. Ils ont plus communement des belles femmes, et moins de laides que nous; mais des rares et excellentes beautez, i'estime que nous allons à pair [2]. Et en iuge autant des esprits : de ceulx de la commune façon, ils en ont beaucoup plus, et evidemment; la brutalité y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus hault estage, nous ne leur en debvons rien. Si i'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours elle est, au prix d'eulx, populaire chez nous et naturelle; mais on la veoid par fois en leur mains, si pleine et si vigoreuse qu'elle surpasse touts les plus roides exemples que nous en ayons. Les mariages de ce païs là clochent en cecy : leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloingnee accointance avecques l'estrangier leur est autant capitale que la plus voisine. Cette loy faict que toutes

[1] Elle te tient dans ses bras, et soupire pour un autre amant. TIBULLE, I, 6, 35.

[2] Voyez le *Voyage de Montaigne*, t. I, p. 319.

les approches se rendent necessairement substantielles ; et, puisque tout leur revient à mesme compte, elles ont le chois bien aysé : et ont elles brisé ces cloisons, croyez qu'elles font feu. *Luxuria ipsis vinculis, sicut fera bestia, irritata, deinde emissa*[1]. Il leur fault un peu lascher les resnes :

> Vidi ego nuper equum, contra sua frena tenacem,
> Ore reluctanti fulminis ire modo[2] :

on allanguit le desir de la compaignie, en luy donnant quelque liberté[3]. Nous courons à peu prez mesme fortune : ils sont trop extremes en contraincte ; nous, en licence. C'est un bel usage de nostre nation, qu'aux bonnes maisons nos enfants soyent receus, pour y estre nourris et eslevez pages, comme en une eschole de noblesse ; et est discourtoisie, dict on, et iniure, d'en refuser un gentilhomme : i'ai apperceu (car autant de maisons, autant de divers styles et formes) que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suitte les regles plus austeres, n'y ont pas eu meilleure adventure ; il y fault de la moderation, il fault laisser bonne partie de leur conduicte à leur propre discretion ; car, ainsi comme ainsi, n'y a il discipline qui les sceust brider de toutes parts. Mais il est bien vray que celle qui est es-

[1] La luxure est comme une bête féroce qui s'irrite de ses chaines, et qui s'échappe avec plus de fureur. TITE LIVE, XXXIV. A.

[2] Je vis naguère un cheval qui, rebelle au frein, luttait contre les rênes et s'élançait comme la foudre. OVIDE, *Amor.*, III, 4, 13.

[3] Dans l'édition de 1588, on lit après cette phrase : « Ayant tant de pieces à mettre en communication, on les achemine à y employer tousiours la derniere, puisque c'est tout d'un prins. »

chappee, bagues saufves, d'un escholage libre, apporte bien plus de fiance de soy, que celle qui sort saine d'une eschole severe et prisonniere.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (les courages et les desirs tousiours pareils); nous, à l'asseurance : nous n'y entendons rien; c'est à faire aux Sarmates, qui n'ont loy de coucher avecques homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un aultre en guerre [1]. A moy, qui n'y ay droict que par les aureilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suyvant le privilege de mon aage. Ie leur conseille doncques, et à nous aussi, l'abstinence; mais, si ce siecle en est trop ennemy, au moins la discretion et la modestie: car comme dict le conte d'Aristippus [2], parlant à des ieunes gents qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane, « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer : » qui ne veult exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom [3]; si le fonds n'en vault gueres, que l'apparence tienne bon.

Ie loue la gradation et la longueur en la dispensation de leurs faveurs : Platon montre qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdicte aux tenants. C'est un traict de gourmandise, laquelle il fault qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros, et tumultuairement : se conduisant en leur dispensation ordonneement et mesureement, elles pipent bien

[1] HÉRODOTE, IV, 117.
[2] DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, II, 69.
[3] *Sa renommée.*

mieulx nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousiours devant nous; ie dis celles mesmes qui ont à se laisser attrapper : elles nous battent mieulx en fuyant, comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer; leur roolle est souffrir, obeïr, consentir : c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité; à nous, rare et incertaine : elles ont tousiours leur heure, afin qu'elles soyent tousiours prestes à la nostre, *pati natæ* [1] : et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominente, ell' a faict que les leurs fussent occultes et intestins [2], et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation, et simplement pour la deffensifve. Il fault laisser à la licence amazoniene les traits pareils à cettuy cy : Alexandre passant par l'Hyrcanie, Thalestris, royne des Amazones, le veint trouver avec trois cents gents d'armes de son sexe, bien montez et bien armez, ayant laissé le demourant d'une grosse armee qui la suyvoit, au delà des voisines montaignes : et luy dict tout hault, et en public : « Que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avoit menee là pour le veoir, luy offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprinses; et que le trouvant si beau, ieune, et vigoreux, elle, qui estoit parfaicte en toutes ses qualitez, luy conseilloit qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquist, de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme qui feust lors vivant, quelque chose de grand et de

[1] Nées pour souffrir. SÉNÈQUE, *Epist.* 95.

[2] *Renfermés.* COSTE.

rare pour l'advenir. » Alexandre la remercia du reste; mais, pour donner temps à l'accomplissement de sa derniere demande, il arresta treize iours en ce lieu, lesquels il festoya le plus alaigrement qu'il peut. en faveur d'une si courageuse princesse [1].

[2] Nous sommes, quasi en tout, iniques iuges de leurs actions, comme elles sont des nostres : i'advoue la verité, lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreglement qui les poulse si souvent au change, et les empesche de fermir leur affection en quelque subiect que ce soit; comme on veoid de cette deesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis : mais si est il vray que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violent; et contre la nature de la violence, s'il est constant. Et ceulx qui s'en estonnent, s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable, que ne veoyent ils combien souvent ils la receoivent en eulx, sans espovantement et sans miracle? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y veoir de l'arrest; ce n'est pas une passion simplement corporelle : si on ne treuve point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise; elle vit encores aprez la satieté; et ne luy peult on prescrire ny satisfaction constante, ny fin; elle va tousiours oultre sa possession. Et si, l'in-

[1] DIODORE DE SICILE, XVII, 16; QUINTE-CURCE, VI, 5.

[2] Dans l'édition de 1588, fol. 388 verso, ce paragraphe suit immédiatement la phrase du précédent, où Montaigne dit que la nature a fourni les femmes de pièces uniquement propres *à la deffensifve*. Il a ajouté depuis toute l'histoire de Thalestris. A. DUVAL.

constance leur est à l'adventure aulcunement plus pardonnable qu'à nous : elles peuvent alleguer comme nous, l'inclination, qui nous est commune, à la varieté et à la nouvelleté ; et alleguer secondement, sans nous, Qu'elles achetent chat en sac[1] : Ieanne, royne de Naples, feit estrangler Andreosse[2], son premier mary, aux grilles de sa fenestre, avecques un laqs d'or et de soye, tissu de sa main propre ; sur ce qu'aux corvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conceue à veoir sa taille, sa beauté, sa ieunesse et disposition, par où elle avoit esté prinse et abusee ; Que[3] l'action a plus d'effort que n'a la souffrance ; ainsi, que de leur part tousiours au moins il est pourveu à la necessité, de nostre part il peult advenir aultrement. Platon[4], à cette cause, establit sagement par ses loix, avant tout mariage, pour decider de son opportunité, que les iuges veoyent les garsons, qui y pretendent, tout fin nuds, et les filles nues iusqu'à la ceincture seulement. En nous essayant[5], elles ne nous treuvent, à l'adventure, pas dignes de leur chois :

[1] On dit aujourd'hui *acheter chat en poche ;* et tel est même le texte de l'édition de 1588. V. LECLERC.

[2] André, fils de Charles, roi de Hongrie, et qui fut marié à Jeanne Ire de Naples. Les Italiens l'appelèrent *Andreasso*. COSTE.

[3] C'est la suite de la phrase qui commence par, *elles peuvent alléguer*. Depuis l'édition de 1588, Montaigne a intercalé l'exemple de Jeanne de Naples, ce qui a rendu la liaison des idées moins sensible. A. DUVAL.

[4] Traité *des Lois*, XI, p. 925.

[5] Suppléez, *Il peut advenir qu'*en nous essayant. A. DUVAL.

Experta latus, madidoque simillima loro
Inguina, nec lassa stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos [1].

Ce n'est pas tout que la volonté charie droict; la foiblesse et l'incapacité rompent legitimement un mariage,

Et quærendum aliunde foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam [2]:

pourquoy non? et, selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus actifve,

Si blando nequeat superesse labori [3].

Mais n'est ce pas grande impudence, d'apporter nos imperfections et foiblesses en lieu où nous desirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommendation? Pour ce peu qu'il m'en fault à cette heure,

Ad unum
Mollis opus [4],

ie ne vouldrois importuner une personne que i'ay à reverer et craindre :

Fuge suspicari,
Cujus undenum trepidavit ætas
Claudere lustrum [5].

[1] Ces vers, qu'on ne peut rendre littéralement, peuvent s'analyser ainsi : Après de longs efforts pour réveiller les sens de son époux, elle quitte sa couche impuissante. MARTIAL, VII, 58, 3.

[2] Et il faut chercher ailleurs un homme plus vigoureux pour délier la ceinture virginale. CATULLE, *Carm.*, LXVII, 27.

[3] S'il ne peut soutenir cette douce fatigue. VIRG., *Géorg.*, III, 127.

[4] Faible, même pour un seul travail. HORACE, *Epod.*, XII, 15.

[5] Ne craignez rien d'un homme dont le onzième lustre est déjà fermé. HORACE, *Od.*, II, 4, 12. — Il y a dans le texte, *octavum*, le huitième.

Nature se debvoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encores ridicule. Ie hais de le veoir, pour un poulce de chestifve vigueur qui l'eschauffe trois fois la sepmaine, s'empresser et se gendarmer de pareille aspreté, comme s'il avoit quelque grande et legitime iournee dans le ventre; un vray feu d'estoupe : et admire sa cuisson, si vifve et fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteincte. Cet appetit ne debvroit appartenir qu'à la fleur d'une belle ieunesse : fiez vous y, pour veoir, à seconder cett' ardeur indefatigable, pleine, constante et magnanime qui est en vous; il vous la lairra vrayement en beau chemin : renvoyez le hardiement plustost vers quelque enfance molle, estonnee, et ignorante, qui tremble encores soubs la verge, et en rougisse;

> Indum sanguineo veluti violaverit ostro
> Si quis ebur, vel mixta rubent ubi lilia multa
> Alba rosa [1].

Qui peult attendre, le lendemain, sans mourir de honte, le desdaing de ces beaux yeulx consens [2] de sa lascheté et impertinence,

> Et taciti fecere tamen convicia vultus [3],

il n'a iamais senty le contentement et la fierté de les leur avoir battus et ternis par le vigoreux exercice d'une nuict officieuse et actifve. Quand i'en ay veu

[1] Comme l'ivoire de l'Inde marqué de pourpre, comme des lis mêlés avec des roses. Virg., *Énéide*, XII, 67.

[2] *Témoins.*

[3] Leurs visages muets eux-mêmes nous adressent des reproches. Ovide, *Amor.*, I, 7, 21.

quelqu'une s'ennuyer de moy, ie n'en ay point incontinent accusé sa legereté; i'ay mis en doubte si ie n'avois pas raison de m'en prendre à nature plustost : certes elle m'a traicté illegitimement et incivilement,

> Si non longa satis, si non bene mentula crassa:
> Nimirum sapiunt, videntque parvam
> Matronæ quoque mentulam illibenter[1];

et d'une lesion enormissime. Chascune de mes pieces est egualement mienne, que toute aultre; et nulle aultre ne me faict plus proprement homme, que cette cy.

Ie doibs au public universellement mon pourtraict. La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute; desdaignant, au roolle de ses vrays debvoirs, ces petites regles, feinctes, usuelles, provinciales; naturelle toute, constante, generale, de laquelle sont filles, mais bastardes, la civilité, la cerimonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceulx de l'essence : quand nous aurons faict à ceulx icy, nous courrons sus aux aultres, si nous trouvons qu'il y faille courir; car il y a dangier que nous fantasions[2] des offices nouveaux, pour excuser nostre negligence envers les naturels offices, et pour les confondre. Qu'il soit ainsin, il se

[1] De ces trois vers, le premier est le commencement d'une épigramme des *Veterum Poëtarum Catalecta*, intitulée *Priapus;* les autres sont tirés d'une autre épigramme du même recueil, intitulée *ad Matronas*. Aucun des trois vers ne peut être traduit. Coste.

[2] *Que nous inventions à notre fantaisie.*

froid Qu'ez lieux où les faultes sont malefices [1], les malefices ne sont que faultes; Qu'ez nations où les loix de la bienseance sont plus rares et lasches, les loix primitives de la raison commune sont mieulx observees : l'innumerable multitude de tant de debvoirs suffoquant nostre soing, l'allanguissant et dissipant. L'application aux legieres choses nous retire des iustes : oh, que ces hommes superficiels prennent une route facile et plausible, aux prix de la nostre! ce sont umbrages dequoy nous nous plastrons et entrepayons; mais nous n'en payons pas, ains [2] en rechargeons nostre debte envers ce grand iuge qui trousse nos panneaux et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feind point à nous veoir par tout, iusques à nos intimes et plus secrettes ordures : utile decence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette descouverte. Enfin, qui desniaiseroit l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence : qui n'en escript que revereement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Ie ne m'excuse pas envers moy; et si ie le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que ie m'excuserois, que d'aultre mienne faulte : ie m'excuse à certaines humeurs que i'estime plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé. En leur consideration, ie diray encores cecy (car ie desire de contenter chascun; chose pourtant tresdifficile, *esse unum hominem accommodatum ad*

tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem[1]), Qu'ils n'ont à se prendre proprement à moy de ce que ie fois dire aux auctoritez receues et approuvees de plusieurs siecles; et Que ce n'est pas raison qu'à faulte de rhythme ils me refusent la dispense que mesme des hommes ecclesiastiques, des nostres, et des plus cretez[2], iouïssent en ce siecle: en voicy deux,

> Rimula, dispeream, ni monogramma tua est[3].
> Un v.. d'amy la contente et bien traicte.

Quoy tant d'aultres? I'aime la modestie; et n'est par iugement que i'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moy. Ie ne le loue, non plus que toutes formes contraires à l'usage receu; mais ie l'excuse, et, par circonstances tant generales que particulieres, en allege l'accusation.

Suyvons. Pareillement d'où peult venir cette usurpation d'auctorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens,

> Si furtiva dedit nigra munuscula nocte[4],

que vous en investissez incontinent l'interest, la

[1] Qu'un seul homme se conforme à cette grande variété de mœurs, de discours, et de volontés. Q. Cic., *de Petit. Consul.*, c. 14.

[2] *Des plus huppés.*

[3] Ce vers est de Théodore de Bèze, et il se trouve dans une épigramme de ses *Juvenilia*. Voyez la page 103, édit. de Lyon, sans date, in-16. A l'égard du vers français, cité immédiatement après, il est tiré d'un rondeau de Saint-Gelais. Voyez ses *Œuvres poétiques*, p. 99, édit. de Lyon, 1574, in-12. Naigeon.

[4] Si, durant une nuit obscure, elle vous a accordé furtivement quelques faveurs. Catulle, *Carm.*, LXVIII, 145

froideur, et une auctorité maritale? C'est une convention libre : que ne vous y prenez vous, comme vous les y voulez tenir? il n'y a point de prescription sur les choses volontaires. C'est contre la forme, mais il est vray pourtant, que i'ay en mon temps conduict ce marché, selon que sa nature peult souffrir, aussi consciencieusement qu'aultre marché, et avecques quelque air de iustice ; et que ie ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que i'en sentois; et leur en ay representé naïfvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accez et les remises : on n'y va pas tousiours un train. I'ay esté si espargnant à promettre, que ie pense avoir plus tenu que promis ny deu : elles y ont trouvé de la fidelité, iusques au service de leur inconstance, ie dis inconstance advouee, et par fois multipliee. Ie n'ay iamais rompu avecques elles tant que i'y tenois, ne feust ce que par le bout d'un filet; et, quelques occasions qu'elles m'en ayent donné, n'ay iamais rompu iusques au mespris et à la haine : car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bienveuillance. De cholere, et d'impatience un peu indiscrette, sur le poinct de leurs ruses et desfuytes [1], et de nos contestations, ie leur en ay faict veoir par fois ; car ie suis, de ma complexion, subiect à des esmotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoyqu'elles soient legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon iugement, ie ne me suis pas feinct à leur donner des advis paternels et mor-

[1] *Défaites, réponses évasives, faux-fuyants.* V. LECLERC.

lants, et à les pincer où il leur cuisoit. Si ie leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement conscientieux : i'ay observé ma parole ez choses dequoy on m'eust ayseement dispensé; elles se rendoient lors par fois avec reputation, et soubs des capitulations qu'elles souffroient ayseement estre faulsees par le vainqueur : i'ay faict caler[1], soubs l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort, plus d'une fois; et où la raison me pressoit, les ay armees contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes regles, quand elles s'y estoient franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. I'ay, autant que i'ay peu, chargé sur moi seul le hasard de nos assignations, pour les en descharger; et ay dressé nos parties tousiours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en souspeçon, et en oultre, par mon advis, plus accessible : ils sont ouverts principalement par les endroicts qu'ils tiennent de soy couverts; les choses moins craintes sont moins deffendues et observees; on peult oser plus ayseement ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté. Iamais homme n'eut ses approches plus impertinemment genitales[2]. Cette voye d'aimer est plus selon la discipline; mais combien

[1] *Céder.*

[2] Montaigne avait d'abord ajouté : *Le desseing d'engendrer doibt estre purement legitime;* mais cette addition lui a vraisemblablement paru inutile, et il l'a rayée sur son manuscrit. NAIGEON.

elle est ridicule à nos gents, et peu effectuelle, qui le sçait mieulx que moy? si ne m'en viendra point le repentir : ie n'y ay plus que perdre :

> Me tabula sacer
> Votiva paries indicat uvida
> Suspendisse potenti
> Vestimenta maris deo[1] :

il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais, tout ainsi comme à un aultre ie dirois, à l'adventure, « Mon amy, tu resves; l'amour, de ton temps, a peu de commerce avecques la foy et la preud'hommie;

> Hæc si tu postules
> Ratione certa facere, nihilo plus agas,
> Quam si des operam, ut cum ratione insanias[2] : »

aussi, au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progrez, pour infructueux qu'il me peust estre; l'insuffisance et la sottise est louable en une action meslouable : autant que ie m'esloigne de leur humeur en cela, ie m'approche de la mienne. Au demourant, en ce marché, ie ne me laissois pas tout aller; ie m'y plaisois, mais ie ne m'y oubliois pas : ie reservois en son entier ce peu de sens et de discretion que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien; un

[1] Le tableau sacré que j'ai suspendu dans le temple de Neptune indique que j'ai consacé à ce dieu mes habits humides encore de mon naufrage. Hor., *Od.*, I, 5, 13.

[2] Si tu veux en cela suivre des règles certaines, tu agiras exactement comme si tu t'appliquais à faire des folies avec sagesse. Térence, *Eunuch.*, act. I, sc. 1, v. 16.

peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi iusques à la desbauche et dissolution; mais iusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Ie n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout prix; et me contentois de son propre et simple coust : *nullum intra se vitium est*[1]. Ie hais quasi à pareille mesure une oysifveté croupie et endormie, comme un embesongnement espineux et penible; l'un me pince, l'aultre m'assoupit : i'aime autant les bleceures, comme les meurtrisseures; et les coups trenchants, comme les coups orbes[2]. I'ay trouvé en ce marché, quand i'y estois plus propre, une iuste moderation entre ces deux extremitez. L'amour est une agitation esveillee, vifve, et gaie; ie n'en estois ny troublé ny affligé, mais i'en estois eschauffé et encores alteré : il s'en fault arrester là; elle n'est nuisible qu'aux fols. Un ieune homme demandoit au philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : « Laissons là le sage, respondit il[3]; mais toy et moy, qui ne le sommes pas, ne nous engageons point en chose si esmeue et violente, qui nous esclave à aultruy, et nous rende contemptibles à nous. » Il disoit vray, qu'il ne fault pas fier chose de soy si precipiteuse à une ame qui n'aye de quoy en soubtenir les venues, et de quoy rabattre par effect la parole d'Agesilaüs[4], « que la prudence et l'amour ne peuvent

[1] Nul vice n'est renfermé en lui-même. SÉNÈQUE, *Epist* 95.

[2] Un *coup orbe* est un coup qui ne fait que meurtrissure, sans ouverture de plaie. NICOT.

[3] SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

[4] PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, c. [illegible]

ensemble. » C'est une vaine occupation, il est vray, messeante, honteuse, et illegitime; mais, à la conduire en cette façon, ie l'estime salubre, propre à desgourdir un esprit et un corps poisant; et, comme medecin, ie l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition, autant volontiers qu'aulcune aultre recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilayer[1] des prinses de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux fauxbourgs, que le pouls bat encores,

> Dum nova canities, dum prima et recta senectus,
> Dum superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
> Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo[2];

nous avons besoing d'estre sollicitez et chastouillez par quelque agitation mordicante, comme est cette cy. Voyez combien elle a rendu de ieunesse, de vigueur et de gayeté au sage Anacreon : et Socrates, plus vieil que ie suis, parlant d'un obiect amoureux : « M'estant, dict il[3], appuyé contre son espaule, de la mienne, et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, ie sentis, sans mentir, soubdain une piqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste; et feus plus de cinq iours depuis, qu'elle me fourmilloit : et m'escoula

[1] *Et différer pour lui les attaques de la vieillesse.* On lit dans l'édition de 1588, *et le retarder des prises de la vieillesse.* V. LECLERC.

[2] (*Pendant que*) Mon corps n'est point courbé sous le poids des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
JUV., *Sat.*, III, 26, trad. de Boileau.

[3] XÉNOPHON, *Banquet*, IV, 27.

dans le cœur une demangeaison continuelle. » Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, alloit eschauffer et alterer une ame refroidie et enervee par l'aage, et la premiere de toutes les humaines en reformation! Pourquoy non dea[1]? Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler aultre chose. La philosophie n'estrive[2] point contre les voluptés naturelles, pourveu que la mesure y soit ioincte, et en presche la moderation, non la fuyte; l'effort de sa resistance s'employe contre les estrangieres et bastardes; elle dict que les appetits du corps ne doibvent pas estre augmentez par l'esprit; et nous advertit ingenieusement de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité; de ne vouloir farcir, au lieu de remplir, le ventre; d'eviter toute iouïssance qui nous met en disette, et toute viande et boisson qui nous altere et affame : comme, au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisface simplement au besoing du corps; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doibt pas faire son faict, ains suyvre nuement et assister le corps. Mais ay ie pas raison d'estimer que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs, selon moy, un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office; et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné, il est excusable de le rechauffer et soubtenir par art, et, par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'alaigresse, puisque de soy il l'a perdue?

Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous,

[1] *Pourquoi pas?*
[2] *Ne lutte pas.*

pendant cette prison terrestre, purement ny corporel, ny spirituel, et qu'iniurieusement nous desmembrons[1] un homme tout vif; et qu'il semble y avoir raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur. Elle[2] estoit (pour exemple) vehemente, iusques à la perfection, en l'ame des saincts, par la penitence; le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance[3], et si pouvoit avoir peu de part à la cause : si ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligee; ils l'ont affligé luy mesme de peines atroces et propres, à fin qu'à l'envy l'un de l'aultre l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire que plus aspre. En pareil cas, aux plaisirs corporels, est ce pas iniustice d'en refroidir l'ame, et dire qu'il l'y faille entraisner comme à quelque obligation et necessité contraincte et servile? c'est à elle plustost de les couver et fomenter, de s'y presenter et convier, la charge de regir luy appartenant : comme c'est aussi à mon advis à elle, aux plaisirs qui luy sont propres, d'en inspirer et infondre au corps tout le ressentiment que porte sa condition, et de s'estudier qu'ils luy soyent doulx et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit : mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps?

[1] VAR. : *Deschirons.*
[2] C'est-à-dire *la douleur.*
[3] *De leur union intime.*

Ie n'ay point aultre passion qui me tienne en haleine : ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procez, font à l'endroit des aultres, qui, comme moy, n'ont point de vacation assignee, l'amour le feroit plus commodeement; il me rendroit la vigilance, la sobrieté, la grace, le soing de ma personne; rasseureroit ma contenance, à ce que les grimaces de la vieillesse, ces grimaces difformes et pitoyables, ne veinssent à la corrompre; me remettroit aux estudes sains et sages, par où ic me peusse rendre plus estimé et plus aimé, ostant à mon esprit le desespoir de soy et de son usage, et le raccointant à soy; me divertiroit de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrins melancholiques que l'oysifveté nous charge en tel aage, et le mauvais estat de nostre santé; reschaufferoit, au moins en songe, ce sang que nature abandonne; soubtiendroit le menton, et allongeroit un peu les nerfs et la vigueur et alaigresse de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruyne. Mais i'entends bien que c'est une commodité fort mal aysee à recouvrer : par foiblesse et longue experience, nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis : nous demandons plus, lors que nous apportons moins; nous voulons le plus choisir, lors que nous meritons le moins d'estre acceptez; nous cognoissants tels, nous sommes moins hardis et plus desfiants; rien ne nous peult asseurer d'estre aimez, veu nostre condition, et la leur. I'ay honte de me trouver parmy cette verte et bouillante ieunesse,

Cuius in indomito constantior inguine nervus,

Quam nova collibus arbor inhæret [1].

Qu'irions nous presenter nostre misere parmy cette alaigresse?

Possint ut iuvenes visere fervidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem [2]?

Ils ont la force et la raison pour eulx; faisons leur place, nous n'avons plus que tenir : et ce germe de beauté naissante ne se laisse manier à mains si gourdes, et practiquer à moyens purs materiels; car, comme respondit ce philosophe ancien [3] à celuy qui se mocquoit de quoy il n'avoit sceu gaigner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit, « Mon amy, le hameçon ne mord pas à du fromage si frais. » Or, c'est un commerce qui a besoing de relation et de correspondance : les aultres plaisirs que nous recevons, se peuvent recognoistre par recompenses de nature diverse; mais cettuy cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce deduit, le plaisir que ie fois chatouille plus doulcement mon imagination que celuy que ie sens : or, cil n'a rien de genereux, qui peult recevoir plaisir où il n'en donne point; c'est une vile ame, qui veult tout debvoir, et qui se plaist de nourrir de la conference [4] avecques les personnes

[1] **Qui toujours est en état de bien faire.**

Ce vers de La Fontaine suffit pour faire entrevoir le sens de ce passage d'Horace (*Epod.*, XII, 19). Coste.

[2] Afin que l'ardente jeunesse puisse voir, non sans de grands éclats de rire, un flambeau réduit en cendres. Hor., *Od.*, IV, 13, 26.

[3] Bion.

[4] *Entretenir des relations.*

auxquelles il est en[1] charge : il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien que par pitié, i'aime bien mieulx ne vivre point que de vivre d'aulmosne. Ie vouldrois avoir droict de le leur demander, au style auquel i'ai veu quester en Italie : *Fate ben per voi*[2]; ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats, « Qui s'aymera, si me suyve. » Ralliez vous, me dira lon, à celles de vostre condition, que la compaignie de mesme fortune vous rendra plus aysees. Oh! la sotte composition et insipide!

Nolo
Barbam vellere mortuo leoni[3] :

Xenophon[4] employe pour obiection et accusation, à l'encontre de Menon, Qu'en son amour il embesongnast des obiects passant fleur. Ie treuve plus de volupté à seulement veoir le iuste et doux meslange de deux ieunes beautez, ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le second d'un meslange triste et informe : ie resigne cet appetit fantastique à l'empereur Galba, qui ne s'addonnoit qu'aux chairs dures et vieilles[5]; et à ce pauvre miserable[6],

[1] *A charge.*

[2] *Faites-moi quelque bien pour vous-même.*

[3] Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort. MARTIAL, X, 90, 9.

[4] *Anabas,* II, 6, 15.

[5] SUÉTONE, *Vie de Galba,* c. 21.

[6] Ovide, qui du fond de son exil dit à sa femme : « Oh! plût aux dieux que je pusse te voir en cet état! que je pusse baiser tes

O ego Di faciant talem te cernere possim,
Caraque mutatis oscula ferre comis,
Amplectique meis corpus non pingue lacertis!

et entre les premieres laideurs, ie compte les beautez artificielles et forcees : Emonez[1], ieune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquerir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaüs, et luy demanda, si un sage se pourroit veoir amoureux : « Ouy dea, respondit l'aultre, pourveu que ce ne feust pas d'une beauté paree et sophistiquee comme la tienne. » La laideur d'une vieillesse advouee est moins vieille et moins laide à mon gré, qu'un' aultre peincte et lissee. Le diray ie? pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge : l'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance;

Quem si puellarum insereres choro,
Mire sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu[2]:

et la beauté non plus; car, ce qu'Homere l'estend iusques à ce que le menton commence à s'umbrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare; et est notoire la cause pour laquelle si plaisamment le sophiste Bion appelloit les poils folets de l'adolescence, Aris-

cheveux blanchis, et serrer dans mes bras ton corps amaigri par la douleur! » OVIDE, *ex Ponto*, I, 4, 49.

[1] DIOGÈNE LAERCE, IV, 34.

[2] Lorsque, les cheveux flottants, un jeune homme est introduit au milieu d'un chœur de jeunes filles, il trompe les yeux les plus pénétrants, tant ses traits tiennent également de l'un et de l'autre sexe. HOR., *Od.*, II, 5, 21.

togitons et Harmodiens [1] : en la virilité, ie le treuve desia aulcunement hors de son siege, non [2] qu'en la vieillesse ;

> Importunus enim transvolat aridas
> Quercus [3] :

et Marguerite, royne de Navarre, allonge, en femme, bien loing, l'advantage des femmes, ordonnant qu'il est saison, à trente ans, qu'elles changent le tiltre de belles en bonnes. Plus courte possession nous luy donnons sur nostre vie, mieulx nous en valons. Voyez son port : c'est un menton pueril. Qui ne sçait, en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre? l'estude, l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent : *Amor ordinem nescit* [4]. Certes, sa conduicte a plus de garbe [5], quand elle est meslée d'inadvertence et de trouble ; les faultes, les succez contraires, y donnent poincte et grace : pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chault peu qu'elle soit prudente : voyez comme il va chancellant, choppant et follastrant : on le met aux ceps [6], quand on le guide par art et sagesse ; et contrainct on sa divine liberté, quand on le soubmet à ces mains barbues et calleuses.

Au demourant, ie leur oys souvent peindre cette

[1] PLUTARQUE, traité *de l'Amour*, c. 34.
[2] *Et à plus forte raison dans la vieillesse.* V. LECLERC.
[3] Car il n'arrête pas son vol sur les chênes arides. HOR., *Od.*, IV, 13, 9.
[4] L'amour ne connait point l'ordre (la règle). SAINT JÉRÔME, *Lettre à Chromatius.*
[5] *Bonne grâce, agrément.*
[6] *Aux fers.*

intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont : tout y sert; mais ie puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautez corporelles; mais que ie n'ay point encores veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant rassis et meur soit il, elles vueillent prester la main à un corps qui tumbe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie à quelqu'une de faire cette noble harde [1] socratique du corps à l'esprit? achetant, au prix de ses cuisses, une intelligence et generation philosophique et spirituelle, le plus hault prix où elle les puisse monter? Platon ordonne, en ses loix, que celuy qui aura faict quelque signalé et utile exploict en la guerre, ne puisse estre refusé, durant l'expedition d'icelle, sans respect de sa laideur ou de son aage, de baiser, ou aultre faveur amoureuse de qui il la vueille. Ce qu'il treuve si iuste, en recommendation de la valeur militaire, ne le peult il pas estre aussi, en recommendation de quelque aultre valeur? et que ne prend il envie à une de preoccuper, sur ses compaignes, la gloire de cet amour chaste? chaste, dis ie bien,

> Nam si quando ad prælia ventum est,
> Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
> Incassum furit [2]:

les vices qui s'estouffent en la pensee ne sont pas des pires.

[1] *Harde*, échange.

[2] Si par hasard il en vient au combat, sa stérile ardeur s'allume comme un feu de paille qui n'a point d'aliment. VIRG., *Géorg.*, III, 98.

Pour finir ce notable commentaire, qui m'est eschappé d'un flux de caquet, flux impetueux par fois et nuisible,

> Ut missum sponsi furtivo munere malum
> Procurrit casto virginis e gremio,
> Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum,
> Dum adventu matris prosilit, excutitur,
> Atque illud prono præceps agitur decursu:
> Huic manat tristi conscius ore rubor[1],

ie dis que les masles et femelles sont iectez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande. Platon appelle indifferemment les uns et les aultres à la societé de touts estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique; et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu et la nostre[2]. Il est bien plus aysé d'accuser un sexe que d'excuser l'aultre : c'est ce qu'on dict, « Le fourgon se mocque de la paele. »

CHAPITRE VI.

DES COCHES.

Il est bien aysé à verifier que les grands aucteurs, escrivants des causes, ne se servent pas seulement de

[1] Ainsi une pomme, présent furtif d'un amant, tombe du chaste sein d'une jeune fille, lorsque celle-ci, oubliant qu'elle l'a cachée sous sa robe moelleuse, se lève pour aller au-devant de sa mère; le fruit roule rapidement sur la terre, et la vierge confuse trahit son secret par sa rougeur. CATULLE, *Carm.*, LXV, 19.

[2] « La vertu de l'homme et de la femme est la même. » Mot

celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croyent pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beauté : ils disent assez veritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons nous asseurer de la maistresse cause; nous en entassons plusieurs, pour veoir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

> Namque unam dicere causam
> Non satis est, verum plures, unde una tamen sit[1].

Me demandez vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent? Nous produisons trois sortes de vents : celuy qui sort par embas est trop sale : celuy qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisieme est l'esternuement; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous moquez pas de cette subtilité; elle est, dict on, d'Aristote[2].

Il me semble avoir veu en Plutarque[3] (qui est, de touts les aucteurs que ie cognoisse celuy qui a mieulx meslé l'art à la nature, et le iugement à la science), rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, aprez avoir trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peult produire

d'Antisthène, rapporté dans sa *Vie*, par DIOGÈNE LAERCE, VI, 12. COSTE.

[1] Ce n'est pas assez de nommer une seule cause; il en faut indiquer plusieurs, quoiqu'il n'y en ait qu'une seule de véritable. LUCRÈCE, VI, 704.

[2] *Problem.*, sect. 33, quæst. 9.

[3] Dans le traité intitulé *les Causes naturelles*, c. 11.

un tel effect. Moy, qui y suis fort subiect, sçais bien que cette cause ne me touche pas : et le sçais, non par argument, mais par necessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier; et ce qu'un mien cognoissant m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *peius vexabar, quam ut periculum mihi succurreret* [1] : ie n'eus iamais peur sur l'eau, comme ie n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de iustes, si la mort l'est), qui m'ait troublé ou esblouï. Elle naist par fois de faulte de iugement, comme de faulte de cœur. Touts les dangiers que i'ay veu, c'a esté les yeux ouverts, la veue libre, saine, et entiere : encores fault il du courage à craindre. Il me servit aultrefois, au prix d'aultres, pour conduire et tenir en ordre ma fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon d'armes : « Ie le trouvay, dict il [2], aprez la roupte [3] « de nostre armee, luy et Lachez, des derniers entre « les fuyants; et le consideray tout à mon ayse, et

[1] J'étais trop malade pour songer au péril. SÉNÈQUE, *Epist.* 53.
[2] Dans PLATON, *Banquet.*
[3] *La déroute.*

« en seureté; car i'estois sur un bon cheval, et luy « à pied, et avions ainsi combattu. Ie remarquay « premierement, combien il montroit d'advisement « et de resolution, au prix de Lachez; et puis, la « braverie de son marcher, nullement different du « sien ordinaire; sa veue ferme et reglee, con« siderant et iugeant ce qui se passoit autour de « luy; regardant tantost les uns, tantost les aul« tres, amis et ennemis, d'une façon qui encou« rageoit les uns, et signifioit aux aultres qu'il « estoit pour vendre bien cher son sang et sa vie à « qui essayeroit de la luy oster; et se sauverent « ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceulx cy, on « court aprez les effrayez. » Voylà le tesmoignage de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous essayons touts les iours, qu'il n'est rien qui nous iecte tant aux dangiers, qu'une faim inconsideree de nous en mettre hors : *quo timoris minus est, eo minus ferme periculi est*[1]. Nostre peuple a tort de dire, « Celuy là craint la mort, » quand il veult exprimer qu'il y songe et qu'il la preveoid. La prevoyance convient egualement à ce qui nous touche en bien et en mal : considerer et iuger le dangier est aulcunement le rebours de s'en estonner. Ie ne me sens pas assez fort pour soubtenir le coup et l'impetuosité de cette passion de la peur, ny d'aultre vehemente : si i'en estois un coup vaincu et atterré, ie ne m'en releverois iamais bien entier : qui auroit faict perdre pied à mon ame, ne la remettroit iamais

[1] Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger. TITE LIVE, XXII, 5.

droicte en sa place; elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement, et, pourtant, ne lairroit iamais ressoudre et consolider la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aulcune maladie ne me l'ayt encores desmise : à chasque charge qui me vient, ie me presente et oppose en mon hault appareil; ainsi, la premiere qui m'emporteroit, me mettroit sans ressource. Ie n'en fois point à deux : par quelque endroict que le ravage faulsast ma levee [1], me voylà ouvert, et noyé sans remede. Epicurus dict [2], que le sage ne peult iamais passer à un estat contraire : i'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence, Que qui aura esté une fois bien fol, ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me donne le froid selon la robbe, et me donne les passions selon le moyen que i'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'aultre, m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité, et d'une apprehension reglee ou mousse.

Or, ie ne puis souffrir long temps (et les souffrois plus difficilement en ieunesse) ny coche, ny lictiere, ny bateau, et hais toute aultre voicture que de cheval, et en la ville et aux champs : mais ie puis souffrir la lictiere moins qu'un coche; et par mesme raison, plus ayseement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette legiere secousse que les avirons donnent, desrobbant le vaisseau soubs

[1] *Ma digue*, c'est-à dire les obstacles que je cherche à opposer.

[2] DIOGÈNE LAERCE, X, 117.

nous, ie me sens brouiller, ie ne sçais comment, la teste et l'estomach; comme ie ne puis souffrir soubs moy un siege tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte egualement, ou qu'on nous toue [1], cette agitation unie ne me blece aulcunement: c'est un remuement interrompu qui m'offense; et plus, quand il est languissant. Ie ne sçaurois aultrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident; ce que ie n'ay point essayé, ayant accoustumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Si i'en avois la memoire suffisamment informee, ie ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et necessité : si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. I'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutilement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondellier [2] et un mousquetaire, et nombre de harquebuses rengees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade [3], à la mode d'une galliote. Ils faisoient front, à leur battaille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit ioué, les faisoient

[1] *Ou qu'on nous remorque.*

[2] Soldat armé d'une *rondelle*, ou bouclier rond.

[3] C'est-à-dire *couvert d'un abri en forme de pavois* (en forme de bouclier).

tirer, et avaller aux ennemis cette salve avant que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire iour; oultre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux [1] les troupes marchant à la campaigne, ou à couvrir un logis [2] à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontieres, impos de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par païs en coche, de mesme cette peincture [3], et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.

Comme si leur neantise [4] n'estoit assez cogneue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchoient par païs en un charriot mené de quatre bœufs. Marc Antoine feut le premier qui se feit mener à Rome, et une garse menestriere [5] quand et luy, par des lions attelez à un coche. Heliogabalus en feit depuis autant, se disant Cybele, la mere des dieux; et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus : il attela aussi parfois deux cerfs à son coche; et une aultre fois quatre chiens; et encores quatre garses nues, se faisant traisner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur Firmus feit mener son coche à des austruches de merveilleuse gran-

[1] *Dangereux, peu sûrs.*

[2] *Un poste.*

[3] *Semblable à ceux que je viens de décrire.* COSTE.

[4] *Fainéantise.*

[5] La comédienne Cythéris. PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, c. 3. V. LECLERC.

deur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler.

L'estrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessifves : ce seroit chose excusable en païs estrangier; mais parmy ses subiects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé; sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates [1] donne à son roy, ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une despense de duree qui passe iusques à ses successeurs; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire. » I'aimois à me parer quand i'estois cadet, à faulte d'aultre parure; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robbes pleurent. Nous avons des contes merveilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons; grands roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publicques aux pompes des ieux et de leurs festes; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armees

[1] *Disc. à Nicoclès.*

bien fournies : et a lon raison d'accuser[1] Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruict de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote[2], qui ne touchent que la plus basse commune, qui s'esvanouïssent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié ; et desquels nul homme iudicieux et grave ne peult faire estime. L'employte[3] me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, iuste et durable, en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins : en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommendable à long temps[4] ; et en quoy nostre royne Catherine[5] tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection : la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'espoir, avant mourir, d'en veoir en train le service.

Oultre ce, il semble aux subiects, spectateurs de ces triumphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens : car les peuples presument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il

[1] Cicéron, *de Offic.*, II, 16.

[2] Id., *ibid.*

[3] *La dépense.*

[4] Voir le portrait que Montaigne trace de ce pape, auquel il baisa les pieds, le 29 décembre 1580, *Voyage*, t. I, p. 288.

[5] Catherine de Médicis.

nous fault, mais qu'il n'y doibvent auculnement toucher de leur part; et pourtant[1] l'empereur Galba, ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se feit porter sa boëte, et luy donna en sa main une poignee d'escus qu'il y pescha, avec ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien. » Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison; et qu'on repaist ses yeulx de ce dequoy il avoit à paistre son ventre.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine; les privez y ont plus de droict : car, à le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doibt soy mesme à aultruy : la iurisdiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié; on faict un superieur, non iamais pour son proufit, ains pour le proufit de l'inferieur; et un medecin pour le malade, non pour soy[2], toute magistrature, comme toute art, iecte sa fin hors d'elle, *nulla ars in se versatur*[3] : parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que i'ay veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la

[1] *Et c'est pour cela que*, etc.

[2] Var. : « Ains pour le proufit de ses subiects, comme un medecin, non pour soy, mais pour le malade. » *Exemplaire de Bordeaux.*

[3] Nul art n'est renfermé en lui-même. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, V, 6.

liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult aux despens d'aultruy; et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes; ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux : pourtant elle est peu de recommendation, au prix d'aultres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius[1], qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Ie luy[2] apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien : Τῇ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὅλῳ τῷ θυλάκῳ, « qu'il fault, à qui en veult retirer fruict, semer de la main, non pas verser du sac : » il fault espandre le grain, non pas le respandre; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'ils ont deservy, il en doibt estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ie l'aime mieulx avare.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieux les roys, qui accompaigne la liberalité : car ils l'ont particulierement reservee à leur charge; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienvueillance; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en practique[3] : *Quo in plures usus sis, minus in multos uti possis.... Quid autem est stultius, quam, quod libenter facias, curare ut id diu-*

[1] Dans les *Apophthegmes* de PLUTARQUE.
[2] *A un roi.*
[3] *Séduit.*

tius facere non, possis[1]? et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesme qu'ils avoient iniquement advancez : telle maniere d'hommes[2] estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient, et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subiects d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes; ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence; nous sommes surpayez selon iustice, quand la recompense eguale nostre service; car, n'en debvons nous rien à nos princes, d'obligation naturelle? S'il porte nostre despense, il fait trop; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict, lequel ne se peult exiger; car le nom mesme de la Liberalité sonne Liberté. A nostre mode, ce n'est iamais faict; le receu ne se met plus en compte; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant, plus il s'appaovrit[3] d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent? Qui a sa pensee à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

[1] On peut d'autant moins l'exercer, qu'on l'a déjà plus exercée... Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire longtemps ce qu'on fait avec plaisir ! Cic., *de Offic.*, II, 15.

[2] Var. : « Bouffons, maquereaux, menestriers, et telle racaille d'hommes, estimants, etc. » Édit. de 1588.

[3] Var.: *S'apouvrit*, édit. de 1588.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir, aux roys de ce temps, de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez, et leur faire veoir combien cet empereur les assenoit[1] plus heureusement qu'ils ne font, par où ils sont réduicts à faire leurs emprunts, aprez, sur les subiects incogneus, et plustost sur ceulx à qui ils ont faict du mal, que sur ceulx à qui ils ont faict du bien, et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gratuit que le nom. Crœsus luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor, s'il eust eu les mains plus restreinctes. Il eut envie de iustifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulierement advancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le luy envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux luy feurent apportez, chascun de ses amis n'estimant pas que ce feust assez faire de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus : « Ie ne suis pas moins amoureux des richesses, que les aultres princes; et en suis plustost plus mesnagier : vous veoyez à combien peu de mise i'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection; et ma chevance mieulx logée qu'en des

[1] *Les employait.*

coffres appellant sur moy la haine, l'envie et le mespris des aultres princes[1]. »

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs ieux et montres publicques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourry cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compaignons, principalement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence; elle eut tout aultre goust, quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio a iustis dominis ad alienos non debet liberalis videri*[2]. Philippus, de ce que son fils essayoit par presents de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tansa par une lettre, en cette maniere : « Quoy! as tu envie que tes subiects te tiennent pour leur boursier, non pour leur roy? Veux tu les practiquer? practique les des bienfaicts de ta vertu, non des bienfaicts de ton coffre[3]. »

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire apporter et planter, en la place aux arenes, une grande quantité de gros arbres, touts branchus et touts verts, representants une grande forest ombrageuse, despartie en belle symmetrie; et, le premier iour, iecter là dedans mille austruches, mille cerfs, mille sangliers, et mille daims, les abandonnant à piller au peuple;

[1] Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 9 et suiv.

[2] Le don fait à des étrangers d'un argent pris aux légitimes possesseurs ne doit point passer pour libéralité. Cic., *de Offic.*, I, 14.

[3] Id., *ibid.*, II, 15.

le lendemain faire assommer en sa presence cent gros lions, cent leopards, et trois cents ours; et, pour le troisiesme iour, faire combattre à oultrance trois cents paires de gladiateurs, comme feit l'empereur Probus[1]. C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands amphitheatres encroustez de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissements,

Balteus en gemmis, en illita porticus auro[2]:

tous les costez de ce grand vuide remplis et environnez, depuis le fonds jusques au comble, de soixante ou quatre vingts rengs d'eschelons, aussi de marbre, couverts de carreaux.

Exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cuius res legi non sufficit[3];

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse : et la place du fonds, où les ieux se iouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez à representer une battaille navalle; et, tiercement, l'aplanir et asseicher de nouveau, pour le combat des gla-

[1] Vopiscus, *Vie de Probus*, c. 19.

[2] Vois-tu la ceinture du théâtre ornée de pierres précieuses, et le portique tout couvert d'or? Calpurnius, *Eclog.*, VII, v. 47.

[3] Qu'il sorte, dit-il, s'il a quelque pudeur, qu'il se lève du coussin des chevaliers, celui qui n'a point la fortune exigée par la loi. Juv., *Sat.*, III, 153.

diateurs; et, pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infiny de peuple, le dernier acte d'un seul iour.

> Quoties nos descendentis arenæ
> Vidimus in partes, ruptaque voragine terræ
> Emersisse feras, et eisdem sæpe latebris
> Aurea cum croceo creverunt arbuta libro!...
> Nec solum nobis silvestria cernere monstra
> Contigit; æquoreos ego cum certantibus ursis
> Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
> Sed deforme pecus [1].

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fruictiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme, et, aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouïssoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau qui reiaillissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez à l'aiguille; tantost de soye d'une ou aultre couleur, et les advanceoient et

[1] Combien de fois n'avons-nous pas vu une partie de l'arène s'abaisser, et des bêtes féroces sortir tout à coup d'un abîme d'où s'élevait ensuite un bocage d'arbres dorés!... J'ai vu dans l'amphithéâtre non-seulement les monstres des forêts, mais aussi des phoques parmi les ours, et le hideux troupeau des chevaux marins. CALPURNIUS, *Eclog.*, VII, 64.

retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

> Quamvis non modico caleant spectacula sole,
> Vela reducuntur, quum venit Hermogenes[1].

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple pour le deffendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tissus d'or :

> Auro quoque torta refulgent
> Retia[2].

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature : ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort : nous n'allons point; nous rodons plustost, et tournevirons çà et là; nous nous promenons sur nos pas. Ie crainds que nostre cognoissance soit foible en touts sens; nous ne veoyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

> Vixere fortes ante Agamemnona
> Multi, sed omnes illacrymabiles

[1] Quoiqu'un soleil brûlant chauffe l'amphithéâtre, on retire les voiles dès qu'Hermogène arrive. MARTIAL, XII, 29, 15. — Cet Hermogène était un grand voleur. COSTE.

[2] CALPURN., *Eclog.*, VII, 53. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

Urgentur, ignotique longa
Nocte [1].

Et supera bellum Thebanum, et funera Troiæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poetæ [2]:

et la narration de Solon [3], sur ce qu'il avoit apprins des presbtres d'Aegypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble tesmoignage de refus en cette consideration. *Si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum videremus* et temporum *in quam se iniiciens animus et intendens, ita late longeque peregrinatur, ut nullam oram ultimi videat, in qua possit insistere : in hac immensitate... infinita vis innumerabilium* appareret formarum [4]. Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé iusques à nous, seroit vray, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestive et racourcie est la cognoissance des plus curieux? non seule-

[1] Bien des hommes courageux ont vécu avant Agamemnon ; mais, ensevelis dans l'oubli, personne ne les pleure; et ils dorment inconnus dans une nuit profonde. Hor., *Carm.*, IV, 9, 25.

[2] Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, d'autres poëtes avaient chanté d'autres événements. Lucrèce, V, 327.

[3] Dans le *Timée*.

[4] Si nous pouvions voir l'étendue infinie de la terre et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener de toutes parts, sans rencontrer un terme qui borne sa vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. Cic., *de Nat. deor.*, I, 20. — *Et temporum* est une addition de Montaigne; et, au lieu de *appareret formarum*, il y a *volitat atomorum*. On voit qu'il s'agit de tout autre chose dans le texte de Cicéron. Coste.

ment des evenements particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisants, mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression; d'aultres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouïssoit mille ans auparavant. Si nous veoyions autant du monde comme nous n'en veoyons pas, nous appercevrions, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons auiourd'huy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence;

> Iamque adeo est affecta ætas, effœtaque tellus [1]:

ainsi vainement concluait cettuy là [2] sa naissance et ieunesse, par la vigueur qu'il veoyoit aux esprits de son temps, abondants en nouvelletez et inventions de divers arts :

> Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
> Natura est mundi, neque pridem exordia cepit :
> Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
> Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
> Multa [3].

[1] Déjà les hommes de notre âge sont plus faibles, et la terre est moins féconde. LUCRÈCE, II, 1151.

[2] Lucrèce.

[3] La nature n'est pas ancienne, à mon avis; le monde ne fait

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puisque les daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encores son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de son siecle, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira : l'univers tumbera en paralysie; l'un membre sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crainds ie que nous aurons tresfort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'advantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques eulx, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espoventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses, le iardin de ce roy où touts les arbres, les fruicts et toutes les herbes, selon

que de naitre : aussi voyons-nous que plusieurs arts se perfectionnent, et qu'on ajoute beaucoup à la navigation. LUCRÈCE, V, 331.

l'ordre et grandeur qu'ils ont[1] en un iardin, estoient excellemment formees en or, comme en son cabinet touts les animaulx qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en cotton, en la peincture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet advantage, et vendus et trahis eulx-mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmi eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde par deçà. Car pour ceulx qui les ont subiuguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages dequoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopineement des gents barbus, divers en langage, en religion, en forme et en contenance, d'un endroict du monde si esloingné, et où ils n'avoient iamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un coulteau, alloient eschangeant une grande

[1] *Qu'ils sont*. Édit. de 1588.

richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science, ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier ; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et harquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois ; des peuples surprins, soubs couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incogneues : ostez, dis ie, aux conquerants cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable dequoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfants, se presentent et reiectent à tant de fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté ; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et aulcuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne, estants prins, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses : ie preveois que, à qui les eust attaquez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous veoyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conqueste ; et une si grande mutation et alteration de tant d'em-

pires et de peuples, soubs des mains qui eussent doulcement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage, et eussent conforté et promeu les bonnes semences que nature y avoit produict ; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent esté necessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportements nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé, entre eulx et nous, une fraternelle societé et intelligence! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayants, pour la plus part, de si beaux commencements naturels! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence [1] et de la traficque? tant de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la négociation des perles et du poivre? Mechaniques victoires! Iamais l'ambition, iamais les inimitiez publicques, ne poulserent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitez et calamitez si miserables.

[1] *Du commerce.*

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulcuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, représentant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tresbenignement traitez : » Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine; leur remontroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloient d'accepter; y adioustants quelques menaces. La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et necessiteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs : Quant aux vivres, qu'ils leur en fourniroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardie-

[1] C'est le titre du chapitre 30 du liv. I.

ment. Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estants si utilement servis si long temps; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de iugement, d'aller menaceant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuider leur terre; car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honnestetez et remontrances de gents armez et estrangiers; aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez autour de leur ville. » Voylà un exemple de la balbucie de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque autre commodité qu'il y eust : tesmoing mes Cannibales[1].

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'adventure de cettuy cy, roys de tant de roys, les derniers qu'ils en chasserent : celuy du Peru, ayant esté prins en une battaille, et mis à une rençon si excessifve, qu'elle surpasse toute creance; et celle là fidellement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cents vingt cinq mille cinq cents poisant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne mon-

[1] C'est le titre du chap. 30 du liv. I.

terent pas moins (si que leurs chevaulx n'alloient plus ferrez que d'or massif), de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouïr librement de ce qu'il avoit resserré. On luy apposta une faulse accusation et preuve, Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau iugement de ceulx mesme qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publiquement, luy ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme; accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna on des sumptueuses funerailles.

L'aultre, roy de Mexico [1], ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peult et la souffrance et la perseverance, si oncques prince et peuple le montra; et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy; aussi ne leur feit il rien veoir en la prison, indigne de ce tiltre : ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis, quand ils eurent tout remué et tout fouillé, ils se meirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes dequoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient; mais pour n'a-

[1] Guatimosin.

voir rien proufité, trouvant des courages plus forts que leurs torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, ils condamnerent le roy mesme, et l'un des principaulx seigneurs de sa court, à la gehenne en presence l'un de l'aultre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour lui demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus [1] : le roy, plantant fierement et rigoreusement les yeulx sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et moy, suis ie dans un baing? suis ie pas plus à mon ayse que toy? » Celuy là soubdain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à demy rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha iamais des ames si barbares, qui, pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller feissent griller devant leurs yeulx un homme, non qu'un roy [2] si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entreprins de se delivrer, par armes, d'une si longue captivité et subiection : où il feit sa fin digne d'un magnanime prince.

A une aultre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes touts vifs ; les quatre cents, du commun peuple ; les soixante,

[1] VAR. : « Comme pour luy demander congé de dire ce qu'il en sçavoit, pour se redimer de cette peine insupportable : le roy, etc. » Édit. in-4° de 1588.

[2] *Disons plus, un roi.*

des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement; ils s'en vantent et les preschent [1]. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion? certes, ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si saincte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre notre foy, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu attaindre; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des roys de Castille, iustement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi touts desestimez et malvoulus [2]. Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines dequoy ils se sont mangez entre eulx : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aulcun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince mesnagier et prudent [3], respond si peu à l'esperance qu'on en donna à ses predecesseurs, et à

[1] VAR.: *Ils les preschent et publient.* Édit. de 1588.
[2] *Et détestés*, c'est-à-dire *à qui l'on voulait du mal.*
[3] Philippe II.

cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup, nous veoyons que ce n'est rien au prix de ce qui s'en debvoit attendre), c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et de parade, comme un meuble reservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisoient tousiours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en employte [1] et en commerce ; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourraient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceulx du royaume de Mexico estoient aulcunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres nations de là. Aussi iugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feust proche de sa fin ; et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desia fourny leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante ; auquel aage ils assignent les geants, et en feirent veoir aux Espaignols des ossements, à la propor-

[1] *En achat, en trafic.*

tion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de haulteur : le troisiesme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatriesme, par une esmotion d'air et de vent, qui abbattit iusques à plusieurs montaignes ; les hommes n'en moururent point, mais ils feurent changez en magots : quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance ! Aprez la mort de ce quatriesme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpetuelles tenebres ; au quinziesme desquels, feut creé un homme et une femme qui refeirent l'humaine race : dix ans aprez, à certains de leurs iours, le soleil parut nouvellement creé ; et commence, depuis, le compte de leurs annees par ce iour là : le troisiesme iour de sa creation, moururent les dieux anciens ; les nouveaux sont nays, depuis, du iour à la iournee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins ; mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où ie suis entré en ce propos, ny Grece, ny Rome, ny Aegypte, ne peult, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aulcun de ses ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du païs, depuis la ville de Quito iusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droict, uny, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de costé et d'aultre de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux

ruisseaux perennes[1] bordez de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des montaignes et rochiers, ils les ont taillez et applanis, et comblé les fondrieres de pierre et de chaux. Au chef[2] de chasque iournee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vestements et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour les armees qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, i'ay compté la difficulté, qui est particulierement considerable en ce lieu là; ils ne bastissoient point de moindres pierres que de dix pieds en carré, ils n'avoient aultre moyen de charier qu'à force de bras, en traisnant leur charge; et pas seulement l'art d'eschaffaulder, n'y sçachants aultre finesse que de haulser autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster aprez.

Retumbons à nos coches[3]. En leur place, et de toute

[1] *Qui coulent toujours.*

[2] *A la fin de chaque étape.*

[3] Il est à regretter que dans ce chapitre Montaigne n'ait point dit un mot sur les coches de son temps, car il y aurait là matière à une dissertation archéologique qui ne serait point dénuée d'intérêt: nous voulons parler de l'histoire comparée de la locomotion. Si jamais le progrès a été frappant, c'est bien certes en cette partie des inventions humaines. Depuis les rois fainéants, qui se promenaient sur leur char attelé de bœufs, jusqu'aux wagons des chemins de fer, quel pas immense en effet n'avons-nous point franchi? Après la conquête romaine, nous voyons se populariser en France l'usage de quelques véhicules romains, *le carpentum*, *la basterne*, et *la rhède;* mais, à l'exception de la rhède, voiture légère et rapide, traînée par des chevaux, les autres n'étaient que de lourds chariots, attelés de mules ou de bœufs. L'emploi de ces chariots se perpétua à travers tout le moyen âge; on s'en servait dans les circonstances les plus solennelles, telles que les entrées des princes, les mariages, etc.; mais ils étaient en général réservés aux femmes, l'usage du cheval constituant pour les hommes un des plus nobles

aultre voicture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espaules. Ce dernier roy du Peru, le iour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa battaille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire à cheoir à bas (car on le vouloit prendre vif), autant d'aultres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut oncques abbattre, quelque meurtre qu'on feist de ces gens là, iusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla[1] par terre.

exercices auquel on pût se livrer. Ordinairement, on y était assis sur des coussins ; et des étoffes plus ou moins riches, soutenues par des cerceaux, défendaient les voyageurs contre le soleil ou la pluie. Ce fut en 1379, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, que l'on vit pour la première fois dans cette ville, une voiture qui ressemblait, tant bien que mal, à ce que nous appelons aujourd'hui un carrosse ; mais alors, les carrosses comme les chariots marchaient toujours au pas, et il leur eût été difficile de prendre une autre allure, à cause du mauvais état des chemins et des rues.

[1] *Le renversa.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

(SUITE.)

CHAPITRE XIII. — De iuger de la mort d'aultruy. 1
CHAPITRE XIV. — Comme nostre esprit s'empesche soy mesme. 11
CHAPITRE XV. — Que nostre desir s'accroist par la malaysance. 12
CHAPITRE XVI. — De la gloire. 21
CHAPITRE XVII. — De la presumption. 43
CHAPITRE XVIII. — Du desmentir. 99
CHAPITRE XIX. — De la liberté de conscience. 107
CHAPITRE XX. — Nous ne goustons rien de pur. 114
CHAPITRE XXI. — Contre la faineantise. 119
CHAPITRE XXII. — Des postes. 126
CHAPITRE XXIII. — Des mauvais moyens employés à bonne fin. 128
CHAPITRE XXIV. — De la grandeur romaine. 134
CHAPITRE XXV. — De ne contrefaire le malade. 137
CHAPITRE XXVI. — Des poulces. 140
CHAPITRE XXVII. — Couardise, mere de la cruauté. 142
CHAPITRE XXVIII. — Toutes choses ont leur saison. 159

Chapitre XXIX. — De la vertu. 161
Chapitre XXX. — D'un enfant monstrueux. 174
Chapitre XXXI. — De la cholere. 176
Chapitre XXXII. — Deffense de Seneque et de Plutarque. . 188
Chapitre XXXIII. — L'histoire de Spurina. 199
Chapitre XXXIV. — Observations sur les moyens de faire la guerre, de Iulius Cesar. 212
Chapitre XXXV. — De trois bonnes femmes. 227
Chapitre XXXVI. — Des plus excellents hommes. 240
Chapitre XXXVII. — De la ressemblance des enfants aux peres. 251

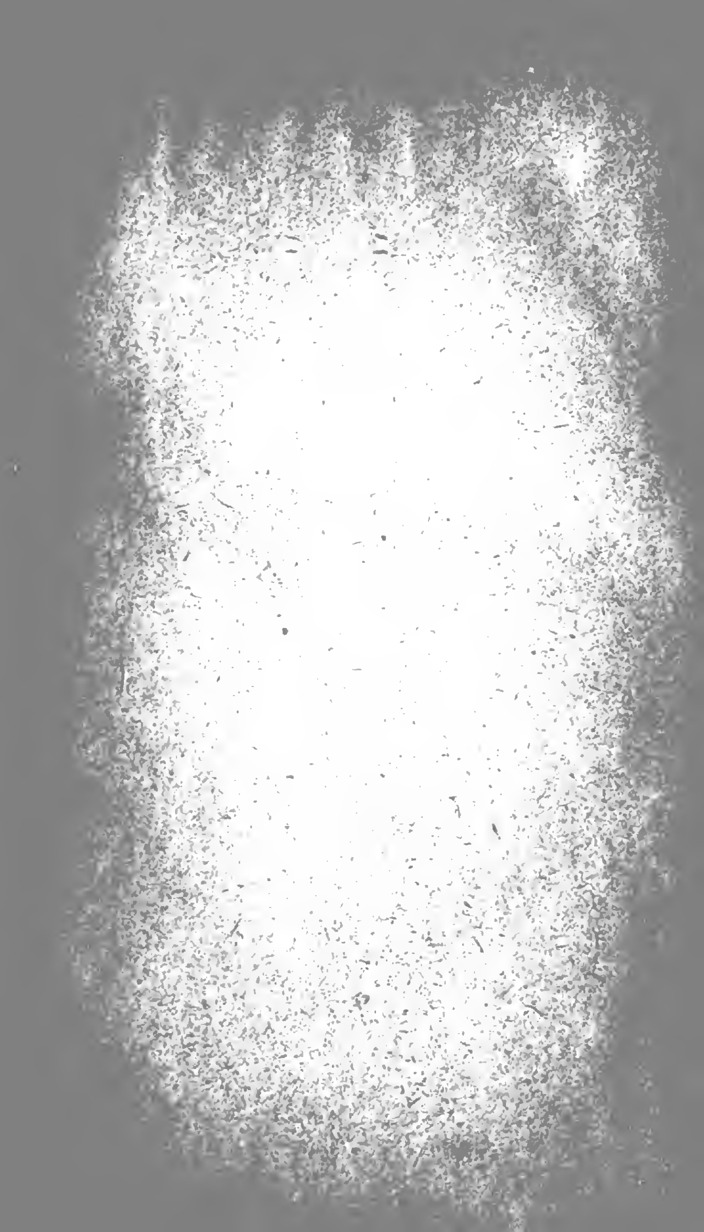
LIVRE TROISIÈME.

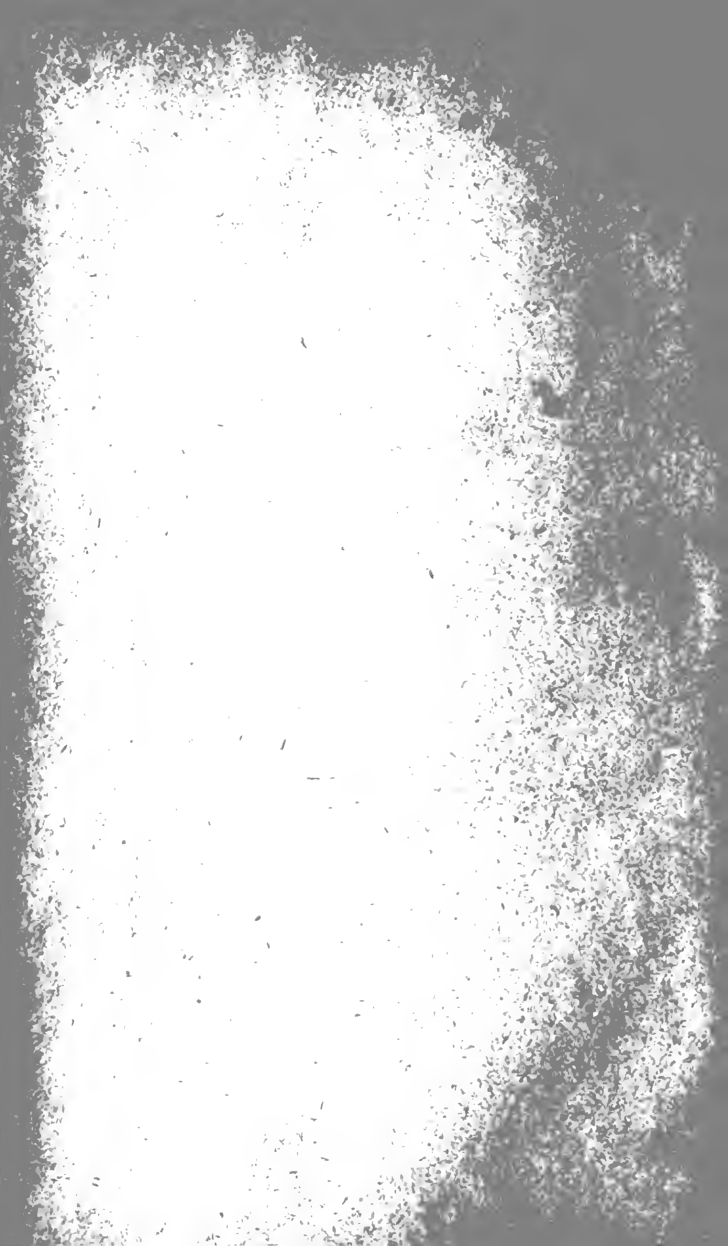
Chapitre I. — De l'utile et de l'honneste. 301
Chapitre II. — Du repentir.. 326
Chapitre III. — De trois commerces. 349
Chapitre IV. — De la diversion. 369
Chapitre V. — Sur des vers de Virgile. 386
Chapitre VI. — Des coches. 485

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.



Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.

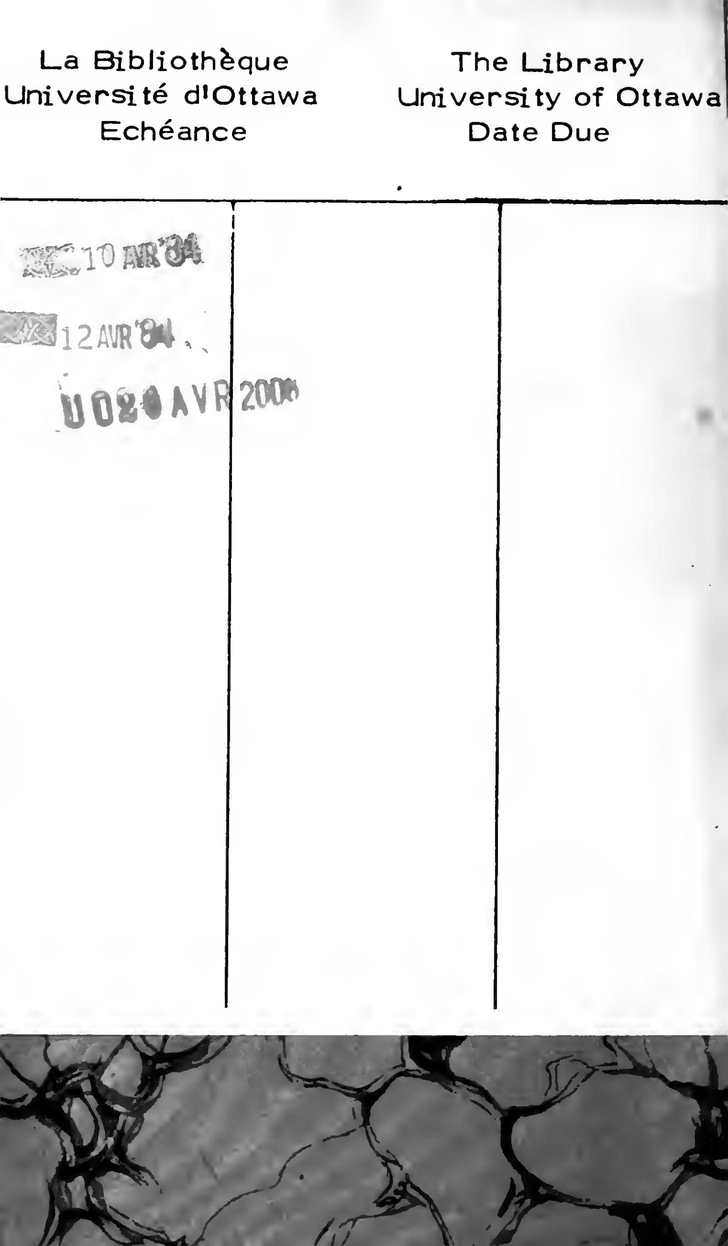






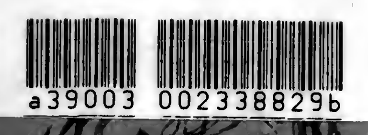





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

10 AVR '84
12 AVR '84
U O 20 AVR 2006



CE PQ 1641
.A1 1854 V003
C00 MONTAIGNE, M ESSAIS DE
ACC# 1352993

